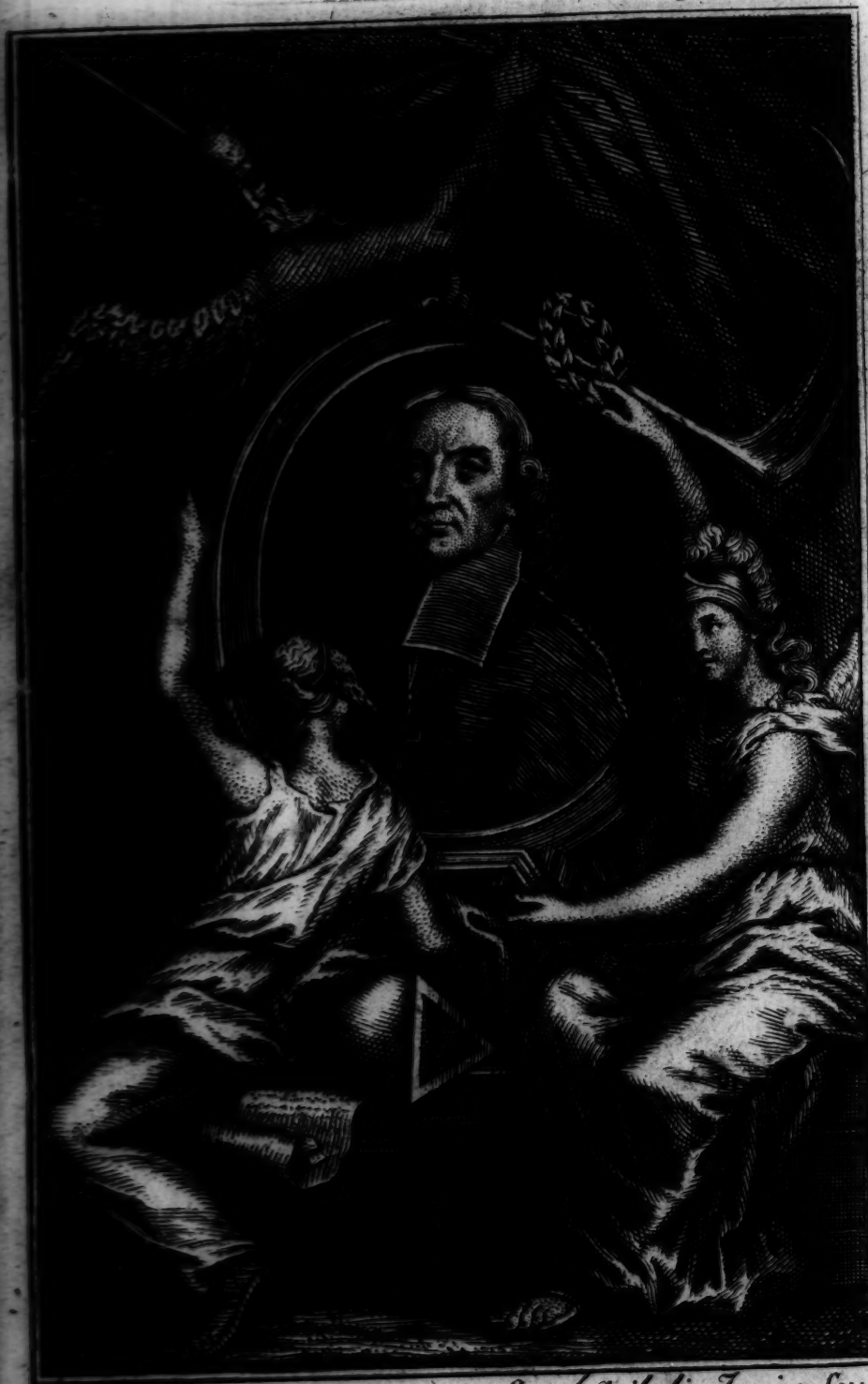
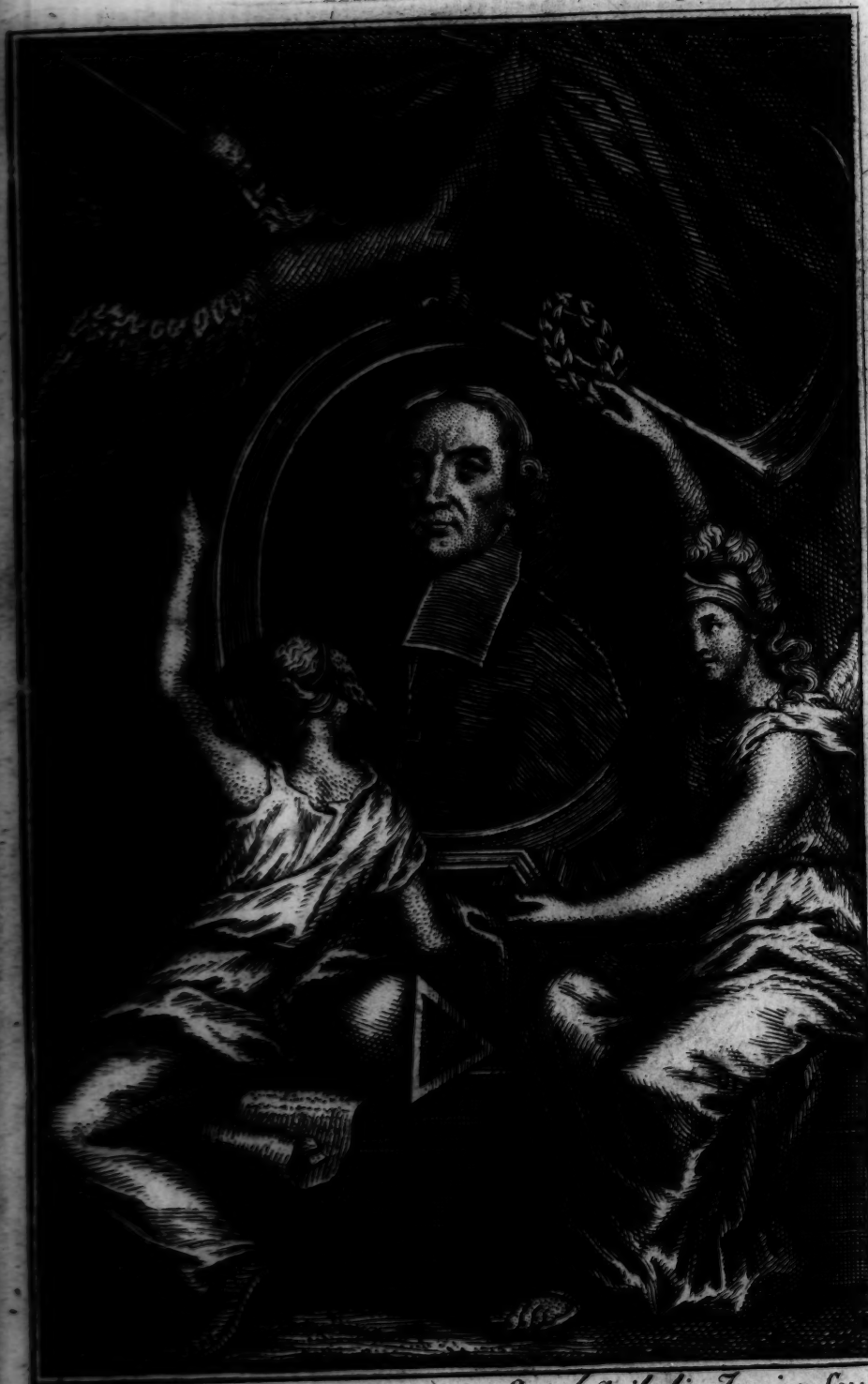


Baillaul Pinx. Sam.l Gribelin Junior Sculp.



Baillaul Pinx. Sam.l Gribelin Junior Sculp.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

Par feu MESSIRE

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON,

Précepteur de Meſſeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque-Duc de Cambrai, Prince du ſaint Empire, &c.

NOUVELLE EDITION

conforme au Manuſcript original.

Enrichie d'un grand nombre de Figures en Taille Douce.

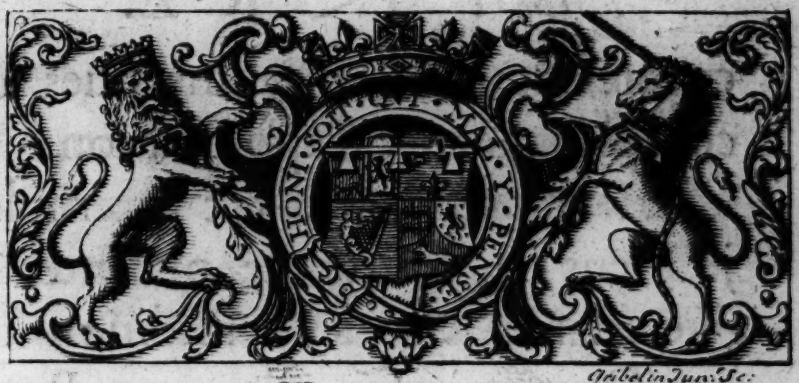
Avec des REMARQUES pour l'eclairciſſement de cet Ouvrage.

A LONDRES,

Chez J. TONSON, à l'enſeigne de Shakeſpear dans le Strand; & J. WATTS, à ſon Imprimerie dans Wild-Court près de Lincolns-Inn-Fields.

MDCCXXVI.

BRITISH MUSEUM



A SON

ALTESSE le PRINCE

FREDERICK,

DUC *de* GLOCESTER, *&c.*

MONSEIGNEUR,

CELUY qui a donné au public le Telemaque de Paris, a osé le dédier au jeune Monarque de France. Et ce Prince, qui fai l'attente & l'admiration de ses Peuples, a receu

ce preſent avec des marques de complaiſance & d'approbation.

ENHARDI par cet exemple, je prens la liberté de preſenter à VOTRE ALTESSE l'Edition de cet Ouvrage, faite dans un Royaume, dont vous êtes déja les délices, & dont vous ſerez un jour le Pere. Et j'ay cru que ce ne ſeroit pas faire un mauvais uſage d'un nom auſſi auguſte que le votre, que de le placer à la tête d'un Livre qui montre *l'art de regner*, avec une nobleſſe d'expreſſion proportionnée au Sujet, & qui par les agrémens de ſa Fable, & le tour également ingénieux & inſinuant de ſes inſtructions, eſt ſi propre à former l'eſprit & le cœur de ceux, que la Providence doit porter ſur le Trône & placer à la tête des peuples.

C'eſt,

C'eſt, MONSEIGNEUR, mettre en quelque ſorte l'éducation de tous les Princes ſous la protection de VOTRE ALTESSE.

IL ſemble même que cet Ouvrage a plus de rapport avec l'état & la deſtinée de VOTRE ALTESSE, qu'avec la ſituation du Souverain, à qui on l'a d'abord preſenté, & qu'à quelque égard il a plus de droit à votre protection qu'à la ſienne.

CES maximes ſolides de Politique & de Morale, que ſon excellent Auteur y étale ſi heureuſement, ſont étrangeres dans un Royaume, d'où la Liberté eſt bannie : elles n'y ſont que de *belles idées*, que la forme du Gouvernement ne permet pas de pouſſer à des ſuites de pratique. Les dédier à un Potentat abſolu, c'eſt luy adreſſer la *Satyre*

tyre de ſon Adminiſtration : mais dans ces heureuſes contrées, où la Liberté s'eſt maintenuë, ces maximes ſe trouvent comme dans leur Patrie : elles y coulent comme dans leur lit naturel. Les adreſſer à un Prince, qui gouverne, ou qui, comme VOTRE ALTESSE, eſt deſtiné à gouverner des Etats libres, c'eſt luy dédier ſes propres maximes, & faire au même tems un bel éloge de ſon Gouvernement.

ET à qui, MONSEIGNEUR, peut-on mieux preſenter les Ecrits qui, comme celuy-cy, peuvent ſervir de préſervatif contre la Tyrannie, qu'à des Princes qui font conſiſter leur *gloire* & leur *Héroïſme* à conſerver & à defendre la liberté des Peuples ? L'heureuſe *Conſtitution* de cet Etat, qui le diſtingue ſi glorieuſement

euſement de preſque tous les Etats de l'Europe, fut l'ouvrage & comme un préſent de votre Auguſte Maiſon ; c'eſt à des Princes Saxons, qu'on compte parmi Vos Ancêtres, que l'Angleterre eſt redevable de l'inſtitution de ſes Parlemens, & des principales loix qui aſſurent ſa Liberté. Et comme ſi le Ciel avoit reſolu que l'*Elbe* ſeroit preſque toûjours le protecteur des privileges de la *Tamiſe*, Votre Ayeul, au gré de nos vœux, eſt venu au ſecours de ces loix, qu'on vouloit abolir pour ouvrir la porte à la Tyrannie & au Papiſme. Après avoir raſſuré ſes Etats en éteignant les eſpérances de ſes Ennemis domeſtiques, ce GRAND MONARQUE s'applique à y établir une tranquillité générale, & à y faire fleurir le Commerce.

merce. Il regarde ſes Sujets comme ſes Enfans, & ne veut avoir d'autres eſclaves que ſes paſſions: cette moderation, qui le fait regner ſur luy-même, le fait regner ſur toute l'Europe, plûtôt par ſes conſeils que par ſes *forces*, & par la ſupériorité de ſon génie, que par la reputation de ſes armes: on diroit qu'il eſt le modele, ſur lequel l'Archevêque de Cambray s'eſt formé l'idée du Prince accompli: on lit toutes les maximes du Telemaque dans ſa conduite publique & particuliere.

C'EST auſſi, MONSEIGNEUR, par une conſtante attention aux belles actions de ſa vie, que VOTRE ALTESSE doit ſur-tout apprendre *l'art de regner*. Aſſurez des efforts que vous ferez pour imiter un Monarque, inimitable à tout autre

autre qu'aux Princes de ſon ſang, nous prediſons hardiment que notre Poſtérité, que nous félicitons par avance du bonheur de Votre Regne, verra renaitre ſon Gouvernement dans celuy de VOTRE ALTESSE.

TOUTES les grandes qualitez de Votre Ayeul ſe trouvent ébauchées dans VOTRE ALTESSE, & ce veritable * *Mentor*, à qui notre Monarque à donné le ſoin de finir cet ouvrage, ne manquera pas de conduire à ſon entiere perfection une jeune Plante, qui croit aujourd'huy ſous ſes yeux, & qui doit un jour couvrir tant de Nations de ſon ombre. Ces inclinations déja Royales, cette noble ardeur pour la véritable gloire, cette vivacité dans vos reparties,

* Le Duc d'York, frére du Roy.

ces

ces traits de pénétration & de ſageſſe, qui devancent vos années, ces marques d'eſprit & de grandeur que vous faites paroitre, nous font découvrir dans VOTRE ALTESSE le Heros dans l'Enfant, & le Grand Roy dans le Jeune Prince.

CE ſeroit ici le lieu de nous tranſporter en eſprit au tems de Votre Regne, & de nous faire un portrait anticipé de la félicité d'un Gouvernement, qui fera l'admiration de nos Neveux; mais nous ne pouvons penſer ſans douleur à la neceſſité fatale qui doit donner des ſucceſſeurs à Notre Monarque. Nous aimons à écarter une idée qui nous afflige. Ce n'eſt pas, que nous ayons rien à appréhender du Gouvernement des Princes qui doivent luy ſucceder. Nous les connoiſ-

ſons,

ſons, & nous ſommes aſſurez que leurs Regnes ſeront des copies, que les plus habiles connoiſſeurs ne diſtingueront point de leur *original* & de leur modele. Cependant nous en éloignons le temps par nos vœux, nous *reculons* par nos prieres le moment, où Votre Auguſte Pere doit prendre la place de Votre Auguſte Ayeul, où Vous devez vous-même prendre la place de votre Pere: Charmez des vertus du Heros qui nous gouverne; entierement occupez des merveilles de ſon adminiſtration, nous ne penſons point au Regne de ſes Succeſſeurs: Tous nos deſirs, & toutes nos prieres ſe reduiſent à ſouhaiter ardemment la continuation & la longue durée du ſien.

APRE'S avoir marqué notre amour,

amour & nos vœux pour Sa Majesté, je ne puis mieux finir cette Epitre, qu'en priant Dieu de repandre *l'élite* de ses bénedictions sure LEURS ALTESSES ROYALES, le Prince & la Princesse de Galles, sur LEURS ALTESSES, les jeunes Princesses, comme aussi sur la personne, l'éducation, la conduite & les grandes qualités de VOTRE ALTESSE. Ce sont les souhaits ardens de celuy, qui est avec le plus profond respect, & le plus inviolable attachement,

31 MR 64

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

Jean Armand Dubourdieu.

AVERTISSEMENT,

Mis devant la derniére Edition de PARIS.

LA Famille de feu Monſeigneur l'Archevêque de Cambrai donne ici une nouvelle Edition des Avantures de Telemaque, ſur un Manuſcrit original qui s'eſt trouvé parmi ſes papiers. Toutes les Editions qu'on en a vû juſqu'à préſent ont été tres-défectueuſes, & faites ſans l'aveu de l'Auteur. C'eſt une juſtice qu'on lui rend en faiſant paroître ſon Ouvrage tel qu'il eſt ſorti de ſes mains.

Il l'avoit partagé en 24 Livres à l'imitation de l'Iliade. Outre cette diviſion nouvelle, cette Edition ſe trouvera différente, en un infinité d'endroits, de toutes les autres qui ont paru. Souvent à la vérité ces différences ne regardent que le ſtyle, & ne font qu'ajouter quelque grace au diſcours par un arrangement plus harmonieux des paroles: mais auſſi l'on avoit omis des choſes trés-prétieuſes & aſſez étenduës qu'on a reſtitué fidelement ici ſur l'Original.

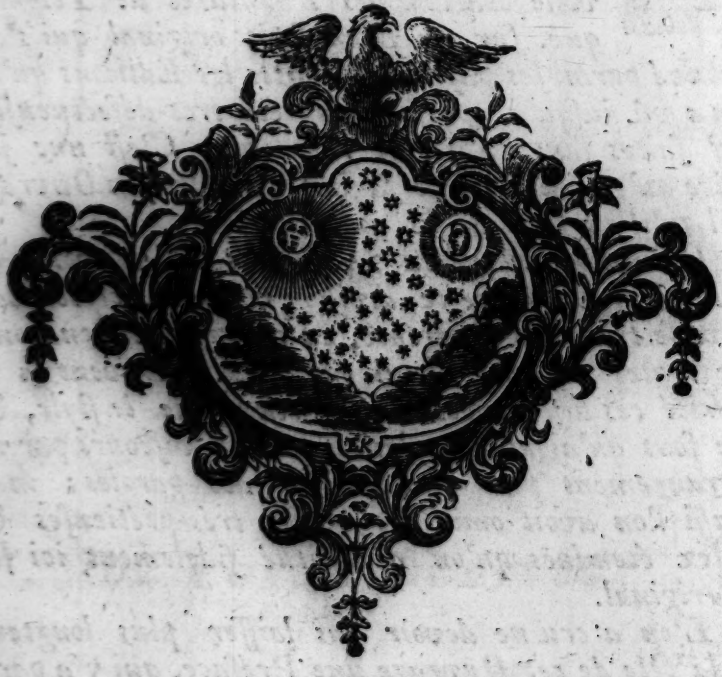
L'on a cru ne devoir pas laiſſer plus longtems à la tête de cet Ouvrage une Préface, qui y a paru, & que l'Auteur de Telemaque n'a jamais approuvée. On a mis en ſa place le Diſcours ſuivant, où l'on tâche de développer les beautez de ce Poëme, ſa conformité aux regles de l'Art, & la ſublimité de ſa Morale.

On

AVERTISSEMENT.

On a joint à la fin de cette Edition une Ode de l'Auteur, composée dans sa jeunesse. Elle fera voir son talent naturel pour la versification.

On a cru devoir ôter l'histoire d'Aristonoüs: cette Fable n'avoit aucun raport au Poëme Epique de Telemaque; & l'Auteur n'a jamais eu dessein de l'y joindre. On la donnera au Public dans un Recueil de Fables du même Auteur, qui paroîtra incessamment.



DIS-

DISCOURS

DE LA POESIE EPIQUE, ET DE L'EXCELLENCE DU POEME DE TELEMAQUE.

Origine & fin de la Poëſie.

SI l'on pouvoit goûter la Verité toute nuë, elle n'auroit pas beſoin, pour ſe faire aimer, des ornemens que lui prête l'Imagination: mais ſa lumiere pure & délicate ne flate pas aſſez ce qu'il y a de ſenſible en l'homme; elle demande une attention qui gêne trop ſon inconſtance naturelle. Pour l'inſtruire, il faut lui donner non ſeulement des Idées pures qui l'éclairent, mais encore des Images ſenſibles qui l'arrêtent dans une vûë

vûë fixe de la Vérité. Voilà la ſource dë l'Eloquence, de la Poëſie, & de toutes les Sciences qui ſont du reſſort de l'Imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces Sciences néceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la Vertu ne le touche pas toûjours. Il ne ſuffit point de lui montrer la Vérité, il faut la peindre aimable *.

NOUS examinerons le Poëme de Telemaque ſelon ces deux vûës, d'inſtruire & de plaire, & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a inſtruit plus que les Anciens, par la ſublimité de ſa Morale, & qu'il a plû autant qu'eux en imitant toutes leurs beautez.

Deux ſortes de Poëſies heroïques.

IL y a deux manieres d'inſtruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du Vice & ſes ſuites funeſtes: c'eſt le deſſein principal de la *Tragedie*. La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la Vertu & ſa fin heureuſe; c'eſt le caractere propre à l'*Epopée*, ou Poëme Epique. Les paſſions qui appartiennent à l'une, ſont la terreur & la pitié. Celles qui conviennent à l'autre, ſont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les Acteurs parlent; dans l'autre, le Poëte fait la narration.

Définition & diviſion de la Poëſie Epique:

ON peut définir la Poëme Epique, *Une Fable racontée par un Poëte, pour exciter l'admiration & inſpirer l'amour de la vertu, en nous repréſentant l'action d'un Heros favoriſé du Ciel, qui execute un grand deſſein, malgrè tous les obſtacles qui s'y oppoſent.* Il y a donc trois choſes dans l'Epopée, *l'Action, la Morale, & la Poëſie.*

I. DE L'ACTION EPIQUE.

Qualitez de l'Action Epique.

L'ACTION doit être *grande, une, entiere, merveilleuſe, & d'une certaine durée.* Telemaque a toutes ces qualitez. Comparons

* *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci;*
Lectorem delectando, pariterque monendo. Hor. Art. Poet.

rons-le avec les deux Modeles de la Poëſie Epique, Homere & Virgile, & nous en ſerons convaincus.

Nous ne parlerons que de l'Odyſſée, dont le Plan a plus de conformité avec celui de Telemaque. Dans ce Poëme, Homere introduit un Roi ſage, revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa prudence & de ſa valeur: des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers Païs, dont il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. De-là naiſſent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais ſachant combien ſon abſence cauſoit de deſordres dans ſon Roiaume, il ſurmonte tous ces obſtacles, mépriſe tous les plaiſirs de la vie; l'Immortalité même ne le touche point: il renonce à tout pour ſoulager ſon Peuple & revoir ſa Famille. *Deſſein de l'Odyſſée.*

Dans l'Eneïde, un Heros pieux & brave, échapé des ruines d'un Etat puiſſant, eſt deſtiné par les Dieux pour en conſerver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince, choiſi pour Roi par les reſtes infortunez de ſes Concitoyens, erre longtems avec eux dans pluſieurs Païs, ou il apprend tout ce qui eſt neceſſaire à un Roi, à un Legiſlateur, à un Pontife. Il trouve enfin un azyle dans des terres éloignées, d'ou ſes Ancêtres étoient ſortis. Il défait pluſieurs ennemis puiſſans qui s'oppoſent à ſon établiſſement, & jette les fondemens d'un Empire, qui devoit être un jour le maître de l'Univers. *Sujet de l'Eneïde.*

L'action de Telemaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poëmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la Patrie, aller chercher ſon Pere, dont l'abſence cauſoit le malheur de ſa Famille & de ſon Royaume. Il s'expoſe à toutes ſortes de périls; il ſe ſignale par des vertus heroïques; il renonce à la Royauté & à des Couronnes plus conſiderables que la ſienne; & parcourant *Plan de Telemaque.*

courant plusieurs terres inconnuës, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en sage Politique, en Prince religieux, en Heros accompli.

L'action doit être une.

L'ACTION de l'Epopée doit être une. Le Poëme Epique n'est pas une Histoire, comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie toute entiere d'un Heros, comme l'Achilleïde de Stace : l'unité du Heros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalitez. Il change sans cesse de desseins, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévûs de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées, sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la loüange d'un Heros qu'on propose pour modele, mais le recit d'une action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Des Episodes.

IL en est de la Poësie comme de la Peinture : l'unité de l'Action principale n'empêche pas qu'on n'y insere plusieurs incidents particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poëme ; le Heros en vient à bout en franchissant tous les obstacles. C'est le recit de ses oppositions, qui fait les Episodes : mais tous les Episodes dépendent de l'Action principale, & sont tellement liez avec elle, & si unis entre eux, que le tout ensemble ne presente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juste proportion.

L'unité de l'Action de Telemaque, & la continuité des Episodes.

JE n'examine point ici, s'il est vrai qu'Homere noye quelque fois son Action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes ; si son Action est double ; s'il perd souvent de vûë ses principaux Personnages. Il suffit de remarquer, que l'Auteur de Telemaque a imité par tout la regularité de Virgile,

en

en évitant les défauts qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Episodes de notre Auteur sont continus, & si habilement enclavez les uns dans les autres, que le premier amene celui qui suit. Ses principaux Personnages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'Episode à l'Action principale, font sentir toûjours l'unité du dessein. Dans les six premiers Livres, où Telemaque parle & fait le recit de ses avantures à Calypso, ce long Episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'Action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement que le sejour de ce Heros dans cette Ile, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII, & XIV Livre, où Mentor instruit Idomenée, Telemaque n'est pas present, il est à l'armée: mais c'est Mentor, un des principaux personnages du Poëme, qui fait tout en vûe de Telemaque & pour son instruction: de sorte que cet Episode est parfaitement lié avec le dessein principal. C'est encore un grand art dans notre Auteur, de faire entrer dans son Poëme des Episodes, qui ne sont pas des suites de sa Fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'Action. Ces Episodes y trouvent place, non seulement comme des instructions importantes pour un jeune Prince, qui est le grand dessein du Poëte, mais parce qu'il les fait raconter à son Heros dans le tems d'une inaction pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Telemaque des Mœurs & des Loix de la Betique, pendant le calme d'une navigation: & Philoctete lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au camp des Alliez, en attendant le jour du combat.

L'Action doit être entiere.

L'ACTION Epique doit être entiere. Cette integrité suppose trois choses: la Cause, le Nœud, & le Dénouëment. La cause de l'Action doit être digne du Heros, & conforme à son caractere. Tel est le dessein de Telemaque, Nous l'avons déja vû.

Du Nœud. LE Nœud doit être naturel, & tire du fond de l'Action. Dans l'Odyſſée, c'eſt Neptune qui le forme. Dans l'Eneïde, c'eſt la colere de Junon. Dans Telemaque, c'eſt la haine de Venus. Le Nœud de l'Odyſſée eſt naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obſtacle qui ſoit plus à craindre pour ceux qui vont ſur mer, que la mer même. L'oppoſition de Junon dans l'Eneïde, comme ennemie des Troyens, eſt une belle fiction. Mais la haine de Venus contre un jeune Prince, qui mépriſe la volupté par amour de la Vertu, & dompte ſes paſſions par le ſecours de la Sageſſe, eſt une Fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une Morale ſublime.

Du Dénouëment. LE Dénouëment doit être auſſi naturel que le Nœud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Pheaciens, leur raconte ſes avantures ; & ces Inſulaires, amateurs des Fables, charmez de ces recits, lui fourniſſent un Vaiſſeau pour retourner chez lui : le Dénouëment eſt ſimple & naturel. Dans l'Eneïde, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'établiſſement d'Enée. Ce Heros, pour épargner le ſang de ſes Troyens, & celui des Latins, dont il ſera bientôt Roi, vuide la querelle par un combat ſingulier. Ce Denouëment eſt noble. Celui de Telemaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune Heros, pour obeïr aux ordres du Ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope & ſon amitié pour Idomenée, qui lui offroit ſa Couronne & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives & les plaiſirs même les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des Vaiſſeaux que lui fournit Idomenée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa Patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite Ile deſerte, où elle ſe découvre à lui. Après l'avoir accompagné, à ſon inſçu, au travers des mers orageuſes, de terres inconnues, de guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la Sageſſe le conduit enfin dans un

lieu

lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux & ſa deſtinée heureuſe ; puis elle le quitte. Sitôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe, l'action heroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre Heros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher ſeul, de ſe conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le Poëme de Telemaque, l'obſervation des plus petites regles de l'art eſt accompagnée d'une profonde Morale.

Qualitez generales du nœud & du dénouëment du Poeme Epique.

OUTRE le nœud & le dénouëment general de l'Action principale, chaque Epiſode a ſon nœud & ſon dénouëment propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des Romans modernes. La ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très-imparfaite & paſſagere. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature, préparer les événemens d'une maniere ſi délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détourné du but principal de la Poëſie heroïque, qui eſt l'Inſtruction, pour s'occuper d'un dénouëment fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer : mais dans un Poëme Epique, qui eſt une eſpece de Philoſophie morale, ces intrigues ſont des jeux d'eſprit au deſſous de ſa gravité & de ſa nobleſſe.

L'Action doit être merveilleuſe.

SI l'Auteur de Telemaque a évité les intrigues des Romans modernes, il n'eſt pas tombé non plus dans le Merveilleux outré, que quelques uns reprochent aux Anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des ſtatues. L'Action Epique doit être merveilleuſe, mais vrai-ſemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impoſſible. Le Poëte ne doit jamais choquer la Raiſon,

ſon, quoiqu'il puiſſe aller quelque fois au delà de la Nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non ſeulement pour executer par leur entremiſe de grands événemens, & unir la vraiſemblance & le merveilleux : mais pour apprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans notre Poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Telemaque. Par là le Poëte rend tout poſſible à ſon Heros, & fait ſentir, que ſans la Sageſſe divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non ſeulement le vrai-ſemblable, mais le naturel, qui s'unit ici au merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout. Si Telemaque avoit ſçu qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand ; il en auroit été trop ſoûtenu. Les Heros d'Homere ſavent preſque toûjours ce que les Immortels font pour eux. Notre Poëte, en dérobant à ſon Heros le merveilleux de la fiction, a fait admirer ſa vertu & ſon courage.

De la durée du Poëme Epique.

La durée du Poëme Epique eſt plus longue que celle de la Tragedie. Dans celle-ci les paſſions regnent. Rein de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus & les habitudes, qui ne s'acquierent pas tout d'un coup, ſont propres au Poëme Epique, & par conſequent ſon Action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années : mais ſelon les Critiques, le tems de l'action principale, depuis l'endroit où le Poëte commence ſa narration, ne peut être plus longue qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homere & Virgile n'ont obſervé aucune regle fixe là-deſſus. L'Action de l'Iliade toute entiere ſe paſſe en cinquante jours. Celle de l'Odyſſée, depuis l'endroit où le Poëte commence ſa narration, n'eſt que d'environ deux mois.

mois. Celle de l'Eneïde eſt d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Telemaque, depuis qu'il ſort de l'Ile de Calypſo juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre Poëte a choiſi le milieu entre l'impetuoſité & la vehemence, avec laquelle le Poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du Poete Latin, qui paroît quelque fois lent, & ſemble trop allonger ſa narration.

De la Narration Epique.

QUAND l'Action du Poëme Epique eſt longue & n'eſt pas continue, le Poëte diviſe ſa Fable en deux parties : l'une, où le Heros parle & raconte ſes avantures paſſées ; l'autre, où le Poëte ſeul fait le recit de ce qui arrive enſuite à ſon Heros. C'eſt ainſi qu'Homere ne commence ſa narration qu'après qu'Ulyſſe eſt parti de l'Ile d'Ogygie ; & Virgile la ſienne, qu'après que Enée eſt arrivé à Carthage. L'Auteur de Telemaque a parfaitement imité ces deux grands Modeles. Il diviſe ſon Action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte ; & elle commence, où Telemaque finit le recit de ſes avantures à Calypſo. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement. Dix-huit Livres y ſont employez. L'autre partie eſt beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems : Mais elle eſt beaucoup plus reſſerrée pour les circonſtances. Elle ne contient que les ſix premiers Livres. Par cette diviſion, de ce que notre Poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Telemaque, il retranche les tems d'inaction ; comme ſa captivité en Egypte, ſon empriſonnement à Tyr, &c. Il n'étend pas trop la durée de ſa narration, il joint enſemble la varieté & la continuité des avantures : tout eſt mouvement, tout eſt action dans ſon Poëme. On ne voit jamais ſes Perſonnages oiſifs, ni ſon Heros diſparoître.

II. DE LA MORALE.

I. Des Mœurs.

ON peut recommander la vertu par les exemples, & par les inſtructions, par les mœurs

& par les préceptes. C'eſt ici où notre Auteur ſurpaſſe de beaucoup tous les autres Poëtes.

ON doit à Homere la riche invention d'avoir perſonnaliſé les Attributs divins, les paſſions humaines, & les cauſes phyſiques : ſource féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poëſie. Mais ſa Religion n'eſt qu'un tiſſu de fables, qui n'ont rien de propre ni à faire reſpecter, ni à faire aimer la Divinité. Les Caracteres de ſes Dieux ſont même au deſſous de ceux de ſes Heros. Pythagore, Platon, Philoſtrate, Payens comme lui, ne l'ont pas juſtifié d'avoir ravalé ainſi la Nature divine, ſous prétexte que ce qu'il en dit eſt Allegorie, tantôt phyſique, tantôt morale. Car, outre qu'il eſt contre la nature de la Fable de ſe ſervir des actions morales pour figurer des effets phyſiques, il leur parut très-dangereux, de repreſenter les chocs des élemens, & les Phénomenes communs de la Nature, par des actions vicieuſes attribuées aux Puiſſances celeſtes ; & d'enſeigner la Morale par des Allegories, dont la lettre ne montre que le vice.

Caracteres des Dieux d'Homere.

ON pourroit peutêtre diminuer la faute d'Homere par les tenebres & les mœurs de ſon ſiecle, & le peu de progrès qu'on avoit fait, de ſon tems, dans la Philoſophie. Sans entrer dans cette diſcuſſion, on ſe contentera de remarquer, que l'Auteur de Telemaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il perſonnaliſe comme lui les Attributs divins, & en fait des Divinitez ſubalternes ; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occaſions qui meritent leur preſence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une maniere digne d'elles. Il unit avec art *la Poëſie d'Homere & la Philoſophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire ; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus ſublime dans la Morale Chrêtienne, & a montré par-là que cette Morale eſt écrite en caracteres ineffaçables dans le cœur de l'homme,

&

& qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il ſuivoit la voix de la pure & ſimple Raiſon, pour ſe livrer totalement à cette Verité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le Soleil éclaire tous les corps ; ſans laquelle, toute Raiſon particuliere n'eſt que tenebres & égarement.

Ses Idées de la Divinité.

Les idées que notre Poëte nous donne de la Divinité, ſont non ſeulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inſpire la confiance & l'amour, une piété douce, une adoration noble & libre, duë à la perfection abſolue de l'Eſtre infini ; & non pas un culte ſuperſticieux, ſombre & ſervile, qui ſaiſit & abbat le cœur, lorſqu'on ne conſidere Dieu que comme un puiſſant Legiſlateur, qui punit avec rigueur le violement de ſes Loix.

Il nous repreſente Dieu, comme amateur des hommes ; mais dont l'amour & la bonté ne ſont pas abandonnez aux decrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni meritez par les pompeuſes apparences d'un culte exterieur, ni ſujets aux caprices bizares des Divinitez payennes ; mais toûjours reglez par la Loi immuable de la Sageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

Des mœurs des Heros d'Homere.

On peut juſtifier plus aiſément les caracteres qu'Homere donne à ſes Heros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, varieté & paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coûtumes de ſon Païs, des ceremonies de ſa Religion, du génie de ſa langue, le défaut qu'ont la pluſpart des hommes de juger de tout par le goût de leur ſiécle & de leur nation, l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive ; toutes ces choſes peuvent nous tromper & nous faire regarder comme fade ce qui étoit eſtimé dans l'ancienne Grece.

Des deux sortes d'Epopées; la Pathetique, & la Morale.

QUOIQU'IL paroiſſe plus naturel & plus philoſophe de diſtinguer la Tragedie de l'Epopée par la difference de leurs vûes morales, comme on a fait d'abord; on n'oſe décider cependant, s'il ne peut pas y avoir, comme dit Ariſtote, deux ſortes d'Epopée, l'une *Pathetique*, l'autre *Morale*; l'une, où les grandes paſſions regnent; l'autre, où les grandes virtus triomphent. L'Iliade & l'Odyſſée peuvent être des exemples de ces deux eſpeces. Dans l'une, Achille eſt repreſenté naturellement avec tous ſes défauts; tantôt comme brutal, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colere; tantôt comme furieux juſqu'à ſacrifier ſa Patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Héros de l'Odyſſée ſoit plus regulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le Poëte peint les hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une vengeance furieuſe & brutale. La politique eſt preſque toûjours jointe avec le menſonge & la diſſimulation. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homere.

Ces deux eſpeces d'Epopées ſont unies dans le Telemaque.

SANS vouloir critiquer les vûes differentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs differentes beautez, pour faire admirer l'art, avec lequel notre Auteur réünit dans ſon Poëme ces deux ſortes d'Epopées, la Pathetique & la Morale. On voit un mêlange & un contraſte admirable de vertus & de paſſions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous repreſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir tous les deux enſemble; car la juſtice & la vertu parfaites demandent, qu'on s'eſtime & ſe mépriſe, qu'on s'aime & ſe haïſſe. Notre Poëte n'éleve pas Telemaque au deſſus de l'humanité, il le fait tomber dans les foibleſſes

qui

qui ſont compatibles avec un amour ſincere de la vertu ; & ſes foibleſſes ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, & de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible, en lui donnant une perfection ſans tache : mais il excite notre émulation, en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractere de ſon Heros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe, & la piété d'Enée. Telemaque eſt colere comme le premier, ſans être brutal ; politique comme le ſecond, ſans être fourbe ; ſenſible comme le troiſiéme, ſans être voluptueux.

2°. Des préceptes & des inſtructions Morales.

UNE autre maniere d'inſtruire, c'eſt par les préceptes. L'Auteur de Telemaque joint enſemble les grandes inſtructions avec les exemples heroïques ; la morale d'Homere avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualitez qui manquent à celle des Anciens, ſoit Poëtes, ſoit Philoſophes. Elle eſt *ſublime* dans ſes principes, *noble* dans ſes motifs, *univerſelle* dans ſes uſages.

Qualitez de la morale de Telemaque. 1°. Elle eſt ſublime dans ſes principes.

1°. SUBLIME dans ſes principes. Elle vient d'une profonde connoiſſance de l'homme : on l'introduit dans ſon propre fonds ; on lui dévelope les reſſorts ſecrets de ſes paſſions, les replis cachez de ſon amour propre, la difference des vertus fauſſes d'avec les ſolides. De la connoiſſance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait ſentir par tout, que l'Eſtre infini agit ſans ceſſe en nous pour nous rendre bons & heureux : Qu'il eſt la ſource immediate de toutes nos lumieres, & de toutes nos vertus : Que nous ne tenons pas moins de lui la Raiſon que la vie : Que ſa Verité ſouveraine doit être notre unique lumiere, & ſa volonté ſuprême regler tous nos amours : Que faute de conſulter cette Sageſſe univerſelle & immuable, l'homme ne voit que des fan-

tômes ſéduiſans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ſes paſſions : Que les ſolides vertus ne nous viennent que comme quelque choſe d'étranger, qui eſt mis en nous ; qu'elles ne ſont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puiſſance ſuperieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obſtacle, & dont nous ne diſtinguons pas toûjours l'action, à cauſe de ſa délicateſſe. L'on nous montre enfin que ſans cette Puiſſance premiere & ſouveraine, qui éleve l'homme au deſſus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne ſont que des raffinemens d'un amour propre, qui ſe renferme en ſoi-même, ſe rend ſa Divinité, & devient en même tems & l'idolâtre & l'idole. Rien n'eſt plus admirable que le Portrait de ce Philoſophe que Telemaque vit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de ſa propre vertu.

C'EST ainſi que la Morale de notre Auteur tend à nous faire oublier nôtre être propre, pour le rapporter tout entier à l'Eſtre ſouverain, & nous en rendre les adorateurs : comme le but de ſa Politique eſt de nous faire préferer le bien public au bien particulier, & nous faire aimer les hommes. On ſçait les ſyſtêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux Auteurs plus moderez, Puffendorf, & Grotius. Les deux premiers, ſous le vain & faux pretexte que le bien de la ſocieté n'a rien de commun avec le bien eſſentiel de l'homme, qui eſt la vertu, établiſſent pour ſeules maximes de gouvernement, la fineſſe, les artifices, les ſtratagêmes, le deſpotiſme, l'injuſtice & l'irreligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur Politique que ſur des maximes payennes, & qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Ciceron. Il eſt vrai que ces deux Philoſophes modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la Societé, & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſideré ſelon le civil. Mais l'Auteur de Telemaque eſt original, en ce qu'il a uni la Politique la plus parfaite avec

les

les idées de la Vertu la plus conſommée. Le grande principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entier n'eſt qu'une Republique univerſelle, & chaque Peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuſe idée naiſſent ce que les Politiques appellent les Loix *de Nature, & des Nations*, équitables, genereuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque Païs comme indépendant des autres; mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa Patrie; le cœur s'étend, devient immenſe; & par une amitié univerſelle embraſſe tous les hommes. De-là naiſſent l'amour des Etrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voiſines, la bonne foi, la juſtice, & la paix parmi les Princes de l'Univers comme entre les Particuliers de chaque Etat. Notre Auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux: que l'autorité du Prince n'eſt jamais mieux affermie que lorſqu'elle eſt appuyée ſur l'amour des peuples, & que la veritable richeſſe de l'Etat conſiſte à retrancher tous les faux beſoins de la vie, pour ſe contenter du neceſſaire & des plaiſirs ſimples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non ſeulement à preparer l'homme pour une felicité future, mais qu'elle rend la Societé actuellement heureuſe dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La Morale de Telemaque eſt noble dans ſes motifs.

2°. La Morale de Telemaque eſt noble dans ſes motifs. Son grand principe eſt qu'il faut préferer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaiſir*, comme diſent Socrate & Platon: *l'honnête*, à *l'agréable*, ſelon l'expreſſion de Ciceron. Voilà la ſource des ſentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus heroiques. C'eſt par ces idées pures & élevées qu'il détruit, d'une maniere infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe Philoſophie de ceux, *qui font du plaiſir le ſeul reſſort*

reſſort du cœur humain. Notre Poëte montre par la belle Morale qu'il met dans la bouche de ſes Heros, & les actions genereuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait ſur un cœur noble, pour lui faire ſacrifier ſes plaiſirs aux devoirs penibles de ſa vertu. Je ſçai que cette vertu heroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme; & que les gens d'imagination ſe ſont déchaînez contre cette Verité ſublime & ſolide par pluſieurs pointes d'eſprit frivoles & mépriſables. C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des Nains qui jugent de la force des Geants par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'etendue d'une vertu, qui éleve l'homme au deſſus de lui-même. Quelques Philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philoſophie, ſe ſont laiſſez entraîner par leurs préjugez, juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaiſir; & à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vûe claire de la verité*, que *par le goût naturel du plaiſir.* On ne peut lire ſerieuſement Telemaque ſans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les ſentimens genereux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur deſintereſſé, equi s'oublie ſans ceſſe; d'un Philoſophe, qui ne ſe borne ni à ſoi ni à ſa Nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Eſtre ſuprême.

3°. La Morale de Telemaque eſt univerſelle dans ſes uſages.

3°. LA Morale de Telemaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étendue, feconde, proportionné à tous les tems, à toutes les Nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui eſt tout enſemble, Roi, Guerrier, Philoſophe & Le-

Legiſlateur. On y voit l'art de conduire des Nations differentes; la maniere de conſerver la paix au-dehors avec ſes Voiſins, & cependant d'avoir toûjours au-dedans du Royaume une jeuneſſe aguerrie, prête à le défendre; d'enricher ſes Etats ſans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excez d'un pouvoir deſpotique, & les deſordres de l'Anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre Auteur fait entrer dans ſon Poëme, non ſeulement les vertus heroïques & royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le cœur de ſon Prince, il n'inſtruit pas moins chaque Particulier de ſon devoir.

L'ILIADE a pour but, de montrer les funeſtes ſuites de la deſunion parmi les Chefs d'une armée. L'Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence, jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on dépeint les actions d'un Heros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulieres ne font pas le bonheur du genre humain. Telemaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ſes vûes morales; de ſorte qu'on peut dire avec le Philoſophe critique d'Homere: * *Le don le plus utile que les Muſes ayent fait aux hommes, c'eſt le Telemaque; car ſi le bonheur du Genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

* *L'Abbé Terraſſon.*

DE LA POESIE.

C'EST une belle Remarque du Chevalier Temple, que la Poëſie doit réünir, ce que la Muſique, la Peinture, & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poëſie ne differe de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme, on aime mieux dire, que la Poëſie emprunte ſon harmonie de la Muſique, ſa paſſion de la Peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie.

L'Harmonie du Style de Telemaque.

LE Style de Telemaque eſt poli, net; coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homere, ſans avoir ſon intemperance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; & quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images, & encore moins les memes termes. Toutes ſes periodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire. Toutes ſes paroles ſont penſer; & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des Peintures de Telemaque.

LES Images de notre Poëte ſont auſſi parfaites, que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non ſeulement décrire les choſes, mais en repreſenter les circonſtances, d'une maniere ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Telemaque peint les paſſions avec art. Il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraîne. On ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Des Comparaiſons & Deſcriptions de Telemaque.

LES Poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les comparaiſons & les deſcriptions. Les comparaiſons de Telemaque ſont juſtes & nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des metaphores outrées: il ne l'embaraſſe pas non-plus par une trop grande varieté d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui font languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du Poéme Epique par la deſcription des choſes baſſes & deſagreables. Il

deſcend

deſcend quelque fois dans le detail : mais il ne dit rien qui ne merite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il ſuit la Nature dans toutes ſes varietez. Il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalitez ; tantôt ſublime, ſans être guindé ; tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux goût de vouloir toûjours embellir. Ses deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles, ſimples, & cependant agréables. Il peint non-ſeulement d'après nature, mais ſes tableaux ſont aimables. Il unit enſemble la verité du deſſein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homere, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout ; les deſcriptions de ce Poëme ſont non ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'Auteur parle de la vie paſtorale, c'eſt pour recommander l'aimable ſimplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'eſt pas ſeulement pour celebrer les funerailles d'un ami ou d'un pere, comme dans l'Iliade & dans l'Eneïde : c'eſt pour choiſir un Roi qui ſurpaſſe tous les autres dans la force de l'eſprit & du corps, & qui ſoit également capable de ſoûtenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous repreſente les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon Heros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces deſcriptions, & y trouver de ſemblables beautez. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition, la ſculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Telemaque, eſt pleine d'art, & renferme cette Morale ſublime : Que le bouclier d'un Prince, & le ſoûtien d'un Etat, ſont les ſciences & l'agriculture : Qu'un Roi armé par la ſageſſe cherche toûjours la paix, & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoûtumez au travail.

Philoſophie de Telemaque.

LA Poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie. Dans Telemaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un eſprit juſte & profond. Ces deux qualitez ſe rencontrent rarement dans la même perſonne. Il faut que l'ame ſoit dans un mouvement preſque continuel, pour inventer, pour paſſionner, pour imiter; & en même tems dans une tranquilité parfaite pour juger en produiſant, & choiſir, entre mille penſées qui ſe preſentent, celle qui convient. Il faut que l'Imagination ſouffre une eſpece de tranſport & d'enthouſiaſme, pendant que l'eſprit, paiſible dans ſon empire, la retient, & la tourne où il veut. Sans cette paſſion qui anime tout, les diſcours paroiſſent froids, languiſſans, abſtraits, hiſtoriques. Sans ce jugement qui regle tout, ils ſont faux & trompeurs.

Comparaiſon de la Poeſie de Telemaque avec Homere & Virgile.

LE feu d'Homere, ſur-tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent, comme un tourbillon de flame, qui embraſe tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur; il luit toûjours uniment & également. Celui de Telemaque échauffe & éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader, ou paſſionner. Quand cette flame éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la Politique, & de Telemaque ſur le ſens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumiere: l'enthouſiaſme & le feu poetique ſeroient nuiſibles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir, quand on a vû clairement la verité, quand les reflexions ne viennent que d'irreſolution, alors le Poete excite un feu, & une paſſion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de ſe rendre à la verité. L'Epiſode des amours de Telemaque dans l'Ile de Calypſo, eſt plein de ce feu.

CE

CE mêlange de lumiere & d'ardeur diſtingue notre Poëte d'Homere, & de Virgile. L'enthouſiaſme du premier lui fait quelque fois oublier l'art, negliger l'ordre, & paſſer les bornes de la nature. C'etoit la force & l'eſſor de ſon grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement & la conduite de Virgile degenerent quelque fois en une regularité trop compaſſée, où il ſemble plûtôt Hiſtorien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes philoſophes & modernes, que le premier. N'eſt-ce pas qu'ils ſentent, qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *nature* ſeule peut donner?

NOTRE Auteur doit plaire à toutes ſortes de Poëtes, tant à ceux qui ſont Philoſophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthouſiaſme. Il a uni les lumieres de l'Eſprit avec les charmes de l'Imagination. Il prouve la verité en Philoſophe. Il fait aimer la verité prouvée par les Sentimens qu'il excite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuaſion; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a ſuivi ce grand Précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toûjours ſe cacher, diſparoitre, ſe faire oublier pour ne produire que les veritez qu'on veut perſuader, & les paſſions qu'on veut purifier.

DANS Telemaque tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment. C'eſt ce qui le rend un Poëme de toutes les Nations, & de tous les ſiecles. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la Langue Françoiſe, n'effacent point ſes beautez originales. La ſavante Apologiſte d'Homere nous aſſure que le Poëte Grec perd infiniment par une traduction; qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la force, la nobleſſe, & l'ame de ſa Poëſie. Mais on oſe dire que Telemaque conſervera toûjours, en toutes ſortes de Langues, ſa force, ſa nobleſſe, ſon ame & ſes beautez eſſentielles. C'eſt que l'excellence de ce

Poëme

Poëme ne conſiſte pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination, mais dans un goût ſublime de la vérité, dans des ſentimens nobles, élevez, & dans la maniere naturelle, délicate & judicieuſe de les traiter. De pareilles beautez ſont de toutes les Langues, de tous les tems, de tous les Païs, & touchent également les bons eſprits, & les grandes ames dans tout l'Univers.

Premiere Objection contre Telemaque. ON a formé pluſieurs Objections contre Telemaque: 1°. Qu'il n'eſt pas en vers.

REPONSE. LA verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, & Strabon, n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en Proſe, comme on écrit des Tragedies ſans rimes. On peut faire des Vers ſans Poëſie; & être tout Poëtique ſans faire des Vers. On peut imiter la verſification par art, mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la Poëſie n'eſt pas le nombre fixe & la cadence reglée des ſyllabes; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la varieté des images. C'eſt l'enthouſiaſme, le feu, l'impetuoſité, la force; un je ne ſçai quoi dans les paroles & les penſées, que la nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans Telemaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Pherecyde, Hecatée: *Il a imité parfaitement la Poëſie, en rompant ſeulement la meſure; mais il a conſervé toutes les autres beautez poëtiques.*

Notre âge retrouve un Homere,
Dans ce Poëme ſalutaire,
Par la Vertu même inventé.
Les Nymphes de la double Cime,
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la Verité. *

DE

* *Ode à Meſſieurs de l'Academie par M. de la Motte.* Premiere Ode.

DE plus, je ne ſçai pas ſi la gêne des rimes & la regularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointes a ce nombre fixe & meſuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor & la paſſion de la Poëſie heroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, uſoient des inverſions de phraſes ; leurs mots n'avoient point de place fixe : ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe ſont un compoſé du Latin, & des Jargons de toutes les Nations barbares, qui ſubjuguérent l'Empire Romain. Ces peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide regularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle varieté de longues & de bréves, qui imite ſi bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur verſification de la gêne des rimes, Un Poëte Anglois y a reüſſi merveilleuſement, & a commence même avec ſuccès d'introduire les inverſions de phraſes dans ſa Langue. Peutêtre que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde Objection contre Telemaque.

QUELQUES uns, par une ignorance groſſiere de la noble liberté du Poëme Epique, ont reproché à Telemaque, qu'il eſt plein d'Anachroniſmes.

REPONSE.

L'AUTEUR de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer, que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Telemaque, frere de cette Didon ; Seſoſtris, qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, &c. ne ſont pas plus des fautes, que l'Anachroniſme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte de manquer quelque fois à l'ordre des tems, puiſque c'eſt une beauté de manquer quelque

que fois à l'ordre de la nature? Il ne ſeroit pas permis de contredire un point d'hiſtoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée, dont les Annales ſont ſi incertaines & envelopées de tant d'obſcuritez, on doit ſuivre la vraiſemblance, & non pas toûjours la verité. C'eſt l'idée d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques Hiſtoriens ont écrit, que Didon étoit chaſte ; Penelope impudique ; qu'Helene n'a jamais vû Troye, ni Enée l'Italie. Homere & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Hiſtoire, pour rendre leurs Fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'Auteur de Telemaque, pour l'inſtruction d'un jeune Prince, de raſſembler les Heros de l'Antiquité, Telemaque, Seſoſtris, Neſtor, Idomenée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les differens caracteres des Princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les vertus, & éviter les vices.

Troſiéme Objection contre Telemaque. On trouve à redire que l'Auteur de Telemaque ait inſeré l'hiſtoire des amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon Poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent trop paſſionnées.

REPONSE. La meilleure Réponſe à cette Objection eſt l'effet, qu'avoit produit Telemaque dans le cœur du Prince, pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils auxquels l'élévation & l'autorité expoſent ceux, qui ſont deſtinez à regner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme, qui eut dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions ne lui auroient pas été ſi neceſſaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour, où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne, n'eſt occupé qu'à le ſeduire ; Pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus neceſſaire que de lui repreſenter, avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans le Telemaque,

tous

tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé. Lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle : lui montrer l'abîme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre Auteur, de précautionner ſon Eleve contre les folles paſſions de la jeuneſſe, par la Fable de Calypſo ; & de lui donner, dans l'hiſtoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaſte & legitime. En nous repreſentant ainſi cette paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Heros, il nous montre, que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'Epopée, & réünit par-là dans ſon Poëme les paſſions tendres des Romans modernes avec les vertus heroïques de la Poëſie ancienne.

Quatriéme Objection contre Telemaque.

QUELQUES uns croyent que l'Auteur de Telemaque épuiſe trop ſon ſujet par l'abondance & la richeſſe de ſon génie. Il dit tout, & ne laiſſe rien à penſer aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entiere devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui comme Horace renferme un grand ſens en peu de mots, & donne le plaiſir d'en développer l'etendue.

REPONSE.

IL eſt vrai que l'imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de notre Poëte : mais l'eſprit, en ſuivant ſes idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumieres ſont fécondes, & nous y dévelopons une vaſte étendue de penſées, qui ne paroiſſent pas d'abord, & que toute ſon éloquence n'exprime pas. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractere du Prince, pour qui ſeul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuſe ; un génie élevé & étendu, qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits

droits d'Homere & de Virgile. Ce grand naturel inſpira à l'Auteur le deſſein d'un Poëme propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautez de l'un & de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit eſſentielle, pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, & lui donner la liberté de ſaiſir, comme de lui-même, les veritez préparées à ſon cœur, & de s'en nourrir. On voit aſſez, que ces beautez n'auroient pas plus coûté à ſupprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance, pour répondre aux beſoins du Prince & aux vûes de l'Auteur.

Cinquiéme Objection contre Telemaque.

ON a objecté que le Heros & la Fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la Nation Françoiſe : Homere & Virgile ont intereſſé les Grecs & les Romains, en choiſiſſant des Actions & des Acteurs dans les Hiſtoires de leurs Païs.

REPONSE.

SI l'Auteur n'a pas intereſſé particulierement la Nation Françoiſe, il a fait plus, il a intereſſé tout le Genre humain. Son Plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre des deux Poëtes anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un païs particulier. L'amour propre veut qu'on rapporte tout à lui, & ſe trouve même dans l'amour de la Patrie. Mais une ame genereuſe doit avoir des vûes plus étendues.

D'AILLEURS quel interêt la France n'a-t-elle point priſe à un Ouvrage, ſi propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes deſirs, en Pere des Peuples & en Heros Chrétien. Ce qu'on a vû de ce Prince donnoit l'eſperance & les prémices de cet Avenir. Les voiſins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur univerſel. La Fable du Prince *Grec* devenoit l'Hiſtoire du Prince *François*.

L'AUTEUR avoit une deſſein plus pur que celui de plaire à ſa Nation ; il vouloit la ſervir à ſon inſçû en contribuant

tribuant à lui former un Prince, qui juſques dans les jeux de ſon enfance paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte Enfant aimoit les Fables & la Mythologie. Il faloit profiter de ſon goût, lui faire voir, dans ce qu'il eſtimoit, le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer, par des faits touchans, les principes generaux, qui pouvoient le précautionner contre les dangers, qui accompagnent la plus haute naiſſance, & la puiſſance ſuprême.

DANS ce deſſein, un Heros Grec & une Poëſie d'après Homere & Virgile, les hiſtoires des païs, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite, & peut-être unique, pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec verité & force tous les écueils, qui menaçent les Souverains dans toute la ſuite des ſiecles.

IL arrive, par une conſequence naturelle & neceſſaire, que ces veritez univerſelles ont ſouvent du rapport aux hiſtoires du tems, & aux ſituations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, & deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

CETTE convenance des moralitez generales à toutes ſortes de circonſtances fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon Telemaque certaines allegories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus moderez, en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caracteres pour y trouver des rapports imaginaires & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il ſans infidelité ſupprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la maniere de les dire la plus ſage, ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des Critigues.

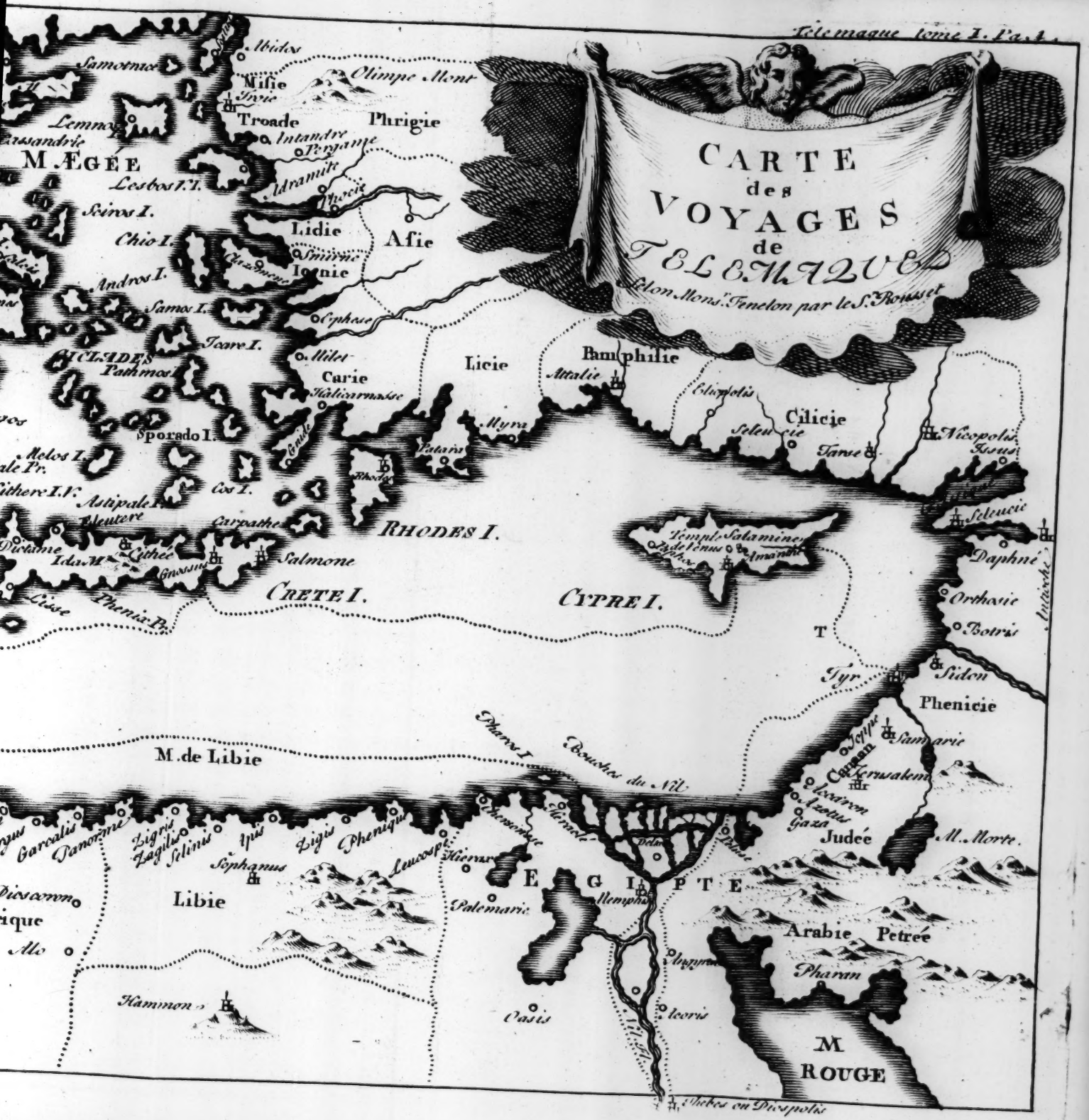
NOTRE

NOTRE illuſtre Auteur a donc réüni dans ſon Poëme les plus grandes beautez des Anciens. Il a tout l'enthouſiaſme & l'abondance d'Homere, toute la magnificence & la regularité de Virgile. Comme le Poëte Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie, varieté dans la Fable, diverſité dans les caracteres ; ſes reflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde, par tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le Poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caracteres, l'ordre & les regles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Partout l'art devient nature : mais le Heros de notre Poëte eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre : ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'Auteur de Telemaque a montré par ce Poëme, que la Nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, & de tous les grands ſentimens des Romains. L'Eloge de l'Auteur eſt celui de ſa Nation.

31 MR 64

APPRO-


M ADRIATIQUE
M MEDITERRANÉE
SICILE I.
Calabre
Chanie
Thessalie
Boetie
Ellas
Phocide
Locris
PELOPONESE
Pentapole
Marmarique
Explication des Lettres.
I. Isle.
P. port.
B. promontoir.
V. ville
M. mer.
T. tempete.
R. rencontre.
G. golfe.


CARTE
des
VOYAGES
de
TELEMAQUE
Selon Mons.r Fenelon par le S.r Bousset
M. ÆGÉE
Lesbos I.
Scios I.
Chio I.
Andros I.
Samos I.
Icare I.
CICLADES
Pathmos I.
Sporado I.
Melos I.
Cythere I.
Astipale I.
Cos I.
Carpathe
RHODES I.
CRETE I.
CYPRE I.
Phenix Pr.
Lidie
Asie
Ionie
Phrigie
Troade
Mysie
Lycie
Carie
Pamphilie
Licie
Cilicie
Phenicie
Judée
Arabie Petrée
Libie
M. de Libie
EGIPTE
M. ROUGE
Bouches du Nil
Oasis
Hammon
Thebes ou Diospolis
Memphis
Palemaris
Tyr
Sidon
Daphné
Orthosie
Botris
Gaza
Azotus
Jerusalem
Samarie
Joppe
Ptolemaide
Pharan
M. Morte



Telemaque poussé par les flots sur les bords de l'isle de Calipso.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier cet Ouvrage qui a pour titre, *Les Avantures de Telemaque*, avec une Préface qui en découvre toutes les beautez; & j'ai crû qu'il ne méritoit pas ſeulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aſpirent à être heureux. Ce Poëme Epique, quoiqu'en Proſe, met notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs, & aux Romains. La Fable qu'on y expoſe ne ſe termine point à amuſer notre curioſité & à flater notre orgueil. Les recits, les deſcriptions, les liaiſons, & les graces du diſcours, éblouïſſent l'imagination ſans l'égarer; les reflexions & les converſations les plus longues paroiſſent toûjours trop courtes à l'eſprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caracteres d'hommes ſi différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des Lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les myſteres de la politique la plus ſaine & la plus ſûre y ſont dévoilez. Les paſſions n'y préſentent qu'un joug auſſi honteux que funeſte; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent auſſi aimables que faciles. Avec Telemaque on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion dans la mauvaiſe comme dans la bonne fortune; à aimer ſon Pere, & ſa Patrie; à être Roi, Citoyen, ami, eſclave même ſi le ſort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juſte, humain, patient, ſincere, diſcret & modeſte. Il ne parle point qu'il ne plaiſe, qu'il n'intereſſe,

APPROBATION.

qu'il ne remue, qu'il ne perſuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration, & on ne l'admire point que l'on ne ſente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuſe la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Telemaque, & un Mentor! A Paris, ce premier Juin 1716.

DE SACY.

31 MR 64



V

AVER

AVERTISSEMENT

Sur les REMARQUES.

CE *que l'Auteur du* Discours de la Poësie épique &c. *dit*, page 27, *que les* Ennemis *de feu M. de Cambrai* ont voulu trouver dans son Telemaque certaines Allegories odieuses, & changer ses desseins les plus moderés en des Satires outrageantes contre tout ce qu'il respectoit le plus, &c. *C'est précisément ce qui a reveillé l'attention des Curieux, pour trouver dans cet Ouvrage des* raports *non* imaginaires, *mais fondés sur des presomptions très fortes; non pour* empoisonner les intentions *de l'Auteur, qui, sans doute, ont été très* pures, *mais pour en tirer des aplications très convenables à la vérité.*

Un Lecteur judicieux & attentif peut découvrer par lui-même ce que l'on doit penser du dessein de cet Ouvrage. Car, ou l'Auteur des REMARQUES *s'est par tout éloigné du but du principal Auteur; auquel cas ses Remarques sont purement chimeriques: ou elles ont quelque fondement dans le bon sens, auquel on ne peut pas dire que l'intention du Prelat ait été contraire: ce qui suffit pour ne les devoir pas rejeter. Peut-être que les peintures de cet illustre Ecrivain n'ont pas tout à fait autant de raport avec les personnes d'après lesquelles elles paroissent faites, que l'Auteur des Remarques se l'est imaginé. Mais du moins ne peut-on pas nier que le Prélat n'ait eu quelques vuës en y travaillant, puis qu'elles ont servi de prétexte à la persecution qu'on lui a suscitée. C'est ce qu'on peut recueillir de ces vers, qui parurent à Paris lors de son differend avec l'Evêque de Meaux:*

Contre Cambrai, de Meaux chicane;
Quoi! pour des Contes de Peau-d'âne,
Faloit-il en venir aux mains?
Mais Cambrai s'attire l'attaque,
Moins pour les MAXIMES DES SAINTS,
Que pour celles de TELEMAQUE.

AVERTISSEMENT.

Comme on y découvre preſque à chaque page un deſſein formé de combatre les vices & les défauts des hommes par tout où ils ſont, & que ces vices & ces défauts doivent être apliqués aux hommes corrompus en qui ils ſe trouvent; peut-être auſſi que dans les REMARQUES, *on en fait, du moins en quelques endroits, l'aplication aux perſonnes mêmes à qui ils conviennent le mieux. Ainſi on les donne pour ce qu'elles ſont, ſans vouloir entrer plus avant dans une diſcuſſion aſſez inutile : laiſſant au Lecteur une pleine liberté d'en juger, & déclarant en même tems qu'on eſt bien éloigné, en les donnant au Public, de vouloir noircir la mémoire d'un Prélat, pour lequel, au contraire, on conſerve beaucoup de reſpect & de veneration.*

Tel eſt donc le deſſein & l'occaſion des REMARQUES *qu'on a ajoûtées ici au bas des pages. Les unes ſont Hiſtoriques & regardent la Fable ou l'Hiſtoire Ancienne : les autres ſont Allegoriques, & tirent des Caracteres particuliers de ceux que l'auteur n'a tracés qu'en general. Une Enigme peut convenir à diverſes choſes : il eſt permis à tout le monde de chercher à la deviner.*

31 MR 64

Ce qui a pu faire croire que Mr. de Cambrai n'a eu aucunes vuës dans les tableaux qu'il nous donne ici, c'eſt que les Caracteres y ſont ſi variés, que l'on peut difficilement les apliquer tous à un même ſujet. Mais peut-être auſſi l'a-t-il fait, pour donner le change à la Cour, & pour ſe diſculper du ſoupçon d'en avoir voulu caracteriſer les perſonnes, en même tems qu'il exciteroit les Lecteurs à chercher la veritable reſſemblance de chaque trait. C'eſt ce qu'on a fait dans ces REMARQUES, *où l'on a ſouvent apliqué à pluſieurs, ce que l'Auteur a dit d'un ſeul & même perſonage. Quand on ne les donneroit que pour des conjectures, elles devroient toûjours faire plaiſir à ceux qui cherchent à démêler la verité au travers du voile qui la couvre. On s'eſt borné dans les aplications qu'on a faites au tems de la compoſition de cet Ouvrage, c'eſt à dire, à ce qui a precedé le Mariage du Duc de Bourgogne, pour l'inſtruction duquel il a été compoſé : exceptés neanmoins quelques endroits, qui, aiant été ajoûtés depuis la retraite de l'Auteur, peuvent regarder des évenemens plus récens.*

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE, conduit par Minerve ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'Ile de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ſes avantures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos & à Lacedemone ; ſon naufrage ſur la côte de Sicile ; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchiſe ; le ſecours que Mentor & lui donnérent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, & le ſoin que ce Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur païs.

CALYPSO (*a*) ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe (*b*). Dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne reſonnoit plus de ſon chant. Les Nymphes qui la ſervoient, n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſeule ſur les gaſons fleuris, dont un printems éternel bordoit ſon Ile (*c*). Mais ces beaux lieux, loin de moderer ſa douleur, lui faiſoient rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer, qu'elle arroſoit de ſes larmes; & elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté, où le vaiſſeau d'Ulyſſe, fendant les ondes, avoit diſparu à ſes yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en piéces, des rames écartées çà & là ſur le ſable, un gouvernail, un mât, des cordages flotants ſur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroiſſoit âgé, l'autre, quoique jeune, reſſembloit à Ulyſſe. Il avoit ſa douceur & ſa fierté, avec ſa taille & ſa démarche majeſtueuſe. La Déeſſe comprit que c'étoit Telemaque fils de

(*a*) *Calypſo, Déeſſe, Fille d'Atlas & de Thetis, étoit Reine de l'Ile Ogygie, où elle reçut Ulyſſe après ſon naufrage. Son nom vient du verbe* καλύπτειν cacher, *& ſignifie* Déeſſe du ſecret, *ce qui marque, ou qu'Ulyſſe s'eſt encore perfectionné chez Calypſo dans l'art de diſſimuler, qu'il poſſedoit déja; ou ſimplement, qu'il y eſt demeuré caché long-tems, ſans qu'on ſût ce qu'il étoit devenu.*

(*b*) *Ulyſſe, Fils de Laerte & d'Anticlée, étoit Roi d'Ithaque. Il épouſa Penelope fille d'Icare dont il eut Telemaque. Après le Siége de Troie il erra dix ans ſur les mers avant que de revoir ſa patrie; & ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'Ile Ogygie. Calypſo l'y retint ſept ans, ſouhaitant de l'avoir pour Mari; mais un ordre ſuperieur l'aiant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit ſe conſoler de ſon départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalouſie des autres Dieux.* Homer Odyſſ. Liv. V.

(*c*) *L'Ile Ogygie, apellée auſſi* Gaulus, *eſt un peu au deſſus de Melite ou Malte, entre le rivage d'Afrique & le Promontoire de Sicile apellé* Pachine. *Il ne faut pas la confondre avec l'Ile de* Caude *ou* Gaude, *qui eſt voiſine de Crete.*

ce Heros ; mais quoique les Dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme venerable dont Telemaque étoit accompagné. C'eſt que les Dieux ſuperieurs cachent aux inferieurs tout ce qu'il leur plaît : & Minerve, qui accompagnoit Telemaque ſous la figure de Mentor *(d)*, ne vouloit pas être connue de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouiſſoit d'un naufrage qui mettoit dans ſon Ile le fils d'Ulyſſe ſi ſemblable à ſon pere. Elle s'avance vers lui, & ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt : d'où vous vient, lui dit-elle, cette temerité d'aborder en mon Ile ? Sachez, jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joie de ſon cœur, qui éclatoit malgré elle ſur ſon viſage.

TELEMAQUE lui répondit : O vous, qui que vous ſoiez, mortelle ou Déeſſe, (quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une Divinité) ſeriez-vous inſenſible au malheur d'un fils, qui cherchant ſon pere à la merci des vents & des flots, a vû briſer ſon navire contre vos rochers ? Quel eſt donc vôtre pere que vous cherchez, reprit la Déeſſe ? Il ſe nomme Ulyſſe, dit Telemaque. C'eſt un des Rois qui ont, après un ſiege de dix ans, renverſé la fameuſe Troye. Son nom fut celebre dans toute la Grece & dans toute l'Aſie par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans toute l'étenduë des mers, il parcourt tous les

(d) Mentor étoit un des amis d'Homere, qui, pour éterniſer ſon nom, l'a placé dans l'Odyſſée par reconnoiſſance, parce qu'étant abordé à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçu chez ce Mentor qui prit beaucoup de ſoin de lui. Homere en fait un des plus fidéles amis d'Ulyſſe, & celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le ſoin de ſa Maiſon. L'Auteur de Telemaque continuë la même fiction ; & comme cet Ouvrage étoit deſtiné à l'inſtruction du Duc de Bourgogne, dont il étoit Precepteur, il dit que Mentor étoit Minerve elle-même, deguiſée ſous la forme de ce Vieillard, pour donner plus de poids à ſes preceptes, qui ſont dignes en effet de la plus haute ſageſſe.

écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui. Penelope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſperance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il eſt: mais, que dis-je! peut-être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abîmes de la mer. Aiez pitié de nos malheurs; & ſi vous ſavez, ô Déeſſe, ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Telemaque.

CALYPSO, étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence (1), ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit: Telemaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à vôtre pere; mais l'Hiſtoire en eſt longue. Il eſt tems de vous délaſſer de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude, & je ferai vôtre bonheur, pourvu que vous ſachiez en jouïr.

TELEMAQUE ſuivoit la Déeſſe environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête; comme un grand chêne dans une forêt éleve ſes branches épaiſſes, au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue & flotante, ſes cheveux nouez par derriere négligemment, mais avec grace; le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui temperoit cette vivacité. Mentor, les yeux baiſſez, gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Telemaque.

(1) Comme cet Ouvrage eſt tout allégorique, ce trait renferme en paſſant un éloge abregé des grandes qualités du Duc de Bourgogne, qui, dans la plus vive jeuneſſe, faiſoit déja paroître tant de Sageſſe & de Prudence, qu'on ne pouvoit douter qu'il ne devînt un jour un Prince très accompli. Il ſe nommoit Louïs, comme le Roi ſon Grand Pere; & fut Daufin de France, après la mort de Monſeigneur. Il naquit le 6. d'Août 1682. & mourut le 18. Février 1711. dans ſa 29. année.

ON

On arriva à la porte de la grote de Calypſo, où Telemaque fut ſurpris de voir, avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voioit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatues: mais cette grote étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles & de coquilles. Elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne, qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtez. Les doux Zephirs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une delicieuſe fraîcheur. Des fontaines, coulant avec un doux murmure ſur des prez ſemez d'amarantes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds, dont la grote étoit environnée. Là on voit un bois de ces arbres toufus, qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grote de la Déeſſe étoit ſur le penchant d'une coline. De-là on découvroit la mer, quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois folement irritée contre des rochers, où elle ſe briſoit, en gémiſſant & élevant ſes vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voioit une riviere, où ſe formoient des Iles, bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers, qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuées. Les divers canaux, qui formoient les Iles, ſembloient ſe jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paiſible & dormante; d'autres par de longs détours revenoient ſur leurs pas, comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des colines & des montagnes, qui ſe perdoient

dans les nuës, & dont la figure bizare formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre verd, qui pendoit en feſtons. Le raiſin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles; & la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faiſoient un grand jardin.

CALYPSO ayant montré à Telemaque toutes ces beautez naturelles, lui dit: repoſez-vous, vos habits ſont mouillez, il eſt tems que vous en changiez. Enſuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des Hiſtoires, dont votre cœur ſera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus ſecret & le plus reculé d'une grote voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les Nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtez, & elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Telemaque voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſiderant cette magnificence.

MENTOR lui dit d'un ton grave: Eſt-ce donc-là, ô Telemaque, les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe? Songez plûtôt à ſoûtenir la réputation de votre pere, & à vaincre la fortune qui vous perſecute. Un jeune homme, qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire. La gloire n'eſt duë qu'à un cœur, qui ſait ſouffrir ſa peine & fouler aux pieds les plaiſirs.

TELEMAQUE répondit en ſoûpirant (2): Que les Dieux me faſſent périr, plûtôt que de ſouffrir que la

(2) Tout ce que dit ici Telemaque eſt dans le caractere du Duc de Bourgogne: ce Prince faiſoit paroître une ſageſſe ſi auſtere, que le feu Roi ſon aieul le craignoit & ſe cachoit de lui quand il vouloit faire quelque dépenſe qui ſentît le luxe ou la volupté,

moleſſe

moleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & effeminée: mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après nôtre naufrage cette Déeſſe, ou cette mortelle, qui nous comble de biens?

CRAIGNEZ, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux. Craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé vôtre navire. Le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même: quoi-que fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre: elle ſe confie legerement & ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flateuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs. Craignez ce poiſon caché. Défiez-vous de vous-même, & attendez toûjours mes conſeils.

ENSUITE ils retournérent auprès de Calypſo, qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux treſſez & des habits blancs ſervirent d'abord un repas ſimple; mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fleches à la chaſſe. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vaſes d'argent dans les taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand ſur la terre. En même tems quatre jeunes Nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantérent le combat des Dieux contre les Geants, puis les amours de Jupiter & de Semelé, la naiſſance de Bacchus & ſon éducation conduite par le vieux Silene, la courſe d'Atalante & d'Hypomene, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au Jardin des Heſperides. Enfin la guerre de Troye fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevez juſqu'aux

Cieux.

Cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Telemaque entendit le nom de ſon pere, les larmes, qui coulérent le long de ſes joues, donnerent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux Nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la deſcente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Telemaque, & lui parla ainſi : Vous voyez, fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois. Je ſuis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette Ile, ſans être puni de ſa témérité ; & vôtre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Vôtre Pere a eu le même bonheur que vous. Mais, helas ! il n'a pas ſçu en profiter. Je l'ai gardé long tems dans cette Ile. Il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſerable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages (*e*). Vous voiez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter ; il partit ; & je fus vengée par la tempête. Son vaiſſeau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple. Après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſperer, ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'Ile d'Ithaque après lui. Conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajoûta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes avan-

(*e*) *La cauſe de ſon impatience étoit ſon amour pour ſa Femme Penelope, dont l'image l'occupoit nuit & jour. Il l'aimoit ſi éperdument, qu'il contrefit l'inſenſé pour ne pas aller au Siége de Troie ; mais ſa ruſe fut découverte.*

tures

tures dans la caverne du Cyclope Polypheme (*f*), & chez Antiphates, Roi des Leſtrigons (*g*). Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Ile de Circé, fille du Soleil (*h*), & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde (*i*). Elle repreſenta la derniere tempête, que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage; & elle ſupprima ſon arrivée dans l'Ile des Pheaciens. (*k*).

TELEMAQUE, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice, & la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots: O Déeſſe, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laiſſez-moi en ce moment pleurer mon

(*f*) *On peut voir dans le* IX. *Livre de l'Odyſſée la deſcription de cette caverne, qui étoit dans la Sicile: comment Ulyſſe & ſes compagnons s'y trouvérent enfermez: de quelle maniere ils crevérent l'œil au Geant Polypheme, après avoir lié ſes forces par le vin; & comment ils en ſortirent, en ſe liant eux-mêmes ſous le ventre des plus forts beliers de ſon troupeau.* Odyſſ. Liv. IX.

(*g*) *Les Leſtrigons faiſoient leur demeure dans la Ville de Lamus, anciennement Formies, ſur la côte de la Campanie; on croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Leur nom ſignifie* Devorateur, *étant tiré de* Lahama, *qui veut dire* devorer. *Ulyſſe perdit chez eux quelques uns de ſes compagnons qui furent devorés par ces peuples.* Odyſſ. Liv. X.

(*h*) *L'Ile de Circé s'apelloit* Æea, *ou* Circeï, *qui eſt une Montagne fort voiſine de Formies: Homere l'apelle une Ile, parce que la Mer & les Marais qui l'environnent en font une preſqu'Ile. Les Compagnons d'Ulyſſe y furent changez en pourceaux.* Ibid. Liv. XII.

(*i*) *Scylle & Charybde ſont deux roches placées à l'entrée du Detroit de la Sicile, du côté de Pelore: la* 1. *ſur la côte d'Italie, & la* 2. *ſur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux, à cauſe de la qualité des vaiſſeaux qu'on avoit alors, mais on s'en mocque aujourd'hui, que la navigation eſt beaucoup plus perfectionnée. Ulyſſe y perdit encore ſix de ſes Compagnons.* Ibid.

(*k*) *L'Ile des Pheaciens eſt Corcyre ou Corfou, apellée anciennement Scherie. Elle eſt vis à vis du continent d'Epire. Les Pheniciens l'avoient nommée Scherie de* Schara, *qui ſignifie lieu de negoce.*

pere.

pere. Vous ſavez mieux que moi comme il mérite d'être pleuré.

CALYPSO n'oſa d'abord le preſſer d'avantage. Elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes. Le recit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle; il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa longtems. Enfin il ne put lui reſiſter, & il parla ainſi:

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du ſiege de Troye, des nouvelles de mon pere. Les amans de ma mere Penelope furent ſurpris de mon départ (*l*). J'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor (*m*), que je vis à Pylos, ni Menelas (*n*), qui me reçut avec amitié dans Lacedemone, ne pûrent m'apprendre ſi mon pere étoit encore en vie. Laſſé de vivre toûjours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oui dire que mon Pere avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici preſent, s'oppoſoit à ce temeraire deſſein: Il me repreſentoit d'un côté les Cyclopes, Geants monſtrueux qui dévorent les hommes; de l'autre la flote d'Enée & des Troyens, qui étoient ſur ces côtes, Ces Troyens, diſoit-il, ſont animez contre tous les Grecs: mais ſur tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque; peut-être que vôtre pere, aimé des Dieux, y ſera auſſitôt que vous. Mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du

(*l*) *L'extrême beauté de Penelope avoit attirés auprès d'elle pluſieurs Princes, qui prétendoient l'épouſer croyant Ulyſſe mort.*

(*m*) *Neſtor, fils de Nelée & de Chloride, fut un des Rois qui allérent au Siége de Troie; il y mena une flotte de XC. vaiſſeaux.*

(*n*) *Menelas étoit fils d'Atrée & d'Erope: il avoit épouſée Helene, fille de Jupiter & de Leda, dont l'enlevement fut cauſe de la Guerre de Troie.*

moins

moins il faut que vous alliez le venger, délivrer vôtre mere, montrer vôtre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece un Roi auſſi digne de régner, que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires. Mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter. Je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire, que j'entreprenois contre ſes conſeils ; & les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

PENDANT que Telemaque parloit, Calypſo regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes. Ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vuë de cet inconnu. Alors elle apprehenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-elle à Telemaque, & ſatisfaites ma curioſité. Telemaque reprit ainſi :

NOUS eumes aſſez long tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais enſuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes envelopez dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous appreçûmes d'autres vaiſſeaux expoſez au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſiderer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non-ſeulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit. Je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui diſois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? Ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni experience du paſſé, ni moderation pour ménager le preſent ? O ! ſi jamais nous échapons de cette tempête, je

me

me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'eſt vous, Mentor, que je croirai toûjours.

MENTOR en ſoûriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il ſuffit que vous la ſentiez & qu'elle vous ſerve à être une autrefois plus moderé dans vos deſirs ; mais quand le péril ſera paſſé, la préſomption reviendra peut-être. Maintenant il faut ſe ſoutenir par le courage. Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre. Mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

LA douceur & le courage du ſage Mentor me charmérent. Mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle addreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment, où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, & que la tempête avoit ecarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur nôtre poupe des couronnes de fleurs ſemblables. Il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de ſe baiſſer, le plus qu'ils pourroient, le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſsâmes au milieu de leur flote. Ils pouſſérent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller aſſez long tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriere ; & pendant que les vents impetueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

NOUS y arrivâmes en effet ; mais ce que nous cherchions n'étoit guéres moins funeſte que la flote qui nous faiſoit

faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens, ennemis des Grecs ; c'étoit-là que regnoit le vieux Aceſte (o) ſorti de Troye. A peine fûmes nous arrivez ſur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'Ile armez pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent nôtre vaiſſeau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne reſervent que Mentor & moi pour nous preſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville, les mains liées derriere le dos ; & nôtre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui, tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſevere, quel étoit nôtre païs, & le ſujet de nôtre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Heſperie, & nôtre patrie n'eſt pas loin de-là. Ainſi il évita de dire que nous étions Grecs : mais Aceſte, ſans l'écouter d'avantage, & nous prenant pour des Etrangers qui cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi ! faites-nous mourir plûtôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Telemaque, fils du ſage Ulyſſe Roi des Ithaciens ; je cherche mon pere dans toutes les mers : ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie, que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple émû s'écria, qu'il faloit faire perir le fils de ce cruel Ulyſſe,

(o) *Aceſte, Fils de Criniſe, fleuve de Sicile, & d'Egeſte, Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchiſe & Enée lors qu'ils alloient en Italie.* Virgil. Æneid. Liv. 5.

dont

dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O Fils d'Ulyſſe, me dit Aceſte, je ne puis refuſer vôtre ſang aux manes de tant de Troyens, que vôtre pere a précipitez ſur les rivages du noir Cocyte ; vous & celui qui vous mene, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe propoſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe (p). Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce Heros : Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché, de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propoſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe ; on y avoit dreſſé deux Autels, où le feu ſacré étoit allumé ; le glaive, qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronnez de fleurs ; & nulle compaſſion ne pouvoit garantir nôtre vie. C'étoit fait de nous ; quand Mentor, demandant tranquilement à parler au Roi, lui dit :

O ! Aceſte, ſi le malheur du jeune Telemaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher ; du moins que vôtre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître, qu'avant que trois jours ſoient écoulez vous ſerez attaqué par des peuples barbares, qui viennent, comme un torrent, du haut des montagnes pour inonder vôtre ville, & pour ravager tout vôtre païs : hâtez-vous de les prévenir : mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux, que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours : ſi au contraire elle eſt veritable, ſouvenez-vous, qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux, de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô Etranger, que

(p) *Le tombeau d'Anchiſe étoit ſur le Mont Eryce ; ce fut Aceſte & Enée qui l'y enſevelirent.*

les

les Dieux, qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe, qui eſt plus eſtimable que toutes les proſperitez. En même tems il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, de petits enfans les larmes aux yeux, qui ſe retiroient dans la ville. Les bœufs mugiſſans & les brebis belantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens, qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'éntendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient, ſans ſavoir où tendoient leur pas. Mais les principaux de la ville, ſe croyans plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

AVANT la fin du troiſiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiere ; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armez. C'étoient les Hymeriens (*q*), peuples feroces, avec les Nations qui habitent ſur les monts Nebrodes, & ſur le ſommet d'Agragas, où regne un hyver, que les Zephirs n'ont jamais adouci. Ceux, qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor : J'oublie que vous étes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fideles ; les Dieux vous ont envoyez pour nous ſauver ; je n'attens pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils ; hâtez-vous de nous ſecourir.

(*q*) *La Ville d'Himere étoit en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut très floriſſante pendant cent quarante ans, au bout deſquels elle fut ruinée par les Carthaginois ſous la conduite d'Annibal, environ quatre cens ans avant J. C.*

MENTOR montre dans ſes yeux une audace, qui étonne les plus fiers combatans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance : il range les Soldats d'Aceſte : il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près ; mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide (*r*). La Mort couroit de rang en rang par tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie, que la cruelle faim devore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang ; & les Bergers, loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

CES Barbares, qui eſperoient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertez. Les ſujets d'Aceſte, animez par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur, dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de Geants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir, en expirant, des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chûte. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en deſordre, les tailla en piéces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

(*r*) *L'Egide étoit le bouclier de Jupiter, ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie Chevre, parce que ce Dieu fut nourri par la Chevre Amalthée, & qu'il couvrit enſuite ſon bouclier de ſa peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Meduſe, dont le ſeul aſpect metamorphoſoit les hommes en rochers.*

UN

Un ſuccès ſi ineſperé fit regarder Mentor comme un homme cheri & inſpiré des Dieux. Aceſte, touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en nôtre païs, nous combla de preſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſez ſur les côtes de la Grece. Il nous donna des Marchands Pheniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte, quand ils nous auroient laiſſez en Ithaque. Mais les Dieux, qui ſe jouent des deſſeins des hommes, nous réſervoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.

31 MR 64

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flote de Sesostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce Pais, & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoûte que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie ; que lui-même Telemaque fut réduit à conduire un troupeau dans le desert d'Oasis ; que Termosiris, Prêtre d'Apollon, le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admete ; que Sesostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers ; qu'il l'avoit rappellé, étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce



Telemaque rencontre Termosiris dans les deserts d'Egypte.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en priſon dans une tour ſur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris, qui périt dans un combat contre ſes Sujets révoltez & ſecourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Seſoſtris, qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce, & la force de l'imprenable ville de Tyr, ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refuſé de payer à Seſoſtris le tribut, qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes; & ils avoient fourni des troupes à ſon frere, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin.

SESOSTRIS avoit réſolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtez, cherchans les Pheniciens. Une flote Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vûe les montagnes de la Sicile. Le port & la terre ſembloient fuir derriere nous, & ſe perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens, ſémblables à une ville flotante. Les Pheniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner: mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favoriſoit; leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, & nous emménent priſonniers en Egypte.

EN vain je leur repreſentai que nous n'étions pas Pheniciens: à peine daignérent ils m'écouter. Ils nous regardérent comme des eſclaves, dont les Pheniciens trafiquoient, & ils ne ſongérent qu'au profit d'une telle priſe. Déja nous remarquons les eaux de la mer, qui blanchiſſent par le mêlange de celles du Nil; & nous voyons la côte d'Egypte preſqu'auſſi baſſe que la mer. Enſuite

nous

nous arrivons à l'Ile de Pharos, voiſine de la ville de No: De-là nous remontons le Nil juſqu'à Memphis.

Si la douleur de nôtre captivité ne nous eut rendus inſenſibles à tous les plaiſirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte, ſemblable à un jardin délicieux arroſé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux ſur les deux rivages ſans apercevoir des villes opulentes, des maiſons de campagne agréablement ſituées, des terres qui ſe couvroient tous les ans d'une moiſſon dorée ſans ſe repoſer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablez ſous le poids des fruits que la terre épanchoit de ſon ſein, des Bergers qui faiſoient répéter les doux ſons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

(3) Heureux, diſoit Mentor, le peuple qui eſt conduit par un ſage Roi! il eſt dans l'abondance; il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout ſon bonheur. C'eſt ainſi, ajoûtoit-il, ô Telemaque, que vous devez régner, & faire la joie de vos peuples, ſi jamais les Dieux vous font poſſeder le Royaume de vôtre pere. Aimez vos peuples comme vos enfans, goutez le plaiſir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puiſſent jamais ſentir la paix & la joie, ſans ſe reſſouvenir que c'eſt un bon Roi, qui leur a fait ces riches preſens. Les Rois, qui ne ſongent qu'à ſe faire craindre & qu'à abattre leurs ſujets pour les rendre plus ſoûmis, ſont les fleaux du genre humain. Ils ſont craints, comme ils le veulent être; mais ils ſont haïs, déteſtez; & ils ont encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor: Helas! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes, ſuivant leſquelles on doit régner.

(3) Ici commence l'inſtruction donnée au Duc de Bourgogne, ſur la maniere de regner, par oppoſition à celle que ſuivoit Louïs XIV. ſon aieul. Comme cet Ouvrage a été fait avant le mariage du Prince à qui il étoit deſtiné, ceci doit être raporté au tems des Negociations de Ryſwick, c'eſt à dire environ à l'année 1697. auquel tems la France étoit déja fort épuiſée.

Il n'y a plus d'Ithaque pour nous; nous ne reverrons jamais ni nôtre patrie ni Penelope: & quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon Royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe: mourons, puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoûpirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivez. Indigne fils du ſage Ulyſſe! s'écrioit-il. Quoi donc, vous vous laiſſez vaincre à vôtre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'Ile d'Ithaque & Penelope: vous verrez même dans ſa premiere gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulyſſe, que la fortune ne peut abattre, & qui dans ſes malheurs, encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais: O! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées ou la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-tems.

Ensuite Mentor me faiſoit remarquer la joie & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, ou l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la juſtice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans, qu'on accoûtumoit à l'obéiſſance, au travail, à la ſobrieté, à l'amour des arts, ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le deſintereſſement, le deſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque pere inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage Roi conduit ainſi! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, &

qui trouve le ſien dans ſa vertu ! (4) Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'eſt celui de l'amour. Non ſeulement on lui obéït, mais encore on aime à lui obéïr. Il régne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſitôt que nous fumes arrivez à Memphis, ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thebes, pour être preſentez au Roi Seſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thebes à cent portes, ou habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grece. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſûreté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obeliſques ; les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le Palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes

(4) En liſant ceci & tout ce qui ſuit, on ne peut pas, ſans renoncer au bon ſens & à la droite raiſon, ne pas reconnoître, que l'Auteur a eu deſſein de faire vivement ſentir à ſon éleve, que ce n'étoit pas ſur l'exemple de ſon aieul qu'il devoit ſe regler. Or comme le Daufin, Pere du Duc de Bourgogne, avoit été élevé ſur les principes de l'Evêque de Meaux, tout differens de ceux-ci, l'Auteur de Telemaque a eu recours à l'Allegorie pour ne paroître pas heurter de front les maximes de ſon Confrere, qui n'a pas laiſſé d'être très-ſenſible au reproche tacite qui lui étoit fait. Cela a paru dans le differend ſurvenu entre ces deux Prélats au ſujet du Livre des *Maximes des Saints* ; où l'Archevêque de Cambrai s'eſt autant diſtingué par ſa moderation, que l'Evêque de Meaux par l'amertume de ſon zele.

de

de marbre, que pyramides & obeliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

CEUX qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvez dans un navire Phenicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures reglées tous ceux de ſes ſujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit, ni ne rebutoit perſonne, & (5) ne croioit être Roi que pour faire du bien à ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croioit qu'on apprenoit toûjours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des manieres des peuples éloignez. Cette curioſité du Roi fit qu'on nous preſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'yvoire, tenant en main un ſceptre d'or; il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flaterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires & à rendre une exacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavans, ou à converſer avec les plus honnêtes gens, qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes ſujets, que je vous dépeindrai tout à l'heure.

QUAND il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe & de ma douleur; il me demanda ma patrie & mon nom: nous fûmes étonnez de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis: O! Grand Roi, vous n'ignorez pas le ſiege de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruine qui a couté tant de ſang à toute la Grece: Ulyſſe, mon pere,

(5) *Il ne croioit être Roi que pour faire du bien à ſes ſujets.* Ce portrait de Seſoſtris eſt celui de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, Prince eſtimé pour ſa prudence & ſa ſageſſe, quoi qu'il n'ait pas toûjours été heureux dans ſes projets. Il naquit en 1605, & mourut en 1665.

a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre ſur toutes les mers, ſans pouvoir retrouver l'Ile d'Ithaque, qui eſt ſon Royaume: je le cherche; & un malheur ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere & à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfans, & leur faire ſentir la joie de vivre ſous un ſi bon pere.

SESOSTRIS continuoit à me regarder d'un œil de compaſſion: mais voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris nôtre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs ou Pheniciens. S'ils ſont Pheniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur païs ſur un de mes vaiſſeaux: car j'aime la Grece; pluſieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe. Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

(6) L'OFFICIER auquel le Roi renvoya l'examen de nôtre affaire, avoit l'ame auſſi corrompue & auſſi artificieuſe que Seſoſtris étoit ſincere & généreux. Cet Officier ſe nommoit Metophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & défiance; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, & depuis ce tems-là je ne ſçus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Metophis eſperoit toûjours, qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit

(6) *L'Officier auquel le Roi renvoya, &c.* Par cet Officier il faut entendre le Duc de Lerme, à qui Philippe IV. donna trop d'autorité. On ne peut guéres lui reprocher que de s'être trop confié à ce Miniſtre artificieux & violent.

nous

nous faire dire des choſes contraires ; ſur tout il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flateuſes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la verité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions des Pheniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré nôtre innocence & malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas! à quoi les Rois ſont-ils expoſez ? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intereſſez les environnent ; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſez ni flateurs : les bons attendent qu'on les cherche ; & les Princes ne ſavent guéres les aller chercher. Au contraire, les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſez à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui regne ; (7) O! qu'un Roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans ! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la verité. Voilà les reflexions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

CEPENDANT Metophis m'envoia vers les montagnes du deſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Telemaque, diſant : Eh bien ! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile là mort à la ſervitude ? Telemaque répondit : Mon malheur croiſſoit toûjours ; je n'avois plus la miſerable conſolation

(7) Ce que l'on doit admirer dans cet ouvrage, n'eſt pas tant l'excellence du Poëme par ſa compoſition, que le fond d'honneur, de probité & de courage qu'on reconnoît dans l'Auteur, de l'avoir oſé compoſer dans le poſte où il étoit, & dans la plus flateuſe Cour qu'il y ait peut-être jamais eu au monde. Il ne pouvoit pas condamner directement la conduite du Roi en inſtruiſant ſon petit fils : c'eſt bien aſſez d'avoir entrepris de le faire d'une maniere indirecte.

de choiſir entre la ſervitude & la mort ; il falut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me reſtoit plus aucune eſperance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

POUR moi j'arrivai dans des deſerts affreux : on y voit des ſables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpetuel ſur le ſommet des montagnes ; & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers : vers le milieu du penchant de ces montagnes eſcarpées, les vallées y ſont ſi profondes, qu'à peine le Soleil y peut faire luire ſes rayons.

JE ne trouvai d'autres hommes dans ce païs, que des Bergers auſſi ſauvages que le païs même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à ſuivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier eſclave, qui eſperant d'obtenir ſa liberté accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zele & ſon attachement à ſes interêts. Cet eſclave ſe nommoit Brutis : je devois ſuccomber dans cette occaſion. La douleur me preſſant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis ſur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus ſupporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins ſembloient deſcendre du ſommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines ; une voix mugiſſante ſortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles : Fils du ſage Ulyſſe, il faut que tu deviennes comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toûjours été heureux, ne ſont guére dignes de l'être ; la moleſſe les corrompt, l'orgueil les enyvre. Que tu ſeras heureux, ſi tu ſurmontes tes malheurs, & ſi tu ne les oublies jamais ! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera juſqu'aux Aſtres. Quand tu ſeras le maître des autres hommes, ſouviens-toi que tu

as

as été foible, pauvre & ſouffrant comme eux; prens plaiſir à les ſoulager; aime ton peuple; déteſte la flaterie; & ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras moderé & courageux pour vaincre tes paſſions.

Ces paroles divines entrérent juſqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie & le courage; je ne ſentis point cette horreur, qui fait dreſſer les cheveux ſur le tête, & qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels. Je me levai tranquille; j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme; la ſageſſe éclairoit mon eſprit; je ſentois une douce force pour modérer toutes mes paſſions, & pour arrêter l'impétuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les Bergers du deſert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiſérent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité & de la ſolitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit, & le ſoûtenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violens, & qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, & qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux dequoi s'entretenir; & l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture (8). Heureux ceux qui aiment à lire; & qui ne ſont point comme moi

(8) Louïs XIV. ne liſoit point: le Duc de S. Aignan le dit un jour à Mr. de la Fontaine, qui en prit occaſion de préſenter à ce Monarque ſon Livre des *Amours de Pſiché & de Cupidon*, pour faire paſſer par ce moïen un trait malin, qui eſt à la page 79. de ce Livre (Edit. de la Haïe 1700.) & qui pouvoit s'entendre du Roi, par raport au grand nombre de ſes Maîtreſſes.

privez de la lecture! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout à coup un vieillard, qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve & un peu ridé; une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture; ſa taille étoit haute & majeſtueuſe; ſont teint étoit encore frais & vermeil, les yeux vifs & perçans, ſa voix douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vû un ſi vénérable vieillard: il s'appelloit Termoſiris; il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un Temple de marbre, que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'Hymnes à l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié; nous nous entretenons; il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes Hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée; auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler; il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent: Mon pere, les Dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre ſoûtien. Cet homme, ſemblable à Orphée (*s*), ou à Linus (*t*), étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me recitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux

(*s*) *Orphée étoit Fils d'Apollon & de Calliope, une des Muſes. Il excella dans l'art de jouër de la Lyre.*

(*t*) *Linus étoit auſſi Fils d'Apollon & de Terpſichore. Il ſurpaſſa encore Orphée dans la ſcience de la Muſique, puiſqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enſeignoit à jouër de la Lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce Heros lui caſſa la tête avec cet inſtrument.*

de

de pluſieurs excellens Poëtes favoriſez des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'yvoire, les tygres, les ours, les lions venoient le flater & lécher ſes pieds. Les Satyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui ; les arbres mêmes paroiſſoient émûs ; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes, aux charmes de ſes doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, & la ſageſſe des hommes qui préférent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe ni ſon fils. Enfin, il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enſeigner aux Bergers à cultiver les Muſes. Apollon, diſoit-il, indigné que Jupiter par ſes foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ſes fléches. Auſſitôt le Mont-Etna ceſſa de vomir des tourbillons de flâmes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frappant l'enclume, faiſoient gémir les profondes cavernes de la terre & les abîmes de la mer. La fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain furieux ſort de ſa fournaiſe ; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive ſuant & couvert de pouſſiére dans l'Aſſemblée des Dieux ; il fait des plaintes améres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe du ciel, & le précipite ſur la terre. Son char vuide faiſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des ſaiſons. Apollon, dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete. Il jouoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux, ſur le bord d'une claire fontaine, écouter ſes chanſons. Juſques-là ils avoient mené une vie ſauvage & brutale ; ils ne ſavoient que conduire

leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un deſert affreux.

BIENTÔT Apollon montra à tous les Bergers les arts, qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems ſe couronne, les parfums qu'il répand & la verdure qui naît ſous ſes pas; puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'Eté, où les Zephirs refraîchiſſent les hommes, & où la roſée déſaltere la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorez, dont l'Automne récompenſe les travaux des Laboureurs; & le repos de l'Hyver, pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin il repreſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons où les rivieres, par mille détours, ſemblent ſe jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi aux Bergers, quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait goûter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flutes ſe virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaiſirs purs, qui fuyent les Palais dorez: les jeux, les ris, les graces, ſuivoient par tout les innocentes Bergeres. Tous les jours étoient des Fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire, qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux Bergers, qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, & à percer de fléches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rappellérent Apollon dans l'Olympe.

MON fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon; défrichez cette terre ſauvage; faites fleurir comme lui le deſert; apprenez à tous ces Bergers, quels ſont les charmes de l'harmonie; adouciſſez les cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu;

vertu ; faites-leur ſentir combien il eſt doux de jouir dans la ſolitude des plaiſirs innocens, que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels qui environnent les Rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale,

AYANT ainſi parlé, Termoſiris me donna une flute ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtez, attirerent bientôt autour de moi tous les Bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me ſentois émû & comme hors de moi-même pour chanter les graces, dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les Bergers, oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons. Il ſembloit que ces deſerts n'euſſent plus rien de ſauvage ; tout y étoit doux & riant ; la politeſſe des habitans ſembloit adoucir la terre.

NOUS nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termoſiris étoit Prêtre. Les Bergers y alloient couronnez de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergeres y alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, & portant ſur leurs têtes dans des corbeilles les dons ſacrez. Après la ſacrifice, nous faiſions un feſtin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis, que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raiſins : nos ſiéges étoient les gazons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez des Palais des Rois.

MAIS ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette ; je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa criniere, me montre ſes

dents

dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſéche & enflâmée; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu; il bat ſes flancs avec ſa longue queuë; je le terraſſe. La petite cotte de mailles, dont j'étois revêtu ſelon la coûtume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abatis; trois fois il ſe releva: il pouſſoit des rugiſſemens, qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras; & les Bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers, ſe répandit dans toute l'Egypte; il parvint même juſqu'aux oreilles de Seſoſtris. Il ſçut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Pheniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ſes deſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes; & tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, & découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice: il le condamna à une priſon perpetuelle, & lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſedoit injuſtement. O! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux; (9) on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande; chacun eſt intereſſé à le tromper; chacun ſous une apparence de zele cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne; on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flate & on le trahit.

(9) *On eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande.* L'Auteur avoit en vuë ici, outre le Duc de Lerme Miniſtre de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, le Marquis de Louvois, qui ne laiſſoit point approcher de la perſonne du Roi, & n'accordoit aucune audience que l'on n'eût auparavant concerté avec lui ce qu'on avoit à dire à S. M. Il étoit dur, feroce, impitoïable, & vendoit cherement les graces qu'il faiſoit obtenir.

Ensuite

Ensuite Seſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque, avec des vaiſſeaux & des troupes, pour délivrer Penelope de tous ſes amans. La flote étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout à coup ceux qu'elle a le plus abaiſſez. Cette experience me faiſoit eſperer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon Royaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eut été emmené dans les païs les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Seſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere. Les vieillards, levant les mains au Ciel, s'écroient: Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi; jamais elle n'en aura de ſemblable. ô Dieux! il faloit ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Seſoſtris? Les jeunes gens diſoient: L'eſperance de l'Egypte eſt détruite; nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi; pour nous, nous ne l'avons vû que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funerailles du Roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule: chacun vouloit voir encore une fois le corps de Seſoſtris: chacun vouloit en conſerver l'image: pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les Etrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner,

régner. Il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale. Il comptoît pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les treſors immenſes que ſon pere avoit ménagez avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſuccer le ſang des malheureux; enfin qu'à ſuivre les conſeils flâteurs des jeunes inſenſez qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pere. C'étoit un Monſtre, & non pas un Roi. Toute l'Egypte gémiſſoit; & quoique le nom de Seſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fît ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit long tems régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Peluſe, où nôtre embarquement devoit ſe faire, ſi Seſoſtris ne fût pas mort. Metophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau Roi: il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abîmé dans la plus amere douleur: je voyois les vagues, qui venoient battre le pied de la tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois à conſiderer des vaiſſeaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être briſez contre les rochers, ſur leſquels a tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur païs: helas! je ne puis eſperer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mats de vaiſſeaux.

La mer étoit couverte de voiles, que les vents enfloient: l'onde étoit écumante ſous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus: j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui ſembloient aller au devant de cette flote qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phenicie, & les autres de l'Ile de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſez entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit par ſes violences cauſé une revolté de ſes ſujets, & allumé la guerre civile. Je fus du haut de cette tour ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, attaquérent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroiſſoit comme le Dieu Mars; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant; à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſez.

Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans ſes yeux la fureur & le deſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: ſon courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne moderoit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie; ſes lumieres égaloient ſon courage: mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses Maîtres avoient empoiſonné par la flaterie ſon beau naturel. Il étoit enyvré de ſa puiſſance & de ſon bonheur; il croyoit que tout devoit ceder à ſes deſirs fougueux; la moindre réſiſtance enflâmoit ſa colere. Alors il ne raiſonnoit plus; il étoit comme hors de lui-même; ſon orgueil furieux

en

en faiſoit une bête farouche : ſa bonté naturelle & ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant ; ſes plus fideles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toûjours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long tems ſa valeur le ſoûtint contre la multitude de ſes ennemis : mais enfin il fut accablé. Je le vis périr ; le dard d'un Phenicien parça ſa poitrine ; les rênes lui échapérent des mains ; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'Ile de Cypre lui coupa la tête ; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le ſang, les yeux fermez & éteints, ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe & menaçant, que la mort même n'avoit pû effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux ; & ſi jamais les Dieux me faiſoient regner, je n'oublierois point, après un ſi funeſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoûmet à la raiſon. Hé ! quel malheur pour un homme deſtiné a faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

31 MR 64

Fin du ſecond Livre.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM



Télemaque s'instruit du Commerce des Tyriens.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte que le ſucceſſeur de Boccoris, rendant tous les priſonniers Tyriens, lui-même Telemaque fut emmené avec eux à Tyr ſur le vaiſſeau de Narbal, qui commandoit la flote Tyrienne : que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice : qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'Ile de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre : qu'alors il étoit ſur le point de périr ; mais qu'Aſtarbé maîtreſſe du Tyran l'avoit ſauvé, pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Telemaque racontoit ingénuement les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le ſage Mentor. Elle trouvoit une nobleſſe & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accuſoit lui-même, & qui paroiſſoit avoir ſi bien profité de ſes imprudences pour ſe rendre ſage, prévoyant & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Telemaque; il me tarde de ſavoir comment vous ſortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

TELEMAQUE reprit ainſi ſon diſcours. Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fideles au Roi étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre Roi nommé Termutis. Les Pheniciens avec les troupes de l'Ile de Cypre ſe retirérent, après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Pheniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour; je m'embarquai avec les autres, & l'eſperance commença à reluire au fond de mon cœur.

UN vent favorable rempliſſoit déja nos voiles; les rameurs fendoient les ondes écumantes; la vaſte mer étoit couverte de navires; les mariniers pouſſoient des cris de joie; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines & les montagnes s'applaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil, qui ſe levoit, ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelans; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes, que nous découvrions encore un peu ſur l'horizon; & tout le Ciel, peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

QUOIQU'ON m'eût renvoyé comme étant Phenicien, aucun des Pheniciens avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De qu'elle ville de Phenicie êtes-vous ? me dit-il. Je ne ſuis point Phenicien, lui dis-je: mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phenicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phenicien: c'eſt ſous ce nom que j'ai long-tems ſouffert : c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel païs êtes vous donc ? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainſi : Je ſuis Telemaque, fils d'Ulyſſe Roi d'Ithaque en Grece ; mon pere s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiegé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs païs ; la fortune me perſécute comme lui : vous voyez un malheureux, qui ne ſoûpire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon pere.

NARBAL me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes ; il étoit naturellement ſincere & généreux ; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirérent pour me ſauver d'un grand péril.

TELEMAQUE, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter. La douceur & la vertu peintes ſur vôtre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous : je ſens même que les Dieux, que j'ai toûjours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils : je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier ; quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, & encore plus de ne trahir jamais ſous aucun

prétexte

prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoûtumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe ? Je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles?

QUAND Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiege de Troye, il me prit ſur ſes genoux & entre ſes bras; (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté.) Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pûſſe les entendre: O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais; que plûtôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclorre; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mere & aux miens; ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O! mes amis, continua-t-il, je vous laiſſe ce fils, qui m'eſt ſi cher; ayez ſoin de ſon enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flaterie; enſeignez-lui à ſe vaincre; qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincere & fidele à garder un ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

JE vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon pere eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mere expoſée à un grand nombre de téméraires, qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable & ſûr; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit reſolu pour écarter ces prétendans.

prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance. Par là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé ; jamais il ne m'eſt échapé une ſeule parole, qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſperant qu'un enfant, qui auroit vû ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir : mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voiez, Telemaque, la puiſſance des Pheniciens. Ils ſont redoutables à toutes les Nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux Colomnes d'Hercule, (*u*) leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand Roi Seſoſtris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient : il nous impoſa un tribut, que nous n'avons pas long tems payé. Les Pheniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude ; nous reprîmes nôtre liberté. La mort ne laiſſa pas à Seſoſtris le tems de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que de ſa puiſſance : mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvû de toute ſageſſe, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet les Egyptiens, bien loin de rentrer, les armes à la main, dans nôtre païs pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs liberateurs. Quelle gloire ajoûtée à la liberté & à l'opulence des Pheniciens!

(*u*) *Les Colomnes d'Hercule ſont les Montagnes de Calpé & d'Abila au Detroit de Gibraltar, où l'Ocean entre dans la Mer Méditerranée, & où Hercule borna ſes voyages. Elles ſont ainſi nommées, parce qu'elles paroiſſent de loin comme deux colonnes aux yeux des voyageurs.*

MAIS pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Telemaque! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion nôtre Roi; il les a trempées, ces mains cruelles! dans le ſang de Sichée, mari de Didon (x) ſa ſœur. Didon, pleine de deſirs de la vengeance, s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plûpart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont ſuivie; elle a fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville, qu'on nomme Carthage. (y) Pygmalion, tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſérable & odieux à ſes ſujets. C'eſt une crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel; il perſecute les riches, & il craint les pauvres.

C'EST un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu; car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices & ſes infamies. La vertu le condamne; il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiéte, le rouge; il a peur de ſon ombre; il ne dort, ni nuit ni jour. Les Dieux pour le confondre l'accablent de treſors, dont il n'oſe jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être; il regrete tout ce qu'il donne, & craint toûjours de perdre. Il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais; il eſt ſeul, triſte, abatu au fond de ſon Palais; ſes amis mêmes n'oſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toûjours des épées nuës & des picques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres, qui ſe communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verrouils, ſont le

(x) *Didon étoit Fille de Belus, Roi de Tir & de Sidon. Pigmalion fit mourir ſon mari Sichée pour avoir ſes richeſſes.*

(y) *Cette ville, bâtu ſur la côte d'Afrique, vis à vis de Rome, dont elle étoit la rivale, fut ruïnée par Scipion l'Afriquain.*

lieu

lieu où il ſe renferme. (10) On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche ; ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtez. Il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout émû ; il eſt pâle, défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toûjours ridé. Il ſe tait, il ſoûpire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoutent ; ſes enfans, loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur ; il en a fait ſes plus dangereux ennemis ; il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré : il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il ſe confie, le fera périr ! quelqu'un de ces domeſtiques, auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

POUR moi je crains les Dieux : quoi qu'il m'en coute, je ſerai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir, que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Telemaque, gardez-vous bien de lui dire, que vous êtes le fils d'Ulyſſe : il eſpereroit qu'Ulyſſe, retournant à Ithaque, lui payeroit

(10) *On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche.* Ceci eſt un trait de la vie d'Olivier Cromwel, déclaré Protecteur d'Angleterre après la mort de Charles I. Ce tiran, qui couvroit d'un beau nom toutes ſes violences, étoit, comme Pygmalion, inquiet, cruel, défiant. Craint de tout le monde, il craignoit auſſi tout le monde à ſon tour. Il avoit dans ſon Palais de Whitehal pluſieurs chambres, dans leſquelles il couchoit alternativement. Cependant il mourut de ſa mort naturelle, au mois de Septembre 1658, après avoir longtems gouverné l'Angleterre ſous le titre de Protecteur, avec plus d'autorité que ſous celui de Roi.

quelque

quelque grande ſomme pour vous racheter; & il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, & je reconnus la verité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſerable que Pygmalion me le paroiſſoit.

Surpris d'un ſpectacle ſi affreux & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : Voilà un homme, qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux; il a crû y parvenir par les richeſſes & par une autorité abſolue; il poſſede tout ce qu'il peut deſirer, & cependant il eſt miſerable par ſes richeſſes & par ſon autorité même. S'il étoit Berger, comme j'étois n'aguéres, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été; il jouïroit des plaiſirs innocens de la campagne, & en jouïroit ſans remord. Il ne craindroit ni le fer ni le poiſon. Il aimeroit les hommes; il en ſeroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richeſſes, qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher; mais il jouïroit librement des fruits de la terre, & ne ſouffriroit aucun veritable beſoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut; mais il s'en faut bien qu'il le faſſe; il fait tout ce que veulent ſes paſſions féroces. Il eſt toûjours entraîné par ſon avarice, par ſa crainte & par ſes ſoupçons. Il paroît être maître de tous les autres hommes; mais il n'eſt pas maître de lui-même; car il a autant de maîtres & de bourreaux, qu'il a de deſirs violens.

Je raiſonnois ainſi de Pygmalion ſans le voir; car on ne le voyoit point, & on regardoit ſeulement avec crainte ces hautes tours, qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes treſors. Je comparois ce Roi inviſible avec Seſoſtris ſi doux, ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les Etrangers, ſi attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité, qu'on cache aux Rois. Seſoſtris, diſois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre; il ſe montroit à tous ces ſujets comme à ſes propres enfans. Celui-ci craint tout, & a tout à crain-

dre. Ce méchant Roi eſt toûjours expoſé à une mort funeſte, même dans ſon Palais inacceſſible, au milieu de ſes Gardes. Au contraire le bon Roi Seſoſtris étoit en ſeureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pere dans ſa maiſon environné de ſa famille.

PYGMALION donna ordre de renvoyer les troupes de l'Ile de Cypre, qui étoient venues ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté : il me fit paſſer en revûe parmi les ſoldats Cypriens ; car le Roi étoit ombrageux juſques dans les moindres choſes. (11) Le defaut des Princes trop faciles & inappliquez eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de ſe défier des plus honnêtes gens. Il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits & ſimples qui agiſſent ſans déguiſement : auſſi n'avoit-il jamais vû de gens de bien ; car de telles gens ne vont point chercher un Roi ſi corrompu. D'ailleurs, il avoit vû depuis qu'il étoit ſur le trône, dans les hommes dont il s'étoit ſervi, tant de diſſimulation, de perfidie & de vices affreux déguiſez ſous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes ſans exception comme s'ils euſſent été maſquez. Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune vertu ſincere ſur la terre : ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre,

(11) *Le defaut des Princes trop faciles & inappliquez eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus.* On ne peut mieux peindre ce que fit Louïs XIV. qui voulant avoir la gloire de tout faire par lui-même, ſe livra neanmoins aveuglément à ſes Miniſtres qui faiſoient tout ſous ſon autorité. Il ſe contenta de certains dehors dont il ne ſortit preſque jamais. Il ſe fit bien ſervir par ſes Miniſtres, mais ils le rendirent infidelle dans ſes Traités, & lui inſpirant que tout le bien de ſes ſujets lui apartenoit, il crut en uſer encore avec beaucoup de moderation que de n'en prendre que ce qu'il en prenoit.

comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarez, parce qu'il les croyoit auſſi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fûſſe découvert : il lui en eut coûté la vie & à moi auſſi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable ; mais les vents contraires nous retinrent aſſez long tems à Tyr.

Je profitai de ce ſéjour pour connoître les mœurs des Pheniciens ſi celebres chez toutes les Nations connues. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une Ile. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui ſe touchent preſque ; enfin par la douceur de ſon climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midy ; elle eſt rafraîchie par le vent du Nord, qui ſouffle du côté de la mer. Ce païs eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nuës & va toucher les Aſtres ; une glace éternelle couvre ſon front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au deſſous on voit une vaſte forêt de cédres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantez, & qui portent leurs branches épaiſſes juſques vers les nuës : cette forêt a ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt-là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent : les brebis, qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondiſſent ſur l'herbe. Là coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire. Enfin on voit au-deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin : le Printemps & l'Automne y regnent enſemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le ſouffle empeſté du Midy, qui ſéche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est

C'est auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'Ile, où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande Ville semble nager au dessus des eaux & être la Reine de toute la mer. Les Marchands y abordent de toutes les parties du monde; & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands Môles, semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer & qui embrassent un vaste port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer: on s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Pheniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades (z); & ils ont même pénétré dans le vaste Ocean, qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des iles inconnuës, de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grece, des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupez à décharger

(z) *Gades ou Gadire, aujourd'hui Cadix, est un Ile de l'Espagne Betique, voisine du Continent, vis à vis du Port de Mnestée. Elle fut bâtie par les Tiriens.*

ger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes, ou à les vendre, à ranger leurs magazins, & à tenir un compte exact de ce qui leur eſt dû par les negocians étrangers (a). Les femmes ne ceſſent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Pheniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il: la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce; c'eſt nôtre Patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui domptérent les flots, long tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes (b) tant vantez dans la Grece. Ils furent, dis-je, les premiers qui oſérent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues & des tempêtes, qui ſondérent les abîmes de la mer, qui obſervérent les Aſtres loin de la terre, ſuivant la ſcience des Egyptiens & des Babyloniens; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſéparez. Les Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, propres, ſobres & ménagers; ils ont une exacte police, ils ſont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincere, plus fidele, plus ſûr, plus commode à tous les étrangers (c).

(a) *Cette deſcription de la ville de Tyr, qu'on vient de lire, eſt une peinture naturelle d'Amſterdam, qui lui reſſemble en tout, ſi même elle ne la ſurpaſſe en richeſſes, comme par l'étenduë de ſon commerce.* L'on n'a eu en vuë que d'exciter par là l'émulation des François, en faiſant voir que toutes ces choſes étoient negligées dans le Royaume.

(b) *Les Argonautes étoient les Heros de la Grece, qui allérent en Colchos avec Jaſon, pour enlever la Toiſon d'or. Leur vaiſſeau, bâti en Theſſalie par les mains mêmes de Pallas, ſe nommit Argo; & Tiphis en étoit le Pilote.*

(c) *Ceci eſt encore un portrait naturel des Hollandois, & ce qui ſuit eſt une belle leçon pour leur apprendre ce qu'ils doivent craindre: comme il eſt une peinture de ce qui eſt arrivé aux François.*

Voilà,

Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie mettoient entr'eux ; (12) s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oiſiveté ; ſi les premiers de la nation mépriſoient le travail & l'économie ; ſi les arts ceſſoient d'être en honneur dans leur ville (13) ; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils alteroient tant ſoit peu les regles d'un commerce libre ; s'ils négligeoient leurs manufactures (14), & s'ils ceſſoient de faire les grandes avances qui ſont néceſſaires pour rendre leurs marchandiſes parfaites chacune dans ſon genre, vous verriez bientôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui diſois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici ; recevez bien & facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la ſeureté, la commodité, la liberté entiere ; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup eſt de ne vouloir jamais trop gagner, & de ſavoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers : ſouffrez même quelque choſe d'eux : craignez d'exciter la jalouſie par vôtre hauteur : ſoyez conſtant dans les regles du commerce ; qu'elles ſoient ſimples & faciles ; accoûtumez vos peuples à les

(12) *S'ils commençoient à s'amolir, &c.* Le luxe & la moleſſe avoient commencé de ruïner la France, où les biens des plus grands Signeurs ſuffiſoient à peine pour les dépenſes de leurs ameublemens & de leurs équipages.

(13) *Si les arts ceſſoient d'être en honneur.* Comme les Tailles devinrent perſonnelles & arbitraires dans le Royaume, & que l'on taxa l'aiſe & l'induſtrie, les arts étoient négligés, & les artiſans ne ſe mettoient pas en peine de paroître habiles, croyant ſe redimer par là des contributions dont on les chargeoit.

(14) *S'ils négligeoient leurs Manufactures.* La proſcription des Reformez de France aiant donné lieu à l'établiſſement de quantité de Manufactures hors du Royaume, comme celles des Etofes de ſoye ; les villes de Lion, de Tours, &c. en ont ſouffert un préjudice irréparable.

ſuivre inviolablement ; puniſſez ſévérement la fraude & même la négligence ou le faſte des Marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce, pour le tourner ſelon vos vûes. Il eſt plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, & qu'il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine : autrement il les découragera. Il en tirera aſſez d'avantages par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes Etats. Le commerce eſt comme certaines ſources ; ſi vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils ſe retirent inſenſiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de vôtre imprudence les attirent chez eux, & les accoûtument à ſe paſſer de vous. Il faut même vous avouër que depuis quelque tems la gloire de Tyr eſt bien obſcurcie. O ! ſi vous l'aviez vû, mon cher Telemaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les triſtes reſtes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuſe Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

PYGMALION craint tout & des étrangers & de ſes ſujets. Au lieu d'ouvrir, ſuivant nôtre ancienne coûtume, ſes ports à toutes les Nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut ſavoir le nombre des vaiſſeaux qui arrivent, leur païs, le nom des hommes qui y ſont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandiſes, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis ; car il uſe de ſupercherie pour ſurprendre les Marchands, & pour confiſquer leurs marchandiſes. Il inquiéte les Marchands qu'il croit les plus opulens : il établit ſous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainſi le commerce languit. Les

étrangers

étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si connu ; & si Pygmalion ne change de conduite, nôtre gloire & nôtre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal, comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer ; car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban, qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage ; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pû trouver ces ouvriers ? Il me répondit ; Ils se sont formez peu à peu dans le païs. Quand on recompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les ménent à leur derniere perfection : car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts, auſquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réüssissent dans les arts, & dans les sciences utiles à la navigation. On considere un bon Géometre ; on estime fort un habile Astronome ; on comble de biens un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction ; on ne mépriſe point un bon Charpentier ; au contraire, il est bien payé & bien traité : les bons Rameurs même ont des récompenses seures & proportionnées à leur service : on les nourrit bien ; on a soin d'eux, quand ils sont malades ; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille ; on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on méne les hommes sans contrainte par la ré-

compenſe & par le bon ordre. L'autorité ſeule ne fait jamais bien : la ſoumiſſion des inferieurs ne ſuffit pas : il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choſes, où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Après ce diſcours, Narbal me ména viſiter tous les magaſins, les arſenaux, & tous les métiers qui ſervent à la conſtruction des navires. Je demandois le détail des moindres choſes, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal, qui connoiſſoit Pygmalion & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du Roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupez à viſiter curieuſement le port, & à interroger divers Marchands, nous vîmes venir à nous un Officer de Pygmalion, qui dit a Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien : le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on ſache certainement de quel païs il eſt ; vous en répondrez ſur vôtre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné, pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion exacte de toutes ſes parties, le meilleur voilier qu'on eut jamais vû dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, ſurpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger, qui eſt de l'Ile de Cypre. Mais quand il eut perdu de vûe cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévû, me dit-il, mon cher Telemaque ; nous ſommes perdus. Le Roi, que ſa défiance tourmente jour & nuit, ſoupçonne que vous n'êtes pas de l'Ile de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête ; il me veut faire périr, ſi je ne

vous

vous mets entre ſes mains. Que ferons nous ? O Dieux ! donnez-nous la ſageſſe pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Telemaque, que je vous méne au Palais du Roi. Vous ſoûtiendrez que vous étes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un Statuaire de Venus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois vôtre pere ; & peut-être que le Roi, ſans approfondir davantage, vous laiſſera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de ſauver vôtre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : Laiſſez périr un malheureux, que le deſtin veut perdre ; je ſçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entrainer dans mon malheur. Je ne puis me réſoudre à mentir. Je ne ſuis point Cyprien, & je ne ſaurois dire que je le ſuis. Les Dieux voyent ma ſincerité ; c'eſt à eux à conſerver ma vie par leur puiſſance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la ſauver par un menſonge (15).

Narbal me répondit : Ce menſonge, Telemaque, n'a rien qui ne ſoit innocent ; les Dieux même ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à perſonne ; il ſauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de bleſſer la Religion.

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en preſence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les Dieux, & ſe bleſſe ſoi-même : car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propoſer ce qui eſt indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons en mourant les victimes de la vérité, & nous laiſſerons aux hommes l'ex-

(15) Cette Morale eſt admirable, & tout à fait opoſée à celle des Jeſuites, que l'on a en vuë de combattre ici : comme le Roi avoit été élevé ſelon les Maximes de la derniere, l'Auteur montre par là à ſon Eleve, que ce n'étoit ni ſur les principes, ni ſur l'exemple de ſon aieul qu'il devoit ſe régler.

emple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie ; la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que vôtre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte ?

Nous demeurâmes long tems dans cette eſpece de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre Officier du Roi, qui venoit de la part d'Aſtarbé. (16) Cette femme étoit belle comme une Déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit enjouée, flateuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirenes, un cœur cruel & plein de malignité : Mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit ſçu gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guéres moins funeſte que ſon infame avarice : mais quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ſes vrais ſentimens, & faiſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

(16) Ce portrait eſt celui de la Marquiſe de Monteſpan, nommée *Françoiſe Athenaiſte de Roche-Chouart*, que Louïs XIV. enleva à ſon mari. Elle étoit belle, enjouée, flateuſe, inſinuante ; mais ambitieuſe, cruelle, vindicative, & capable des plus grands excès. Le Roi quitta pour elle la Reine ſon épouſe. Cette Maîtreſſe ambitieuſe, étant moins attachée à la perſonne du Roi qu'à l'éclat de ſa Couronne, remplit toute la Cour de trouble, quand le Monarque la voulut quitter pour Mademoiſelle de Fontagne. Elle menaça de déchirer aux yeux du Roi les enfans qu'elle avoit eus de lui ; & fut ſoupçonnée d'avoir fait empoiſonner la nouvelle favorite, qui l'avoit ſupplantée par ſa beauté. Elle reprocha au Roi, qu'il ſentoit mauvais, &c.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuſe beauté, mais moû, effeminé, noyé dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à conſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds flotans ſur ſes épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe ; enfin qu'à chanter ſes amours ſur la lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima, & en devin furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignoit de s'expoſer à la cruelle jalouſie du Roi. Aſtarbé ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon deſeſpoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'étranger que le Roi faiſoit chercher, & qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet elle le perſuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne ſavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intereſſez, artificieux, prêts à executer ſes ordres injuſtes & ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Cretois dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte ; il fut mis en priſon.

Astarbe, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet Officier, qui lui dit ces paroles : Aſtarbé vous défend de découvrir au Roi quel eſt vôtre étranger ; elle ne vous demande que le ſilence, & elle ſçaura bien faire en ſorte que le Roi ſoit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire ; & l'Officier, ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit,

mandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

NARBAL & moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompenſoient nôtre ſincerité, & qui ont un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être, & l'eſt preſque toûjours groſſiérement. Il ſe défie des gens de bien, & s'abandonne à des ſcelerats : il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion ; il eſt le jouet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

EN même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Telemaque, vous mettre en ſeureté : fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous ! Mais un deſtin ſevere m'attache à cette malheureuſe patrie ; il faut ſouffrir avec elle : peutêtre fraudra-t-il être enſeveli dans ſes ruines : n'importe ; pourvû que je diſe toûjours la verité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Telemaque, je prie les Dieux, qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure & ſans tache juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Penelope, délivrez-la de ſes téméraires Amans ; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans vôtre bonheur ſouvenez vous du malheureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

QUAND

QUAND il eut achevé ces paroles, je l'arroſai de mes larmes ſans lui répondre. De profonds ſoûpris m'empêchoient de parler. Nous nous embraſſions en ſilence. Il me mena juſqu'au vaiſſeau ; il demeura ſur le rivage ; & quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troiſiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

CALYPSO interrompt Telemaque pour le faire reposer. Mentor le blame en secret d'avoir entrepris le recit de ses avantures, & lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Telemaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'Ile de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vû Venus & Cupidon, contre qui Minerve le protegoit ; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor, qui l'exhortoit à fuir l'Ile de Cypre ; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyez dans le vin étoient hors d'état de le sauver ; qu'à son arrivée dans l'Ile il avoit vû avec horreur les exemples les



Minerve deffend Telemaque des traits de l'amour. 3

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant alors au même lieu, avoit réüni les deux Grecs & les avoit embarquez dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vû le beau ſpectacle d'Amphitrite trainée dans ſon char par des chevaux marins.



CALYPSO, qui avoit été juſqu'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les avantures de Telemaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joie. Goûtez la paix & tous les autres dons des Dieux, dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil, ſortant de l'onde amere, répandront les flâmes du jour pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Telemaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais vôtre pere n'a égalé vôtre ſageſſe & vôtre courage. Ni Achille *(d)*, vainqueur d'Hector ; ni Theſée *(e)*, revenu des Enfers ; ni même le grand Alcide *(f)*, qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond

(d) Achille étoit fils de Pelée Roi de Theſſalie, & de Tethis fille de Nerée. Il fut tué par Paris, frere d'Hector, dans le Temple d'Apollon, pendant qu'il epouſoit Polixene, fille de Priam.

(e) Theſée, fils d'Egée Roi d'Athenes, deſcendit aux enfers pour enlever Proſerpine. Mais il y fut enchainé par ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vînt delivrer.

(f) C'eſt Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmene femme d'Amphitrion. Il fut haï de Junon, qui le fit expoſer à pluſieurs monſtres, dont neanmoins il fut vainqueur.

ſommeil

ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais, helas! qu'elle ſera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſçai déja, & de vous demander ce que je ne ſçai pas encore! Allez, mon cher Telemaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grote écartée, où tout eſt préparé pour vôtre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupieres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, & de vous envoyer des ſonges legers, qui, voltigeant autour de vous, flatent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Telemaque dans cette grote ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Telemaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer les yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Telemaque; Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné; vous avez charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers, dont vôtre courage & vôtre induſtrie vous ont tiré; par là vous n'avez fait qu'enflâmer d'avantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſperez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon Ile, vous qui l'avez enchantée par le recit de vos avantures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, & à vous apprendre quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé le moyen de parler long tems ſans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle deſire ſavoir: tel eſt l'art des femmes flateuſes & paſſionnées. Quand eſt-

ce,

ce, ô Telemaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux, quand il n'eſt pas utile à dire? Les autres admirent vôtre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer : pour moi, je ne puis vous pardonner rien ; je ſuis le ſeul qui vous connois, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de vôtre pere ?

Quoy donc, répondit Telemaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor; il faloit les lui raconter: mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez; & tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver!

Mais que ferai-je donc, continua Telemaque, d'un ton moderé & docile? Il n'eſt plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos avantures; elle en ſçait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſçait pas encore; vôtre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en vôtre faveur, & apprenez un autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Telemaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil; & ils ſe couchêrent.

Aussitôt que Phœbus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor, entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes Nymphes dans le bois, éveilla Telemaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil: allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles : ne lui ouvrez jamais vôtre cœur; craignez le poiſon flateur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit au deſſus de vôtre ſage pere, de l'invincible Achille, du fameux

meux Theſée, d'Hercule devenu immortel (1). Sentîtes-vous combien cette louange eſt exceſſive? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. (2) Elle ne vous louë qu'à cauſe qu'elle vous croit foible, & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à vos actions.

APRES ces paroles ils allérent au lieu où la Déeſſe les attendoit. Elle ſoûrit en les voyant, & cacha ſous une apparence de joie la crainte & l'inquietude, qui troubloient ſon cœur; car elle prevoyoit que Telemaque, conduit par Mentor, lui échaperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Telemaque, de ſatisfaire ma curioſité: j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phenicie & chercher une nouvelle deſtinée dans l'Ile de Cypre: dites-nous donc, quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

CALYPSO ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres & paſſionnes ſur Telemaque, & de voir avec indignation, que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les Nymphes en ſilence ſe panchoient pour prêter l'oreille, & faiſoient une eſpece de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'Aſſemblée étoient immobiles & attachez ſur le jeune homme. Telemaque,

(1) Par là l'on aprenoit au Duc de Bourgogne à éviter la fauſſe gloire, à laquelle ſon aieul s'étoit trop abandonné. Ses flateurs lui aiant perſuadé, qu'il étoit plus qu'un homme, il ne crut pas que perſonne pût jamais lui être comparé: c'eſt pourquoi il ſouffrit qu'on lui donnât le Soleil pour emblême de ſa puiſſance, & qu'on lui attribuât l'immortalité, comme on a fait dans l'Inſcription de la Place des victoires à Paris. Cette Place étoit bâtie, lorſque cet Ouvrage fut compoſé; & c'eſt à quoi on fait ici alluſion.

(2) *Elle ne vous louë, &c.* Voilà un trait des plus forts contre le Roi, dont chacun connoiſſoit la foibleſſe ſur le chapitre de la louange. On a beau dire qu'il n'en vouloit que de fine: celle du *Viro immortali* étoit trop groſſiere, pour tomber dans l'eſprit d'un Prince, qui auroit été tant ſoit peu delicat.

baiſſant

baiſſant les yeux & rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon Hiſtoire.

A peine le doux ſoufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phenicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de marquer tout, & d'obſerver toutes les regles de la diſcretion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence un ſommeil doux & puiſſant vint me ſaiſir ; mes ſens étoient liez & ſuſpendus ; je goûtois une paix & une joie profonde, qui enyvroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus, qui fendoit les nuës dans ſon char volant conduit par deux Colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle ſortit de l'écume de l'Ocean, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit tout à coup d'un vol rapide juſqu'auprès de moi, me mit en ſoûriant la main ſur l'épaule, & me nommant par mon nom prononça ces paroles. Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire ; tu arriveras bientôt dans cette Ile fortunée, où les plaiſirs, les ris, & les jeux folâtres naiſſent ſous mes pas. Là tu brûleras des parfums ſur mes Autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces eſperances, & garde-toi bien de reſiſter à la plus puiſſante de toutes les Déeſſes, qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçûs l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant le faiſoient voler autour de ſa mere. Quoiqu'il eut ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces & l'enjoûment de l'enfance, il avoit je ne ſçai quoi dans ſes yeux perçans qui me faiſoit peur. Il rioit en me regardant : ſon ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes flêches ; il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide. Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur paſſionnée, que j'avois remarquée dans le viſage

& dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste ; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La flêche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soûpira amérement : il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire Enfant ; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola ; & Venus remontant vers l'Olympe, je vis long tems son char avec ses deux colombes, dans une nuée d'or & d'azur ; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs Elysées. En ce lieu je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette Ile empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à son cou pour l'embrasser : mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échapoit toûjours. Dans cet effort je m'éveillai, & je sentis que ce songe mysterieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, & de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant passé les ondes du Styx (*g*) il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

(*g*) *Le Styx est une fontaine au pié de la Montagne Nonacris en Arcadie, dont les eaux sont venimeuses, & si froides qu'elles font mourir aussi-tôt qu'on les a bûës. Les Poëtes feignent que c'est un fleuve ou marais d'Enfer, par lequel les Dieux du Ciel jurent avec tant de respect, qu'ils n'oseroient violer leur serment.*

CETTE penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois? Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre ſans eſperance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient ſur leurs rames; le Pilote, couronné de fleurs, laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin, qu'il avoit preſque vuidée; lui & tous les autres, troublez par la fureur de Bacchus, chantoient, à l'honneur de Venus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

PENDANT qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînez mugiſſoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées; tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire & nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flots irritez ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par experience ce que j'avois ſouvent oui dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abatus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux, pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de preſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parceque le Pilote, troublé par le vin comme une Bacchante (*b*), étoit hors

(*b*) *Les Bacchantes étoient des femmes qui ſacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, ſur le Mont Citheron proche de Thebes, & ſur d'autres Montagnes de Thrace. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre apellez Thirſes, & ſembloient poſſedées d'une fureur divine.*

d'état

d'état de connoître le danger du vaiſſeau : j'encourageai les matelots effrayez ; je leur fis abaiſſer les voiles : ils ramérent vigoureuſement : nous paſſâmes au travers des écueils ; & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'Ile de Cypre (*i*) au mois du Printems, qui eſt conſacré à Venus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe ; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Ile, je ſentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile & agréable, étoit preſque inculte ; tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtez des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Venus, ſe dévouer à ſon Temple : la beauté, les graces, la joie, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages ; mais les graces y étoient trop affectées : on n'y voyoit point une noble ſimplicité & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de moleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur demarche languiſſante, leurs regards, qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entre elles pour allumer de grandes paſſions ; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil & mépriſable ; à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient. (*3*)

(*i*) *Cypre eſt une Ile de la Mer Méditerranée, très fertile & très delicieuſe ; conſacrée à Venus.*

(*3*) Cette peinture des femmes de Cypre eſt le portrait au naturel des Dames de la Cour de France, pendant la jeuneſſe du Roi, & juſqu'au tems de Madame de Maintenon, qui fit prendre à toute la Cour le maſque de la Devotion.

On me conduiſit au Temple de la Déeſſe: elle en a pluſieurs dans cette Ile; car elle eſt particulierement adorée à Cythere, à Idalie, & à Paphos: c'eſt à Cythere (*k*), que je fus conduit. Le Temple eſt tout de marbre; c'eſt un parfait Periſtyle: les colonnes ſont d'une groſſeur & d'une hauteur, qui rendent cet édifice très majeſtueux: au deſſus de l'architrave & de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas relief toutes les plus agréables avantures de la Déeſſe. A la porte du Temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples, qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu ſacré, aucune victime: on n'y brûle point, comme ailleurs, la graiſſe des geniſſes & des taureaux; on n'y repand jamais leur ſang: on preſente ſeulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut & ſans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre, brodées d'or; leurs cornes ſont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été preſentées devant l'Autel, on les renvoye dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des Prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres ſont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle, nuit & jour, ſur les Autels les parfums les plus exquis de l'Orient; & ils forment une eſpece de nuage, qui monte vers le Ciel. Toutes les colonnes du Temple ſont ornées de feſtons pendans: tous les vaſes, qui ſervent au ſacrifice, ſont d'or; un bois ſacré de myrthes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent preſenter les victimes aux Prêtres, & qui oſent allumer le feu des Au-

(*k*) *Cythere eſt proche de Candie, [Venus y aborda dans une conque ou coquille de mer.*

tels: mais l'impudence & la diſſolution deſhonorent un Temple ſi magnifique.

D'ABORD j'eus horreur de ce que je voyois: mais inſenſiblement je commençois à m'y accoûtumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſçai quelle inclination pour le deſordre: on ſe moquoit de mon innocence: (4) ma retenuë & ma pudeur ſervoient de jouet à ces peuples effrontez. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaiſirs. Je me ſentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçue ne me ſoûtenoit preſque plus; toutes mes bonnes réſolutions s'évanouiſſoient: je ne me ſentois plus la force de réſiſter au mal, qui me preſſoit de tous côtez; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu: j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent: mais ſi les bords ſont eſcarpez, & s'il ne peut ſe repoſer ſur le rivage, il ſe laſſe enfin, peu à peu, & ſa force l'abandonne, ſes membres épuiſez s'engourdiſſent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurcir; mon cœur tomboit en défaillance; je ne pouvois plus rappeller ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon pere. Le ſonge, où je croyois avoir vû le ſage Mentor deſcendu aux Champs Elyſées, achevoit de me décourager: une ſecrete & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poiſon flâteur, qui ſe gliſſoit de veine en veine, & qui pénétroit juſqu'à la moëlle de mes os. Je pouſſois

(4) Le Roi, même dans ſa jeuneſſe, étoit fort ſerieux & fort retenu; il ne bougeoit de chez les Niéces du Cardinal Mazarin, & malgré leur familiarité il les gênoit dans leurs divertiſſemens; mais on ne fut pas longtems ſans tendre des piéges à ſon innocence; & la mauvaiſe éducation qu'il avoit eue, contribua encore à l'y faire tomber plûtôt. C'eſt contre un pareil danger, que l'Auteur munit ici ſon Eleve, en lui faiſant ſentir les périls, auxquels la jeuneſſe eſt expoſée.

néanmoins encore de profonds ſoûpirs ; je verſois des larmes améres : je rugiſſois comme un lion dans ma fureur. O ! malheureuſe jeuneſſe, diſois-je : O Dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge qui eſt un tems de folie ou de fiévre ardente ? O ! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul ! La mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enyvré d'une folle paſſion ſecouoit preſque toute pudeur ; puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courois, errant ça & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche que le chaſſeur a bleſſée : elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur : mais la fléche, qui l'a percée dans le flanc, la ſuit par tout : elle porte par tout avec elle le trait meurtier. Ainſi je courois en vain, pour m'oublier moi-même ; & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçûs aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor : mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & auſtere, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſperance ? Eſt-ce vous ? Quoi donc ! eſt-ce vous-même ? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux ? Eſt-ce vous, Mentor ? N'eſt-ce point vôtre ombre encore ſenſible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes qui jouiſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elyſées *(l)* ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſeder, ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami ? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout

(l) Les Champs Eliſées étoient, ſelon les Poetes, le ſejour des bienheureux. On en peut voir la Deſcription au VI. Liv. de l'Eneïde.

transporté juſqu'à perdre la reſpiration : il m'attendoit tranquilement ſans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous le ſavez, quelle fut ma joie, quand je ſentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor : c'eſt ainſi que je m'écriai ; j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes ; je demeurois attaché à ſon coû ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin je lui dis : Helas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant vôtre abſence ? & que ferois-je maintenant ſans vous ? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible ; fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté ; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infame, qui eſt le plus horrible des maux ſorti de la boëte de Pandore, amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derriere vous en fuyant ; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette Ile execrable.

Il dit, & auſſitôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiere : une joie douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur : cette joie étoit bien differente de cette autre joie molle & folâtre, dont mes ſens avoient été empoiſonnez : l'une eſt une joie d'yvreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes & de cuiſans remords ; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux & de celeſte ; elle eſt toûjours pure & égale ; rien ne peut l'épuiſer ; plus on s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! Peut-on la voir ſans l'aimer ? Peut-on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor

MENTOR me dit : Il faut que je vous quitte; je pars dans ce moment : il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échaper; je mourrai plûtôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſperez de me retenir. Le cruel Metophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec, pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet, Hazaël m'acheta cherement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curioſité de paſſer dans l'Ile de Crete pour étudier les ſages Loix de Minos. Pendant nôtre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'Ile de Cypre : en attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au Temple ; le voilà qui en ſort ; les vents nous appellent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Telemaque : un eſclave qui craint les Dieux, doit ſuivre fidelement ſon maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi; ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe & des larmes de Penelope, ſouvenez-vous des juſtes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence! en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Telemaque?

NON, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici, plûtôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce Maître Syrien eſt-il impitoyable? Eſt-ce une tygreſſe dont il a ſuccé les mammelles dans ſon enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive : vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en ſuivant vos pas. Je vais parler à Hazaël; il aura peutêtre

pitié de ma jeuneſſe & de mes larmes; puiſqu'il aime la ſageſſe & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & inſenſible. Je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous; je lui offrirai de me donner à lui: s'il me refuſe, c'eſt fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor; je me proſternai devant lui: il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez-vous? me dit-il. La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor, qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe le plus ſage des Rois de la Grece, qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troye, fameuſe dans toûte l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme, qui étoit pour moi un autre pere: la fortune pour comble de maux me l'a enlevé; elle l'a fait vôtre eſclave: ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimez la juſtice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les Loix du bon Roi Minos, n'endurciſſez point vôtre cœur contre mes ſoûpirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi, qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage; mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclaves. O Dieux! voyez mes maux; ô Hazaël! ſouvenez-vous de Minos, dont vous admirez la ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton (*m*),

(*m*) *Minos étoit fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agenor Roi de Phenicie. Il étoit Roi de Candie, & parce qu'il étoit fort juſte on a feint que Pluton l'avoit choiſi pour être juge dans les enfers.*

Hazaël

Hazaël, me regardant avec un viſage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe: Mentor m'a raconté ſouvent, quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs; & d'ailleurs la prompte Renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai vôtre pere juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de vôtre pere, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave: mais je le garde comme un ami fidele; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'ai ſur la terre. J'ai trouvé en lui la Sageſſe; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre; vous le ſerez auſſi; je ne vous demande à l'un & à l'autre que vôtre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amere douleur à la plus vive joie que les mortels puiſſent ſentir. Je me voiois ſauvé d'un horrible danger; je m'approchois de mon païs; je trouvois un ſecours pour y retourner; je goûtois la conſolation d'être auprès d'un homme, qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage; nous le ſuivons; on entre dans le vaiſſeau; les rameurs fendent les ondes paiſibles. Un zephir leger ſe jouë dans nos voiles; il anime tout le vaiſſeau & lui donne un doux mouvement. L'Ile de Cypre diſparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette Ile. Je lui dis ingenûment en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſouffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles: O Venus! je reconnois vôtre puiſſance & celle

de vôtre fils; j'ai brûlé de l'encens ſur vos Autels; mais ſouffrez que je déteſte l'infame moleſſe des habitans de vôtre Ile, & l'impudence brutale avec laquelle ils célebrent vos Fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puiſſance, qui a formé le ciel & la terre; de cette Lumiere infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager; de cette Verité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoûtoit-il, qui n'a jamais vû cette Lumiere pure, eſt aveugle comme un aveugle né: il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, & il eſt inſenſé: il croit tout voir, & il ne voit rien: il meurt n'aiant jamais rien vû: tout au plus il apperçoit de ſombres & fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes, entraînez par le plaiſir des ſens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de veritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle. C'eſt elle qui nous inſpire, quand nous penſons bien: c'eſt elle qui nous reprend, quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie; elle eſt comme un grand Ocean de lumiere; nos eſprits ſont comme de petits ruiſſeaux qui en ſortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſçai quoi de pur & de ſublime: mon cœur en étoit échauffé, & la verité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuérent à parler de l'origine des Dieux, des Heros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Déluge, des premieres Hiſtoires du genre humain, du fleuve d'oubli (n) où ſe plongent les ames des morts, des peines éternelles

(n) *Ce fleuve eſt nommé* Lethé *par les Poëtes, d'un mot Grec, qui ſignifie* oubli, *parce qu'ils feignent que ſes eaux ôtent la mémoire du paſſé.*

préparées

préparées aux impies dans le goufre noir du Tartare, (o) & de cette heureuſe paix, dont jouiſſent les Juſtes dans les Champs Elyſées ſans crainte de la pouvoir perdre.

PENDANT qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçums des Dauphins couverts d'une écaille, qui paroiſſoit d'or & d'azur. En ſe jouant ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons, qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, (p) trainé par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée laiſſoient loin derriere eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflâmez, & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque, d'une merveilleuſe figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'yvoire, & les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriere le char; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flotoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or, pour commander aux vagues; de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palemon ſon fils, pendant à ſa mamelle. Elle avoit un viſage ſerein & une douce majeſté, qui faiſoit fuir les vents ſéditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduiſoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au deſſus du char; elle étoit à demi enflée par le ſouffle d'une multitude de petits Zephirs, qui s'efforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voioit au milieu des airs Eole, (q) empreſſé, inquiet & ardent.

(o) *Le Tartare eſt un lieu dans les Enfers où les méchans ſont tourmentés. Il eſt ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie* troubler, *ou d'un autre, qui ſignifie* trembler de froid.

(p) *Amphitrite, fille de l'Ocean & de Doris, femme de Neptune, eſt la Déeſſe de la mer.*

(q) *Eole étoit fils de Jupiter & d'Aceſte, fille d'Hippotas Troïen. Les Poëtes l'ont fait Dieu des Vents, parce qu'il ſavoit prédire les vents ſelon les ſaiſons.*

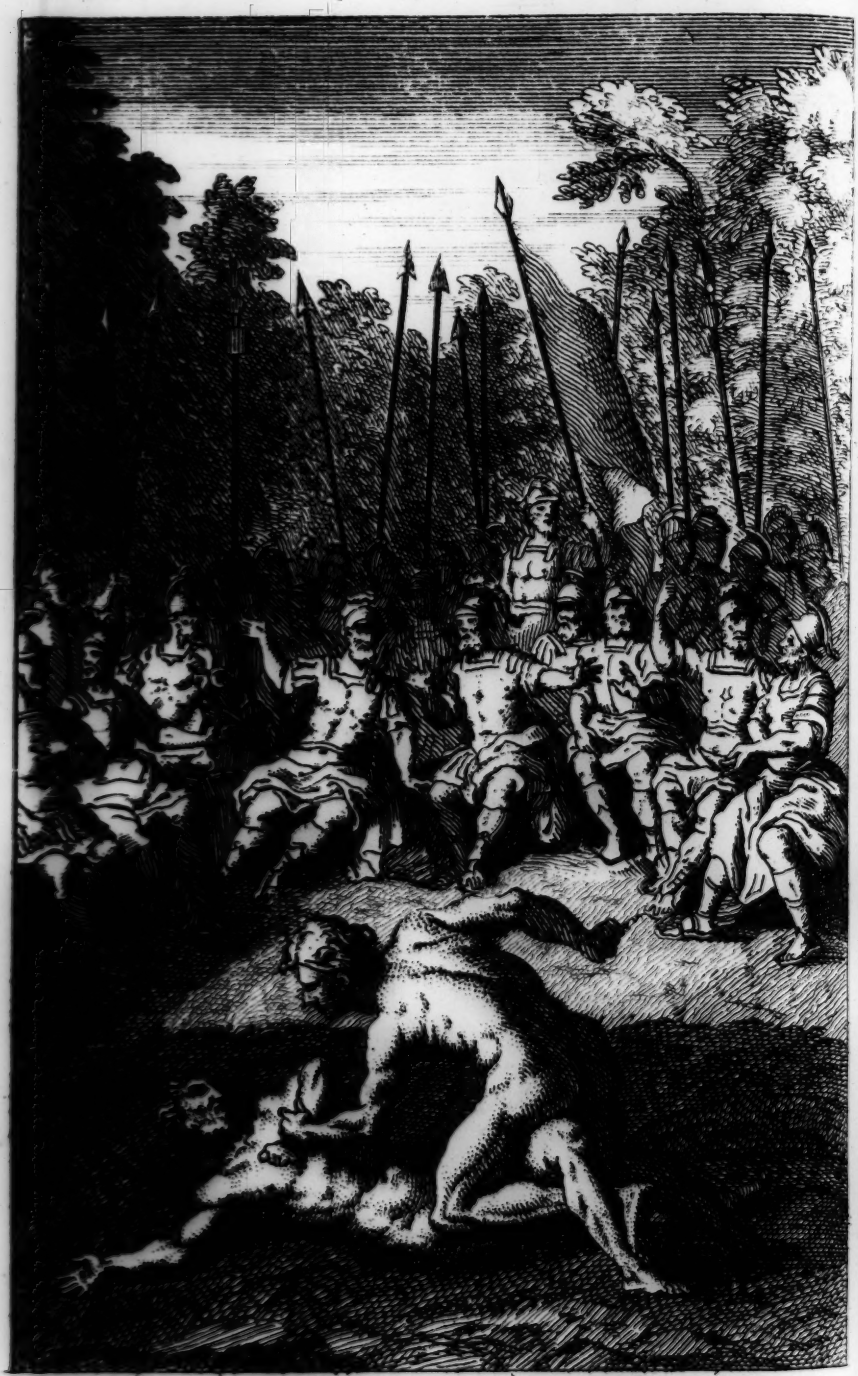
Son visage ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais & pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre & austere tenoient en silence les fiers Aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amere, sortoient à la hâte de leurs grotes profondes pour voir la Déesse.

Fin du quatriéme Livre.

31 MR 64



BRITISH
31 MR 64
MUSEUM



Telemaque obtient le prix a la Lutte.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte, qu'en arrivant en Créte, il apprit qu'Idomenée, Roi de cette Ile, avoit ſacrifié ſon fils unique pour accomplir un vœu indiſcret ; que les Crétois, voulant venger le ſang du fils, avoient réduit le pere à quiter leur païs ; qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement aſſemblez pour élire un autre Roi. Telemaque ajoûte, qu'il fut admis dans cette aſſemblée ; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, & qu'il expliqua les queſtions laiſſées per Minos dans le Livre de ſes Loix ; que les Vieillards, Juges de l'Ile, & tous les peuples voulurent le faire Roi, voyans ſa ſageſſe.

APRES que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Créte (r), que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du Ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du Mont Ida, au deſſus des autres montagnes de l'Ile, comme un vieux cerf dans une forêt porte ſon bois rameaux au deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vîmes plus diſtinctement les côtes de cette Ile, qui ſe preſentoient à nos yeux comme un amphitheatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Crete ſe montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ſes habitans.

DE tous côtez nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes ſuperbes. Nous ne trouvions aucun champ, où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée ; par tout la charuë avoit laiſſé des creux ſillons : les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnues en ce païs. Nous conſiderions avec plaiſir les creux vallons, où les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les gras herbages le long des ruiſſeaux ; les moutons, paiſſans ſur le penchant d'une coline ; les vaſtes campagnes couvertes de jaunes epics, riches dons de la féconde Cerès ; enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raiſin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux preſens de Bacchus pour charmer les ſoucis des hommes.

MENTOR nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete, & il nous expliqua ce qu'il en connoiſſoit. Cette Ile, diſoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuſe par ſes cent Villes, nourrit ſans peine tous ſes habitans, quoi-

(r) *Créte, aujourd'hui Candie, Ile de la Mer Mediterranée, celebre pour ſes bons vins, & où il y avoit autrefois cent villes.*

qu'ils

qu'ils ſoient innombrables ; c'eſt que la terre ne ſe laſſe jamais de répandre ſes biens ſur ceux qui la cultivent. Son ſein fécond ne peut s'épuiſer : plus il y a d'hommes dans un païs, pourvû qu'ils ſoient laborieux, plus ils jouiſſent de l'abondance : ils n'ont jamais beſoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ſes dons ſelon le nombre de ſes enfans, qui méritent ſes fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils ſe rendent malheureux par le deſir du ſuperflu : s'ils vouloient vivre ſimplement, & ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit par tout l'abondance, la joie, l'union & la paix.

C'EST ce que Minos, le plus ſage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Ile, eſt le fruit de ſes loix. L'éducation qu'il faiſoit donner aux enfans, rend les corps ſains & robuſtes : on les accoûtume d'abord à une vie ſimple, frugale & laborieuſe ; on ſuppoſe que toute volupté amolit le corps & l'eſprit ; on ne leur propoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquerir beaucoup de gloire. On ne met pas ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richeſſes & les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices, qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulation, & l'avarice.

POUR le faſte & la moleſſe, on n'a jamais beſoin de les réprimer ; car ils ſont inconnus en Crete : tout le monde y travaille, & perſonne ne ſonge à s'y enrichir ; chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce & reglée, où l'on jouït en paix & avec abondance de tout ce qui eſt véritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni Palais dorez. Les habits ſont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & ſans broderie. Les repas y ſont ſobres ; on y boit peu de vin : le bon

pain

pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de groſſes viandes ſans ragoût ; encore même a-t-on ſoin de réſerver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes, mais ſans ornemens. La ſuperbe Architecture n'y eſt pas ignorée : mais elle eſt réſervée pour les Temples des Dieux ; & les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celles des Immortels. Les grands biens des Crétois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les Citoiens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperflues, l'habitude du travail & l'horreur de l'oiſiveté, l'emulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux loix & la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai, en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi ; & il me répondit. Il peut tout ſur les peuples ; mais les loix peuvent tout ſur lui (20). Il a une puiſſance abſolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme les plus precieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la félicité de tant d'hommes ; & non pas que tant d'hommes ſervent, par leur miſere & par leur ſervitude lâche, à flater l'orgueil & la moleſſe d'un ſeul homme. Le Roi ne doit rien avoir au deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoutenir les loix.

(20) *Il peut tout ſur les peuples, mais les loix peuvent tout ſur lui.* L'on ne pouvoit guére marquer d'une maniere plus forte l'Autorité abſoluë de Louis XIV. qui ne pouvoit tout ſur ſes peuples que par l'abus qu'il faiſoit de ſon pouvoir ; & qui, bien loin d'obéir aux loix, les plioit à ſa volonté, ſelon les tems & les circonſtances. Il faut prendre de même le contrepié de tout ce qui eſt dit dans la ſuite.

D'ailleurs

D'ailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la moleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs; mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au-dehors défenſeur de la patrie, en commandant les armées; & au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi (5); il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples: c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection; & il n'eſt digne de la Royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ces enfans régnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille (6): c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Créte ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans, qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-a-dire, à leur vanité. Enfin c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux enfers le ſouverain Juge des morts.

PENDANT que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'Ile. Nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Dedale (5), & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vû

(5) Louïs XIV. raportoit tout à lui-même & à ſa gloire: c'eſt le motif de toutes ſes Déclarations de guerre, & particulierement de celle qu'il fit aux Hollandois en 1672.

(6) Le Roi aimoit beaucoup plus ſa famille que ſon peuple, puiſqu'il a toûjours ſacrifié ſon peuple à l'agrandiſſement de ſa Maiſon.

(5) *Dedale, fils de Micion & Pere d'Icare, étoit un Ouvrier très-fameux: il quitta le ſejour d'Athenes & ſe vint mettre au ſervice de Minos, par ordre duquel il fit ce fameux Labirinthe avec un tel artifice & tant de détours, que ceux qui y étoient entrés n'en pouvoient ſortir. Il y fût lui-même retenu priſonnier, avec ſon fils Icare, pour avoir offenſé le Roi; mais il trouva moyen de ſe faire des ailes, pour s'envoler de là par le milieu des airs; ou plûtôt, c'eſt ainſi que les Poëtes ont nommé les voiles d'un vaiſſeau, dont il inventa l'uſage, lorſqu'il voulut ſe retirer de Créte.*

en

en Egypte. Pendant que nous conſiderions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer : nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement ; & voici ce qu'un Crétois nommé Nauſicate nous raconta.

IDOMENÉE, fils de Deucalion & petit fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres Rois de la Grece, au ſiege de Troye. Après la ruine de cette Ville, il fit voile pour revenir en Créte ; mais la tempête fut ſi violente, que le Pilote de ſon vaiſſeau & tous les autres, qui étoient experimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux : chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir : chacun déploroit ſon malheur, n'eſperant pas même le triſte repos des ombres qui traverſent le Styx après avoir reçû la ſepulture. Idomenée, levant les yeux & les mains vers le Ciel, invoquoit Neptune : O puiſſant Dieu ! s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : ſi tu me fais revoir l'Ile de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la premiere tête, qui ſe preſentera à mes yeux.

CEPENDANT ſon fils, impatient de revoir ſon pere, ſe hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embraſſer ; malheureux ! qui ne ſavoit pas que c'étoit courir à ſa perte. Le pere échapé à la tempête arrivoit dans le port deſiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux : mais bientôt il ſentit combien ſes vœux lui étoient funeſtes. Un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon vœu indiſcret ; il craignoit d'arriver parmi les ſiens, & il apprehendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemeſis (*t*), Déeſſe impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & ſur tout les Rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale & inviſible

(*t*) *Nemeſis, fille de Jupiter & de la Neceſſité, préſidoit à la punition des crimes. Elle avoit un temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.*

Idome-

Idomenée. Il arrive ; à peine oſe-t-il lever les yeux ; il voit ſon fils : il recule, ſaiſi d'horreur ; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere, qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, & eſt tout étonné que ſon pere répond ſi mal à ſa tendreſſe ; il le voit fondant en larmes.

O mon pere ! dit-il, d'où vient cette triſteſſe ? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans vôtre Royaume, & de faire la joie de vôtre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pere, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds ſoûpirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me briſant finir ma triſte vie ; laiſſe vivre mon fils. O Dieu cruel ! tiens, voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêterent ſa main. Le vieillard Sophronime, interprête des volontez des Dieux, lui aſſura qu'il pourroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Vôtre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorez par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de vôtre promeſſe, celle de l'accomplir contre les loix de la nature ; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur ſang autour de ſon Autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

IDOMENEE écoutoit ce diſcours, la tête baiſſée & ſans répondre ; la fureur étoit allumée dans ſes yeux ; ſon viſage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ſes membres tremblans. Cependant ſon fils lui diſoit : Me voici, mon pere ; vôtre fils eſt prêt à mourir, pour appaiſer le Dieu de la mer : n'attirez pas ſur vous ſa colere : je meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frapez, mon pere ; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée, tout hors de lui & comme déchiré par les Furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de près ; il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant ; il la retire toute fumante & toute pleine de ſang, pour la plonger dans ſes propres entrailles : il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang ; ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort ; il les entrouvre à la lumiere, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lys, au milieu des champs, coupé dans ſa racine par le tranchant de la charrue, languit & ne ſe ſoutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon premier âge. Le pere dans l'excès de ſa douleur devient inſenſible ; il ne ſçat où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande ſon fils.

Cependant le peuple, touché de compaſſion pour l'enfant & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux Furies : la fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons & des pierres ; la Diſcorde ſoufle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les ſages Crétois oublient la ſageſſe, qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit fils du ſage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus de ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idomenée revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre, qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, & qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents les conduiſſent vers l'Heſperie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le païs des Salentins (*u*).

(*u*) *Le païs des Salentins eſt aujourd'hui la partie Meridionale de la terre d'Otrante ſur la mer Ionienne dans le Royaume de Naples.*

CEPENDANT les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont réſolu d'en choiſir un, qui conſerve dans leur pureté les loix établies. Voici les meſures qu'ils ont priſes pour faire ce choix. Tous les principaux Citoyens des cent Villes ſont aſſemblez ici. On a déja commencé par des ſacrifices ; on a aſſemblé tous les Sages les plus fameux des païs voiſins, pour examiner la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander : on a préparé des Jeux publics, où tous les prétendans combattent ; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres & pour l'eſprit & pour le corps. On veut un Roi, dont le corps ſoit fort & adroit, & dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe & de la vertu. On appelle ici tous les Etrangers.

APRES nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô Etrangers ! de venir dans nôtre aſſemblée : vous combattrez avec les autres ; & ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce païs. Nous le ſuivîmes ſans aucun deſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

NOUS arrivâmes à une eſpece de Cirque très-vaſte, environné d'une épaiſſe forêt : le milieu du Cirque étoit une aréne préparée pour les combatants ; elle étoit bordeé par un grand Amphitéatre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, & Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe & ma vigueur m'ôtoient toute excuſe : je jettai néanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, & j'apperçûs qu'il ſouhaitoit que je combatiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me faiſoit ; je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce & luiſante ſur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi

parmi les combatans. On dit de tous côtez, que c'étoit le fils d'Ulyſſe, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & pluſieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la Lutte. Un Rhodien d'environ trente cinq ans ſurmonta tous les autres, qui oſérent ſe preſenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneſſe ; ſes bras étoient nerveux & bien nourris : au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voyoit tous ſes muſcles : il étoit également ſouple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer : mais je me preſentai à lui. Alors nous nous ſaiſîmes l'un l'autre ; nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelaſſez comme des ſerpens ; chacun s'efforçant d'enlever de terre ſon ennemi. Tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainſi, je le pouſſai avec tant de violence, que ſes reins pliérent : il tomba ſur l'aréne, & m'entraîna ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous ; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulyſſe ; & j'aidai a Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte (x) fut plus difficile. Le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cedérent ; il n'y eut que moi qui eſperai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'eſtomach, des coups qui me firent vomir le ſang, & qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me preſſoit, & je ne pouvois plus reſpirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulyſſe, ſe-

(x) *C'étoit proprement l'eſcrime, qui ſe faiſoit à coups de poings : les Athletes s'armoient les mains de groſſes courroies de cuir de bœuf, & c'eſt ce qu'on nommoit le Ceſte.*

riez-

riez-vous vaincu ? La colere me donna de nouvelles forces ; j'évitai pluſieurs coups, dont j'aurois été accablé. Auſſi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que ſon bras s'alongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture penchée : déja il reculoit, quand je hauſſai mon Ceſte pour tomber ſur lui avec plus de force : il voulut eſquiver ; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverſer. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il ſe redreſſa lui-même couvert de pouſſiere & de ſang ; ſa honte fut extrême, mais il n'oſa renouveller le combat.

Aussi-tôt on commença les courſes des chariots, que l'on diſtribua au ſort. Le mien ſe trouva le moindre pour la legereté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de pouſſiere vole & couvre le Ciel. Au commencement je laiſſai les autres paſſer devant moi. Un jeune Lacedemonien, nommé Crantor, laiſſoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Crétois, nommé Polyclete, le ſuivit de près. Hippomaque, parent d'Idomenée, qui aſpiroit à lui ſucceder, lâchant les rênes à ſes chevaux fumans de ſueur, étoit tout penché ſur leurs crins flotans ; & le mouvement des roues de ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles, comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animérent & ſe mirent peu à peu en haleine ; je laiſſai loin derriere moi preſque tous ceux, qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idomenée, preſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abatit, & ôta par ſa chûte à ſon maître l'eſpérance de régner.

Polyclete ſe penchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme dans une ſecouſſe ; il tomba, les rênes lui échapérent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla ſon ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux & leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer : il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne & lui ; car

mes

mes chevaux, mieux ménagez que les ſiens, étoient en état de le devancer ; il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me fermer le paſſage. Pour y réuſſir, il haſarda de ſe briſer contre la borne ; il y briſa effectivement ſa roue. Je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon deſordre ; & il me vit un moment après au bout de la carriere. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulyſſe ; c'eſt lui que les Dieux deſtinent à régner ſur nous.

CEPENDANT les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Crétois nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vûe des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis juges du peuple & gardes des loix, nous aſſemblérent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les Jeux ; nul autre n'y fut admis. Les Sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos ſont recueillies. Je me ſentis ſaiſi de reſpect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit venerables, ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit ; ils étoient aſſis avec ordre, & immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs ; pluſieurs n'en avoient preſque plus. On voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce & tranquile : ils ne ſe preſſoient point de parler ; ils ne diſoient que ce qu'ils avoient réſolu de dire. Quand ils étoient d'avis differens, ils étoient ſi moderez à ſoutenir ce qu'ils penſoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue experience des choſes paſſées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vûes ſur toutes choſes ; mais ce qui perfectionnoit de plus leurs raiſons, étoit le calme de leurs eſprits, délivrez des folles paſſions & des caprices de la jeuneſſe ; la ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient ſans peine le doux & noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être

ſi

ſi impetueuſe & ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquile.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre, qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſete d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baiſérent avec reſpect ; car ils diſent qu'après les Dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons, ſages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix. C'eſt la loi & non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le diſcours de ces ſages. En ſuite celui qui préſidoit, propoſa trois queſtions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La premiere queſtion étoit de ſavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent, que c'étoit un Roy qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, & qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent, que c'étoit un homme ſi riche qu'il pouvoit contenter tous ſes deſirs. D'autres dirent, que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, & qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers païs, ſans être jamais aſſujeti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginérent, que c'étoit un Barbare, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout beſoin. D'autres crurent, que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il jouïſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviſérent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même,

même. En quelque païs & en quelque condition qu'on ſoit, on eſt très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux : en un mot, l'homme veritablement libre eſt celui, qui dégagé de toute crainte & de tout deſir n'eſt ſoumis qu'aux Dieux & à la raiſon. Les vieillards s'entreregardérent en ſouriant, & furent ſurpris de voir que ma réponſe fût préciſément celle de Minos.

Ensuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes : Qui eſt le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit, C'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit, C'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un Sage de l'Ile de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria : on applaudit, & chacun crut que ce ſage Leſbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée, & je répondis, ſuivant les maximes de Mentor : (7) Le plus malheureux de tous les hommes eſt un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſerables : il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement, ne connoiſſant pas ſon malheur ; il ne peut s'en guérir : il craint même de le connoître. La verité ne peut percer la foule des flateurs pour aller juſqu'à lui. Il eſt tyranniſé par ſes paſſions ; il ne connoît point ſes devoirs : il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu : il eſt malheureux & digne de l'être ; ſon malheur augmente tous les jours (8) : il

(7) *Le plus malheureux de tous les hommes, &c.* Ceci & tout ce qui ſuit n'eſt pas une contreverité ; c'eſt une peinture naturelle du Regne de Louis XIV. chaque mot porte, ſans qu'il ait beſoin d'autre explication.

(8) *Son malheur augmente tous les jours, &c.* Le Roi, dans le tems de ſa plus grande proſperité, étoit malheureux, par

il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition eternelle. Toute l'aſſemblée avoua que j'avois vaincu le ſage Lesbien; & les Vieillards déclarérent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

POUR la troiſiéme queſtion, on demanda, lequel des deux eſt préferable, d'un côté, un Roi conquerant & invincible dans la guerre; de l'autre, un Roi ſans experience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plûpart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préferable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le païs quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient au contraire, que le Roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient qu'un Roi conquerant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi:

UN Roi qui ne ſçait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi Roi. Mais ſi vous comparez un Roi qui ne ſçait que la guerre, à un Roi ſage, qui ſans ſavoir la guerre eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes Generaux, je le trouve préferable à l'autre. (9) Un Roi entierement tourné à la guerre, voudroit toûjours la faire pour étendre ſa do-

par les craintes & les appréhenſions que lui donnoit pour l'autre vie le ſouvenir de ſa jeuneſſe & ſon amour pour les femmes. Son ignorance le rendoit extrémement ſuperſtitieux, & la ſuperſtition augmentoit encore ſes frayeurs. On ne peut les calmer qu'en attachant l'eſpérance de ſon ſalut à la ruine des Proteſtants.

(9) *Un Roi entierement tourné à la guerre &c.* Autre portrait de Louïs XIV. qui eſt continué dans toute cette page.

mination & ſa propre gloire ; il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple, que ſon Roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon regne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toûjours après elles beaucoup de deſordres ; les victorieux mêmes ſe déreglent pendant ce tems de confuſion. Voyez ce qu'il en coute à la Grece pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ſes Rois pendant plus de dix ans. Lors que tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guerre à ſoutenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolerer la licence, & de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t-il de ſcelerats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a beſoin de récompenſer l'audace dans les deſordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquerant, ſans avoir beaucoup à ſouffrir de ſon ambition. Un conquerant, enyvré de ſa gloire, ruine preſque autant ſa nation victorieuſe que les autres nations vaincues. Un Prince qui n'a point les qualitez néceſſaires pour la paix, ne peut faire goûter à ſes ſujets les fruits d'une guerre heureuſement finie : il eſt comme un homme, qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, & qui uſurperoit celui de ſon voiſin même, mais qui ne ſauroit ni labourer ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon : un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

VENONS maintenant au Roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas né pour troubler le repos de ſon peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la juſtice ne lui a pas ſoumis : mais s'il eſt veritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualitez neceſſaires pour mettre ſon peuple en ſeureté contre ſes ennemis. Voici comment : Il eſt juſte, moderé, & commode à l'égard de ſes voiſins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui

qui puiſſe troubler la paix: il eſt fidele dans ſes alliances. Ses Alliez l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiere confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins, qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa moderation le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. (10) Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la moleſſe, & tous les arts qui ne ſervent qu'à flater les vices: (11) il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux veritables beſoins de la vie; ſur tout il applique ſes ſujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes neceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amoli par les voluptez, qui eſt exercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſçait mépriſer la mort, qui ai-

(10) *Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues &c.* Le Regne de Louïs XIV. eſt une preuve continuelle de cette vérité: toutes les Ligues des autres Princes de l'Europe n'ont eu pour but que de moderer ſa puiſſance.

(11) *Il fait fleurir les arts, ſur tout l'agriculture &c.* Les arts & l'agriculture ont été ſi négligés en France depuis que la guerre eut fait naître la néceſſité des impôts, & des enrôlemens forcés, que la campagne s'eſt trouvée deſerte; & que dès l'année 1680 il a été verifié, que de trois Artiſans qui mouroient dans Paris, un finiſſoit ſa vie à l'Hôpital.

meroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage Roi, appliqué à ne regner que pour faire regner la raiſon. Qu'un conquerant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoûtumé a camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſieger une ville. Mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccez même ne peuvent abatre. D'ailleurs ſi ce Roi n'eſt pas aſſez experimenté pour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité. Cependant il tirera du ſecours de ſes Alliez. Ses ſujets aimeront mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre Roi violent & injuſte: les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelle reſſource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc, que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, eſt un Roi très-imparfait, puiſqu'il ne ſçait pas remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis: mais j'ajoûte qu'il eſt neanmoins infiniment ſuperieur au Roi conquerant, qui manque de qualitez neceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'APPERÇUS dans l'aſſemblée beaucoup de gens, qui ne pouvoient goûter cet avis: car la plûpart des hommes, ébiouis par les choſes éclatantes comme les victoires & les conquêtes (12), les préferent à ce qui eſt ſimple, tranquille & ſolide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais les Vieillards déclarérent que j'avois parlé comme Minos.

(12) *La plûpart des hommes ébloüis par les victoires & les conquêtes &c.* C'eſt ce qui a ébloüi Louïs XIV. qui comptoit tout le reſte pour rien, pourvu qu'il ſoutînt le ſurnom de *Grand* par l'éclat de ſes victoires.

Le premier de ces Vieillards s'écria : Je vois l'accompliſſement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute nôtre Ile. Minos avoit conſulté les Dieux pour ſçavoir combien de tems ſa race regneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens ceſſeront de regner quand un étranger entrera dans ton Ile pour y faire regner tes loix. Nous avons craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'Ile de Créte : mais le malheur d'Idomenée & la ſageſſe du fils d'Ulyſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le ſens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi ?

Fin du cinquiéme Livre.



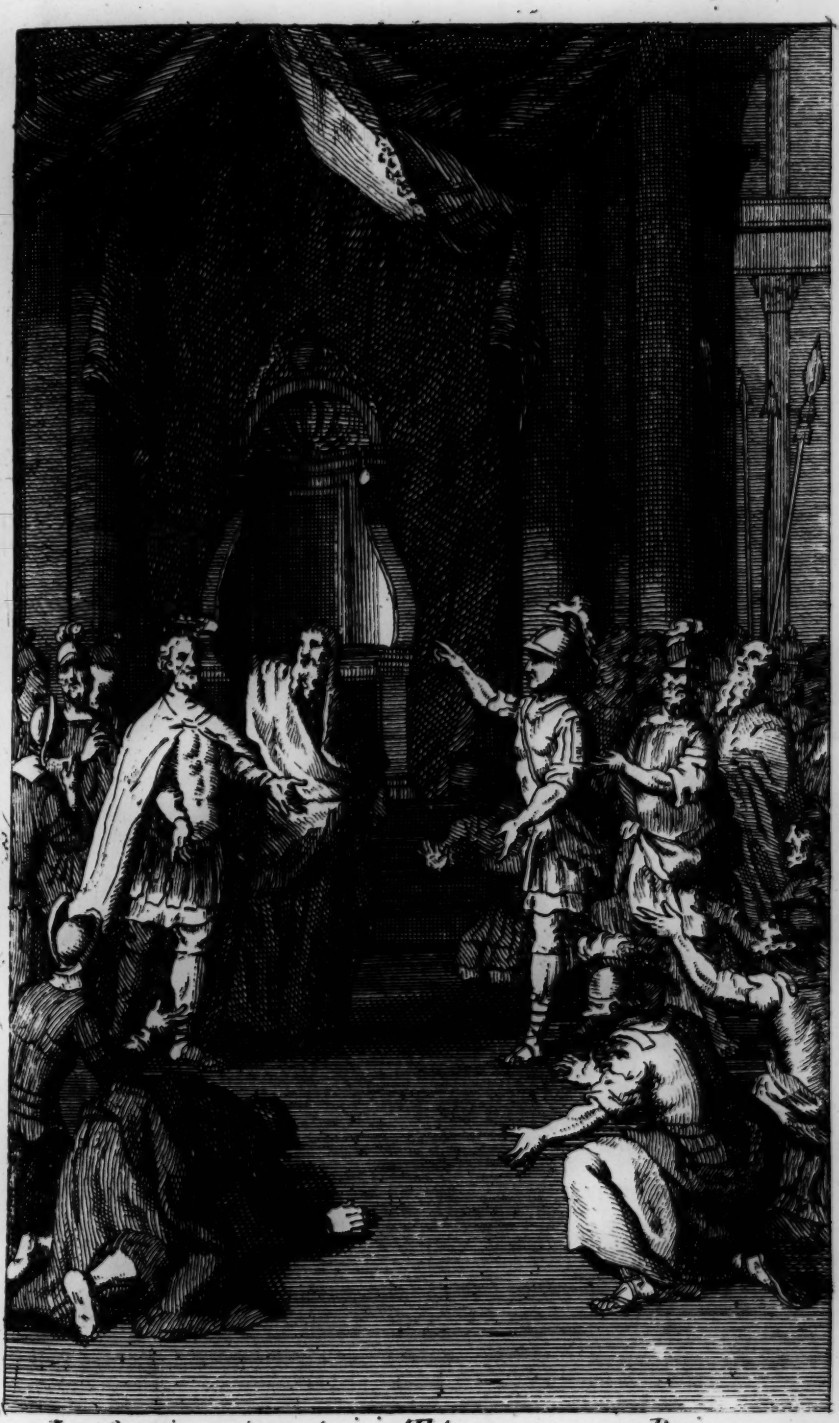
LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte, qu'il refuſa la Royauté de Créte, pour retourner en Ithaque ; qu'il propoſa d'élire Mentor, qui refuſa auſſi le diadême : qu'enfin l'aſſemblée preſſant Mentor de choiſir pour toute la nation, il leur avoit expoſé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Ariſtodême, qui fut proclamé Roi au même moment ; qu'enſuite Mentor & lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque : mais que Neptune pour conſoler Venus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déeſſe Calypſo venoit de les recevoir dans ſon Ile.

AUSSI-



Les Cretois veulent choisir Telemaque pour Roi.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

AUSSITÔT les Vieillards ſortent de l'enceinte du bois ſacré, & le premier me prenant par la main, annonce au peuple, déja impatient dans l'attente d'une déciſion, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'aſſemblée. Chacun pouſſe des cris de joie. Tout le rivage & toutes les montagnes voiſines retentirent de ce cri ; Que le fils d'Ulyſſe ſemblable à Minos regne ſur les Crétois.

J'ATTENDIS un moment, & je faiſois ſigne de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me diſoit à l'oreille : Renoncez-vous à vôtre patrie ? L'ambition de regner vous fera-t-elle oublier Penelope qui vous attend comme ſa derniere eſperance, & le grand Ulyſſe que les Dieux avoient réſolu de vous rendre ? Ces paroles percerent mon cœur, & me ſoûtinrent contre le vain deſir de regner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi ; O illuſtres Crétois ! je ne merite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de regner quand un étranger entrera dans cette Ile, & y fera regner les loix de ce ſage Roi : mais il n'eſt pas dit que cet étranger regnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger, marqué par l'Oracle ; j'ai accompli la prédiction ; je ſuis venu dans cette Ile ; j'ai découvert le vrai ſens des loix, & je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire regner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfere ma patrie, la pauvre petite Ile d'Ithaque, aux cent villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué : ſi j'ai combatu dans vos Jeux, ce n'étoit pas dans l'eſperance de regner ici ; c'étoit pour mériter vôtre eſtime & vôtre compaſſion ; c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner

promptement au lieu de ma naiſſance. J'aime mieux obéïr à mon pere Ulyſſe, & conſoler ma mere Penelope, que de regner ſur tous les peuples de l'univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur; il faut que je vous quitte; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir Telemaque aimera les Crétois, & s'intereſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eûs-je parlé, qu'il s'éleva un bruit ſourd, ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient: Eſt-ce quelque Divinité ſous une figure humaine? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres païs, & qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient; Il faut le contraindre de regner ici. Enfin je repris la parole, & chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis:

SOUFFREZ, ô Crétois, que je vous diſe ce que je penſe. Vous étes le plus ſage de tous les peuples; mais la ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échape. Vous devez choiſir non pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus conſtante vertu. Pour moi je ſuis jeune, par conſequent ſans experience, expoſé à la violence des paſſions, & plus en état de m'inſtruire en obéïſſant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'eſprit & de corps, mais qui ſe ſoit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de ſon cœur, & dont toute la vie ſoit la pratique de ces loix; que ſes actions plûtôt que ſes paroles vous le faſſent choiſir.

TOUS les Vieillards, charmez de ce diſcours, & voyant toujours croître les applaudiſſemens de l'aſſemblée, me dirent: Puiſque les Dieux nous ôtent l'eſperance de vous voir regner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi, qui faſſe regner nos loix. Connoiſſez-vous quelqu'un, qui puiſſe commander avec cette moderation?

moderation ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous eſtimez en moi ; c'eſt ſa ſageſſe, & non pas la mienne, qui vient de parler ; & il m'a inſpiré toutes les réponſes que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'aſſemblée jetta les yeux ſur Mentor, que je montrois le tenant par la main. Je racontois les ſoins qu'il avoit eus de mon enfance ; les perils dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre ſur moi, dès que j'avois ceſſé de ſuivre ſes conſeils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cauſe de ſes habits ſimples & négligez, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid & reſervé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſçai quoi de ferme & d'élevé : on remarqua la vivacité de ſes yeux, & la vigueur avec laquelle il faiſoit juſqu'aux moindres actions ; on le queſtionna : il fut admiré ; on réſolut de le faire Roi. Il s'en défendit ſans s'émouvoir : il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté ; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faiſoient preſque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flateurs, (13) les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajoûta que ſi la ſervitude eſt miſerable, la Royauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée. Quand on eſt Roi, diſoit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéïr. Heureux celui, qui n'eſt point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à nôtre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de nôtre liberté pour travailler au bien public.

(13) Entre tous les maux qui ont terni le régne du feu Roi, il eſt certain qu'il y en a pluſieurs qu'on peut imputer à la ſurpriſe des flateurs : il y fut plus expoſé qu'un autre, étant monté ſi jeune ſur le Trône, & aiant eu une ſi mauvaiſe éducation ; mais ces circonſtances mettent elles ſa conſcience en ſureté ?

ALORS les Crétois, ne pouvant revenir de leur ſurpriſe, lui demandérent, quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui deſire la Royauté, ne la connoît pas: & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point? il la cherche pour lui; & vous devez deſirer un homme, qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

TOUS les Crétois furent dans un étrange étonnement, de voir deux étrangers qui refuſoient la Royauté, recherchée par tant d'autres; ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrate, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au Cirque où l'on celebroit les Jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Ile de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſçûrent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami; que cet eſclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuſer d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos, tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

LES Vieillards dirent à Hazaël: Nous n'oſons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richeſſes & de l'éclat de la Royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croyez pas, ô Crétois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſçai combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux: mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y eſt attaché, eſt faux, & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie eſt courte; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles

qu'elles ne peuvent les contenter: c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur, & où les eſperances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi, ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

ENFIN les Crétois s'écriérent, parlant à Mentor: Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les Mortels, dites-nous donc, qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour nôtre Roi? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit: Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme, qui ne témoignoit aucun empreſſement. (14) C'eſt un Vieillard aſſez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit; on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariſtodeme. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit, que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient; il a paru n'en avoir aucune joie; il a dit, que pour l'un il ne lui ſouhaitoit point les périls de la Royauté; & qu'il aimoit trop ſa patrie, pour conſentir que l'autre regnât jamais. Par là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans, qui a de la vertu, & qu'il ne flatoit point l'autre dans ſes déreglemens. Ma curioſité augmen-

(14) Ce Portrait d'Ariſtodeme eſt celui du Duc de Navailles, dont l'humeur aſſez inflexible, comme il dit lui-même dans ſes Mémoires, n'a jamais pu s'accommoder aux complaiſances qu'il faut avoir pour plaire aux perſonnes à qui l'on eſt ſoumis; ſa vertu ſincere & ennemie de la flaterie l'avoit rendu incommode au Roi dans ſes amours, qui ſuivirent de près ſon mariage; & on lui ordonna à lui & à Madame de Navailles de ſe défaire de leurs charges & de s'éloigner de la Cour. Il ſe retira dans ſes terres de Poitu & d'Angoumois.

tant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu: Il a long-tems porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures: mais ſa vertu ſincere & ennemie de la flaterie, l'avoit rendu incommode à Idomenée; c'eſt ce qui empêcha ce Roi de s'en ſervir dans le ſiege de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſuivre: il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquerir bientôt; il oublia tous ſes ſervices; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers & lâches, qui n'eſtiment que les richeſſes: mais content dans ſa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'Ile, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui: ils s'aiment tendrement; ils ſont heureux par leur frugalité & par leur travail; ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes neceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte; il les inſtruit: il juge tous les differends de ſon voiſinage: il eſt le pere de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le pere, après l'avoir longtems ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voila, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez ſavoir ſi ce recit eſt veritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des Jeux? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſçait la guerre, qui a montré ſon courage, non-ſeulement contre les fleches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté; qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flaterie, qui aime le travail, qui ſçait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte,

faſte, qui ne ſe laiſſe point amolir par un amour aveugle de ſes enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre ; en un mot, un homme qui eſt déja le pere du peuple. Voilà vôtre Roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire regner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il eſt vrai, Ariſtodeme eſt tel que vous le dites ; c'eſt lui qui eſt digne de regner. Les vieillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple ; il parut tranquille : on lui déclara qu'on le faiſoit Roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſiéme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction, ſelon leur merite, comme le reſte des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême (*y*) fut mis par le chef des vieillards, gardes des Loix, ſur la tête d'Ariſtodeme. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodeme nous fit des preſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les Loix de Minos, écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'Hiſtoire de Créte, depuis Saturne & l'âge d'or : il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpeces qui ſont bonnes en Créte, & inconnues dans la Syrie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions nôtre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons ra-

(*y*) *Le Diadême étoit un bandeau, ou une eſpece de petit bonnet, qui ſe lioit ſur la tête avec un linge fort blanc, & que les Rois portoient pour marque de leur dignité.*

meurs

rameurs & d'hommes armez; il y fit mettre des habits pour nous, & des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il, ils voyent une amitié, qui n'eſt fondée que ſur la vertu; un jour ils nous réüniront; & ces Champs fortunez, où l'on dit que les Juſtes jouiſſent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres! En prononçant ces mots, il verſoit des torrens de larmes, & les ſoûpirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui; & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodeme, il nous dit: C'eſt vous qui venez de me faire Roi; ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraye ſageſſe, & que je ſurpaſſe autant en moderation les autres hommes, que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureuſement dans vôtre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe regnant avec ſa chere Penelope. Telemaque, je vous donne un bon vaiſſeau, plein de rameurs & d'hommes armez; ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes, qui perſecutent vôtre mere. O Mentor, vôtre ſageſſe, qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à deſirer pour vous. Allez tous deux; vivez heureux enſemble; ſouvenez-vous d'Ariſtodeme; & ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoûpir de ma vie. Il nous embraſſa; & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent, qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le Mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous les

rivages diſparoiſſoient. Les côtes du Peloponeſe (z) ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête envelopa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe preſenta à nous. O Neptune, c'eſt vous qui excitâtes par vôtre ſuperbe Trident toutes les eaux de vôtre Empire ! Venus, pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon Temple de Cythere, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ſes beaux yeux étoient baignez de larmes : du moins c'eſt ainſi que Mentor, inſtruit des choſes divines, me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouent impunément de ma puiſſance ? Les Dieux mêmes la ſentent ; & ces temeraires Mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon Ile. Ils ſe picquent d'une ſageſſe à toute épreuve ; & ils traitent l'amour de folie,. Avez-vous oublié que je ſuis nee dans vôtre Empire ? Que tardez-vous à enſevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes, que je ne puis ſouffrir ?

A peine avoit elle parlé, que Neptune ſouleva des flots juſqu'au Ciel ; & Venus rit, croyant nôtre naufrage inévitable. Nôtre Pilote troublé s'écria, qu'il ne pouvoit plus reſiſter aux vents, qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers ; un coup de vent rompit nôtre mât ; & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers, qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtez ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs pouſſent de lamentables cris vers le Ciel. J'embraſſe Mentor, & je lui dis : Voici la mort ; il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire périr

(z) *Le Peloponeſe, aujourd'hui la Morée, eſt la partie Meridionale de la Grece. C'eſt une Preſqu'ile attachée a la Grece Septentrionale par l'Iſthme de Corinthe, & baignée ailleurs par le Golfe de Lepante, la mer de Grece & l'Archipel.*

aujourd'hui

aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons, C'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous; il ſeroit inutile de diſputer nôtre vie contre la tempête.

MENTOR me répondit: Le vrai courage trouve toûjours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquilement la mort; il faut, ſans la craindre, faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, ſans chercher le moyen de la conſerver, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſitôt il prend une hache, il acheve de couper le mât, qui étoit déja rompu, & qui, panchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté: il jette le mât hors du vaiſſeau, & s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile ſur ces profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles; de même Mentor non ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquile, ſembloit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pû ne le pas ſuivre encouragé par lui? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous; car nous pouvions nous aſſeoir deſſus: s'il eut falu nager ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées: mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer; alors nous bûvions l'onde amere, qui couloit de nôtre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de diſputer contre les flots, pour ratraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague, haute comme une montagne, venoit paſſer ſur nous; & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente ſecouſſe

couſſe le mât, qui étoit nôtre unique eſperance, ne nous échapât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, auſſi paiſible qu'il eſt maintenant ſur ce ſiege de gazon, me diſoit: Croyez-vous, Telemaque, que vôtre vie ſoit abandonnée aux vents & aux flots? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux décident de tout. C'eſt donc les Dieux, & non pas la mer, qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les Aſtres ſous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flames du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce diſcours, qui me conſoloit un peu; mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous paſsâmes toute la nuit tremblans de froid & demi morts, ſans ſavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaiſer; & la mer mugiſſant reſſembloit à une perſonne, qui ayant été long tems irritée n'a plus qu'un reſte de trouble & d'émotion, étant laſſe de ſe mettre en fureur; elle grondoit ſourdement, & ſes flots n'étoient preſque plus que comme les ſillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu; & les étoiles, qui avoient été ſi long tems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre; & le vent nous en approchoit. Alors je ſentis l'eſperance renaître dans mon cœur; mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons: ſelon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les ſubmergea tous avec le vaiſſeau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous pouſſoit contre des pointes de rochers, qui nous euſſent briſez; mais

nous

nous tâchions de leur preſenter le bout de nôtre mât, & Mentor faiſoit de ce mât ce qu'un ſage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainſi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie; ou nageant ſans peine, nous abordâmes ſur le ſable. C'eſt là que vous nous vîtes, ô grande Déeſſe! qui habitez cette Ile; c'eſt là que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du ſixiéme Livre.

31 MR 64

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM



. ...ntor se precipite avec Telemaque dans la mer .



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

CALYPSO admire Telemaque dans ſes avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans ſon Ile, en l'engageant dans ſa paſſion. Mentor ſoûtient Telemaque par ſes remontrances, contre les artifices de cette Déeſſe, & contre Cupidon, que Vénus avoit amené à ſon ſecours. Neanmoins Telemaque & la Nymphe Eucharis reſſentent bientôt une paſſion mutuelle, qui excite d'abord la jalouſie de Calypſo, & enſuite ſa colere contre ces deux Amans. Elle jure par le Styx que Telemaque ſortira de ſon Ile. Cupidon va la conſoler, & oblige ſes Nymphes à aller brûler un vaiſſeau, fait par Mentor, dans le tems que celui-

celui-ci entraine Telemaque pour s'y embarquer. Telemaque ſent une joie ſecrete de voir brûler ce vaiſſeau. Mentor, qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaiſſeau, qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Telemaque eut achevé ce diſcours, toutes les Nymphes, qui avoient été immobiles, les yeux attachez ſur lui, ſe regardoient les unes les autres. Elles ſe diſoient avec étonnement : Quels ſont donc ces hommes ſi cheris des Dieux ? A-t-on jamais oui parler d'avantures ſi merveilleuſes ? Le fils d'Ulyſſe le ſurpaſſe déja en éloquence, en ſageſſe & en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modeſtie ! mais quelle nobleſſe & quelle grandeur ! Si nous ne ſçavions qu'il eſt le fils d'un Mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus (*a*), pour Mercure (*b*), ou même pour le grand Apollon (*c*). Mais quel eſt ce Mentor, qui paroît un homme ſimple, obſcur, & d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſçai quoi au-deſſus de l'homme.

CALYPSO écoutoit ce diſcours avec un trouble, qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Telemaque, & de Telemaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Telemaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes avantures ; puis tout-à-coup elle

(*a*) *Bacchus, fils de Jupiter & de Semelé fille de Cadmus Roi de Thebes, inventa l'uſage du vin, dont les Poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs, pour faire entendre que ceux qui ſont trop adonnés au vin, en deviennent ſtupides & laſcifs.*

(*b*) *Mercure, fils de Jupiter & de Maia fille d'Atlas, étoit l'interprête & le Meſſager des Dieux : il étoit le Dieu de l'Eloquence, du Commerce & des Larrons.*

(*c*) *Apollon, fils de Jupiter & de Latone, eſt apellé l'inventeur de la Medicine, du Luth, de la Poëſie, & de l'art de deviner : il eſt auſſi Prince des Muſes.*

s'inter-

s'interrompoit elle-même. Enfin ſe levant bruſquement, elle mena Telemaque ſeul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui, ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſous la forme d'un homme. Telemaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; & s'il eut ſçu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu : il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor ; & tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle deſiroit ſçavoir.

Cependant toutes les Nymphes aſſemblées autour de Mentor, prenoient plaiſir à le queſtionner. L'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vû à Damas ; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe, avant le ſiege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur ; & ſes paroles, quoique ſimples, étoient pleines de graces. Calypſo ne les laiſſa pas long tems dans cette converſation : elle revint ; & pendant que les Nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Telemaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu, que les paroles flateuſes de le Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle ſentoit toujours je ne ſçai quoi, qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe jouoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé, qui cache ſon front dans les nuës & qui ſe joüe de la rage des vents, Mentor, immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſperer, qu'elle l'embaraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la verité du fond de ſon cœur. Mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſperances

esperances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échapoit tout-à-coup ; & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flatant Telemaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'esperoit plus de faire parler. Elle employoit ses plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Telemaque ; & une Divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réüssir.

Venus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Telemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Ile de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux témeraires Mortels eussent échappé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes ameres à Jupiter ; mais le Pere des Dieux soûriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Venus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie ; elle vole dans son char attelé de colombes ; elle appelle son fils, & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle lui parla ainsi :

Vois-tu, mon Fils, ces deux hommes, qui mépriſent ta puissance & la mienne ? Qui voudra desormais nous adorer ? Va ; perce de tes flêches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette Ile ; je parlerai à Calypso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se presenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grote.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a mépriſée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'Amour vient lui-même pour vous venger : je vous le laisse : il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui

qui fut nourri par les Nymphes de l'Ile de Naxos *(d)*. Telemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il ſentira bien-tôt ſon pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa après elle une odeur d'ambroiſie, dont tous les bois de Calypſo furent parfumez.

L'AMOUR demeura entre les bras de Calypſo. Quoique Déeſſe, elle ſentit la flame, qui couloit déja dans ſon ſein. Pour ſe ſoulager, elle le donna auſſi-tôt à la Nymphe, qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, helas! dans la ſuite combien de fois ſe repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingenu & plus gracieux que cet Enfant. A le voir enjoué, flateur, toûjours riant, on auroit crû qu'il ne pouvoit donner que du plaiſir : Mais à peine s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on y ſentoit je ne ſai quoi d'empoiſonné. L'enfant malin & trompeur ne careſſoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'oſoit approcher de Mentor, dont la ſeverité l'épouvantoit ; & il ſentoit que cet inconnu étoit invulnerable, enſorte qu'aucune de ſes fleches n'avoit pû le percer. Pour les Nymphes, elles ſentirent bientôt les feux, que cet Enfant trompeur allume ; mais elles cachoient avec ſoin la playe profonde, qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

CEPENDANT Telemaque voyant cet Enfant, qui ſe jouoit avec les Nymphes, fut ſurpris de ſa douceur & de ſa beauté. Il l'embraſſe, il le prend tantôt ſur ſes genoux, tantôt entre ſes bras. Il ſent en lui-même une inquietude, dont il ne peut trouver la cauſe. Plus il cherche à ſe jouer innocemment, plus il ſe trouble & s'amolit. Voyez-vous ces Nymphes ? diſoit-il à Mentor ; combien ſont elles differentes de ces femmes de l'Ile de Cypre, dont la beauté

(d) Ces Nimphes de l'Ile de Naxos, dans la Mer Egée, une des Ciclades, en recompenſe du ſoin qu'elles avoient pris d'élever Bacchus, furent tranſportés au Ciel, & changées en étoiles, qu'on appelle les Iliades.

étoit

étoit choquante à cauſe de leur immodeſtie ? Ces Beautez immortelles montrent une innocence, une modeſtie, une ſimplicité qui charme (15). Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſçavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, & quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

MENTOR lui dit : O Telemaque ! les dangers de l'Ile de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare à ceux, dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice groſſier fait horreur ; l'impudence brutale donne de l'indignation : mais la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux appas trompeurs d'une paſſion, qu'on n'apperçoit que quand il n'eſt preſque plus tems de l'éteindre (16). Fuyez, ô mon cher Telemaque ! fuyez ces Nymphes, qui ne ſont ſi diſcretes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de vôtre jeuneſſe. Mais ſur tout fuyez cet Enfant, que vous ne connoiſſez pas. C'eſt l'Amour, que Venus ſa mere eſt venuë apporter dans cette Ile, pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere : il a bleſſé le cœur de la Déeſſe Calypſo ; elle eſt paſſionnée pour vous ; il a brûlé toutes les Nymphes, qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, preſque ſans le ſçavoir !

(15) C'eſt ainſi à peu près que le Roi parloit pour juſtifier ſon amour pour Mademoiſelle de la Valiere : il fut charmé de ſa modeſtie beaucoup plus que de ſa beauté, & croyant d'abord n'aimer en elle que la vertu, il ſe porta enſuite aux plus grandes extrémitez du vice.

(16) C'eſt auſſi à peu près de cette maniere que la Reine Mere parla à Louïs XIV, pour le guerir de ſa paſſion ; elle alla juſqu'à faire griller, par le conſeil de Madame de Navailles, les avenues des chambres de ſes filles d'honneur & de celles de Madame, pour empêcher le Roi de les aller voir : mais, comme dit Moliere :

——— Les verrouils & les grilles
Sont de foibles garants de la vertu des filles.

TELE-

TELEMAQUE interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette Ile ? Ulyſſe ne vit plus : il doit être depuis long tems enſeveli dans les ondes. Penelope ne voyant revenir ni lui ni moi n'aura pû réſiſter à tant de Prétendans : ſon pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les Amans de Penelope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux aſſurer nôtre perte à nôtre retour.

MENTOR répondit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, & on ſe détourne, de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'eſt plus ingenieux que pour ſe tromper & pour étouffer ſes remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans vôtre Patrie ? Comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte, ne ſe ſont-ils pas tournez tout-à-coup en proſperitez ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers, qui menaçoient vôtre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les deſtinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je ſaurai bien ſortir de cette Ile. Lâche fils d'un pere ſi ſage & ſi genereux, menez ici une vie molle & ſans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les Dieux, ce que vôtre pere crut indigne de lui.

CES paroles de mépris percérent Telemaque juſqu'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri aux diſcours de Mentor : ſa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme ſi ſage, à qu'il devoit tant. Mais une paſſion naiſſante, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, diſoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité, qui m'eſt offerte par

la Déeſſe ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans vôtre patrie, pour revoir Ulyſſe & Penelope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion. Les Dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de vôtre pere, vous ordonnent de quitter cette Ile. L'Amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire ? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe en ce qu'elle ne pourroit finir.

TELEMAQUE ne répondoit à ce diſcours que par des ſoûpirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eut arraché malgré lui de l'Ile. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſevere, qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante ; ſon cœur étoit comme la mer, qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer ; ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes ameres, & pouſſant des cris ſemblables aux mugiſſemens d'un Lion. Il étoit devenu maigre ; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu devorant. A le voir pâle, abatu & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Telemaque. Sa beauté, ſon enjouëment, ſa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il paroiſſoit tel qu'une fleur, qui étant épanoüie le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, & ſe flêtrit peu à peu vers le ſoir ; ſes vives couleurs s'effacent, elle languit, elle ſe deſſeche, & ſa belle tête ſe panche, ne pouvant plus ſe ſoutenir. Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

MENTOR voyant que Telemaque ne pouvoit réſiſter à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué que Calypſo aimoit éperdûment Telemaque, & que Telemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis ;

car

car le cruel Amour pour tourmenter les Mortels fait qu'on n'aime guére la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Telemaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo : J'ai remarqué dans Telemaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vûe en lui ; ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô Déeſſe ! qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

CALYPSO ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put ſe retenir. Ce Telemaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'Ile de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes (17). Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abatu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit (18), & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur (19). Elle ſçut que Telemaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja

(17) Ainſi parloit la Ducheſſe d'Orleans (Henriette d'Angleterre) qui aimoit le Roi, lors-qu'elle vit qu'il s'atachoit à Mademoiſelle de la Valiere, une de ſes filles d'honneur, dont la beauté étoit mediocre. Elle s'en plaignit, à peu près dans les mêmes termes qui ſont raportés ici, au Comte de Guiche & à Mademoiſelle de Montalet qui étoient ſes confidens.

(18) *La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit.* C'eſt au Comte de Guiche, fils aîné du Mareſchal de Gramont, que Madame découvroit les ſiennes.

(19) Un préſent que le Roi fit à ſa Maîtreſſe d'un colier de perles & d'une paire de boucles de diamans d'un grand prix, a acheva de mettre Madame en fureur.

une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les meſures de Telemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout à coup, ne pouvant plus moderer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi :

Est-ce donc ainſi, ô jeune Temeraire ! que tu es venu dans mon Ile, pour échaper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette Ile, qui n'eſt ouverte à aucun Mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinitez de l'Olympe & du Styx ! écoutez une malheureuſe Déeſſe. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton pere, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruel que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miſerable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préferer à l'immortalité ; ou plûtôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouet des flots, ſoit rejetté ſans eſperance de ſepulture ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra auſſi : elle le verra ; elle en aura le cœur déchiré, & ſon deſeſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges & enflamez ; ſes regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne ſçai quoi de ſombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides. Elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage : ſes larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ; la rage & le deſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource ; & à peine en couloit-il quelques unes ſur ſes joues. Sa voix étoit rauque, tremblante & entrecoupée. Mentor obſervoit tous ſes mouvemens, & ne parloit plus à Telemaque. Il le traitoit comme un malade deſeſperé qu'on

qu'on abandonne ; il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion.

TELEMAQUE ſentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

LES Dieux & les Déeſſes de l'Olympe, aſſemblez dans un profond ſilence, avoient les yeux attachez ſur l'Ile de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en ſe jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Ile (20). Minerve, ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

CEPENDANT Eucharis, qui craignoit que Telemaque ne lui échapât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vêtue comme Diane (21). Venus & Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes, en ſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit celle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin, ſe regarda en même tems dans la plus claire de ſes fontaines ; & elle

(20) La Cour de France étoit alors toute en feu : les plus ſages du Conſeil du Roi étoient attentifs, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de la paſſion de ce Monarque, ou des ſages conſeils de la Reine ſa Mere ; mais ils gardoient tous le ſilence, car il n'étoit déja plus permis de parler.

(21) Le Roi aimoit extrêmement la chaſſe, il y menoit les Dames, & il prenoit plaiſir à les voir vêtues en Amazones. Mademoiſelle de la Valiere brilloit beaucoup en cet habit.

eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grote, & parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe? En ſerai-je ? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma beauté à relever la ſienne (22) ? Faudra-t-il que Telemaque en me voyant ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas ; ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſaurai bien les empêcher : Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Telemaque, il le remmenera à Ithaque. Mais que dis-je, & que deviendrai-je, quand Telemaque ſera parti ? où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire ? O cruelle Venus ! Venus ! vous m'avez trompée ; O perfide preſent que vous m'avez fait ! Pernicieux Enfant ! Amour empeſté ! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Telemaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que deſeſpoir. Mes Nymphes ſont revoltées contre moi. Ma Divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Telemaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes ; ta Nymphe le verra ; je te percerai à ſes yeux. Mais je m'égare. O malheureuſe Calypſo ! Que veux tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'eſt moi, qui ai mis le flambeau dans le ſein du chaſte Telemaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaiſirs ! Falloit-il empoiſonner ſon cœur ? Il m'eut quittée. Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien merité. Pars, Telemaque, va-t-en au-delà des mers ; laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſup-

(22) C'eſt à peu près ce que diſoit Madame, lors qu'elle s'aperçut que les viſites que le Roi lui rendoit, n'étoient qu'un prétexte pour voir la Valiere.

porter

porter la vie, ni trouver la mort. Laiſſe-la inconſolable, couverte de honte, deſeſperée avec ton orgueilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grote : mais tout à coup elle ſort impetueuſement : Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle ? Eſt-ce ainſi que vous ſoutenez Telemaque contre le vice, auquel il ſuccombe ? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long tems cette lâche indifference que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulyſſe deshonorer ſon pere, & négliger ſa haute deſtinée ? Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parens ont confié ſa conduite ? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur ; & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau ; c'eſt-là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette Ile. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où ſont tous les inſtrumens neceſſaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un vaiſſeau.

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens, abattit les Peupliers, & mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer. C'eſt que la puiſſance & l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand tems, pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit : d'un côté elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vûe les deux Amans : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faiſoit fremir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eut dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil de Telemaque à la jeune Nymphe.

CEPENDANT Eucharis diſoit à Telemaque d'un ton moqueur : (23) Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! Rien ne peut adoucir ſon auſterité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs ; il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.

CES paroles artificieuſes perçoient le cœur de Telemaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouër le joug (24). Il craignoit de le revoir, & ne répondit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée de part & d'autre dans une contrainte perpetuelle, on revint par un coin de la forêt aſſez voiſin du lieu, où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçut de loin le vaiſſeau achevé : ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage, ſemblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans ſe déroboient ſous elle : une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps : elle fut contrainte de s'appuyer ſur les Nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa (25), en jettant ſur elle un regard terrible.

(23) *Ne craignez-vous point, &c.* C'eſt ainſi que Mademoiſelle Mancini reprochoit au Roi la contrainte dans laquelle la Reine & le Cardinal le tenoient *N'êtes-vous pas le Maître, Sire,* lui dit-elle, *pourquoi n'uſez-vous pas de vôtre autorité ?* Elle ne demandoit qu'à s'affranchir de la tutelle de ſon Oncle, & elle auroit bien ſouhaité que le Roi en eût fait autant.

(24) Peinture naturelle des diſpoſitions du Roi envers le Cardinal, pendant qu'il aimoit ſa Niece ; on le faiſoit obſerver par tout juſques dans ſes divertiſſemens les plus innocens.

(25) *Elle la repouſſa.* Madame en uſa de même envers la Valiere, à qui elle donna tant de dégoûts, que cette fille fut obligée de ſe retirer au Couvent de Chaillot. Mais le Roi l'y alla chercher, & lui fit peu après ſa Maiſon.

TELEMAQUE, qui vit ce vaiſſeau mais qui ne vit point Mentor parce qu'il s'étoit déja retiré ayant fini ſon travail, demanda à la Déeſſe, à qui étoit ce vaiſſeau, & à qui on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre : mais enfin elle dit : C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne ſerez plus embaraſſé par cet ami ſevere, qui s'oppoſe à vôtre bonheur, & qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'eſt fait de moi ! s'écria Telemaque. O Eucharis ! ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous (26). Ces paroles lui échapérent dans le tranſport de ſa paſſion : il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant : mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis rougiſſant & baiſſant les yeux demeuroit derriere, toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon cœur. Telemaque ne ſe comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eut parlé ſi indiſcretement. Ce qu'il avoit fait lui paroiſſoit comme un ſonge, mais un ſonge dont il paroiſſoit confus & troublé.

CALYPSO, plus furieuſe qu'une Lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, & ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grote, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Ile, dit-elle, ô Etrangers, qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi ce jeune inſenſé ; & vous imprudent vieillard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une Déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, ſerment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprens, Telemaque, que tes maux ne

(26) Quand le Roi ſe vit prêt à perdre la Valiere lors de ſes premieres couches, il s'écria devant les Dames qui étoient préſentes : rendez la moi & prenez tout ce que j'ai.

ſont pas finis. Ingrat, tu ne ſortiras de mon Ile, que pour être en proye à de nouveaux malheurs. Je ſerai vengée ; tu regreteras Calypſo, mais en vain. Neptune, encore irrité contre ton pere, qu'il a offenſé en Sicile, & ſollicité par Venus, que tu as mépriſée dans l'Ile de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere, qui n'eſt pas mort ; mais tu le verras ſans le connoître. Tu ne te réüniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouët de la plus cruelle fortune. Va : je conjure les Puiſſances celeſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joie.

AYANT dit ces paroles, ſont eſprit agité étoit déja prêt à prendre des reſolutions contraires. L'amour rappella dans ſon cœur le deſir de retenir Telemaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici : peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo ! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment : te voilà engagée ; & les ondes du Styx, par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſperance. Perſonne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit ſur ſon viſage les Furies peintes ; & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

TELEMAQUE en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'eſt-ce que l'amour ne devine pas ?) & l'horreur de Telemaque redoubla les tranſports de la Déeſſe. Semblable a une Bacchante, qui remplit l'air de ſes hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes les Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Telemaque, à qui elle n'oſe plus parler. La Déeſſe fremit en

la voyant auprès d'elle ; (27) & loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette Nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis (28).

CEPENDANT Telemaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux ; car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder : il verſe un torrent de larmes : il veut parler ; la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage : il ne ſçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai Pere ! ô Mentor ! délivrez moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez-moi de tant de maux : délivrez moi de moi-même, donnez-moi la mort.

MENTOR l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flater ſa paſſion, & lui dit : Fils du ſage Ulyſſe, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore : c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoît point encore, & ne ſçait point ſe défier de ſoi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme, pour vous en montrer toute la profondeur ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'Amour, qui flate pour perdre, & qui ſous une apparence de douceur cache les

(27) *Et loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette Nymphe, &c.* Plus la Valiere témoignoit de ſoumiſſion à Madame, plus cette Princeſſe avoit pour elle d'indignation & de mépris. Il falut que le Roi uſât de ſon autorité pour la faire reſter auprès d'elle juſqu'à ce qu'il lui donnât une Maiſon & un Equipage.

(28) La Valiere avoit naturellement un certain air de langueur que l'affliction rendoit encore plus touchant. Sans être belle, elle avoit les manieres toutes charmantes, & rien ne fit plus d'impreſſion ſur le cœur du Roi, qui étoit fort tendre, que de la voir un jour toute en pleurs ſe plaindre à lui de la dureté avec laquelle Madame la traitoit.

plus affreuſes amertumes. Il eſt venu, cet Enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux & les graces. Vous l'avez vû : il a enlevé vôtre cœur, & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de vôtre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de vôtre temerité : vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſperance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une Furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entredéchirer : & voilà ce que fait le traître Amour, qui paroît ſi doux. Rappellez tout vôtre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir vôtre chere patrie ? Calypſo elle-même eſt contrainte de vous chaſſer ; le vaiſſeau eſt tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette Ile, où la vertu ne peut habiter ?

En diſant ces paroles, Mentor le prît par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Telemaque ſuivoit à peine, regardant toûjours derriere lui : il conſideroit Eucharis, qui s'éloignoit de lui (29). Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beaux cheveux nouez, ſes habits flotans, & ſa noble démarche. Il auroit voulu baiſer les traces de ſes pas. Lors même qu'il la perdit de vûe, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix ; quoiqu'abſente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ſes yeux ; il croyoit même parler à elle, ne ſachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor : Je ſuis réſolu de vous ſuivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux

(29) *Il conſideroit Eucharis qui s'éloignoit de lui, &c.* Lorſque la Mancini, mariée au Conneſtable Colonne, s'éloigna de la Cour, le Roi ne la vit partir qu'à regret. Cette Deſcription eſt une peinture naturelle de ce qui lui arriva en cette occaſion.

mourir

mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plûtôt de vivre que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon pere ! ou laiſſez-moi cette derniere conſolation qui eſt ſi juſte, où arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette Ile, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu ; & je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor. Vôtre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas (30). Vous croyez être tranquile, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : Vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fiévre rend frénetique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Telemaque ! vous étiez prêt à renoncer à Penelope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez regner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en vôtre faveur. Vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis (31) ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'eſt-ce

(30) *Vôtre paſſion eſt ſi furieuſe que vous ne la ſentez pas, &c.* Les Lettres du Cardinal Mazarin au Roi ſont pleines de ſemblables reproches. Le Roi ne ſentoit point ſon état : il ſe déguiſoit à lui-même ſa paſſion ſous les couleurs de l'amitié la plus pure, & il n'en ſentit toute la force que quand il falut ſe ſeparer de celle qui en étoit l'objet.

(31) *Vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis.* Le Cardinal parloit ainſi au Roi, le voyant prêt à renoncer à tous les avantages de ſon mariage avec l'Infante, & de ſacrifier ſa gloire & ſa Couronne à la Mancini.

donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſports ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi (32); mais je déplore vôtre aveuglement. Fuyez, Telemaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir ; mais à fuir ſans déliberer, & ſans donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derriere ſoi. (33) Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coutez depuis vôtre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à vôtre perte ; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler ; la mere qui vous mit au monde ſouffroit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tû, j'ai devoré ma peine. J'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils, ſoulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Telemaque que j'ai perdu ; rendez-vous a vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

PENDANT que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer ; & Telemaque, qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toûjours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Telemaque de ſon Egide, & répandant autour de

(32) *Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi.* C'eſt ce que le Cardinal écrivit un jour au Roi, qui étoit extremement piqué d'une de ſes lettres, où il ſembloit l'accuſer de mauvaiſe foi.

(33) *Vous n'avez pas oublié, &c.* Il ſemble en liſant cela & tout le reſte de cette page, qu'on liſe les Lettres du Cardinal Mazarin au Roi ſur ſa paſſion pour ſa niece, ſur tout celle où il le menace de l'abandonner & de ſe retirer en Italie, s'il ne rompt ce commerce qui le deshonoroit.

lui

lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Ile. Enfin ils arrivérent dans un endroit de l'Ile où le rivage de la mer étoit eſcarpé. C'étoit un rocher toûjours battu par l'onde écumante. Ils regardérent de cette hauteur ſi le vaiſſeau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'AMOUR étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu non ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Telemaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypſo errante dans les ſombres forêts : elle ne put le voir ſans gémir, & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les playes de ſon cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible Mortel, qui eſt captif dans vôtre Ile. Pourquoi le laiſſez-vous ſortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux écouter tes pernicieux conſeils : c'eſt toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Telemaque. Jupiter même le pere des Dieux avec toute ſa puiſſance n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Telemaque, ſors de mon Ile : ſors auſſi, pernicieux Enfant ; tu m'as fait plus de mal que lui.

L'AMOUR eſſuyant ſes larmes, fit un ſoûris moqueur & malin. En verité, dit-il, voilà un grand embarras ; laiſſez-moi faire, ſuivez vôtre ſerment, ne vous oppoſez point au départ de Telemaque. Ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le deſſein de brûler ce vaiſſeau, que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a ſurpris, ſera inutile. Il ſera ſurpris lui-même à ſon tour, & il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Telemaque.

CES paroles flateuſes firent gliſſer l'eſperance & la joie juſqu'au fond des entrailles de Calypſo. Ce qu'un Zephir fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau, pour délaſſer les

les troupeaux languiſſans que l'ardeur de l'Eté conſume, ce diſcours le fit pour appaiſer le deſeſpoir de la Déeſſe. Son viſage devint ſerein, ſes yeux s'adoucirent, les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle ſourit, elle flata le folâtre Amour, & en le flatant elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'AMOUR content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les Nymphes, qui étoient errantes & diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du Berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit : Telemaque eſt encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le temeraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſitôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles fremiſſent, elles pouſſent des hurlemens, elles ſecouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flâme vole, elle devore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec & enduit de réſine ; des tourbillons de fumée & de flâme s'élevent dans les nuës.

TELEMAQUE & Mentor apperçoivent ce feu de deſſus le rocher : & en entendant les cris de Nymphes, Telemaque fut tenté de s'en réjouir ; car ſon cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de tems en tems de deſſous la cendre, & qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Telemaque, engagé dans mes liens. Il ne nous reſte plus aucune eſperance de quitter cette Ile.

MENTOR vit bien que Telemaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, & qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaiſſeau arrêté, qui n'oſoit approcher de l'Ile, parce que tous les Pilotes connoiſſoient que l'Ile de Calypſo étoit inacceſſible à tous les Mortels. Auſſi-tôt le ſage Mentor pouſſant Telemaque, qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Telemaque ſurpris de cette violente chûte, but l'onde amere,

& devint le jouët des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor, qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'Ile fatale.

Les Nymphes, qui avoient crû les tenir captifs, pouſſérent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable rentra dans ſa grote, qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour, qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défait, s'éleva au milieu de l'air en ſecoüant ſes aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mere l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A meſure que Telemaque s'éloignoit de l'Ile, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire, faute d'experience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere, que les Dieux m'ont aimé en me donnant vôtre ſecours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

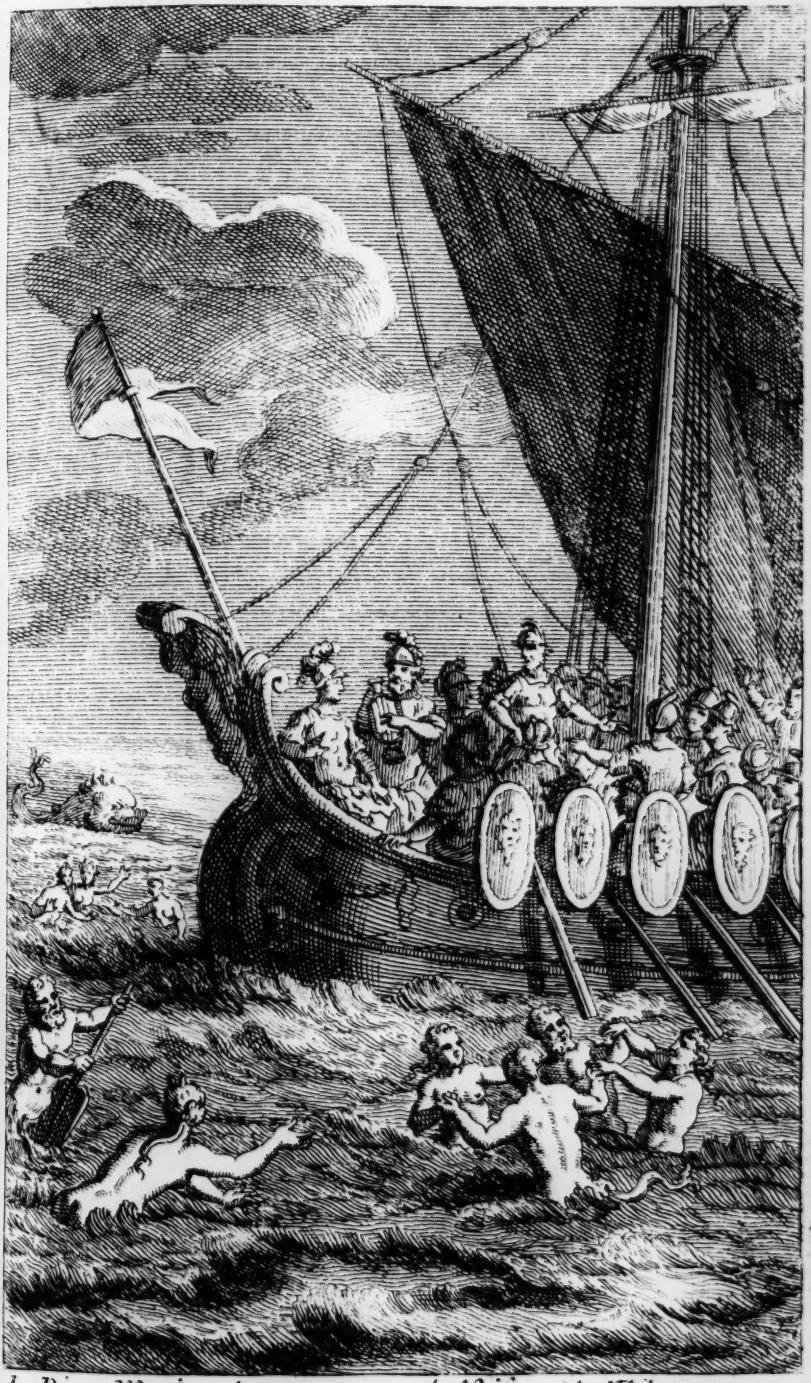
Fin du ſeptiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

ADOAM frere de Narbal commande le vaiſſeau Tyrien, où Telemaque & Mentor ſont reçûs favorablement. Ce Capitaine reconnoiſſant Telemaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Aſtarbé, puis l'élévation de Baleazar, que le Tyran ſon Pere avoit diſgracié à la perſuaſion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Telemaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de ſon chant aſſemble autour du vaiſſeau les Tritons, les Néreïdes, & les autres Divinitez de la mer. Mentor prenant une Lyre, en joüe beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte enſuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, & les autres beautez



Les Dieux Marins chantent autour du Vaisseau de Telemaque

BRITISH
31 MR64
MUSEUM

beautez de ce païs, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande ſimplicité de mœurs.

LE vaiſſeau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaiſſeau Phenicien, qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vû Telemaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut aſſez près du vaiſſeau pour faire entendre ſa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant ſa tête au deſſus de l'eau: Phéniciens ſi ſecourables à toutes les nations, ne refuſez pas la vie à deux hommes, qui l'attendent de vôtre humanité. Si le reſpect des Dieux vous touche, recevez-nous dans vôtre vaiſſeau: nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit: Nous vous recevrons avec joie; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. Auſſitôt on les reçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus reſpirer, ils demeurérent immobiles; car ils avoient nagé longtems & avec effort pour réſiſter aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appeſantis par l'eau, qui les avoit pénétrez, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empreſſez autour d'eux, vouloient ſavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit: Comment avez-vous pû entrer dans cette Ile, d'où vous ſortez? Elle eſt, dit on, poſſédée par une Déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y borde. Elle eſt même bordée de rochers affreux, contre leſquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher ſans faire naufrage.

MENTOR répondit: Nous y avons été jettez; nous ſommes Grecs; nôtre patrie eſt l'Ile d'Ithaque, voiſine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez

pas

pas relâcher en Ithaque, qui eſt ſur vôtre route, il nous ſuffiroit que vous nous menaſſiez dans l'Epire: nous y trouverons des amis, qui auront ſoin de nous faire faire le court trajet qui nous reſtera; & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

AINSI c'étoit Mentor qui portoit la parole; & Telemaque gardant le ſilence, le laiſſoit parler; car les fautes qu'il avoit faites dans l'Ile de Calypſo, augmentérent beaucoup ſa ſageſſe. Il ſe défioit de lui-même; il ſentoit le beſoin de ſuivre toûjours les ſages conſeils de Mentor; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

LE Commandant Phenicien arrêtant ſes yeux ſur Telemaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vû; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vû: vôtre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frapé; mais je ne ſçai où je vous ai vû: vôtre memoire aidera peut-être à la mienne.

TELEMAQUE lui répondit avec un étonnement mêlé de joye: Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon régard. Je vous ai vû, je vous reconnois: mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phenicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout à coup: Vous êtes Telemaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revînmes d'Egypte. Je ſuis ſon frere, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent. Je vous laiſſai entre ſes mains après l'expedition d'Egypte. Il me falut aller au delà de toutes les mers dans la fameuſe (e) Betique, auprès des

(e) *La Betique étoit une partie de l'Eſpagne, qui comprenoit les Provinces nommées aujourd'hui l'Andalouſie & la Grenade: elle étoit au delà de toutes les mers pour les Anciens, qui n'en connoiſſoient point d'autres que la Mediterranée, & les parties de l'Océan qui baignent l'Europe.*

Co-

Colomnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir, & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Telemaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joye de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me ſera toûjours ſi cher! Eſt-il toûjours à Tyr? Ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbare Pygmalion? Adoam répondit en l'interrompant: Sachez, Telemaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'Iſle d'Ithaque avant que d'aller en Epire; & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit, commençoit à ſoufler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames: auſſi-tôt il prit à part Telemaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Telemaque, ſatisfaire vôtre curioſité. Pygmalion n'eſt plus; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui. Les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautez, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal. Les méchans ne croyoient pouvoir aſſurer leurs vies qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien, qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses Gardes mêmes étoient plus expoſez que les autres. Comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, & ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſeureté. Ainſi à force de chercher ſa ſeureté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie, étoient dans un peril continuel par ſa défiance, & ils ne pouvoient ſe tirer d'un

état

état ſi horribile, qu'en prévenant par la mort du Tyran ſes cruels ſoupçons.

L'Impie Aſtarbé, dont vous avez ouï parler ſi ſouvent, fut la premiere à réſoudre la perte du Roi. Elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar; elle eſpera, de le mettre ſur le trône. Pour réüſſir dans ce deſſein, elle perſuada au Roi que l'aîné de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſucceder à ſon pere, avoit conſpiré contre lui. Elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux Roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond, nommé Baleazar, fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les mœurs & les ſciences de la Grece; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au Roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontens. A peine fût-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit; ils ſe ſauvérent en nageant juſques à des barques étrangeres qui les attendoient, & ils jettérent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorez que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme: c'étoit l'amour, qui l'aveugloit juſques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour, & à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir.

Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration: mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un, par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aſſuré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon Palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repas; (34) il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table. Il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers; mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage: il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemées & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne bûvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon Palais, dont il gardoit toûjours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle; il la faiſoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eut aucune eſperance de vivre plus longtems que lui. Mais elle prit du contrepoiſon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le Roi.

(34) Le défiant Cromwel prenoit toutes les précautions poſſibles pour éviter le poiſon qu'il craignoit, & telle fut ſon adreſſe à cacher cette défiance, qu'il la fit paſſer pour frugalité.

Voici comme elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille, dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi, qui croyoit toûjours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe retire; le Roi demeure interdit, & ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flâte & le preſſe de manger; elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la premiere; elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé, qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, & à pouſſer des cris lamentables : elle embraſſoit le Roi mourant, elle le tenoit ſerré entre ſes bras ; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuiſées, & qu'il étoit comme agoniſant; dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle paſſa des careſſes & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle ſe jetta ſur lui, & l'étoufa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'Anneau Royal, lui ôta le Diadême, & fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de ſuivre ſa paſſion, & que ſon amant ſeroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſez à lui plaire, étoient des eſprits bas & mercenaires, qui étoient incapables d'une ſincere affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Aſtarbé s'étoit attirez. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun pour ſa propre ſûreté deſiroit qu'elle périt.

CEPENDANT tout le Palais eſt plein d'un tumulte affreux; on entend par tout les cris de ceux qui diſent: Le Roi eſt mort. Les uns ſont effrayez, les autres courent aux armes. Tous paroiſſent en peine des ſuites; mais ravis de cette nouvelle. La Renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande Ville de Tyr, & il ne ſe trouve pas un ſeul homme qui regrette le Roi: ſa mort eſt la délivrance & la conſolation de tout le peuple.

NARBAL, frappé d'un coup ſi terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en ſe livrant à l'impie Aſtarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monſtrueux, que d'être, ſelon le devoir d'un Roi, le pere de ſon peuple. Il ſongea au bien de l'Etat, & ſe hâta de rallier tous les gens de bien pour s'oppoſer à Aſtarbé, ſous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

NARBAL ſavoit que Baleazar ne fut point noyé, quand on le jetta dans la mer. Ceux qui aſſûrérent à Aſtarbé qu'il étoit mort, parlérent ainſi, croyant qu'il l'étoit: mais à la faveur de la nuit il s'étoit ſauvé en nageant; & des Marchands de Créte touchez de compaſſion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas oſé retourner dans le Royaume de ſon pere, ſoupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalouſie de Pygmalion, que les artifices d'Aſtarbé. (35) Il demeura longtems errant & traveſti ſur les bords de la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laiſſé. Il fut même obligé de garder un troupeau pour

(35) Baleazar eſt ici la figure de Charles II. Roi d'Angleterre, qui, après la mort de ſon pere, & après avoir perdu contre Cromwel la bataille de Worceſter, ſe refugia en France, non ſans avoir été longtems errant ſur les bords de la mer, où il n'évita d'être reconnu qu'à la faveur de pluſieurs déguiſemens,

gagner

gagner ſa vie. Enfin il trouva moyen de faire ſavoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier ſon ſecret & ſa vie à un homme d'une vertu ſi éprouvée. Narbal maltraité par le pere, ne laiſſa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ſes interêts: mais il n'en prit ſoin que pour l'empêcher de manquer jamais a ce qu'il devoit à ſon pere, & il l'engagea à ſouffrir patiemment ſa mauvaiſe fortune.

BALEAZAR avoit mandé à Narbal: Si vous jugez que je puiſſe vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai auſſitôt qu'il ſera tems de vous aller joindre. (36) Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baleazar: il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la ſienne propre; tant il étoit difficile de ſe garantir des recherches rigoureuſes de Pygmalion. Mais auſſitôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ſes crimes, Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baleazar. Baleazar partit auſſitôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la Ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccederoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi ſon pere, qui étoit haï univerſellement, mais à cauſe de ſa douceur & de ſa moderation. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſçai quel éclat, qui relevoit toutes ſes bonnes qualitez, & qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

(37) NARBAL aſſembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le Conſeil, & les Prêtres de la

(36) Le General Monk attendit la mort de Cromwel pour exécuter ce qu'il meditoit depuis longtems en faveur de Charles II. alors ſe voyant la force en main, il envoya avertir ce Prince qui s'étoit rendu à Breda. Le reſte du récit convient parfaitement à ce qui lui arriva à ſon retour à Londres.

(37) Le rétabliſſement de Charles II. ſe fit de même par une deliberation libre du Parlement.

grande

grande Déeſſe de Phenicie. Ils ſaluérent Baleazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Herauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Aſtarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche & infame Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion l'avoient abandonnée; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne ſouhaitent point de les voir en credit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſeroient de l'autorité, & quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils eſperent trouver en eux de la modération, & de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ſes crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le ſupplice.

On força le Palais: ces Scelerats n'oſérent pas réſiſter long tems, & ne ſongérent qu'à s'enfuir. Aſtarbé deguiſée en eſclave voulut ſe ſauver; mais un ſoldat la reconnut: elle fut priſe, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la bouë; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baleazar, eſperant de l'éblouïr par ſes charmes, & de lui faire eſpérer qu'elle lui découvriroit des ſecrets importans. Baleazar ne put refuſer de l'écouter. D'abord elle montra avec ſa beauté une douceur & une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irritez. Elle flata Baleazar par les loüanges les plus délicates & les plus inſinuantes; elle lui repreſenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux comme ſi elle les eut ſincerement adorez; elle verſa des torrens de larmes; elle ſe jetta aux genoux du nouveau Roi: mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects & odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnez. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygma-

lion, & d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire Roi au préjudice de Baleazar. Elle ajoûta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune Prince: elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu: elle eſperoit de trouver dans le cœur de Baleazar la même défiance & les mêmes ſoupçons, qu'elle avoit vûs dans celui du Roi ſon pere. Mais Baleazar ne pouvoit plus ſouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en priſon: les plus ſages vieillards furent commis pour examiner toutes ſes actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoiſonné & étoufé Pygmalion. Toute la ſuite de ſa vie parut un enchaînement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condamner au ſupplice qui eſt deſtiné à punir les plus grands crimes dans la Phenicie, c'eſt d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſperance, elle devint ſemblable à une Furie ſortie de l'enfer; elle avala du poiſon, qu'elle portoit toûjours ſur elle pour ſe faire mourir en cas qu'on voulût lui faire ſouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur; ils voulurent la ſecourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement: on lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irritez: au lieu de témoigner la confuſion & le repentir que ſes fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour inſulter aux Dieux.

La rage & l'impieté étoient peintes ſur ſon viſage mourant; on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes; toutes ſes graces étoient effacées; ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulſif agitoit ſes lévres, & tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout ſon viſage tiré & retreci faiſoit des grimaces hideuſes; une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps: quelque-

fois

fois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses Manes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes (*f*) puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percez ; où Ixion (*g*) tourne à jamais ſa rouë ; où Tantale (*h*) brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lévres ; où Siſyphe (*i*) roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe ; & où Titie (*k*) ſentira éternellement, dans ſes entrailles toûjours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

BALEAZAR delivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par inombrables ſacrifices. (38) Il a commencé ſon regne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui

(*f*) *Les Danaïdes étoient cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, mariées à autant de fils d'Egiſthus leurs couſins, qui tuerent leurs maris en une nuit, excepté Hipermneſtre qui ſauva Lincée. Les Poëtes feignent que dans les Enfers elles travaillent ſans ceſſe à remplir d'eau des tonneaux percés.*

(*g*) *Ixion, fils de Phlegias Roi de Theſſalie, voulant joüir de Junon, embraſſa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut enſuite précipité dans les Enfers, où l'on feint qu'il tourne ſans ceſſe une rouë.*

(*h*) *Tantale, fils de Jupiter & de la Nymphe Flore, aiant preparé un feſtin aux Dieux, voulut éprouver leur Divinité. Pour cela il leur fit ſervir un plat rempli des membres de ſon fils Pelops qu'il avoit coupé en piéces. Jupiter aiant reconnu ce crime, foudroïa Tantale & le précipita dans les Enfers, où l'on feint qu'il ſouffre une faim & une ſoif éternelle.*

(*i*) *Siſiphe, fils d'Eole, faiſoit le métier de voleur dans l'Attique, où il fut tué par Theſée. La Fable lui fait rouler, dans les Enfers, un gros caillou du pié d'une montagne juſqu'au haut, d'où il retombe ſans ceſſe.*

(*k*) *Titie, fils de Jupiter & d'Elara, aiant voulu forcer Latone, fut tué par Apollon à coups de fléches, & précipité dans les Enfers, où un vautour lui ronge le cœur, qui renait ſans ceſſe.*

(38) *Il a commencé ſon regne, &c.* Tout ce qui ſuit convient aſſez au Roi Charles II. qui, inſtruit par ſes propres malheurs & par ceux de ſon pere, avoit apris à uſer de moderation.

languiſſoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſedant les cœurs, il poſſede plus de treſors que ſon pere n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle; car il n'y a aucune famille, qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité. Ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ce précautionner pour la ſûreté de ſa vie; car il a toûjours autour de lui la plus ſûre garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon Roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui. Il craint de charger trop ſes peuples; ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens. Il les laiſſe dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens; car ils ſont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phenicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune Roi, qu'elle doit tant de proſperitez.

NARBAL gouverne ſous lui. O Telemaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joye vous combleroit-il de preſens? Quel plaiſir ſeroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans vôtre patrie? Ne ſuis je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'Ile d'Ithaque mettre ſur le trône le fils d'Ulyſſe, afin qu'il y regne auſſi ſagement que Baleazar regne à Tyr.

APRE`S qu'Adoam eut ainſi parlé, Telemaque charmé de l'hiſtoire que ce Phenicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans ſon malheur, l'embraſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda

demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'Ile de Calypſo. Telemaque lui fit à ſon tour l'hiſtoire de ſon départ de Tyr; de ſon paſſage dans l'Ile de Cypre; de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Créte; des Jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite Idomenée; de la colere de Venus; de leur naufrage; du plaiſir avec lequel Calypſo les avoit reçus; de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes Nymphes; & de l'action de Mentor, qui avoit jetté ſon ami dans la mer dès qu'il vit le vaiſſeau Phenicien.

APRE'S ces entretiens Adoam fit ſervir un magnifique repas; & pour témoigner une plus grande joie, il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit jouïr. Pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Pheniciens vêtus de blanc & couronnez de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flutes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de ſa voix & de ſa lyre, dignes d'être entenduës à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Nereïdes, toutes les Divinitez qui obéïſſent à Neptune, les monſtres marins mêmes ſortoient de leurs grottes humides & profondes, pour venir en foule autour du vaiſſeau, charmez par cette mélodie. Une troupe de jeunes Pheniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danſérent longtems les danſes de leur païs, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece. De tems en tems des trompettes faiſoient retentir l'onde juſqu'aux rivages éloignez. Le ſilence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune répandue ſur la face des ondes, le ſombre azur du Ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

TELEMAQUE d'un naturel vif & ſenſible goûtoit tous ces plaiſirs; mais il n'oſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'Ile de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt promte à s'enflamer,

tous les plaiſirs, même les plus innocens, lui faiſoient peur ; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor ; il cherchoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

MENTOR étoit bien aiſe de le voir dans cet embarras, & ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin, touché de la moderation de Telemaque, il lui dit en ſoûriant : Je comprens ce que vous craignez : vous êtes loüable de cette crainte ; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amoliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent ; & que vous goûtiez en vous poſſedant ; mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux & moderez, qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez, avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouiſſez-vous, Telemaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtere ni d'affecté : c'eſt elle, qui donne les vrais plaiſirs ; elle ſeule les ſçait aſſaiſonner pour les rendre purs & durables ; elle ſçait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & ſérieuſes ; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

EN diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit ; ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur : tout le monde eut apperçu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eut enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque choſe de ce chant divin : on craignoit toûjours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur effeminée ;

efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, Pere & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'Univers. Puis il repreſenta Minerve, qui ſort de ſa tête, c'eſt-a-dire, la ſageſſe que ce Dieu forme au dedans de lui-même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces veritez d'une voix ſi touchante, & avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans que ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe *(l)*, qui devenant folement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis *(m)*, qu'un ſanglier dechira, & que Venus, paſſionnée pour lui, ne put ranimer en faiſant au ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écoutérent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun ſentoit je ne ſçai quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Pheniciens étonnez ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit, C'eſt Orphée ; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il apprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbere *(n)*, qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit : Non, c'eſt Linus fils d'A-

(l) Narciſſe étoit un jeune homme fort beau, fils de Cephiſe & de Liriope, qui mépriſa Echo & les autres Nimphes qui l'aimoient. Le reſte de ſon avanture eſt décrit dans cette page.

(m) Adonis étoit fils de Cinira Roi de Cypre & de Mirrha. Il fut fort aimé de Venus, qui le changea en Anemone rouge après ſa mort.

(n) Cerbere, chien à trois têtes que les Poëtes mettent à l'entrée des Enfers.

pollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même. Telemaque n'étoit guere moins ſurpris que les autres; car il ignoroit que Mentor ſçut avec tant de perfection chanter & jouër de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor : Mais il rougit en le loüant, & il ne put achever ſon diſcours. Mentor, qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eut voulu l'interrompre, & tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé; car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Telemaque dit à Adoam: Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Betique depuis que nous fumes partis d'Egypte. La Betique eſt un païs dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux païs, digne de vôtre curioſité, & qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſitôt il commença ainſi :

Le fleuve Betis coule dans un païs fertile & ſous un ciel doux, qui eſt toûjours ſerein. Le païs a pris le nom de ce fleuve qui ſe jette dans le grand Ocean, aſſez près des Colomnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuſe rompant ſes digues ſépara autrefois la terre de Tarſis d'avec la grande Affrique. (39) Ce païs ſemble avoir conſervé les délices (o) de l'âge d'or. Les hyvers y

(39) *Ce païs, &c.* Tout ceci s'entend à la lettre de l'Eſpagne, dont on trouve de pareilles deſcriptions dans les Auteurs anciens.

(o) *L'âge d'or étoit attribué au Regne de Saturne, parce que de ſon tems Janus aporta au monde ce ſiecle fortuné où la terre, ſans être cultivée, produiſoit toute ſorte de biens. Aſtrée, c'eſt-à-dire la Juſtice, régnoit ici bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié. Ce tems ne convient qu'à celui que nos premiers Parens paſſerent dans le Paradis terreſtre.*

ſont

ſont tiedes, & les rigoureux Aquilons n'y ſouflent jamais. L'ardeur de l'Eté y eſt toûjours temperée par des zephirs refraîchiſſans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux Hymen du Printems & de l'Automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins y ſont bordez de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, & d'autres arbres toûjours verds & toûjours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux, qui fourniſſent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans ce beau païs. Mais les habitans ſimples, & heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or & l'argent parmi leurs richeſſes ; ils n'eſtiment que ce qui ſert veritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire nôtre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employez aux mêmes uſages que le fer, par exemple, pour des ſocs de charuë. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoye. Ils ſont preſque tous Bergers où Laboureurs. On voit en ce païs peu d'artiſans, car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux veritables néceſſitez des hommes ; encore même la plûpart des hommes en ce païs étant adonnez à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pas d'exercer les arts néceſſaires à leur vie ſimple & frugale.

Les femmes filent cette belle laine, & en font des étofes fines, & d'une merveilleuſe blancheur ; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur eſt facile ; car on ne vit en ce païs que de fruits, ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legere chauſſûre pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans : elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'ecorces

d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, & tiennent les maiſons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits ſont aiſez à faire ; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piece d'étofe fine & legere, qui n'eſt point taillée, & que chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne ſe ſervent-ils guére du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'Architecture leur ſont inutiles ; car ils ne bâtiſſent jamais de maiſon. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eſtimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez, ils les déteſtent comme des inventions de la vanité & de la moleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étofes ornées de broderies & de pierres précieuſes, des parfums exquis, des mets délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme ; ils répondent en ces termes : Ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes ; ce ſuperflu amolit, enyvre, tourmente ceux qui le poſſedent ; il tente ceux qui en ſont privez, de vouloir l'acquerir par l'injuſtice & par la violence. Peut-on nommer Bien, un ſuperflu qui ne ſert qu'a rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce païs ſont-ils plus ſains & plus robuſtes que nous ? Vivent-ils plus long-tems ? Sont-ils plus unis entre eux ? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquile, plus gaie ? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toûjours

toûjours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice ; incapables des plaiſirs purs & ſimples, puiſqu'ils ſont eſclaves de tant de fauſſes neceſſitez, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'EST ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de nôtre politeſſe, & il faut avouër que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres ; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le veritable Roi. Le pere de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaiſe action ; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéïſſance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée *(p)*, qu'on dit qui eſt retirée dans le Ciel, eſt encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux ; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs ; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres & ſi moderez n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau païs tranſporte ſes tentes d'un lieu à autre, quand elle a conſumé les fruits, & épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'interêts à ſoûtenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes & des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union & cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux.

(p) Aſtrée étoit fille de Jupiter & de Themis. Après avoir habité ſur la terre durant tout l'âge d'or, elle s'en retourna au Ciel dès que les hommes commencerent à ſe corrompre.

ON

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'experience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommez en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce païs cheri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquerans, qui subjuguent les grands Empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison & suivant la justice! Mais (40) pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de s'assujetter à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pere & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre tres-miserable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un Conquerant est un homme que les Dieux, irritez contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colere, pour ravager

(40) *Pourquoi prendre plaisir à gouverner les peuples malgré eux? &c.* Ces paroles & tout ce qui suit, conviennent encore très-bien à l'usurpation de Cromwel, qui, sous le titre de Protecteur, tint si longtems les Anglois dans l'esclavage.

les

les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misère, le desespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui, qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands Conquerans, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordez, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils dévroient seulement arroser.

Apre`s qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Telemaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? (41) Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux: mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes: C'est une espece de poison, disent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs forces sans le vin, dont l'effet est de perdre les bonnes mœurs.

Telemaque disoit ensuite: Je voudrois bien savoir quelles loix réglent les mariages dans cette Nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme; il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce païs dépend autant de

(41) *Ils n'ont garde d'en boire.* Ceci & tout ce qui suit, doit s'entendre des Anglois par contreverité. Il est vrai qu'ils mangent le raisin comme les autres fruits, mais ils sont bien éloignés de craindre le vin comme le corrupteur des hommes.

leur

leur fidelité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidelité pour leurs maris. (42) Jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles & agréables; mais ſimples, modeſtes & laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, féconds, ſans tache. Le mari & la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps différens. Le mari & la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques. Le mari régle toutes les affaires du dehors; la femme ſe renferme dans ſon ménage. Elle ſoulage ſon mari; elle paroît n'être faite que pour lui plaire. Elle gagne ſa confiance, & le charme moins par ſa beauté que par ſa vertu. Le vrai charme de leur ſocieté dure autant que leur vie. La ſobrieté, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de ſix-vingts ans, qui ont encore de la gayeté & de la vigueur.

Il me reſte, ajoûtoit Telemaque, à ſavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voiſins. (43) La nature, dit Adoam, les a ſéparez des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par des hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres Nations ne pouvant s'accorder enſemble, les ont pris pour juges de leurs differends, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils diſputoient entre eux. Comme cette ſage Nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle. Ils rient, quand on

(42) *Jamais peuple ne fut ſi honnête ni ſi jaloux de la pureté.* Les Anglois ſont ſi peu jaloux, qu'il n'y a peut-être pas de peuples parmi leſquels les femmes ſoient plus libres. Les Angloiſes ſont belles & agréables; mais elles ſavent parfaitement l'art de faire valoir leur beauté.

(143) *La nature les a ſeparés, &c.* C'eſt-là préciſément la ſituation l'Angleterre, dont les Rois ont été ſouvent les Arbitres des autres Princes de l'Europe, comme il paroit par l'Hiſtoire.

leur

leur parle des Rois qui ne peuvent régler entre eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, diſent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toûjours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il reſtera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voiſins, qui viendroient s'en ſaiſir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent eſperer de s'en faire craindre; c'eſt pourquoi ils les laiſſent en repos. (44) Ce peuple abandonneroit ſon païs, ou ſe livreroit à la mort, plûtôt que d'accepter la ſervitude. Ainſi il eſt autant difficile à ſubjuguer, qu'il eſt incapable de vouloir ſubjuguer les autres. C'eſt ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voiſins.

ADOAM finit ce diſcours, en racontant de quelle maniere les Pheniciens faiſoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, diſoit-il, furent étonnez quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers, qui venoient de ſi loin: ils nous laiſſérent fonder une ville dans l'Ile (q) de Gades. Ils nous reçûrent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner liberalement tout ce qui leur reſteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage. En effet, ils nous en envoyérent un riche préſent. C'eſt un plaiſir pour eux que de donner aux étrangers leur ſuperflu.

POUR leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous

(44) *Ce peuple abandonneroit &c. plûtôt que d'accepter la ſervitude.* Les Anglois ſacrifient tout à l'amour de la liberté: il n'y a qu'une ſi juſte cauſe qui puiſſe excuſer certaines violences.

(q) *C'eſt Cadix, comme on l'a déja remarqué.*

les

les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient guére ſages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni ſatisfaire à aucun vrai beſoin. Ne creuſez point, nous diſoient-ils, ſi avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits, qui valent mieux que l'or & que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoûtiennent leur vie.

Nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur païs dans la Phenicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent a vivre comme nous. Ils apprendroient, nous diſoient-ils, à avoir beſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenues néceſſaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoûtume enfin au beſoin d'être toûjours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art; mais ils croyent que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-là, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur païs ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? Ce qui ſuffit au beſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour aſſouvir l'avarice des marchands, & pour flater les paſſions des autres hommes.

Telemaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, & ſe réjouïſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui ſuivant la droite nature fût ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes

tieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages! Nous ſommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être veritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du huitiéme Livre.

31 MR 64

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

VENUS *toûjours irritée contre Telemaque en demande la perte à Jupiter : mais les Deſtinées ne permettant pas qu'il périſſe, la Déeſſe va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduiſoit : ils employent une Divinité trompeuſe pour ſurprendre le Pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idomenée reçoit Telemaque dans ſa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un ſacrifice à Jupiter pour le ſuccès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur conſultant les entrailles des victimes, fait tout eſperer*



Vn Sacrificateur consulte les Entrailles des Victimes.

BRITISH
31 MR 64
EUM

à Idomenée, & lui fait entendre qu'il devra ſon bonheur à ſes deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Telemaque & Adoam s'entretenoient de la ſorte, oubliant le ſommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de ſa courſe, une Divinité ennemie & trompeuſe les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Pheniciens, ne pouvoit ſupporter plus long tems que Telemaque eut échapé à la tempête, qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Ile de Calypſo. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit aiant vaincu l'Amour & tous ſes charmes. Dans les tranſports de ſa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Ile de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux, où Telemaque avoit mépriſé ſon Empire. Elle mont vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblez auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les aſtres qui roulent ſous leurs pieds ; ils voyent le Globe de la Terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des goutes d'eau, dont ce morceau de bouë eſt un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable, qui couvre la ſurface de cette bouë. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis, qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de bouë. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinitez, que miſere & foibleſſe.

C'EST dans cette demeure ſi élevée au deſſus de la Terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile ; ſes yeux percent juſques dans l'Abîme, & éclairent juſques dans les derniers

derniers replis des cœurs : ſes regards doux & ſerains répandent le calme & la joie dans tout l'Univers. Au contraire quand il ſecouë ſa chevelure, il ébranle le Ciel & la Terre. Les Dieux mêmes, éblouïs des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

TOUTES les Divinitez celeſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Venus ſe preſenta avec tous les charmes, qui naiſſent dans ſon ſein : ſa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs, dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayez la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuſe Ceinture, ſur laquelle paroiſſent les (r) Graces. Les cheveux de la Déeſſe étoient attachez par derriére négligemment avec une treſſe d'or. Tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vuë, & leurs yeux en furent éblouïs, comme ceux des mortels le ſont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours ſur Venus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amere étoit peinte ſur ſon viſage.

CEPENDANT elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & legere, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance ; il lui fit un doux ſoûris, & ſe levant il l'embraſſa. Ma chere fille, lui dit-il, quelle eſt vôtre peine ? Je ne puis voir vos larmes ſans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir vôtre cœur ; vous connoiſſez ma tendreſſe & ma complaiſance.

VENUS lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds ſoupirs : O Pere des Dieux & des hommes ! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce

(r) *Venus engendra les trois Charités ou les Graces, qui lui tenoient ordinairement compagnie : ce qui à fourni aux Poëtes l'idée de cette Ceinture miſterieuſe, dont il eſt parlé ici.*

qui

qui fait ma peine ? Minerve ne s'eſt pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe ville de Troye, que je défendois, & de s'être vengée de Paris (s), qui avoit préferé ma beauté à la ſienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel deſtructeur de Troye. Telemaque eſt accompagné par Minerve ; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinitez ; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'Ile de Cypre pour m'outrager : il a mépriſé ma puiſſance ; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célebre en mon honneur ; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune pour le punir, à ma priere, a irrité les vents & les flots contre lui. Telemaque, jetté par un naufrage horrible dans l'Ile de Calypſo, a triomphé de l'Amour même, que j'avois envoyé dans cette Ile pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & de ſes Nymphes, ni les traits enflamez de l'Amour n'ont pû ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette Ile ; me voilà confonduë ; un enfant triomphe de moi.

JUPITER, pour conſoler Venus, lui dit : Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flêches de vôtre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoûmettre à vôtre puiſſance. Je conſens, pour l'amour de vous, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux & de dangers : mais les deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs

(s) *La Diſcorde aiant jetté une pomme d'or au milieu de la Compagnie aſſemblée aux nôces de Pelée & de Thetis, & cette pomme, ſelon l'inſcription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle ; Junon, Pallas & Venus ſe la diſputérent, & prirent Paris pour juge de leur differend ; celui-ci, ſeduit par les attraits de Venus, décida en ſa faveur, ce qui lui attira la haine des deux autres Déeſſes.*

dont vous flatez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille; ſoyez contente de tenir dans vôtre Empire tant d'autres Heros, & tant d'Immortels. En diſant ces paroles, il fit à Venus un ſouris plein de grace & de majeſté. Un éclat de lumiere, ſemblable aux plus perçans éclairs, ſortit de ſes yeux. En baiſant Venus avec tendreſſe, il répandit une odeur d'ambroiſie, dont l'Olympe fut parfumé. La Déeſſe ne pût s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des Dieux. Malgré ſes larmes & ſa douleur, on vit la joye ſe répandre ſur ſon viſage; elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joües, & l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter; & Venus, ſans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Telemaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je ſavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des deſtins; mais ſi nous ne pouvons abîmer Telemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder ſon retour à Ithaque. Je ne puis conſentir à faire périr le vaiſſeau Phenicien, dans lequel il eſt embarqué. J'aime les Pheniciens; c'eſt mon peuple; nulle autre nation ne cultive comme eux mon Empire. C'eſt par eux que la mer eſt devenuë le lien de la ſocieté de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels ſacrifices ſur mes Autels; ils ſont juſtes, ſages & laborieux dans le commerce; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déeſſe, je ne puis ſouffrir qu'un de leurs vaiſſeaux faſſe naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra ſa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque, où il veut aller. Venus contente de cette promeſſe rit avec malignité, & retourna dans ſon char volant ſur les prez fleuris d'Idalie, où les Graces, les Jeux & les Ris témoignérent leur joye de la revoir, danſant autour d'elle ſur les fleurs, qui parfument ce charmant ſejour.

Neptune

NEPTUNE envoya auſſitôt une Divinité trompeuſe, ſemblable aux ſonges, excepté que les ſonges ne trompent que pendant le ſommeil ; au lieu que cette Divinité enchante le ſens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faiſant, environné d'une foule innombrable de Menſonges ailez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile & enchantée ſur les yeux du Pilote Athamas, qui conſideroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja aſſez près de lui les rochers eſcarpez. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrérent plus rien de véritable. Un faux Ciel & une terre feinte ſe preſentérent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours, & qu'elles fuſſent revenuës ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles ; la Terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe preſentoit toûjours au Pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la veritable. Plus il s'avançoit vers cette Image trompeuſe du rivage de l'Ile, plus cette Image reculoit ; elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il ſe préparoit, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecretement dans une petite Ile, qui eſt auprès de la grande, pour dérober aux amans de Penelope, conjurez contre Telemaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, & il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues, qui vont ſe briſer contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ſes yeux dans cet éloignement que comme des petits nuages, qui obſcurciſſent quelquefois l'horizon, pendant que le ſoleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné, & l'impreſſion de la Divinité trompeuſe, qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement, qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans

l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de ſouffler, pour jetter le navire ſur les côtes de (t) l'Heſperie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué.

DEJA l'Aurore annonçoit le jour : déja les étoiles, qui craignent les rayons du Soleil & qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'Ocean leurs ſombres feux, quand le Pilote s'écria : Enfin je n'en puis douter; nous touchons preſque à l'Ile d'Ithaque : Telemaque, réjouiſſez-vous ; dans une heure vous pourrez revoir Penelope, & peut-être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône. A ce cri Telemaque, qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe leve, monte au gouvernail, embraſſe le Pilote, & de ſes yeux à peine encore ouverts regarde fixement la côte voiſine : il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Helas ! ou ſommes-nous ? dit-il. Ce n'eſt point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de nôtre païs. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſiderant les bords de cette Ile. Combien de fois ſuis-je entré dans vôtre Port ? J'en connois juſqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'eſt guére mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'éleve comme une Tour ; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chûte ? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui fend la nuë ? Voilà la fortereſſe & la maiſon d'Ulyſſe vôtre pere. Vous vous trompez, ô Athamas ! répondit Telemaque ; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie ; j'apperçois une ville, qui n'eſt point Ithaque. O Dieux ! Eſt-ce ainſi que vous vous jouëz des hommes.

PENDANT qu'il diſoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changez ; le charme ſe rompit, il

(t) *L'Heſperie eſt ici l'Italie, ainſi appellée par les Grecs, parce qu'elle étoit au couchant par rapport à eux.*

vit

vit le rivage tel qu'il étoit veritablement, & reconnut ſon erreur. Je l'avouë, ô Telemaque ! s'écria-t-il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux ; je croyois voir Ithaque ; & ſon image toute entiere ſe preſentoit à moi ; mais dans ce moment elle diſparoît comme un ſonge. Je vois une autre ville, c'eſt ſans doute Salente (*u*) qu'Idomenée fugitif de Créte vient de fonder dans l'Heſperie ; j'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne ſont pas encore achevez : je vois un port qui n'eſt pas entierement fortifié.

PENDANT qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naiſſante, & que Telemaque déploroit ſon malheur, le vent que Neptune faiſoit ſouffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils ſe trouvérent à l'abri, & tout auprès du port.

MENTOR, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune ni le cruel artifice de Venus, n'avoit fait que ſoûrire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Telemaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas vôtre perte. Au contraire, il ne vous éprouve, que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toujours devant vos yeux ceux de vôtre pere. Quiconque ne ſçait pas ſouffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par vôtre patience & vôtre courage laſſer la cruelle fortune, qui ſe plaît à vous perſecuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je craignois les careſſes flateuſes de la Déeſſe qui vous retenoit dans ſon Ile. Que tardons-nous ? Entrons dans ce port ; voici un peuple ami ; c'eſt chez les Grecs que nous arrivons : Idomenée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Auſſitôt ils entrérent dans le port de Salente, où le vaiſſeau Phenicien fut reçu ſans peine, parce que les Pheniciens ſont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

(*u*) *Salente, Capitale du Païs des Salentins, aujourd'hui la Terre d'Otrante, dans la Pouille, au Royaume de Naples.*

TELEMAQUE regardoit avec admiration cette ville naiſſante : ſemblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanoüit ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idomenée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au Ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux : les pierres étoient ſuſpenduës en l'air par des gruës avec des cordes. Tous les Chefs animoient le peuple au travail dès que l'Aurore paroiſſoit ; & le Roi Idomenée donnant par tout les ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phenicien fut arrivé, que les Cretois donnérent à Telemaque & à Mentor toutes les marques d'amitié ſincere. On ſe hâta d'avertir Idomenée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t-il ; d'Ulyſſe ce cher ami, ce ſage Heros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye ! qu'on l'amene ici, & que je lui montre combien j'ai aimé ſon pere. Auſſitôt on lui préſente Telemaque, qui lui demande l'hoſpitalité, en lui diſant ſon nom.

IDOMENEE lui répondit avec un viſage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-même ; voilà ſes yeux pleins de feu, & dont le regard eſt ſi ferme ; Voilà ſon air, d'abord froid & réſervé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce ſoûris fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oüi, vous êtes le fils d'Ulyſſe, mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils!

Quelle

quelle avanture vous amene ſur ce rivage ? Eſt-ce pour chercher vôtre pere ? Helas ! je n'en ai aucune nouvelle : la fortune nous a perſécutez lui & moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi. Pendant qu'Idomenée diſoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit trouver le nom.

Cependant Telemaque lui répondit, les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne ſaurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoiſſance pour vos bontez. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja longtems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de ſavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Penelope languit dans le deſir d'être delivrée de ſes Amans. J'avois crû vous trouver dans l'Ile de Créte ; j'y ai ſçû vôtre cruelle deſtinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Heſperie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la Fortune, qui ſe jouë des hommes, & qui me tient errant dans tous les païs loin d'Ithaque, m'a enfin jetté ſur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a fait, c'eſt celui que je ſupporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embraſſe tendrement Telemaque, & le menant dans ſon Palais, il lui dit : Quel eſt donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me ſemble que je l'ai vû autrefois. C'eſt Mentor, repliqua Telemaque, Mentor ami d'Ulyſſe, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Aussitôt Idomenée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous ſommes vûs, dit-il, autrefois. Vous

ſouvenez-vous du voyage que vous fîtes en Créte, & des bons conſeils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeuneſſe, & le goût des vains plaiſirs m'entraînoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent inſtruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous euſſe crû, ô ſage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes preſque point changé depuis tant d'années ; c'eſt la même fraîcheur de viſage, la même taille droite, la même vigueur ; vos cheveux ſeulement ſont un peu blanchis.

Grand Roi, répondit Mentor, ſi j'étois flateur, je vous dirois de même, que vous avez conſervé cette fleur de jeuneſſe qui éclatoit ſur vôtre viſage avant le ſiege de Troye. Mais j'aimerois mieux vous déplaire que de bleſſer la verité. D'ailleurs je vois par vôtre ſage diſcours que vous n'aimez pas la flaterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec ſincérité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cauſe, c'eſt que vous avez beaucoup ſouffert dans vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en ſouffrant, puiſque vous avez acquis la ſageſſe. On doit ſe conſoler aiſément des rides qui viennent ſur le viſage, pendant que le cœur s'exerce & ſe fortifie dans la vertu. Au reſte, ſachez que les Rois s'uſent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adverſité les peines de l'eſprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la proſperité les délices d'une vie molle les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe moderer. De là vient que les Rois & en paix & en guerre ont toûjours des peines & des plaiſirs, qui font venir la vieilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre & & modérée, ſimple & exempte d'inquiétude & de paſſion, reglée & laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toûjours prête à s'envoler ſur les aîles du tems.

IDOMENEE charmé du diſcours de Mentor l'eût écouté longtems, ſi on ne fût venir l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Telemaque & Mentor le ſuivirent environnez d'une grande foule de peuple, qui conſideroit avec empreſſement & curioſité ces deux Etrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont bien differens. Le jeune a je ne ſçai quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répandues ſur ſon viſage & ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force ; ſa mine paroît d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu avec une nobleſſe qui étonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux Mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

CEPENDANT on arrive dans le Temple de Jupiter, qu'Idomenée, du ſang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux étoient d'argent : le Temple étoit tout incruſté de marbre avec des bas reliefs qui repreſentoient Jupiter changé en Taureau ; le raviſſement d'Europe (*x*), & ſon paſſage en Créte au travers des flots. Ils ſembloient reſpecter Jupiter, quoiqu'il fût ſous une forme étrangere. On voyoit enſuite la naiſſance & la jeuneſſe de Minos ; enfin ce ſage Roi donnant dans un âge plus avancé des Loix à toute ſon Ile pour la rendre à jamais floriſſante. Telemaque y remarqua auſſi les principales avantures du ſiege

(*x*) *Europe étoit fille d'Agenor, Roi des Pheniciens, & Sœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter ſous la forme d'un Taureau. C'eſt elle, qui a donné ſon nom à la premiere des quatre Parties du monde.*

de Troye, où Idomenée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces repreſentations de combats, il chercha ſon pere ; il le reconnut prenant les chevaux de Rheſus que Diomede (y) venoit de tuer ; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'armée Gréque aſſemblez ; enfin ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

TELEMAQUE le reconnut d'abord à ſes fameuſes actions, dont il avoit ſouvent ouï parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulérent de ſes yeux : il changea de couleur, ſon viſage parut troublé. Idomenée l'apperçut, quoique Telemaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idomenée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de vôtre pere.

CEPENDANT le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques formez par le double rang de colonnes, qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfans choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flotans ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roſes & parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idomenée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux, pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtez : on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

LE vieillard Theophane, ami des Dieux & Prêtre du Temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le Trepied ſacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoye en ces lieux ?

(y) *Diomede, Roi de Thrace, nourriſſoit ſes chevaux de la chair des Etrangers, qui venoient dans ſes Etats ; Hercule l'aiant vaincu, l'expoſa à ces mêmes chevaux, qui le devorérent.*

Sans

sans eux la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondemens. Je vois un jeune Heros que la Sageſſe mene par la main : il n'eſt pas parmis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, & ſes yeux étincelans ; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui : ſon viſage étoit enflammé : il étoit troublé & hors de lui-même ; ſes cheveux étoient hériſſez, ſa bouche écumante, ſes bras levez & immobiles. Sa voix émûë étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idomenée ! s'écria-t-il encore ; que vois-je ? Quels malheurs évitez ? Quelle douce paix au dedans, mais au dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Telemaque ! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton pere ; le fier ennemi gemit dans la pouſſiere ſous ton glaive ; les portes d'airain, les inacceſſibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déeſſe ! que ſon pere..... O jeune homme ! tu reverras enfin..... A ces mots la parole meurt dans ſa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout le peuple eſt glacé de crainte : Idomenée tremblant n'oſe lui demander qu'il acheve. Telemaque même ſurpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idomenée, le deſſein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire ſera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de vôtre ami le bonheur de vos armes. N'en ſoyez point jaloux ; profitez ſeulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idomenée n'étant pas encore revenu de ſon étonnement, cherchoit en vain des paroles ; ſa langue demeuroit immobile. Telemaque plus prompt dit à Mentor :

Tant de gloire promiſe ne me touche point ; mais que peuvent donc ſignifier ces dernieres paroles : Tu reverras ? Eſt-ce mon pere, ou ſeulement Ithaque ? Helas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laiſſé plus en doute que je n'étois. O Ulyſſe ! ô mon pere ! ſeroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flate ; cruel Oracle, tu prens plaiſir à te joüer d'un malheureux ; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

MENTOR lui dit : Reſpectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confonduë. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

TELEMAQUE touché de ces paroles ſe retint avec beaucoup de peine. Idomenée, qui étoit revenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à loüer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Telemaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas, qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux Etrangers :

J'AVOUE que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de regner, quand je revins en Créte après le ſiege de Troye. Vous ſavez, chers amis, (1) les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande Ile, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus moderé. Je tra-

(1) Les malheurs, qui ont privé Jaques II du Trône d'Angleterre, ſont encore trop recens & trop connus pour avoir beſoin d'être détaillez. Si jamais Roi fut un exemple terrible pour les autres Rois, c'eſt ſans doute celui-ci, qui, par l'abus qu'il fit de ſon autorité, mérita d'en être dépouillé, pour aller chercher un azile dans des terres étrangeres.

verſa

verſai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe & plus inſupportable. Je vins refugier mes Dieux Penates (z) ſur cette côte deſerte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces & d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles, où ſe retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjoüir de poſſeder avec un petit nombre de ſoldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſperer de revoir jamais cette Ile fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y regner. Helas! diſois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne ſuis-je point pour les Rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les inſtruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, à cauſe de leur élevation au deſſus du reſte des hommes. Hé! c'eſt leur élevation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes ſujets. Je commandois à une nation puiſſante & belliqueuſe: la Renommée avoit porté mon nom dans les païs les plus éloignez. Je regnois dans une Ile fertile & délicieuſe: cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richeſſes; ces peuples me reconnoiſſoient pour être du ſang de Jupiter né dans leur païs. Ils m'aimoient comme le petit fils du ſage Minos, dont les Loix les rendent ſi puiſſans & ſi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, ſinon d'en ſavoir joüir avec moderation? Mais (z) mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée,

(z) *Les Dieux Penates, auſſi nommés Dieux Lares ou Domeſtiques, n'étoient que de petits marmouſets atachez en divers lieux de la Maiſon: les Payens les honoroient comme leurs Protecteurs & leur offroient du vin & de l'encens en ſacrifice.*

(z) *Mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée ont renverſé mon Trône.* L'orgueil & la flaterie engagerent Jacques II. à renverſer les Loix d'Angleterre, pour y établir le pouvoir arbitraire que Loüis XIV. exerçoit en France impunément.

coutée, ont renverſé mon trône. Ainſi tomberont tous les Rois, qui ſe livreront à leurs deſirs & aux conſeils des eſprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un viſage gai & plein d'eſperance, pour ſoûtenir le courage de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons, leur diſois-je, une nouvelle ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu. Nous ſommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe. Nous voyons Tarente, qui s'éleve aſſez près de nous. C'eſt Phalante avec ſes Lacedemoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Petilie à une grande ville, qu'il bâtit ſur la même côte. Metaponte eſt encore une ſemblable Colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous ? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

PENDANT que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une conſolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vînt m'envelopper de ſes ombres pour déplorer en liberté ma miſerable deſtinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

APRES qu'Idomenée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Telemaque & à Mentor leurs ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur diſoit-il, à Ithaque dès que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant ! Pour vous, je

ment. Il trouva des oppoſitions à ce deſſein, & les éforts qu'il fit pour les détruire, le renverſerent lui-même du Trône, qu'il laiſſa vuide par ſa fuite.

vous

vous renvoyerai avec les meilleurs vaiſſeaux qui ont jamais été conſtruits dans l'Ile de Créte ; ils ſont faits du bois coupé dans le veritable mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots ; les vents & les rochers le craignent & le reſpectent ; Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers : le trajet eſt court & facile. Renvoyez le vaiſſeau Phenicien qui vous a portez juſqu'ici, & ne ſongez qu'à acquerir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idomenée, pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe ! que vous ſerez jugé digne de vôtre pere. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſcendre dans le ſombre Royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Telemaque interrompit Idomenée : Renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phenicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis ? Ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceſte Troyen & ennemi de la Grece, ne ſerons-nous pas encore plus ardens & plus favoriſez des Dieux, quand nous combattrons pour un des Heros Grecs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam. L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuviéme Livre.

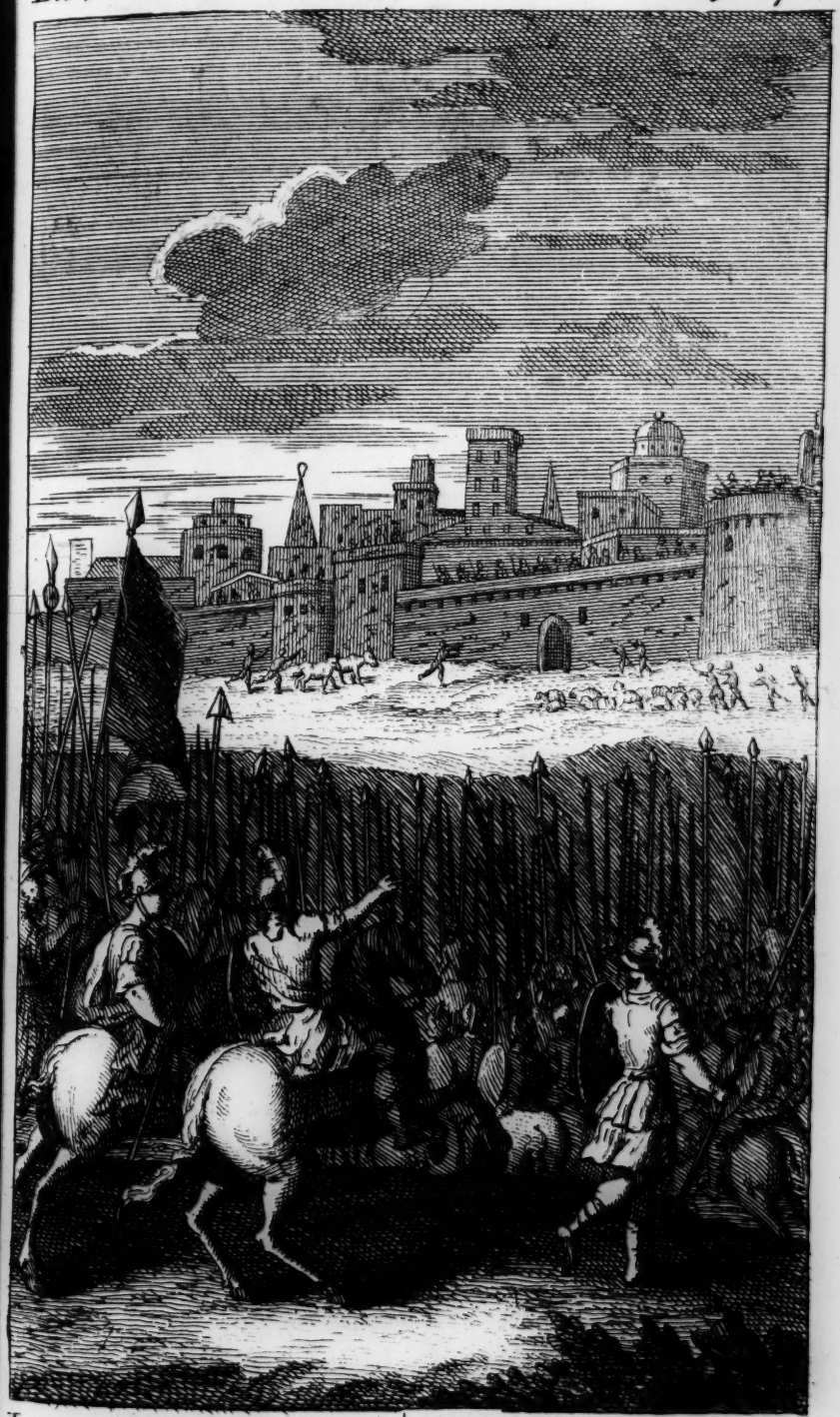


LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

IDOMENEE informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cedé d'abord la côte de l'Heſperie où il a fondé ſa Ville ; qu'ils s'étoient retirez ſur les Montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ſes gens, cette nation lui avoit député deux Vieillards, avec leſquels il avoit reglé des articles de paix ; qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idomenée, les Manduriens, qui s'étoient hâtez de prendre les armes, ſe preſentent aux



Les enemis d'Idomeneé surprennent Salente.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

aux portes de Salente. Neſtor, Philoctete & Phalante, qu'Idomenée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salente, & va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR régardant d'un œil doux & tranquile Telemaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainſi la parole: Je ſuis bien aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour la gloire; mais ſouvenez-vous que vôtre pere n'en a acquis une ſi grande parmi les Grecs au ſiege de Troye, qu'en ſe montrant le plus ſage & le plus moderé d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnerable, quoique ſûr de porter la terreur & la mort par tout où il combattoit, n'a pû prendre la ville de Troye. Il eſt tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe, en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flame & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chûte de ces hautes & ſuperbes tours, qui menacérent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve eſt audeſſus de Mars, autant une valeur diſcrete & prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoûtenir. Je ne refuſe aucun péril; mais je crois, ô Idomenée! que vous devez nous expliquer premierement ſi vôtre guerre eſt juſte; enſuite contre qui vous la faites, & enfin quelles ſont vos forces pour en eſperer un heureux ſuccès. (3)

(3) De ces trois circonſtances, la premiere fut toujours negligée de Louïs XIV. qui ſe mit moins en peine de la juſtice dans les guerres qu'il entreprit, que du deſir de ſatisfaire ſon ambition & d'élever ſa gloire.

IDOMENE'E lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens (*a*), furent épouvantez, voyant nos vaiſſeaux & nos armes; ils ſe retirérent dans les montagnes: mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le païs, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrérent ces ſauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder ; il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſez en paix & en liberté : nous vous trouvons errans, diſperſez & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de vôtre malheur ; mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux, qui ſont hommes auſſi bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de moderation & de generoſité. (4)

CEUX d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyez par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontérent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émûs; ils eurent honte de voir que les Crétois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoit reſſembler plûtôt à des ours qu'a des hommes; ils s'en allérent à la

(*a*) *Les Manduriens étoient des Peuples de la Pouille au Royaume de Naples, ainſi nommés du lac Andorio, dont parle Pline, & dont les eaux ſalées ne diminuent & n'augmentent jamais.*

(4) C'eſt aſſez l'ordinaire des François d'appeller groſſiers & ſauvages tous ceux qui ne ſont pas de leur Nation; cependant ils ont ſouvent reçus de leurs voiſins de ſemblables leçons de moderation & de generoſité ; & ils n'ont pas laiſſé de leur faire la guerre par le ſeul deſir de ſubjuguer des peuples, qui ne leur avoient jamais fait le mal.

chaſſe

chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrérent les Sauvages, & les attaquérent; le combat fut cruel; les traits voloient de part & d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſérent s'engager.

PEU de tems après, ces peuples envoyérent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards, qui venoient me demander la paix: ils m'apportérent des préſens; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du païs. Après m'avoir donné leurs préſens, ils parlérent ainſi.

(5) O Roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, où la guerre; choiſis. Nous aimerions mieux la paix; c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te ceder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous les fruits; c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirez dans ces hautes montagnes toûjours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui ſous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les Provinces, & répand le ſang des hommes, qui ſont tous freres. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grecs appren-

(5) Cette Harangue contient une vive peinture de l'ambition de Louïs XIV. qui, par le motif d'une fauſſe gloire, n'a que trop ſouvent entrepris des guerres injuſtes, qui lui ont attiré les plus fâcheux revers. Ni les Sciences, dont il ſe diſoit le Protecteur, ni la Politeſſe, dont on ſe piquoit ſous ſon régne, n'ont pu le préſerver de cette fureur, qui le portoit à ravager les terres de ſes voiſins.

nent

nent avec tant de ſoin, & ſi la politeſſe dont ils ſe piquent, ne leur inſpire que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toûjours ignorans & barbares, mais juſtes, humains, fideles, déſintereſſez, accoutumez à nous contenter de peu, & à mepriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'eſprit. C'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la moderation dans la proſperité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la verité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins & pour alliez. Si les Dieux irritez t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par moderation la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder: ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs: les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme. une parole grave & pleine d'autorité, des manieres ſimples & ingenuës. Les fourrures qui leur ſervoient d'habit, étoient noüées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des bras plus nerveux, & des muſcles mieux nourris que ceux de nos Athletes. Je répondis à ces deux Envoyez, que je deſirois la paix. Nous reglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoins; & je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore laſſez de me perſecuter. Nos chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être ſi tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrérent le même jour une grande troupe de ces barbares, qui accompagnoient leurs Envoyez lorſqu'ils

lorſqu'ils revenoient de nôtre camp; ils les attaquérent avec fureur, en tuérent une partie, & pourſuivirent le reſte dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens. (6)

POUR être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leurs ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nerite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armez de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils ſont preſque de la taille des Geants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les exercices penibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vûë épouvante. Les Locriens (*b*) venus de la Grece ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres: mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Gréques, la vigueur des barbares, & l'habitude de mener une vie dure; ce qui les rend invincibles: Ils portent des boucliers legers qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues. Les Brutiens (*c*) ſont legers à la courſe comme les cerfs & comme les daims: on croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds: à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître

(6) Combien de fois les Alliez de la France n'ont-ils pas éprouvé qu'on ne pouvoit ſe fier ni à ſes promeſſes ni à ſes ſermens? ſouvent elle a violé les Traitez les plus ſolemnels, preſqu'auſſitôt qu'ils venoient d'être conclus.

(*b*) *Les Locriens étoient des peuples de la Phocide, qui habitoient des deux côtez du mont Parnaſſe.*

(*c*) *Les Brutiens étoient des Peuples d'Italie habitant une Preſqu'ile de la Calabre ulterieure, qui forme le Golfe appellé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Meiro ou Metauro,*

avec

avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone (*d*) ſont adroits à tirer des flêches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & ſi jamais ils s'appliquent à nos Jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flêches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nerite (*e*), de Brindes (*f*) & de Meſſapie (*g*), ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au Ciel à la vûë de leurs ennemis ſont affreux: ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez de ſavoir: vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Apres cet éclairciſſement, Telemaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idomenée: D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grece, s'uniſſent aux barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres à ſoûtenir que vous? O Idomenée! vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſecuter. Et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares, ſuffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux:

(*d*) *Crotone ou Cortone eſt une ville de Toſcane ſituée dans le Florentin entre le Lac de Perugio & la ville d'Arezzo.*

(*e*) *Nerite, aujourd'hui Nardo, eſt une petite ville du Royaume de Naples dans la Terre d'Otrante, vers le couchant, à une lieuë du Golfe de Tarente.*

(*f*) *Brindes eſt auſſi dans la Terre d'Otrante, & a le meilleur Port de toute l'Italie.*

(*g*) *Meſſapie eſt une partie de la Pouille, à laquelle répond aujourd'hui la Terre d'Otrante.*

mais

mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes. (7) Vous auriez pû leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambaſſadeurs quelques uns de vos Chefs pour les reconduire avec ſûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiſer, en leur repreſentant qu'on les avoit attaquez, faute de ſavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les ſûretez qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuſes peines contre ceux de vos ſujets, qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crûs, répondit Idomenée, que nous n'aurions pû ſans baſſeſſe rechercher ces barbares, qui aſſemblérent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorérent le ſecours de tous les peuples voiſins, auſquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promptement de certains paſſages dans les montagnes, qui étoient mal gardez. Nous les prîmes ſans peine, & par là nous nous ſommes mis en état de déſoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours, (8) d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis, qui viendroient des montagnes dans nôtre païs. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen nous ſommes en état de réſiſter, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reſte la paix entre eux & nous eſt devenue très-difficile. Nous ne ſaurions leur

(7) La hauteur & la fierté de Louïs XIV eſt ce qui lui a attiré de dangereuſes guerres. Il a voulu dominer ſur tous, & tous ſe ſont lingués contre lui.

(8) Les fortereſſes que Louïs XIV, a élevées ſur les Frontieres de ſes voiſins, ſont préciſément ce qui a excité leur jalouſie. Il a voulu les brider & ſe mettre en état d'entrer dans leur pais pour les oprimer; & il les a excités par là à faire ſouvent de fâcheuſes irruptions dans ſes propres terres.

aban-

abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions; & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

MENTOR répondit ainsi à Idomenée: (9) Vous êtes un sage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la verité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soûtenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soûtenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitez-vous sa moderation? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réünissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine. Vous n'avez élevé ces tours que pour vôtre sûreté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la moderation, la bonne foi, & l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune est capricieuse & inconstante dans la guerre; mais l'amour & la confiance de vos voisins, quand ils ont senti vôtre moderation, font que vôtre

(9) *Vous êtes un sage Roi, &c.* Voici une contrevérité très-forte, dont il est aisé de faire l'application à Louïs XIV. Il ne faut que lire la plûpart de ses Déclarations de guerre, pour y voir tous les motifs que Mentor reproche ici à Idomenée.

Etat

Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intereſſez à ſa conſervation prennent auſſitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs veritables interêts à ſoûtenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours, qui rendent vos maux irremediables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, vôtre Ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Heſperie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes Colonies Greques. Ces peuples doivent être diſpoſez à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiege de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les Princes Grecs, pour la querelle commune de toute la Grece. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces Colonies dans vôtre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idomenée, réſolues à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir ; mais le trop grand éclat que cette Ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantez. Ces Grecs auſſi bien que les autres peuples ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugué les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin nôtre ambition. En un mot, (10) tout eſt contre nous. Ceux mêmes, qui ne nous font pas une guerre ouverte, deſirent nôtre abaiſſement, & la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extrémité ! réprit Mentor : Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez vôtre puiſſance ; &

(10) *Tout eſt contre nous, &c.* Voilà l'état où s'eſt trouvé pluſieurs fois Louïs XIV, par la défiance où il a jeté tous ſes voiſins. Ceux mêmes qui ne lui ont pas fait une guerre ouverte ont deſiré ſon abaiſſement, parce que ſa puiſſance leur étoit devenuë formidable.

pendant

pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au dedans par les efforts neceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idomenée, que ce malheur même n'a pû inſtruire qu'à demi! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux, qui menacent les plus grands Rois? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces Villes Gréques.

La principale, lui répondit Idomenée, eſt la ville de (*b*) Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie (*i*) un grand nombre de jeunes hommes, nez des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens, pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne ſongerent qu'à les appaiſer, & qu'à deſavouër leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni pere ni mere, vêcut avec une licence ſans bornes. La ſeverité des loix réprima leurs deſordres; ils ſe réünirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſçut gagner les cœurs par ces artifices; il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacedemone. D'un autre côté Philoctete, (*k*) qui a eu une ſi grande gloire au ſiege de Troye, en y portant les flêches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Petilie (*l*), moins puiſſante à la verité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Metaponte (*m*), que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

(*b*) *Tarente, ville des Salentins dans la Province Meſſapie, aujourd'hui ville Archiépiſcopale de la Terre d'Otrante ſur la côte Méridionale dans le Royaume de Naples.*

(*i*) *La Laconie étoit une Province du Peloponeſe; c'eſt aujourd'hui Traconie dans la Morée.*

(*k*) *Philoctete, ami & compagnon d'Hercule, à qui il fit jurer de ne découvrir à perſonne le lieu de ſa ſepulture, & à qui il fit préſent de ſes flêches teintes dans le ſang de l'Hidre.*

(*l*) *Petilie, aujourd'hui Petigliano dans la Toſcane*

(*m*) *Metaponte dans le Golfe de Tarente.*

Quoi,

QUOI, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſperie, & vous n'avez pas ſçu l'engager dans vos interêts! Neſtor, qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitie ! Je l'ai perdue, repliqua Idomenée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſperie. Nous le détromperons, dit Mentor: Telemaque le vit à Pylos, avant qu'il fût venu fonder ſa Colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Heros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Telemaque: mais le principal eſt de guérir ſa défiance. (11) C'eſt par les ombrages donnez à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A ces mots Idomenée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles: O ſage vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avouë que je me ſerois irrité contre tout autre, qui m'auroit parlé auſſi librement que vous: j'avouë qu'il n'y a que vous ſeul, qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis; mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plûtôt que ma paſſion. O heureux Telemaque! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître: toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à

(11) *C'eſt par les ombrages donnez à tous vos voiſins que cette guerre s'eſt allumée, &c.* Ceci & tout ce qui precede, doit s'entendre de la guerre des Pays-Bas en 1667. & de celle de Hollande en 1672. les Flamans & les Hollandois ſont ces peuples que les François appellent groſſiers & ſauvages, mais qui n'ont rien de barbare que le nom.

moi; Idomenée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennitſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie, Voilà les ennemis, qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardez. Les voilà, qui viennent aſſieger Salente. Les vieillards & les femmes paroiſſent conſternez. Helas! diſoient-ils, faloit-il quitter nôtre chere patrie, la fertile Créte, & ſuivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une Ville, qui ſera miſe en cendres comme Troye? On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties, dans la vaſte campagne briller au Soleil les caſques, les cuiraſſes, & les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouïs. On voyoit auſſi les piques heriſſées, qui couvroient la terre, comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon, que Cerès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenſer le Laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes; on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idomenée & Telemaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Neſtor (n) avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe venerable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez crû, ô Idomenée, que Philoctete & Neſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir! Les voilà, qui ont pris les armes contre vous; & ſi je ne me trompe, ces autres troupes, qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur,

(n) *Neſtor, fils de Neleus, Roi de Pile dans la Morée, fort célebre pour ſa prudence, ſon éloquence, & ſa longue vie, que l'on dit avoir duré trois cens ans.*

ſont des troupes Lacedemoniennes commandées par Phalante ; tout eſt contre vous. Il n'y a aucun voiſin de cette côte, dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient : il la fait ouvrir ; & Idomenée, ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au devant des ennemis, étonnez de voir un ſeul homme qui ſe preſente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en ſigne de paix ; & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les Chefs. Auſſitôt tous les Chefs s'aſſemblérent, & il leur parla ainſi :

O hommes genereux, aſſemblez de tant de Nations qui fleuriſſent dans la riche Heſperie, je ſçai que vous n'êtes venus ici que pour l'interêt commun de la liberté. Je loüe vôtre zele ; mais ſouffrez que je vous repreſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor ! ſage Neſtor ! que j'apperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux mêmes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux, dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye. Quelles diviſions entre les Chefs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grecs par la main d'Heſtor ! quels malheurs dans toutes les villes les plus puiſſantes, cauſez par la guerre, pendant la longue abſence de leurs Rois ! Au retour les uns one fait naufrage au Promontoire de Capharée (o) ; les autres ont trouvé une mort funeſte

(o) *Capharée eſt le Cap le plus Occidental de l'Ile de Negrepont, aujourd'hui* Capo-figera *ou* del Oro.

dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieux! c'eſt donc dans vôtre colere que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expedition. O peuples Heſperiens! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire ſi funeſte. Troye eſt en cendres, il eſt vrai: mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute ſa gloire, & que le lâche Paris jouît de ſes infames amours avec Helene. Philoctete ſi longtems malheureux, & abandonné dans l'Ile de Lemnos (*p*), ne craignez vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guerre? Je ſçai que les peuples de la Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſez par la longue abſence des Princes, des Capitaines & des Soldats qui allérent contre les Troyens. O Grecs, qui avez paſſé dans l'Heſperie, vous n'y avez tous paſſé que par une ſuite des malheurs, qui ont été les ſuites de la guerre de Troye.

APRE'S avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; & Neſtor, qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſaluer. O Mentor! lui dit-il, c'eſt avec plaiſir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide (*q*); vous n'aviez que quinze ans, & je prévis deſlors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux? Quels ſont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idomenée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix; chacun de nous avoit un interêt preſſant de la deſirer: mais nous ne pouvions plus trouver de ſûreté avec lui. (12) Il a violé

(*p*) *Lemnos, Ile de la Mer Egée, aujourd'hui Stalimene.*

(*q*) *La Phocide étoit un païs de l'Achaie en Grece; c'eſt aujourd'hui une partie de la Livadie & Stramulipa, ou de l'Achaie moderne, dependante de la Turquie en Europe.*

(12) *Il a violé, &c.* C'eſt le reproche que les voiſins de la France ont toûjours fait au Roi: il n'a ſouvent conclu la paix que pour ſe mettre en état de mieux recommencer la guerre.

toutes

toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins. La paix avec lui ne ſeroit pas une paix: elle lui ſerviroit ſeulement à diſſiper nôtre ligue, qui eſt nôtre unique reſſource. Il a montré à tous les autres peuples ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre nôtre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau Royaume. Par ſa mauvaiſe foi nous ſommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la ſervitude. Si vous trouvez quelque expedient, pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confier en lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouërons avec joie que vous nous ſurpaſſez en ſageſſe.

MENTOR lui répondit: Sage Neſtor, vous ſavez qu'Ulyſſe m'avoit confié ſon fils Telemaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la deſtinée de ſon pere, paſſa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les ſoins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de ſon pere. Vous lui donnâtes même vôtre fils pour le conduire: il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer; il a vû la Sicile, l'Egypte, l'Ile de Cypre, celle de Crete. Les vents, ou plûtôt les Dieux, l'ont jetté ſur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idomenée; c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

PENDANT que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des Troupes confederées, Idomenée & Telemaque avec tous les Crétois armez, le regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux Vieillards. Neſtor avoit toûjours paſſé pour le plus experimenté & le plus éloquent de

tous les Rois de la Grece. C'étoit lui qui modéroit, pendant le ſiege de Troye, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon (*r*), la fierté d'Ajax (*s*), & le courage impetueux de Diomede. La douce Perſuaſion couloit de ſes lévres comme un ruiſſeau de miel; ſa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces Heros; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe: mais ſes paroles étoient encore pleins de force & de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes experiences; mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce Vieillard, admiré de toute la Grece, ſembla avoir perdu toute ſon éloquence & toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flêtrie & abatue auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force & la vigueur du temperament. Les paroles de Mentor, quoique graves & ſimples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait neceſſaire pour l'affaire qu'il faloit decider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toûjours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſçai quoi de complaiſant & d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, & leur inſinuer quelque verité. Ces deux hommes ſi venerables

(*r*) *Agamemnon, Roi de Micene, fut élu General de l'Armée des Grecs au Siége de Troie.*

(*s*) *Ajax, fils d'Oilée Roi des Locriens, viola Caſſandre dans le temple de Pallas apres la priſe de Troie; mais il en fut puni par un coup de foudre.*

furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblez. Pendant que tous les Alliez ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idomenée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empreſſez ce que ſignifioient leurs geſtes & l'air de leur viſage.

Fin du dixième Livre.

31 MR 64





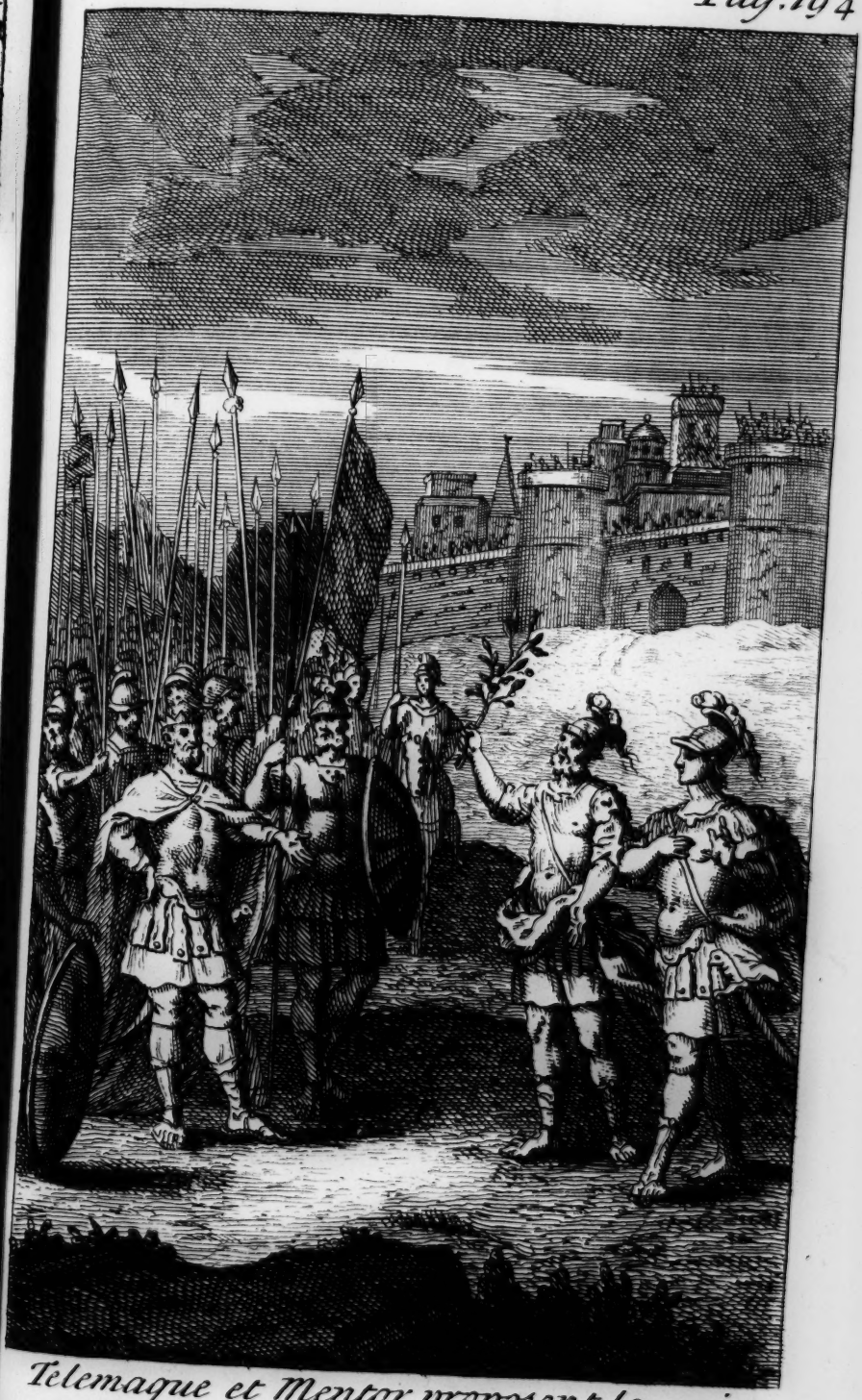
LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE voyant Mentor au milieu des Alliez, veut ſçavoir ce qui ſe paſſe entre eux. Il ſe fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & ſa preſence contribue auprès des Alliez à leur faire accepter les conditions de paix, que celui-ci leur propoſoit de la part d'Idomenée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idomenée accepte tout ce qui a été arrêté. On ſe donne reciproquement des ôtages, & on fait un ſacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.

CEPEN-



Telemaque et Mentor proposent la paix.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

CEPENDANT Telemaque impatient ſe dérobe à la multitude qui l'environne ; il court à la porte, par où Mentor étoit ſorti ; il ſe la fit ouvrir avec autorité. Bientôt Idomenée, qui le croyoit à ſes côtez s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît, & ſe hâte, mais d'un pas peſant & tardif, de l'aller recevoir. Telemaque ſaute à ſon cou, & le tient ſerré entre ſes bras ſans parler. Enfin il s'écrie : O mon Pere ! (je ne crains pas de vous nommer ainſi.) Le malheur de ne retrouver point mon veritable pere, & les bontez que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom ſi tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revoi ! ainſi puiſſai-je revoir Ulyſſe. Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même.

NESTOR ne put à ces paroles retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſecrete joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les joues de Telemaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant des troupes ennemis, étonna tous les Alliez. N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce Vieillard qui eſt venu parler à Neſtor ? Sans doute ; c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus oppoſez de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

MENTOR, qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Telemaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulyſſe ſi cher à toute la Grece, & ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor ! le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner de la fidelité des promeſſes d'Idomenée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivît celle du

père, & que la malheureuſe Penelope pût reprocher à Mentor qu'il a ſacrifié ſon fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui eſt venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples aſſemblez de tant de Nations, à vous faire des propoſitions pour établir à jamais une ſolide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces differentes Nations fremiſſoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat ; ils s'imaginoient qu'on ne faiſoit tous ces diſcours, que pour ralentir leur fureur & pour faire échaper leur proye. Sur tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idomenée eſperât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ſes diſcours pleins de ſageſſe ne détachaſſent leurs Alliez. Ils commençoient à ſe défier de tous les Grecs, qui étoient dans l'aſſemblée. Mentor, qui l'apperçut, ſe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la diviſion dans l'eſprit de tous ces peuples.

J'AVOUE, diſoit-il, que les Manduriens ont ſujet de ſe plaindre & de demander quelque reparation des torts qu'ils ont ſoufferts ; mais il n'eſt pas juſte auſſi, que les Grecs qui ſont ſur cette côte des Colonies, ſoient ſuſpects & odieux aux anciens peuples du païs. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux & ſe faire bien traiter par les autres ; il faut ſeulement qu'ils ſoient moderez, & qu'ils n'entrepennent jamais d'uſurper les terres de leurs voiſins. Je ſçai qu'Idomenée a eu le malheur de vous donner des ombrages ; mais il eſt aiſé de guerir toutes vos défiances. Telemaque & moi nous nous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idomenée. Nous demeurerons entre vos mains juſqu'à ce que les choſes qu'on vous promettra, ſoient fidelement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens ! s'écria-t-il, c'eſt que les troupes des Crétois ont ſaiſi les paſſages de vos montagnes par ſurpriſe, & que par là ils ſont en état d'entrer malgré

malgré vous auſſi ſouvent qu'il leur plaira dans le païs où vous vous êtes retirez pour leur laiſſer le païs uni qui eſt ſur les rivages de la mer. Ces paſſages que les Crétois ont fortifiez par de hautes tours pleines de gens armez, ſont donc le veritable ſujet de la guerre. Répondez moi, y en a-t-il encore quelqu'autre ?

ALORS le Chef des Manduriens s'avança & parla ainſi : Que n'avons nous pas fait pour éviter cette guerre ? Les Dieux nous ſont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous eſt échapée ſans reſſource, (1) par l'ambition inquiete des Crétois, & par l'impoſſibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs ſermens. Nation inſenſée ! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuſe neceſſité de prendre un parti de deſeſpoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher nôtre ſûreté que dans ſa perte. Tandis qu'ils conſerveront ces paſſages, nous croirons toûjours qu'ils veulent uſurper nos terres & nous mettre en ſervitude. S'il étoit vrai qu'ils ne ſongeaſſent qu'à vivre en paix avec leurs voiſins, ils ſe contenteroient de ce que nous leur avons cedé ſans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conſerver des entrées dans un païs, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage Vieillard ! C'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux ! de retarder une guerre juſte & neceſſaire, ſans laquelle l'Heſperie ne pourroit jamais eſperer une paix conſtante. O Nation ingrate, trompeuſe & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous nous vengerez. Vous ne ſerez pas moins juſtes contre nos ennemis que contre nous.

(1) Tel a été de tout tems le langage des Hollandois à l'égard des François ; ils ont bien voulu les avoir pour amis, mais non pas pour voiſins. L'ambition inquiéte de Louïs XIV leur a fait redonter ſon voiſinage, & ils n'ont trouvé leur ſureté que dans une forte Barriere établie entre lui & eux.

A ces paroles toute l'aſſemblée parut émue : il ſembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole :

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier : mais je vous offre des choſes certaines & preſentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôtages Telemaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de vôtre côté des ôtages ; car Idomenée, qui deſire ſincerement la paix, la deſire ſans crainte & ſans baſſeſſe ; il deſire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez deſirée, par ſageſſe & par moderation, mais non par l'amour d'une vie molle ou par foibleſſe à la vûe des dangers dont la guerre menace les hommes. Il eſt prêt à périr ou à vaincre ; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante : il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuſte, & il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il offre la paix, (2) il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée : il veut une paix dont tous les Partis ſoient contens, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui appaiſe tous les reſſentimens, & qui gueriſſe toutes les défiances. En un mot, Idomenée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader : la perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ! & vous, ô Chefs ſi ſages & ſi unis ! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idomenée. Il n'eſt pas juſte qu'il puiſſe en-

(2) *Il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur.* Louïs XIV fit tout le contraire à la paix de Nimegue ; auſſi n'éteignit-elle point les jalouſies & les reſſentimens des parties contractantes, qui ſe reveillerent dans la ſuite avec plus de force & de ſuccès qu'auparavant.

trer

trer dans les terres de ſes voiſins : il n'eſt pas juſte auſſi que ſes voiſins puiſſent entrer dans les ſiennes. Il conſent que les paſſages que l'on a fortifiez par de hautes tours, ſoient gardez par des troupes neutres. Vous, Neſtor, & vous, Philoctete, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occaſion vous vous êtes déclarez contre Idomenée. Ainſi vous ne pouvez être ſuſpects d'être trop favorables à ſes interêts. Ce qui vous touche, c'eſt l'interêt commun de la paix & de la liberté de l'Heſperie ; ſoyez vous-mêmes les dépoſitaires & les gardiens de ces paſſages, qui cauſent la guerre. Vous n'avez pas moins d'interêt à empêcher que les anciens peuples de l'Heſperie ne détruiſent Salente, nouvelle Colonie des Grecs, ſemblable à celle que vous avez fondée, qu'a empêcher qu'Idomenée n'uſurpe les terres de ſes voiſins, Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, (3) reſervez-vous la gloire d'être les juges & les mediateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuſes, ſi vous pouviez vous aſſurer qu'Idomenée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous ſatisfaire.

Il y aura pour ſûreté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, juſqu'à ce que tous les paſſages ſoient mis en dépôt dans vos mains. Quand le ſalut de l'Heſperie entiere, quand celui de Salente même & d'Idomenée ſera à vôtre diſcretion, ſerez-vous contens ? De qui pourrez vous deſormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'oſez vous fier à Idomenée ; & Idomenée eſt ſi incapable de vous tromper, qu'il veut ſe fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout ſon peuple & de lui-même. S'il eſt vrai que vous ne deſiriez qu'une bonne paix, la voilà qui ſe preſente à vous, & qui

(3) *Reſervez-vous la gloire d'être les juges & les mediateurs.* C'eſt ainſi que le Roi d'Angleterre & les Etats Generaux des Provinces Unies furent les Mediateurs de la Paix d'Aix-la-Chapelle, que le Roi fit en 1668, comme par néceſſité : mais la jalouſie de la mediation tourna bientôt au préjudice de ces derniers Mediateurs.

vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas (4) que la crainte réduiſe Idomenée à vous faire ces offres. C'eſt la ſageſſe & la juſtice, qui l'engagent à prendre ce parti, ſans ſe mettre en peine ſi vous imputerez à foibleſſe ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met ſa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſiere de ſon propre interêt, que d'eſperer de pouvoir cacher ſes fautes en affectant de les ſoûtenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avouë ſes fautes à ſon ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage & ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idomenée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui, les trouvera pour lui contre vous. Telemaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prens tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans ſa main, le ſigne pacifique. Les Chefs, qui le regardérent de près, furent étonnez & éblouïs du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux : il parut avec une majeſté & une autorité, qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les Mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs ; elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond ſilence de la nuit arrêtent la Lune & les Etoiles, calment

(4) *Ne vous imaginez pas, &c.* Voilà comme parloit Louïs XIV. il coloroit toûjours des plus beaux prétextes de moderation & de juſtice la neceſſité où il étoit de faire la paix.

la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

MENTOR étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorſqu'il étoit environné de Tygres, qui oubliant leur cruauté venoient par la puiſſance de ſa douce voix lécher ſes pieds & ſe ſoûmettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les Chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez ſur lui. On n'oſoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajoûter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eut parlé plus longtems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il ſe faiſoit aimer, il ſe faiſoit croire ; chacun étoit avide & comme ſuſpendu pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

ENFIN, après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd, qui ſe répandoit peu à peu ; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples, qui frémiſſoient dans leur indignation ; c'étoit au contraire un murmure doux & favorable ; on découvroit déja ſur les viſages je ne ſçai quoi de ſerain & de radouci. Les Manduriens ſi irritez ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec les Lacedemoniens furent ſurpris de trouver leurs entrailles ſi attendries. Les autres commencérent à ſoupirer après cette heureuſe paix, qu'on venoit leur montrer. Philoctete, plus ſenſible qu'un autre par l'experience de ſes malheurs, ne put retenir ſes larmes. Neſtor ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement ; & tous les peuples à la fois, comme ſi ç'eût été un ſignal, s'écriérent auſſitôt : O ſage Vieillard, vous nous deſarmez! La paix, la paix !

NESTOR

NESTOR un moment après voulut commencer un diſcours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût repreſenter quelque difficulté. La paix, la paix ! s'écriérent-elles encore une fois. On ne put leur impoſer ſilence qu'en faiſant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée : La paix, la paix !

NESTOR voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor ! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions ; nos juſtes reſſentimens ſe changent en amitié & en deſirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains, en ſigne de conſentement.

MENTOR courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idomenée de ſortir de la Ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Telemaque, diſant : Aimable fils du plus ſage de tous les Grecs, puiſſiez-vous être auſſi ſage & plus heureux que lui : n'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée ? Le ſouvenir de vôtre pere, à qui vous reſemblez, a ſervi à étouffer nôtre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eut jamais vû Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs & de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Telemaque de raconter ſes avantures, lorſque Mentor revint avec Idomenée & toute la jeuneſſe Cretoiſe, qui le ſuivoit.

(5) A la vûe d'Idomenée, les Alliez ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mais les paroles de Mentor éteig-

(5) *A la vûe d'Idomenée, &c.* Lorſque Louïs XIV paroiſſoit dans quelqu'une des villes frontieres, ou qu'il prenoit poſſeſſion de quelque nouvelle conquête, les peuples ne pouvoient le voir ſans frémir ; mais ce que les François attribuoient à l'admiration, étoit plûtôt l'éfet de l'indignation des Etrangers.

nirent

nirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance, dont les Dieux ſeront les témoins & les défenſeurs? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie oſe la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fideles & innocens, retombent ſur la tête parjure & execrable de l'Ambitieux, qui foulera aux pieds les droits ſacrez de cette alliance. Qu'il ſoit déteſté des Dieux & des hommes ; Qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie ; Que les Furies infernales ſous les figures les plus hideuſes viennent exciter ſa rage & ſon deſeſpoir ; Qu'il tombe mort ſans aucune eſperance de ſepulture ; Que ſon corps ſoit la proye des chiens & des vautours, & qu'il ſoit aux Enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plûtôt que cette paix ſoit inébranlable comme le rocher d'Atlas *(t)*, qui ſoutient le Ciel ; Que tous ces peuples la réverent & goûtent ſes fruits de generation en generation ; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour & veneration dans la bouche de nos derniers neveux ; Que cette paix fondée ſur la juſtice & ſur la bonne foi, ſoit le modele de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples, qui voudront ſe rendre heureux en ſe réüniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſperie.

A ces paroles Idomenée & les autres Rois jurérent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Telemaque veut être du nombre des ôtages donnez par Idomenée ; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit, parce que les Alliez veulent qu'il demeure auprès d'Idomenée pour répondre de ſa conduite & de celle de ſes Conſeillers juſqu'à l'entiere execution des choſes promiſes. On immola entre la ville & l'armée

(t) Atlas, Roi de Mauritanie, grand Aſtrologue, que la Fable a changé en un rocher élevé juſqu'au Ciel ; d'où l'on a feint, qu'il portoit les cieux ſur ſes épaules.

cent

cent geniſſes blanches comme la neige & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de feſtons. On entendoit retentir juſques dans les montagnes voiſines les mugiſſemens affreux des victimes qui tomboient ſous le coûteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts. On faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations *(u)*. Les Haruſpices *(x)* conſultoient les entrailles, qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brûloient ſur l'Autel un encens, qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

CEPENDANT les Soldats des deux partis, ceſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs avantures : ils ſe délaſſoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idomenée au ſiege de Troye, reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combatu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, & ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, & bûvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vaſes, pour celebrer une ſi heureuſe journée.

TOUT-à-coup Mentor dit : O Rois ! O Capitaines aſſemblez ! deſormais ſous divers noms & divers Chefs vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille, diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont freres, & doivent

(u) Les Libations étoient des effuſions de vin, ou de quelque autre liqueur, faites en l'honneur des fauſſes Divinités.

(x) Les Haruſpices étoient des Devins, qui interpretoient les prodiges, & qui prédiſoient l'avenir, en conſiderant les entrailles des victimes égorgées.

s'aimer

s'aimer comme tels. Malheur à ces impies, qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs freres, qui eſt leur propre ſang. La guerre eſt quelquefois neceſſaire, il eſt vrai : mais c'eſt la honte du genre humain, qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O Rois ! ne dites point qu'on doit la deſirer pour acquerir de la gloire. La vraye gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. (6) Quiconque préfere ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil, & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire ; car la vraye gloire ne ſe trouve que dans la moderation & dans la bonté. On pourra le flater pour contenter ſa vanité folle ; mais on dira toûjours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincerement : Il a d'autant moins merité la gloire, qu'il l'a deſirée avec une paſſion injuſte. Les hommes ne doivent point l'eſtimer, puiſqu'il a ſi peu eſtimé les hommes, & qu'il a prodigué leur ſang par une brutale vanité. Heureux le Roi, qui aime ſon peuple, qui en eſt aimé, qui ſe confie en ſes voiſins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les Nations étrangeres le bonheur qu'ont ſes ſujets de l'avoir pour Roi. Songez donc à vous raſſembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puiſſantes villes de l'Heſperie ! Faites de trois ans en trois ans une aſſemblée generale, où tous les Rois, qui ſont ici preſens, ſe trouvent, pour renouveller l'alliance par un nouveau ſerment, pour affermir l'amitié promiſe, & pour déliberer ſur tous les interêts communs. Tandis que vous ſerez unis, vous aurez au-dedans de ce beau païs la paix, la gloire, & l'abondance ; au-dehors vous ſerez toûjours invincibles. Il n'y

(6) *Quiconque préfere ſa propre gloire, &c.* Quelle inſtruction pour le petit fils d'un Roi que ſon orgueil avoit rendu l'averſion de tous ſes voiſins ! On ne pouvoit trop le fortifier contre l'illuſion de fauſſe gloire, puiſqu'elle étoit dès lors ſi préjudiciable à ſon Aieul.

a que la Diſcorde, ſortie de l'Enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la felicité que les Dieux vous préparent.

NESTOR lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous ſommes éloignez de vouloir faire la guerre par une vain gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nos voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon interêt, & qui ne perd aucune occaſion d'envahir les terres des autres Etats (7)? Ne croyez pas que je parle d'Idomenée (8) : non, je n'ai plus de lui cette penſée ; c'eſt Adraſte (y) Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit

(7) C'eſt ainſi que la foi même des Traités ne raſſuroit point les Princes voiſins de Louïs XIV, contre ſes violences & ſon ambition. L'avidité qu'il avoit de s'agrandir, leur faiſoit craindre, pendant la paix, les projets qu'il formoit pour renouveller la guerre.

(8) Pluſieurs des choſes, qui ont été dites d'Idomenée, conviennent parfaitement à Louïs XIV. mais il n'eſt pourtant pas la figure de ce dernier Roi des François. Idomenée ſoufroit qu'on lui repreſentât ſes fautes, parce qu'il ſouhaitoit de les reparer ; mais Louïs XIV ne pouvoit ſoufrir de remontrances, bien loin d'être diſpoſé à en profiter. C'eſt Adraſte, qui eſt l'emblême véritable de ce Monarque, par la conformité de leurs inclinations. Comme lui, Louïs XIV ne crut les autres hommes nés que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude : comme lui, il ne voulut que des eſclaves & des adorateurs : comme lui, il ſe fit rendre les honneurs divins, en ſoufrant les Inſcriptions orgueilleuſes, qui lui attribuoient de la Divinité. Comme lui enfin, il auroit été un Roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi euſſent reglé ſa conduite. Il eſt aiſé d'appliquer le reſte du Parallele. Louïs XIV fut heureux juſqu'à la paix de Nimegue. La force & l'artifice, tout lui étoit égal, pourvu qu'il acablât ſes ennemis. Il étoit bien ſervi : ſa préſence ſoûtenoit la valeur de ſes troupes : il ne comptoit pour un bien ſolide & réel que l'avantage de fouler aux piès le genre humain.

(y) *Adraſte étoit Roi d'Argos, & des Dauniens, peuples de la Pouille : il fit la guerre aux*

que

que tous les hommes qui ſont nez ſur la terre, ne ſont nez que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de ſujets, dont il ſoit le Roi & le pere : il veut des eſclaves & des adorateurs. Il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner enſuite nos armes contre cet autre ennemi plus puiſſant. Il a déja pris pluſieurs villes de nos Alliez. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition. La force & l'artifice, tout lui eſt égal, pourvû qu'il accable ſes ennemis. Il a ramaſſé de grands treſors : ſes troupes ſont diſciplinées & aguerries ; ſes Capitaines ſont experimentez ; il eſt bien ſervi ; il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux, qui agiſſent par ſes ordres. Il punit ſéverement les moindres fautes, & récompenſe avec liberalité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoûtient & anime celle de toutes ſes troupes. Ce ſeroit un Roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi régloient ſa conduite : mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience : il compte même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les eſprits foibles. Il ne compte pour un bien ſolide & réel, que l'avantage de poſſeder de grandes richeſſes, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt ſon armée paroîtra ſur nos terres ; & ſi l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute l'eſperance de liberté nous eſt ôtée. C'eſt l'interêt d'Idomenée auſſi bien que le nôtre de s'oppoſer à ce voiſin, qui ne peut ſouffrir rien

Thebains en faveur de ſon Gendre Polinice ; comme Louis XIV la fit aux Flamands, ſur le prétexte des Droits de la Reine ſon épouſe.

de

de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salente ſeroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous enſemble de le prévenir. Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la ville ; car Idomenée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y paſſer la nuit.

Fin du onziéme Livre.

31 MR 64

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM



Academie des beaux arts erigée par Mentor.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

NESTOR au nom des Alliez demande du ſecours à Idomenée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente & exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Telemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revûe exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idomenée de nouveaux reglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs & la naiſſance par la diverſité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE

TOUTE l'armee des Alliez dreſſoit déja ſes tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſperiens fatiguez attendoient le ſommeil. Quand les Rois avec leur ſuite furent entrez dans la Ville, ils parurent étonnez qu'en ſi peu de tems on eut pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que (9) l'embarras d'une ſi grande guerre n'eut point empêché cette Ville naiſſante de croître, & de s'embellir tout-à-coup.

ON admira la ſageſſe & la vigilance d'Idomenée, qui avoit fondé un ſi beau Royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliez ſeroient bien puiſſans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propoſa à Idomenée d'y entrer : il ne put rejetter une ſi juſte propoſition, & il promit des troupes; mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt neceſſaire, pour rendre un Etat floriſſant, il comprit que les forces d'Idomenée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſent; Il le prit en particulier, & lui parla ainſi :

VOUS voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles. Salente eſt garantie des malheurs, qui la menaçoient : il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la ſageſſe de Minos vôtre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, & que vous déteſtez toute flaterie. Pendant que ces Rois ont loué vôtre magnificence, je penſois en moi-même à la temerité de vôtre conduite. A ce mot de temerité, Idomenée

(9) Quoi-qu'Idomenée ne ſoit par l'Embléme de Louïs XIV, à tous égards, ce qui eſt dit ici ne laiſſe pas de regarder le Monarque François. L'embarras de la guerre ne l'empêcha jamais de ſatisfaire ſa paſſion pour les bâtimens & pour les jardins ; & ces dépenſes énormes, jointes à celles qu'il lui falut faire pour ſoûtenir la guerre, ont enfin épuiſé le Royaume, & l'ont reduit au pitoyable état, où nous le voyons aujourd'hui.

menée changea de visage, ses yeux se troublérent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi: Ce mot de temerité vous choque, je le voi bien: tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir; car il faut respecter les Rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La verité par elle-même les blesse assez, sans y ajouter des termes forts; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir vôtre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur vôtre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront desavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon vôtre besoin: mais il vous est utile qu'un homme sans interêt & sans consequence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler: vous ne verrez la verité qu'à demi, & sous de belles enveloppes.

A ces mots Idomenée, déja revenu de sa premiere promptitude, parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté; je vous dois le salut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune verité que je ne me croye heureux d'entendre de vôtre bouche; mais ayez pitie d'un Roi, que la flaterie avoit empoisonné (10), & qui n'a pu même dans ses

(10) Louïs XIV avoit cela de commun avec Idomenée: empoisonné dès l'enfance par la flaterie, il n'a pu même dans ses malheurs trouver des hommes assez genereux pour lui dire la vérité. Il étoit extrêmement délicat sur tout ce, qui avoit seulement l'aparence de réprimande: on étoit si sur de lui déplaire en lui disant les choses comme elles étoient, que Madame de Maintenon eut toûjours grand soin de les lui cacher.

malheurs

malheurs trouver des hommes assez genereux pour lui dire la verité. Non, je n'ai jamais trouvé personne, qui m'ait assez aimé, pour vouloir me déplaire, en me disant la verité toute entiere.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage Vieillard lui dit : C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la verité ? Mettez-vous en ma place ; si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être. C'est que vous avez craint des Conseillers trop sinceres. Avez-vous cherché les gens les plus desinteressez & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressez à vous plaire, les plus desintereſſez dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartez ? Vous en êtes-vous defié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la verité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la verité, qui vous condamne.

Je vous disois donc, que ce qui vous attire tant de loüanges, ne merite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis, qui menaçoient vôtre Royaume encore mal établi ; vous ne songiez au-dedans de vôtre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a couté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter vôtre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de vôtre puissance, avoir beaucoup des bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il faloit une

longue

longue paix dans ces commencemens pour favoriſer la multiplication de vôtre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'Agriculture & à l'établiſſement des plus ſages loix. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruiner vôtre veritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; ſuſpendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faſte qui ruineroit vôtre nouvelle Ville; laiſſez en paix reſpirer vos peuples: appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sçachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que vôtre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étenduë des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui ſeront attachez à vous obéir. Poſſedez une terre, quoique mediocre en étenduë; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & diſciplinez: faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois? repondit Idomenée. Leur avouërai-je ma foibleſſe? Il eſt vrai que j'ai négligé l'Agriculture, & même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte: je n'ai ſongé qu'à faire une Ville magnifique. Fraudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'aſſemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai ſans heſiter, quoiqu'il m'en coute; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi, qui eſt fait pour ſes peuples, & qui ſe doit tout entier à eux, doit préferer le ſalut de ſon Royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du Pere des peuples, reprit Mentor; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de vôtre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager vôtre honneur pour l'interêt même de vôtre Royaume. Laiſſez-moi faire: je

vais faire entendre à ces Rois que (11) vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils dans la puiſſance Royale, à Ithaque, & que vous voulez en chaſſer par force tous les Amans de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la reputation de cette Ville naiſſante, dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Telemaque ſon fils, pendant que Telemaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous envoierez pour l'établiſſement de vôtre commerce iront ſur la côte de l'Epire: ils feront deux choſes à la fois; l'une de rappeller ſur vôtre côte les Marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grece d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on l'a vû chez les Pheaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſperance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé

(11) *Vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe, &c.* C'eſt encore ici une contre-verité qui a un grand fondement dans la conduite de Louïs XIV. Il étoit engagé à rétablir le Roi Jacques: cependant il fit une diverſion en Allemagne lors de la priſe de Philipsbourg, qui l'empêcha de ſecourir ce Roy fugitif auſſi efficacement qu'il auroit dû. Il comptoit que les ſeules forces de l'Angleterre ne ſuffiroient pas à y établir le Prince d'Orange, & qu'en occupant ailleurs les Hollandois il feroit échouer ce deſſein; mais il fut trompé dans ſes vuës, comme il a paru par l'evénement.

ſervice

ſervice à ſon fils: ils répandront dans Ithaque, & dans tous les païs voiſins la terreur du nom du jeune Telemaque, qu'on croyoit mort comme ſon Pere. Les Amans de Penelope ſeront étonnez d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant Allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouër le joug. Penelope ſera conſolée, & refuſera toûjours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Telemaque pendant qu'il ſera en vôtre place avec les Alliez de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots Idomenée s'écria: Heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils! Un ami ſage & fidele vaut mieux à un Roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur, & qui en ſçait profiter par le bon uſage des ſages conſeils! car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages & vertueux, dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs, dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous mes malheurs, qui me ſont venus par un faux ami, qui flatoit mes paſſions dans l'eſperance que je flaterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux Rois alliez qu'Idomenée devoit ſe charger des affaires de Telemaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentérent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent jeunes Crétois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner: c'étoit la fleur de la jeune Nobleſſe que le Roi avoit emmenée de Créte; Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, diſoit-il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple; mais de peur que toute la Nation ne s'amoliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangers la jeune Nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'experience de l'art militaire.

Les Rois alliez partirent de Salente contens d'Idomenée, & charmez de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joye de ce qu'ils emmenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne put moderer ſa douleur, quand il falut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les Rois alliez faiſoient leurs adieux & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Telemaque ſerré entre ſes bras, & il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Telemaque, à la joye d'aller acquerir de la gloire; je ne ſuis touché que de la douleur de nôtre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachérent d'entre vos bras & m'éloignérent de vous, ſans me laiſſer aucune eſperance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le conſoler: Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien differente; elle eſt volontaire, elle ſera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux; accoutumez-vous à mon abſence, vous ne m'aurez pas toûjours; il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plûtôt que la preſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvroit Telemaque de ſon Egide; elle répandoit au dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce moderation, qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. (12) Un Prince ſe deshonore encore plus en

(12) *Un Prince ſe deshonore encore plus, &c.* Louïs XIV alla pluſieurs fois à la guerre, mais il évita toûjours ſoigneuſement les dangers dans les combats. Rien ne fut plus douteux que ſon courage, comme il parut ſur tout en 1676, au ſiége de Bouchain, où la bataille étant inévitable avec le P. d'Orange, le Maréchal de Schomberg, qui vit pâlir le Roi dans le conſeil de guerre, détourna adroitement les avis, qui alloient tous à donner combat.

évitant

évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt neceſſaire à un peuple de conſerver ſon Chef ou ſon Roi, il lui eſt encore plus neceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe de ſa valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modele de tous les autres; ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Telemaque! & périſſez dans les combats, plûtôt que de faire douter de vôtre courage. Les flateurs qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires, (13) ſeront les premiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions: mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſens utilité: la valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt reglée par la prudence: autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſede point dans les dangers, eſt plûtôt fougueux que brave; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble; il perd la liberté de ſon eſprit, qui lui ſeroit neceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un Soldat, il n'a point le diſcernement d'un Capitaine: encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la preſence d'eſprit & la moderation neceſſaire pour obeir.

(13) *Seront les premiers à dire, &c.* C'eſt ce qui fut dit pluſieurs fois a la Cour, où les Princes mêmes faiſoient des railleries du Roi, qui demeuroit tranquillement enfermé avec Madame de Maintenon, qu'ils appelloient ſa vieille, pendant que ſes Generaux expoſoient leur vie ſur les frontieres ouvertes de tous côtez aux irruptions des ennemis.

Celui qui s'expoſe témerairement, trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expoſe ſouvent l'armée entiere à de grands malheurs. Ceux qui préferent leur vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des châtimens, & non des récompenſes.

GARDEZ-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquilement l'occaſion favorable: la vertu ſe fait d'autant plus reverer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la neceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aille toûjours croiſſant. Au reſte ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De vôtre côté ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres; louëz-les pour tout ce qui mérite quelque louänge: mais louëz avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir; cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'experience que vous ne pouvez avoir; écoutez-les avec déference; conſultez-les; priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais les diſcours par leſquels on voudra exciter vôtre défiance ou vôtre jalouſie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingenuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à vôtre égard, ouvrez-leur vôtre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons: s'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſur tout, ne dites jamais à certains

certains flateurs qui ſement la diviſion, les ſujets de peine que vous croirez avoir contre les Chefs de l'Armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idomenée dans le beſoin où il eſt de travailler pour le bonheur de ſes peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que ſes mauvais conſeils, & les flateurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau Royaume.

ALORS Telemaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idomenée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſevere : Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, & montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les pieges innombrables, & les embarras inſéparables de la Royaute ? (14) Idomenée, il eſt vrai, a été nourri dans des idées de faſte & de hauteur. Mais quel Philoſophe pourroit ſe défendre de la flaterie, s'il avoit été en ſa place ? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance ; mais les plus ſages Rois ſont ſouvent trompez, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut ſe paſſer de Miniſtres qui le ſoulagent, & en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les Particuliers les hommes qui l'environnent. On eſt toûjours maſqué auprès de lui : on épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Helas ! cher Telemaque, vous ne l'éprouverez que trop ! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y méconte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit

(14) *Idomenée a été nourri dans des idées de faſte & de hauteur, &c.* On ne peut mieux dépeindre l'Education de Louïs XIV, qui s'eſt trop laiſſé prévenir par ſes Miniſtres, & qui ne pouvoit guére ſe défendre de leurs pieges, aiant été mis ſi jeune entre leurs mains.

beſoin d'en faire pour le Public. (15) Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilitez, leurs jalouſies. On ne les perſuade, on ne les corrige guéres.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Miniſtres, pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même; & plus on a beſoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, réleve des talens ébloüiſſans, & fait paroître un homme digne de tous les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La Grandeur eſt comme certains Verres qui groſſiſſent tous les objets; tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, & où les plus legeres fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune experience de l'état où il eſt. Il n'en ſentent point les difficultez, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un Roi, quelque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme; ſon eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi: il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître. Il eſt obſedé par des gens intereſſez & artificieux; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche: il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, & tantôt par celles de ſes Miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il re-

(15) *Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilitez, &c.* Ceci regarde Mr. de Louvois & Mr. Colbert, qui ne s'accordoient jamais enſemble, & dont l'incompatibilité a cauſé de grands préjudices au Roi & à l'Etat.

tombe

tombe dans une autre. Telle eſt la condition des Rois les plus éclairez & les plus vertueux. Les plus longs & les meilleurs regnes ſont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, ſans le vouloir, dans les commencemens. La Royauté porte avec elle toutes ces miſeres. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant : il faut plaindre les Rois & les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernez par un Roi qui n'eſt qu'homme ſemblable à eux ; car il faudroit des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les Rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-a-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

TELEMAQUE répondit avec vivacité: (16) Idomenée a perdu par ſa faute le Royaume de ſes Ancêtres en Créte, & ſans vos conſeils il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avouë, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes ; mais cherchez dans la Grece, & dans tous les autres païs les mieux policez, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables: les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractere de leur eſprit, des défauts qui les entraînent ; & les plus louables ſont ceux qui ont le courage de connoître & de reparer leurs égaremens. Penſez-vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe vôtre Pere, qui eſt le modele des Rois de la Grece, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts ? Si Minerve ne l'eut conduit, pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'eſt jouée de lui ?

(16) *Idomenée a perdu par ſa faute le Royaume de ſes ancêtres.* C'eſt ainſi que le Roi Jacques II a perdu ſon Royaume par ſa faute, & pour avoir voulu changer la Conſtitution de l'Etat, dont il devoit proteger & obſerver les loix.

Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redreſſé pour le conduire toûjours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez regner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfection; vous lui en verrez ſans doute. La Grece, l'Aſie, & toutes les Iles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualitez merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme vôtre modele.

Accoûtumez-vous, ô Telemaque! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans experience ſe livre à une critique préſomptueuſe, qui la dégoûte de tous les modeles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter vôtre Pere, quoiqu'il ne ſoit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idomenée malgré tout ce que j'ai repris en lui. (17) Il eſt naturellement ſincere, droit, équitable, liberal, bienfaiſant; ſa valeur eſt parfaite; il déteſte la fraude quand il la connoît, & qu'il ſuit librement la veritable pente de ſon cœur. Tous ſes talens exterieurs ſont grands & proportionnez à ſa place. Sa ſimplicité à avouer ſon tort, ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures, ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là audeſſus de toute la critique des hommes, montrent une ame veritablement grande. Le bonheur, ou le conſeil d'autrui peuvent préſerver de certaines fautes un homme très mediocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire, qui puiſſe engager un Roi, ſi longtems ſéduit par la flaterie, à

(17) *Il eſt naturellement ſincere, droit, équitable, &c.* Il paroît par ce caractere que la perſonne d'Idomenée n'eſt pas l'Emblême de Louis XIV. quoi-qu'il ait fait pluſieurs choſes qu'on a eu en vuë d'apliquer au dernier. Mais, comme on l'a déja dit, il étoit à propos de mêler ainſi les caracteres, pour les déguiſer un peu plus aux yeux de la Cour.

réparer

réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idomenée a fait les fautes que preſque tous les Rois font ; mais preſque aucun Roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Telemaque: c'eſt moins pour ſa réputation que pour vôtre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Telemaque par ce diſcours combien il eſt dangereux d'être injuſte en ce laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur tout contre ceux qui ſont chargez des embarras & des difficultez du gouvernement. Enſuite il lui dit: Il eſt tems que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Telemaque ! Souvenez-vous, que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls: mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Telemaque crut ſentir la preſence de la Déeſſe, & il eut même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant vôtre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme vôtre Pere. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le Soleil s'élevoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour réjoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la Ville ſe mirent en marche ſous leurs Commandans: On voyoit de tous côtez le fer des piques heriſſées; l'éclat des boucliers ébloüiſſoit les yeux; un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nues. Idomenée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les Rois alliez, qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin ils ſe ſéparérent, après

s'être

s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraye amitié; & les Alliez ne doutérent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idomenée, qu'on leur avoit repreſenté bien different de ce qu'il étoit: c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flateurs & injuſtes, auſquels il s'étoit livré.

Apres que l'armée fut partie, Idomenée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne; faiſons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de Laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années mediocres, de bled, de vin, d'huile, & des autres choſes utiles. Nous ſaurons par cette voie ſi la terre fournit dequoi nourrir tous ſes habitans, & ſi elle produit encore dequoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les païs étrangers. Examinons auſſi combien vous avez de vaiſſeaux & de matelots: c'eſt par-là qu'il faut juger de vôtre puiſſance. Il alla viſiter le Port, & entra dans chaque vaiſſeau, Il s'informa du païs où chaque vaiſſeau alloit faire le commerce; quelles marchandiſes il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépenſe du vaiſſeau pendant la navigation, les prêts que les Marchands ſe faiſoient les uns aux autres, les ſocietez qu'ils faiſoient entre eux, pour ſavoir ſi elles étoient équitables & fidélement obſervées; enfin les hazards du naufrage, & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des Marchands, qui par l'avidité du gain entreprennent ſouvent des choſes qui ſont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît ſeverement toutes les banqueroutes, parce que celles qui ſont exemptes de mauvaiſe foi ne le ſont preſque jamais de temerité. En même tems il fit des regles pour faire en ſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des Magiſtrats, à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes, & de leurs entrepriſes, Il ne

leur

leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus ils faiſoient en ſocieté les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls ; & la police de ces ſocietez étoit inviolable par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle Nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts ; (18) le commerce de cette Ville étoit ſemblable aux flux & reflux de la mer. Les treſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté & en ſortoit librement : tout ce qui y entroit, étoit utile ; tout ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La Juſtice ſevere préſidoit dans le port au milieu de tant de nations. La Franchiſe, la bonne Foi, la Candeur ſembloient du haut de ces ſuperbes tours appeller les Marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces Marchands, ſoit qu'il vînt des rives Orientales, où le Soleil ſort chaque jour du ſein des ondes ; ſoit qu'il fût parti de cette grande mer, où le Soleil, laſſé de ſon cours, va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſeureté dans Salente, comme dans ſa patrie.

(19) Pour le dedans de la Ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans & toutes les Places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des païs étrangers, qui pouvoient introduire le luxe & la mo-

(18) *Le commerce de cette Ville, &c.* Tout ceci s'entend de la Ville d'Amſterdam, digne de ſervir de modele à toutes les autres pour la liberté du Commerce.

(19) *Pour le dedans de la Ville, &c.* Tout ce qui ſuit eſt une leçon admirable, qui ſert en même tems de critique au luxe que Louïs XIV a introduit à Paris & à la Cour. Ce Prince a toûjours aimé le faſte, & a porté la magnificence plus loin qu'aucun de ſes Predeceſſeurs.

leſſe

leſſe. Il regla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions differentes; il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idomenée: Je ne reconnois qu'un ſeul moyen pour rendre vôtre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt neceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans vôtre exterieur; mais vôtre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers, qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre; que les Principaux de l'Etat après vous ſoient vêtus de la même laine: & que toute la difference ne conſiſte que dans la couleur, & dans une legere broderie d'or que vous aurez ſur le bord de vôtre habit. Les differentes couleurs ſerviront a diſtinguer les differentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Reglez les conditions par la naiſſance: mettez au premier rang ceux qui ont une Nobleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le merite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même Nobleſſe leur cederont ſans peine, pourvu que vous ne les accoûtumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des loüanges à la moderation de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſperité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'Ancêtres.

Pour la vertu, elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvû que vous donniez des couronnes & des ſtatues aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de Nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang après vous ſeront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Il auront au doigt un anneau d'or, & au col une médaille d'or

d'or avec vôtre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu ; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troiſiémes de verd, ſans anneau & ſans frange, mais avec la medaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de roſes. Les ſixiémes de gris de lin. Les ſeptiémes, qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

VOILA les habits de ſept conditions differentes pour les hommes libres. Les eſclaves ſeront habillés de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les arts, qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans, qui ſeront employez à ces arts pernicieux, ſerviront ou aux arts neceſſaires, qui ſont en petit nombre, ou au Commerce, ou à l'Agriculture. (20) On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étofes, ni pour la forme des habits. Car il eſt indigne que des hommes, deſtinez à une vie ſerieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

MENTOR, ſemblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte, qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute choſe à une noble & frugale ſimplicité. Il regla de même la nourriture des Citoyens, & des eſclaves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevez faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts, par leſquels ils amoliſſent leur ame, & ruinent inceſſamment la ſanté de leurs corps ? Ils doîvent faire conſiſter leur bonheur dans leur moderation, dans leur autorité pour faire

(20) *On ne ſouffrira jamais aucun changement, &c.* Ceci eſt une Critique des Modes qui ſe ſont ſur tout introduites en France ſous le regne de Louïs XIV. on ne trouve point dans tout le reſte de l'Hiſtoire de France tant de changemens à cet égard, qu'il en eſt arrivé ſeulement pendant la jeuneſſe du Roi.

du

du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobrieté rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne, avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes, que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais beſoins.

IDOMENE'E comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle Ville amolir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobrieté: mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité, qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſitôt Idomenée regla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du païs, qui eſt fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiege de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une regle que le Roi s'impoſoit lui-même, & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & de la délicateſſe où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

MENTOR retrancha enſuite (21) la Muſique molle & efféminée, qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condamna pas avec une moindre ſeverité la Muſique Bacchique, qui n'enyvre guere moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la Muſique aux Fêtes dans les Temples pour y chanter les loüanges des Dieux, & des Heros qui ont donné l'exemple des plus rares

(21) *La muſique molle & efféminée, &c.* Jamais Prince n'eut une muſique plus excellente que Loüis XIV. auſſi n'y eut-il jamais de Cour plus corrompuë que la ſienne. On ſait que ce Prince ne s'endormoit jamais qu'au ſon d'une douce ſimphonie, qui étoit dans ſon antichambre.

vertus,

vertus. (22) Il ne permit auſſi que pour les Temples les grands ornemens d'Architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques; il donna des modeles d'une Architecture ſimple & gracieuſe, pour faire dans un mediocre eſpace une maiſon gaye & commode pour une famille nombreuſe; en ſorte qu'elle fût tournée a un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagez les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe.

Il voulut que chaque maiſon un peu conſiderable eût un Salon & un petit (*a*) Periſtyle, avec de petites chambres pour toutes les perſonnes libres. Mais il défendit très-ſeverement la multitude ſuperflue, & la magnificence des logemens.

Ces divers modeles des maiſons, ſuivant la grandeur des familles, ſervirent à embellir à peu de frais une partie de la Ville, & à la rendre reguliere; au lieu que l'autre partie, déja achevée ſuivant le caprice & le faſte des Particuliers, avoit malgré ſa magnificence une diſpoſition (*b*) moins agréable & moins commode. Cette nouvelle Ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voiſine de la Grece fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de Maçons de l'Epire, & de pluſieurs autres païs, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & ſerviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pas permis d'abandonner; mais il voulut

(22) *Il ne permit auſſi que pour les Temples, &c.* Ceci eſt une critique de la ſomptuoſité du Château de Verſailles, où le Roi a prodigué des ſommes immenſes en vains ornemens.

(*a*) *Le Periſtyle eſt un bâtiment environné de colonnes en dedans comme les cloitres.*

(*b*) Une diſpoſition moins agreable & moins ccommode. *Telle eſt celle des anciens quartiers de Paris, que l'on travaille à reparer tous les jours, en rendant la face des maiſons uniforme.*

qu'on

qu'on ſouffrit dans Salente peu d'hommes attachez à ces arts. Il établit une Ecole, où préſidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes éleves. (23) Il ne faut, diſoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne ſont pas abſolument néceſſaires. Par conſequent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un genie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres, qui ſont nez pour les arts moins nobles, ſeront employez fort utilement aux beſoins ordinaires de la Republique. Il ne faut employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conſerver la memoire des grands hommes & des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conſerver des repreſentations de tout ce qui a été fait, avec une vertu extraordinaire, pour le ſervice de la patrie. Au reſte la moderation & la frugalité de Mentor n'empêchérent point qu'il n'autoriſât tous ces grands bâtimens, deſtinez aux courſes des chevaux & des chariots, aux combats de Luteurs, à ceux du Ceſte, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étofes façonnées des païs éloignez, des (24) broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or & d'argent, avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, & faits de maniere à durer longtems. Enſorte que les Salentins, qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencérent à ſentir combien ils avoient de

richeſſes

(23) *Il ne faut, diſoit-il, rien de bas, &c.* Voici un Parallele glorieux à Louïs XIV. Il a établi, comme Idomenée, des Academies de Peinture & de Sculpture, d'où il n'eſt rien ſorti que d'achevé.

(24) *Des broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or & d'argent, &c.* Ceci eſt encore une critique de la ſomptuoſité des Palais de Louïs XIV, où il y avoit quantité de vaſes & de meubles d'argent maſſif, & des ameublemens des plus riches étofes.

richeſſes ſuperflues. Mais c'étoit des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient, & ils devenoient effectivement riches, à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'Etat, & que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vrayes néceſſitez de la nature.

MENTOR ſe hâta de viſiter les Arcenaux, & tous les Magaſins, pour ſavoir ſi les armes & toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, diſoit-il, être toûjours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs choſes manquoient par tout. Auſſitôt on aſſembla des ouvriers pour travailler ſur le fer, ſur l'acier, & ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes, & des tourbillons de fumées & des flames ſemblables à ces feux ſoûterrains que vomit le Mont-Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume, qui gémiſſoit ſous les coups redoublez. Les montagnes voiſines & les rivages de la mer en retentiſſoient: on eût cru être dans cette Ile, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le Pere des Dieux; & par une ſage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

ENSUITE Mentor ſortit de la Ville avec Idomenée, & trouva (25) une grande étenduë de terres fertiles, qui demeuroient incultes: d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des Laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient auſſi de courage & de force de corps pour mettre l'Agriculture dans ſa perfection. Mentor voyant cette campagne déſolée, dit au Roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc

(25) *Une grande étenduë de terre fertiles qui demeuroient incultes, &c.* Ceci eſt une peinture de l'état où étoit la France dès la premiere guerre, où les enrôlemens forcez avoient dépeuplé la Campagne de Laboureurs.

tous

tous ces artiſans ſuperflus qui ſont dans la Ville, & dont les métiers ne ſerviroient qu'à déregler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il eſt vrai que c'eſt un malheur que tous ces hommes exercez à des arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point exercez au travail: mais voici un moyen d'y remedier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur ſecours des peuples voiſins, qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvû qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront: ils pourront dans la ſuite en poſſeder une partie, & être ainſi incorporez à vôtre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvû qu'ils ſoient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, & ils accroîtront vôtre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les Maçons des païs étrangers, qui travaillent a bâtir vôtre ville, ſe ſont engagez à défricher une partie de vos terres, & ſe faire Laboureurs: incorporez-les à vôtre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la Ville. Ces ouvriers ſont ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination, qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantez de la ville à la campagne, avec leſquels ils ſeront mêlez. Dans la ſuite tout le païs ſera peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'Agriculture.

Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvû que vous facilitez les mariages. La maniere de les faciliter eſt bien ſimple: preſque tous les hommes ont de l'inclination de ſe marier: il n'y a que la miſere, qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toûjours de

ſes

ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux, qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfans dès leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages ; les autres, qui ſont plus avancez en âge, ménent déja les grands troupeaux : enfin les plus âgez labourent avec leur pere. Cependant la mere & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée ; elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit courir des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs, en attendant le doux ſommeil : elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conſervez dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons, qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le Laboureur rentre avec ſa charue ; & ſes bœufs fatiguez marchent, le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots, que le Sommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort, ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvû que les Dieux leur donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais (26) quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des deſſeins pleins de faſte & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne

(26) *Quelle horrible inhumanité, &c.* Ceci reflechit ſur les Tailles & les autres Impôts, qui laiſſoient à peine aux gens de la Campagne dequoi ſubvenir à leurs beſoins les plus preſſans.

tiennent

tiennent que de la liberale Nature & de la ſueur de leur front! La Nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérez & laborieux; mais c'eſt l'orgueil & la moleſſe de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idomenée, ſi ces peuples, que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & ſans prévoyance ne (27) ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs Sujets, qui ſont les plus vigilans & les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens; c'eſt qu'ils eſpérent en être payez plus facilement; en même tems ils chargent moins ceux que la Nature rend plus miſerables. Renverſez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompenſe le vice, & qui introduit une negligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats, qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au contraire, donnez des graces & des exemptions aux familles, qui ſe multiplient; augmentez à proportion la culture de leur terre. Bientôt leurs familles ſe multiplieront, & tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profeſſion de Laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charue maniée par des mains victorieuſes, qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'heritage de ſes Ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendue généreuſement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cerès ſe couronnera d'épics dorez.

(27) *Ne ſongent qu'à charger d'impôts, &c.* Ce mauvais ordre, pratiqué en France avec la derniere inhumanité, a bientôt réduit les plus vigilans & les plus induſtrieux à l'état des plus miſerables.

Bacchus, foulant à ſes pieds les raiſins, fera couler du penchant des montagnes des ruiſſeaux de vin plus doux que le Nectar. Les creux valons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des clairs ruiſſeaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idomeneé! d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre, à l'ombre de vôtre nom, tant de peuples dans un ſi aimable repos? Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par tout, & preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim & le deſeſpoir (28).

O Heureux le Roi aſſez aimé des Dieux, & d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, & de montrer à tous les ſiecles, dans ſon regne, un ſi charmant ſpectacle! La terre entiere, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds, le prier de regner ſur elle.

Idomenee lui répondit: Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvenient. C'eſt un prétexte qu'on allegue toûjours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts: le remede eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'Agriculture, ren-

(28) La plûpart des Conquêtes de Louis XIV n'ont preſque produit à ſes ſujets d'autres fruits que les maux qui ſont décrits ici: c'eſt que faiſant la guerre par ambition, il avoit moins en vuë d'aſſurer leur bonheur, que d'acquerir une fauſſe gloire; & que plus il faiſoit de conquêtes, plus il chargeoit ſes peuples, pour en tirer dequoi fournir à de nouveaux projets.

dront

dront leur vie laborieuſe ; & dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la moleſſe & l'oiſiveté, qui rendent les peuples inſolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & aſſez largement ; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre, gagnez à la ſueur de leur viſage.

POUR tenir vôtre peuple dans cette modération, il faut regler dès-à-preſent l'étendue de terre que chaque famille pourra poſſeder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout vôtre peuple en ſept claſſes, ſuivant leurs differentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſeder que l'étendue de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes, dont elle ſera compoſée. Cette regle étant inviolable, les Nobles ne pourront faire d'acquiſitions ſur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, & ſera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de tems les terres manquoient ici, on feroit des Colonies, qui augmenteroient cet Etat.

JE croi même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans vôtre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache ; le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples : il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le deſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une eſpece de remede, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les Sacrifices, ou pour les Fêtes extraordinaires : mais n'eſperez point de faire obſerver une regle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les Loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir

des

des Ecoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magiſtrats, qui veillent ſur les familles & ſur les mœurs des Particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'eſt-à-dire, Paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur vôtre troupeau. Par là vous préviendrez un nombre infini de deſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais (29) quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſûreté que dans l'oppreſſion des peuples! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au deſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe neceſſité, où de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouër le joug de vôtre tyrannique domination. Eſt-ce là le vrai moyen de regner ſans trouble? Eſt-ce là le vrai chemin, qui mene à la gloire?

Souvenez-vous que les Païs, où la domination du Souverain eſt plus abſoluë, ſont ceux où les Souverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils poſſedent ſeuls tout l'Etat; Mais auſſi tout l'Etat languit, les campagnes ſont en friche & preſque deſertes. Les villes diminuent chaque jour; le commerce tarit. Le Roi, qui ne peut être Roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples, dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son Etat s'épuiſe d'argent & d'hommes:

(29) *Quelle deteſtable maxime, &c.* Ce qui ſuit juſqu'à la fin du Livre eſt un recueil des Maximes que Louïs XIV a priſes pour regles de ſon gouvernement. On en laiſſe faire l'application au Lecteur, qui y trouvera une parfaite conformité avec l'état, où ſe trouve encore aujourd'hui la France.

cette derniere perte eſt la plus grande & la plus irréparable; ſon pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flate, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution, cette Puiſſance monſtrueuſe, pouſſée juſqu'à un excés trop violent, ne ſauroit durer! elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples; elle a laſſé & irrité tous les corps de l'Etat: elle contraint tous les membres de ce corps de ſoûpirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'Idole ſe renverſe, ſe briſe, & eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot toutes les paſſions ſe réüniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le Roi, qui dans ſa vaine proſperité ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Aprè's ce diſcours Idomenée, perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, & d'executer tout ce, qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons les terres, qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la Ville.

31 MR 64

Fin du douziéme Livre.

LES

T

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

TOME SECOND.


BRITISH MUSEUM


BRITISH
31 MR 64
MUSEUM



Philocles desarme ses assassins.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

IDOMENE'E raconte à Mentor ſa confiance en Proteſilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philocles, & pour le trahir lui-même : il lui avouë que prévenu par ces deux hommes contre Philocles, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expedition où il commandoit ſa flote ; que celui-ci ayant manqué ſon coup, Philocles l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'Ile de Samos, après avoir remis le commandement de la flote à Polymene, que lui Idomenée avoit nommé dans ſon ordre par écrit ; que malgré la trahiſon de Proteſilas, il n'avoit pû ſe réſoudre à ſe défaire de lui.

DEJA la réputation du gouvernement doux & moderé d'Idomenée attire en foule de tous côtez des peuples, qui viennent s'incorporer au ſien, & chercher leur bonheur ſous une ſi aimable domination.

DEJA ces campagnes, qui avoient été ſi longtems couvertes de ronces & d'épeines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charuë, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le Laboureur : l'eſperance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & ſur les collines les troupeaux de moutons, qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de geniſſes, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor, qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idomenée de faire avec les Peucetes, (*a*) peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues, qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux, qui manquoient aux Salentins.

En même tems la Ville & les Villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe, qui avoit langui long tems dans la miſere, & qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idomenée prenoit des ſentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur Pere, ils ne craignirent plus le faim & les autres fleaux, par leſquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chanſons des Bergers & des Laboureurs, qui celebroient leurs Hymenées. On auroit crû voir le Dieu

(*a*) *Les Peucetes étoient des peuples voiſins des Dauniens, qui habitoient cette partie de l'Italie appellée aujourd'hui la Terre de Bari, dans le Royaume de Naples.*

Pan

Pan (*b*) avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les Nymphes, & danſant au ſon de la flûte a l'ombre des Bois. Tout étoit tranquile & riant; mais la joie étoit moderée, & ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux: ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les Vieillards, étonnez de voir ce qu'ils n'auroient oſé eſperer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendreſſe: ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Beniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi, qui vous reſſemble, & qui eſt le plus grand don que vous nous ayez fait. Il eſt né pour le bien des hommes; rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriere-neveux, venus de ces mariages qu'il favoriſe, lui devront tout juſqu'à leur naiſſance, & il ſera veritablement le Pere de tous ſes Sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles, qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joie qu'en chantant les loüanges de celui, de qui cette joie ſi douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom. On ſe croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre: ſa perte eut été la déſolation de chaque famille.

Alors Idomenée avoua à Mentor, qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû, diſoit-il: il me ſembloit que toute la grandeur des Princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre; que le reſte des hommes étoit fait pour eux; & tout ce que j'avois ouï dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable: j'en reconnois maintenant la verité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dès

(*b*) *Pan étoit le Dieu de la Nature adoré particulierement par les Bergers & par les Paſteurs. Il devint amoureux de la Nimphe Sirinx, & l'aiant changée en roſeau, il en fit ſa flûte.*

ma plus tendre enfance ſur l'autorité des Rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idomenée commença cette narration:

(1) PROTESILAS, qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût: il entra dans mes plaiſirs; il flatta mes paſſions: il me rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philocles. (2) Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'ame grande, mais moderée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à ſe vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement ſur mes défauts; & lors même qu'il n'oſoit me parler, ſon ſilence & la triſteſſe de ſon viſage me faiſoient aſſez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

DANS les commencemens cette ſincerité me plaiſoit; & je lui proteſtois ſouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préſerver des flateurs. Il me diſoit tout ce que je devois faire pour marcher ſur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une auſſi profonde ſageſſe que vous, ô Mentor! mais ſes maximes étoient bonnes: je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Proteſilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûtérent de Philocles. Celui-ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prévaloir; il ſe contenta de me dire toûjours la verité, lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non ſa fortune, qu'il cherchoit.

(1) Proteſilas eſt le Marquis de Louvois, que le Roi admit dans ſa familiarité, qui entra dans ſes plaiſirs, & qui flata toutes ſes paſſions; mais il lui rendit bientôt ſuſpect le Vicomte de Turenne, deſigné ci-apres par Philocles.

(2) *Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'ame grande, mais moderée.* Toute la vie de Mr. de Turenne fut une ſuite d'actions grandes, nobles, & genereuſes. Le Roi prenoit un ſingulier plaiſir dans ſa converſation, il l'écoutoit avec confiance, & recevoit de lui d'excellentes leçons ſur la guerre. Ce fut cette confiance, qui excita la jalouſie de Louvois.

PRO-

PROTESILAS me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſuperbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputation d'un homme qui eſt (3) au-deſſus de tous les honneurs : il ajoûta que ce jeune homme, qui me parloit ſi librement ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faiſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit guéres ; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu auſtere s'ouvrir un chemin à la Royauté.

D'ABORD je ne pûs croire que Philocles voulut me détrôner. Il y a dans la veritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe méprend point, pourvû qu'on y ſoit attentif. Mais la fermeté de Philocles contre mes foibleſſes commençoit à me laſſer. Les complaiſances de Proteſilas & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoit ſentir encore plus impatiemment l'auſterité de l'autre.

CEPENDANT Proteſilas ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conſeilla d'envoyer Philocles commander les Vaiſſeaux, qui devoient attaquer ceux de Carpathie (*c*) ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les loüanges que je lui donne : (4) j'avouë qu'il a du courage

(3) *Au-deſſus de tous les honneurs.* Mr. de Turenne préfera toûjours ſon titre de Vicomte, à celui de Maréchal de France, & crut ne pouvoir porter le dernier ſans s'abaiſſer.

(*c*) *Carpathie, aujourd'hui Scarpanto, eſt une Ile de la mer Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, entre Candie & Rhodes.*

(4) *J'avouë qu'il a du courage & du génie pour la guerre.* Le Marquis de Louvois ne pouvoit refuſer cette juſtice au mérite du Vicomte de Turenne ; mais il ſe ſervit de ce prétexte pour éloigner d'auprès du Roi ce concurrent, qu'il n'y voyoit qu'avec envie.

& du génie pour la guerre: il vous ſervira mieux qu'un autre; & je préfere l'interêt de vôtre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Proteſilas, à qui l'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joie, & je me crûs trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme, qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion & de tout interêt. Mais, helas! que les Princes ſont dignes de compaſſion! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même: il ſavoit que les Rois ſont d'ordinaire défians & inappliquez; défians, par l'experience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils ſont environnez; inappliquez, parce que les plaiſirs les entraînent, & qu'ils ſont accoûtumez à avoir des gens chargez de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui ſeroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalouſie contre un homme, qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions; ſur tout, l'abſence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des pieges.

Philocles en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que vôtre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je; Proteſilas ne parle point de vous, comme vous parlez de lui: il vous loüe, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance: ne craignez rien, allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut l'avoüer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation,

réputation, ni pour le ſuccès des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philocles m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Proteſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables, qui ne ſe faiſoit point ſentir de même dans Proteſilas: mais j'avois laiſſé prendre à Proteſilas un ton déciſif, auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toûjours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder; & dans cette laſſitude j'aimois mieux, par foibleſſe, hazarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti, que je venois de prendre: mais cette honteuſe raiſon, que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecretement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

(5) PHILOCLES ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & ſe hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre: mais Proteſilas, qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je deſirois qu'il fit une deſcente dans l'Ile de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Ile: mais (6) il fit en ſorte que pluſieurs choſes néceſſaires manquérent à Philocles dans cette entrepriſe,

(5) *Philocles ſurprit les ennemis, &c.* Ceci regarde la Campagne de 1675, en Allemagne, où le Vicomte de Turenne battit Montecuculi, & ſe hâtoit de revenir parce qu'il commençoit à manquer de vivres; mais Louvois y fit marcher le Maréchal de Créqui avec un détachement des troupes de Flandre pour l'y retenir. Le Vicomte ayant reçu ce renfort, ſe diſpoſoit à donner combat aux Imperiaux, lorſqu'il fut tué d'un coup de Canon à la journée d'Altenheim.

(6) *Il fit en ſorte que pluſieurs choſes néceſſaires manquérent, &c.* C'eſt ainſi que Louvois en uſa envers les Generaux, qui lui portoient ombrage: ils les laiſſa manquer de tout, & les rendit reſponſables des mauvais ſuccès, dont il étoit lui-même la cauſ-

& il l'assujettit à certains ordres, qui causérent divers contretems dans l'execution.

Cependant il se servit d'un Domestique très-corrompu, que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte; quoi qu'ils parussent ne se voir gueres, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce Domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philocles, me dit-il, veut se servir de vôtre armée navale pour se faire Roi de l'Ile de Carpathie. Les Chefs des Troupes sont attachez à lui, tous les Soldats sont gagnez par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est enflé de sa victoire. Voilà une Lettre, qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi: on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

(7) Je lûs cette Lettre, & elle me parut de la main de Philocles. On avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protesilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette Lettre me jetta dans une étrange surprise: je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philocles; repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son desintéressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? Quel moyen de résister à une Lettre, où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philocles.

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dît-il

(7) *Je lûs cette Lettre, & elle me parut de la main de Philocles.* Ceci regarde la disgrace du Duc de Navailles, dont on a déja parlé. On lui attribua la Lettre que le Marquis de Vardes & le Comte de Guiche firent tomber entre les mains de la Reine, à qui ils découvrirent l'intrigue du Roi avec la Valiere. On a déja averti que Mr. de Cambrai mêle souvent ses caracteres pour donner le change aux yeux de la Cour. C'est par cette raison qu'il ne faut pas prétendre y trouver beaucoup de suite.

dit-il en heſitant, vous faire remarquer un mot, qui eſt dans cette Lettre? Philocles dit à ſon ami, qu'il peut parler en confiance à Proteſilas ſur une choſe, qu'il ne déſigne que par un chiffre (8) : aſſurément Proteſilas eſt entré dans le deſſein de Philocles, & ils ſe ſont accommodez à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Proteſilas, qui vous a preſſé d'envoyer Philocles contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le loüe, il l'excuſe en toute occaſion: ils ſe voyent depuis quelque tems avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Proteſilas a pris avec Philocles des meſures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entrepriſe contre toutes les regles, & qu'il s'expoſe à faire périr vôtre armée navale, pour contenter ſon ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainſi ſervir à celle de Philocles, s'ils étoient encore mal enſemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne ſoient réünis pour s'élever enſemble à une grande autorité, & peut-être pour renverſer le Trône où vous regnez. En vous parlant ainſi, je ſçai que je m'expoſe à leur reſſentiment, ſi malgré mes avis ſinceres vous leur laiſſez encore vôtre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvû que je diſe la verité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impreſſion ſur moi : je ne doutai plus de la trahiſon de

(8) *Sur une choſe qu'il ne déſigne que par un Chifre.* On peut encore entendre par cette Lettre le Projet trouvé dans les papiers de Mr. Fouquet, de fortifier Belle Ile & de s'y cantonner en cas d'oppreſſion. Alors Timocrate ſera l'Abbé Fouquet, qui trahit ſon frere en le découvrant au Cardinal Mazarin. Auquel de ces deux exemples qu'on aplique cet endroit, il ſufit pour faire voir juſqu'où alla la credulité du Roi, qui condamna legerement ces deux hommes, dont l'un n'étoit point coupable, & l'autre l'étoit beaucoup moins qu'on ne ſe l'imaginoit.

Philocles, & je me défiai de Protesilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philocles ait conquis l'Ile de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philocles, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plûtôt ce perfide; mais je craignois Protesilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble je ne pûs m'empêcher de lui dire que Philocles m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me representa sa conduite droite & moderée; il m'éxagera ses services; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me persuader, qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philocles, pendant que je pouvois encore m'assûrer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux, & exposez à être le jouët des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds.

Je crûs faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protesilas, en envoyant secretement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philocles. Protesilas pousſa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philocles assez embarrassé dans sa descente: il manquoit de tout; car Protesilas ne sachant si la Lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entrepriſe, dont il m'avoit fait tant esperer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre

contre Philocles. (9) Celui-ci ſoûtenoit cette guerre ſi difficile, par ſon courage, par ſon génie, & par l'amour que les Troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnut dans l'armee que cette deſcente étoit temeraire & funeſte pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réüſſir, comme s'il eût eu ſa vie & ſon bonheur attachez au ſuccès. Chacun étoit content de hazarder ſa vie à toute heure ſous un Chef ſi ſage & ſi appliqué à ſe faire aimer.

TIMOCRATE avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée, qui l'aimoit avec tant de paſſion. Mais l'ambition furieuſe eſt aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Proteſilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner abſolument après la mort de Philocles. Proteſilas ne pouvoit ſouffrir un homme de bien, dont la ſeule vûë étoit un reproche ſecret de ſes crimes, & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverſer ſes projets.

TIMOCRATE s'aſſura de deux Capitaines, qui étoient ſans ceſſe auprés de Philocles; il leur promit de ma part de grandes recompenſes, & enſuite il dit à Philocles, qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choſes ſecretes, qu'il ne devoit lui confier qu'en preſence de ces deux Capitaines. Philocles ſe renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philocles: le coup gliſſa, & n'enfonça guére avant. Philocles, ſans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en ſervit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philocles des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foi-

(9) *Celui-ci ſoûtenoit, &c.* Mr. de Turenne ſoûtint ainſi pluſieurs fois la guerre en Allemagne, où il manquoit ſouvent de tout, plûtôt par ſon courage, par ſon genie, & par l'amour que la Troupes avoient pour lui, que par aucun autre ſecours.

blement

blement : ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, ſi Philocles n'eut arrêté la multitude. Enſuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît mourir, ſe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philocles; & comme les traîtres ſont toûjours lâches, il ne ſongea qu'à ſauver ſa vie, en découvrant à Philocles toute la trahiſon de Proteſilas.

Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de moderation : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en ſûreté, & le renvoya en Créte ; il ceda le commandement de l'armée à Polymene, que j'avois nommé dans mon ordre, écrit de ma main, pour commander, quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les Troupes à la fidelité qu'ils me devoient, & paſſa pendant la nuit dans une legere barque, qui le conduiſit dans l'Ile de Samos, où il vit tranquilement dans la pauvreté & dans la ſolitude, travaillant à faire des Statues pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes, mais ſur tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idomenée : Hé bien! dit-il, fûtes-vous longtems à découvrir la verité? Non, répondit Idomenée ; je compris peu à peu les artifices de Proteſilas & de Timocrate ; ils ſe brouillérent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien ! reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre? Helas! répondit Idomenée, eſt-ce que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des Princes? Quand ils ſont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de ſe

rendre

rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſperer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits; (10) j'avois horreur de Proteſilas, & je lui laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion! Je me ſavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaiſant, induſtrieux pour flater mes paſſions, ardent pour mes interêts. Enfin j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe, c'eſt que je ne connoiſſois pas de veritable vertu, faute d'avoir ſçu choiſir des gens de bien, qui conduiſiſſent mes affaires: je croiois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois-je, de faire un grand éclat, pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre, qui ne ſera ni plus deſintereſſé, ni plus ſincere que lui? Cependant l'armée Navale commandée par Polymene revint. Je ne ſongeai plus à le conquête de l'Ile de Carpathie; & Proteſilas ne put diſſimuler ſi profondément que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philocles étoit en ſûreté à Samos.

MENTOR interrompit encore Idomenée pour lui demander, s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Proteſilas. (11) J'étois, lui répondit Idomenée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ſes mains; il auroit falu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma com-

(10) *J'avois horreur de Proteſilas, & je lui laiſſois toute l'autorité, &c.* Le Roi étoit ſur la fin fort dégouté de Mr. de Louvois, & cependant il n'avoit pas la force de s'en défaire, parce qu'il s'étoit livré à lui, & qu'il en étoit gouverné.

(11) *J'étois trop ennemi des affaires & trop inapliqué, &c.* Voilà préciſément la raiſon pour laquelle le Roi ne put ſe réſoudre à éloigner un Miniſtre, qui lui étoit devenu néceſſaire. Il trouvoit de la commodité à employer un homme, qui le ſervoit bien, quoiqu'il lui vendît bien cher ſes ſervices.

modité,

modité, & inſtruire un nouvel homme : c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Proteſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je faiſois même de tems en tems ſentir à Proteſilas que je ſuportois ſon joug avec impatience. Je prenois ſouvent plaiſir à le contredire, à blâmer publiquement quelque choſe qu'il avoit fait, & à décider contre ſon ſentiment; mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniatrément à la charge, il uſoit tantôt de manieres preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation; ſur tout quand il s'apercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire, où il eût occaſion de ſe rendre néceſſaire, & de faire valoir ſon zele pour ma réputation.

QUOIQUE je fuſſe en garde contre lui, cette maniere de flater mes paſſions m'entraînoit toûjours; il ſavoit mes ſecrets; il me ſoulageoit dans mes embarras; (12) il faiſoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pûs me réſoudre à le perdre: mais en le maintenant dans ſa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me repreſenter mes veritables interêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conſeils aucune parole libre. La Verité s'éloigna de moi: l'Erreur, qui prépare la chûte des Rois,

(12) *Il faiſoit trembler tout le monde par mon autorité.* Tout ce qui precede, & tout ce qui ſuit, contient le portrait au naturel de Mr. de Louvois. Il s'étoit rendu ſi néceſſaire au Roi & ſi redoutable à tout le Royaume, que le Monarque ne voyoit que par ſes yeux, & que perſonne n'oſoit l'aborder.

me

me punit d'avoir ſacrifié Philocles à la cruelle ambition de Proteſilas. Ceux mêmes, qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma perſonne, ſe crûrent diſpenſez de me détromper, après un ſi terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la verité ne perçat le nuage, & qu'elle ne parvînt juſqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la ſuivre, ſa lumiere m'étoit importune. Je ſentois en moi-même, qu'elle m'eût cauſé de cruels remords, ſans pouvoir me tirer d'un ſi funeſte engagement. Ma moleſſe, & l'aſcendant que Proteſilas avoit pris inſenſiblement ſur moi, me jettoient dans une eſpece de deſeſpoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un ſi honteux état, ni le laiſſer voir aux autres. Vous ſavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fauſſe gloire, dans laquelle on éleve les Rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plûtôt que d'avouër qu'on s'eſt trompé, & que ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. (13) Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez; c'étoit préciſément le mien, lorſqu'il falut que je partiſſe pour le ſiege de Troye.

En partant je laiſſai Proteſilas maître des affaires: il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Créte gemiſſoit ſous ſa tyrannie: mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples. On ſavoit que je craignois de voir la verité; & que j'abandonnois à la cruauté de Proteſilas tous ceux, qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on oſoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Merion,

(13) *Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez, &c.* Tel fut préciſément l'état de Louïs XIV, pendant tout ſon régne: il fut trompé toute ſa vie, parce que la fauſſe gloire, d'un côté, l'empêcha toûjours de reconnoître ſes erreurs, & que, de l'autre, perſonne n'oſa entreprendre de lui découvrir la vérité.

qui

qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiege de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils, qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foibleſſes, & la haine des peuples, que Proteſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois, laſſez d'un gouvernement rigoureux, avoient épuiſé toute leur patience; & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiege de Troye, & rendoit compte ſecretement par ſes lettres à Proteſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y pas penſer, deſeſperant d'y remedier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révoltérent, Proteſilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné, ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſperité ſont toûjours foibles & tremblans dans la diſgrace. (14) La tête leur tourne auſſitôt que l'autorité abſoluë leur échape. On les voit auſſi rampans, qu'ils ont été hautains; & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extremité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée: Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous, comme je le vois? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de

(14) *La tête leur tourne.... on les voit auſſi rampans, &c.* Tel étoit encore le Marquis de Louvois. Dès que le Roi lui témoignoit quelque froideur, il étoit au deſeſpoir, il faiſoit mille baſſeſſes; & il eut beſoin plus d'une fois du credit de Madame de Maintenon, pour ſe rétablir.

meilleur

meilleur à faire pour leurs interêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un azile dans vôtre nouvel établiſſement: mais pourquoi vous livrer encore à eux, après tant de cruelles experiences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idomenée, combien toutes les experiences ſont inutiles aux Princes amolis & inapliquez, qui vivent ſans reflexion. Ils ſont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer, qui me lioient à ces deux hommes; & ils m'obſedoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives, que vous avez vuës. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant; ils m'ont attiré cette guerre, qui m'alloit accâbler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs, que j'ai ſentis en Créte: mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage, qui me manquoit, pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſçai ce que vous avez fait en moi; mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idomenée, quelle étoit la conduite de Proteſilas dans ce changement des affaires. (15) Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idomenée, que ce qu'il a fait depuis vôtre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous; mais je voyois diverſes gens, qui venoient m'avertir que ces deux Etrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe; l'autre un homme caché & d'un eſprit profond: ils ſont accoûtumez à errer de Royaume en Royaume; qui ſçait s'ils n'ont point formé

(15) *Rien n'eſt plus artificieux, &c.* Louvois étoit très artificieux & très adroit à jeter des ſoupçons dans l'eſprit du Roi contre tous les perſonnes, qui l'approchoient. Il parvint enfin à en écarter tout le monde, & l'on ne pouvoit aborder au Trône que par ſon moyen.

quelque

quelque deſſein ſur celui-ci? Ces Avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les païs, où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant & mal affermi; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

PROTESILAS ne diſoit rien; mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces reformes, que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre interêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toûjours prêts à ſe révolter: (16) il n'y a que la foibleſſe & la miſere, qui les rendre ſouples, & qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance Royale, & par là vous faites au peuple même un tort irreparable; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſçaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe; en puniſſant avec fermeté tous les coupables; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte diſcipline, pour le tenir dans une vie ſimple, ſobre & laborieuſe. Eh, quoi! diſois je, ne peut-on pas ſoûmettre un peuple ſans le faire mourir de faim? quelle inhumanité! quelle Politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très-fideles à leurs Princes? Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on

(16) *Il n'y a que la foibleſſe & la miſere qui les rende ſouples, &c.* C'a toûjours été là la maxime des Miniſtres de France depuis Richelieu, de charger le peuple François, pour l'empêcher de ſe révolter. Louis XIV s'eſt cru d'autant plus puiſſant, que ſes ſujets étoient plus foibles & plus miſerables.

a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes. C'eſt la multitude des Grands & des Petits, qui vivent dans la moleſſe, dans le luxe, & dans l'oiſiveté; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de Paix. Enfin c'eſt le deſeſpoir des peuples maltraitez; c'eſt la dureté, la hauteur des Rois, & leur moleſſe, qui les rend incapables de veiller ſur tous les Membres de l'Etat pour prévenir les troubles. (17) Voilà ce qui cauſe les révoltes, & non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la ſueur de ſon viſage.

QUAND Proteſilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout oppoſé à ſa conduite paſſée; il a commencé à ſuivre ces maximes, qu'il n'avoit pû détruire: il a fait ſemblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclaire la-deſſus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois ſouhaiter pour ſoulager les pauvres: il eſt le premier à me repreſenter leurs beſoins, & à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſçavez même qu'il vous louë, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Proteſilas; il a ſongé à ſe rendre indépendant. Proteſilas en eſt jaloux, & c'eſt en partie par leurs differends que j'ai découvert leur perfidie.

MENTOR ſoûriant répondit ainſi à Idomenée: Quoi donc! vous avez été foible, juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres, dont vous connoiſſiez la trahiſon! Ah! vous ne ſavez pas, répondit

(17) *Voilà ce qui cauſe les révoltes.* Il n'y a jamais eu en éfet que le deſeſpoir des peuples maltraités par la dureté des Miniſtres, qui ait porté les François à ſecouër un joug devenu trop peſant. Tant qu'il eſt ſupportable, ils le ſoufrent par l'affection naturelle qu'ils ont pour leurs Princes, qui les ont de bonne heure accoûtumés à un joug moderé.

Idomenée,

Idomenée, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un Roi foible & inappliqué, qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Proteſilas entre maintenant dans toutes vos vûës pour le bien public.

MENTOR reprit ainſi le diſcours d'un air grave: Je ne vois que trop, combien les méchans prévalent ſur les bons auprès des Rois: vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Proteſilas; & ils ſont encore fermez pour laiſſer le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sçachez que les méchans ne ſont point des hommes incapables de faire le bien: ils le font indifferemment, de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient; mais auſſi ils font le bien ſans peine, parce que leur corruption les porte à le faire, pour paroître bons, & pour tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, quoiqu'il paroiſſent la pratiquer; mais ils ſont capables d'ajouter à tous leurs autres vices, le plus horrible des vices, qui eſt l'Hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Proteſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & feroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſede à toute heure, & que vous ſçavez le ſage & le fidele Philocles pauvre & deshonoré dans l'Ile de Samos?

VOUS reconnoiſſez bien, ô Idomenée! que les hommes trompeurs & hardis qui ſont preſens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pas moindre; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun

aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux: ils ne ſont frappez que de ce qui eſt preſent, & qui les flate; tout le reſte s'efface bientôt. Sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flaters, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimez, (18) puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs?

(18) Louïs XIV ne fut point aimé, parce qu'il raporta tout à lui-même, & qu'il crut que tous les autres hommes n'étoient nés que pour contribuer à ſa grandeur & à ſes plaiſirs.

Fin du treiziéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

MENTOR oblige Idomenée à faire conduire Proteſilas & Timocrate en l'Ile de Samos, & à rappeller Philocles pour le remettre en honneur auprès de lui. Hegeſippe, qui eſt chargé de cet ordre, l'execute avec joie : il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit ſon ami Philocles content d'y mener une vie pauvre & ſolitaire. Celui-ci ne conſent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les ſiens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hegeſippe, & arrive à Salente, où Idomenée, qui n'eſt plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRES



Philoctete rappellé par Idomenée.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

APRES avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idomenée qu'il faloit au-plûtôt chaſſer Proteſilas & Timocrate, pour rappeller Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'eſt qu'il craignoit la ſeverité de Philocles. J'avouë, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime & que je l'eſtime. Je ſuis depuis ma tendre jeuneſſe accoûtumé à des loüanges, à des empreſſemens, à des complaiſances, que je ne ſaurois eſperer de trouver dans cet homme. Dès que je faiſois quelque choſe qu'il n'approuvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ſes manieres étoient reſpectueuſes & moderées, mais ſéches.

NE voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtez par la flaterie trouvent ſec & auſtere tout ce qui eſt libre & ingénu. Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zelé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flater dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flaterie, les bleſſe & les irrite: mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philocles eſt effectivement ſec & auſtere; ſon auſterité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieuſe de vos Conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la verité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégout de la verité, où la flaterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme, qui n'aime que la verité, & qui vous aime mieux que vous ne ſçavez vous aimer vous-même; qui vous diſe la verité malgré vous; qui force tous vos retranchemens; & cet homme néceſſaire c'eſt Philocles.

Souvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon regne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux treſor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne, faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiſcret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur tout gardez vous bien d'être plus long tems comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes gâtez, comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe picquent de connoître auſſi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

ALORS Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre ſon Favori; car auſſitôt qu'on eſt parvenu à rendre les Favoris ſuſpects & importuns à leurs Maîtres, les Princes laſſez & embarraſſez ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouït; les ſervices ſont oubliez: la chûte des Favoris ne leur coûte rien, pourvû qu'ils ne les voyent plus. Auſſitôt le Roi ordonna en ſecret à Hegeſippe, qui étoit un des principaux Officiers de ſa Maiſon, de prendre Proteſilas & Timocrate, & de les conduire en ſûreté dans l'Ile de Samos, *(d)* de les y laiſſer, & de ramener Philocles de ce lieu d'exil. Hegeſippe ſurpris de cet ordre, ne pût s'empêcher de pleurer de joie. C'eſt maintenant, dit-il

(d) Samos eſt une Ile de l'Archipel, près de la côte de la Natolie, environ à deux lieuës d'Epheſe; l'invention de la poterie de terre eſt duë à cette Ile.

au

au Roi, que vous allez charmer vos Sujets. Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine oſe-t-on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hegeſippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commiſes par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecrete pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hegesippe ſe hâta d'aller prendre Proteſilas dans ſa maiſon. Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'Architecture étoit de meilleur goût. Proteſilas l'avoit ornée avec une dépenſe tirée du ſang des miſerables : il étoit alors dans un Salon de marbre auprès de ſes bains, couché negligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroiſſoit las & épuiſé de ſes travaux ; ſes yeux & ſes ſourcils montroient je ne ſçai quoi d'agité, de ſombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangez ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Proteſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagerations ridicules ce que Proteſilas lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé ſa mere lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du Pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Proteſilas inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples

qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

(1) PROTESILAS écoutoit toutes ces loüanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſçait bien qu'il en merite encore de plus grandes, & qui fait trop de grace de ſe laiſſer louër. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Proteſilas ſoûrit: toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoique la plûpart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit: mais Proteſilas reprenant bientôt ſon air ſevere & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs Nobles cherchoient le moment où Proteſilas pourroit ſe retourner vers eux & les écouter; ils paroiſſoient émûs & embarraſſez. C'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces; leurs poſtures ſuppliantes parloient pour eux: ils paroiſſoient auſſi ſoûmis qu'une mere aux pieds des Autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Proteſilas, quoi que tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

DANS ce moment Hegeſippe entre, ſaiſit l'épée de Proteſilas, & lui déclare de la part du Roi qu'il va l'emmener dans l'Ile de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher, qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le voilà, qui ſe jette tremblant aux pieds d'Hegeſippe; il pleure, il heſite, il begaye, il tremble, il embraſſe les genoux de cet homme, qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changérent leurs flateries en des inſultes ſans pitié.

(1) *Proteſilas écoutoit, &c.* Tout ce qui ſuit, eſt une peinture naturelle du Marquis de Louvois, de ſa conduite envers les Grands, & de la ſoupleſſe des Courtiſans, qu'il faiſoit trembler par ſes manieres hautaines & bizarres.

HEGESIPPE

HEGESIPPE ne voulut lui laiſſer le tems, (2) ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & ſa ſurpriſe fut extrême; car il croyoit qu'étant brouillé avec Proteſilas, il ne pouvoit être envelopé dans ſa ruine. Ils partent dans un Vaiſſeau qu'on avoit préparé; on arrive à Samos. Hegeſippe y laiſſe ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui ſont cauſe de leur chûte: ils ſe trouvent ſans eſperance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans; je ne dis pas, loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnuë, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices, & dans le faſte. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

CEPENDANT Hegeſippe demanda, en quel lieu de l'Ile demeuroit Philocles. On lui dit, qu'il demeuroit aſſez loin de la Ville ſur une montagne, où une grote lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il eſt dans cette Ile, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne. Chacun eſt touché

(2) *Ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſecrets.* Après avoir peint, dans tout ce qui precede, le veritable caractere du Marquis de Louvois, on applique ceci à la détention de Mr. Fouquet, arrêté en 1661, pour s'être rendu ſuſpect dans l'adminiſtration des finances. Sa magnificence & ſon luxe en furent la cauſe; la Deſcription qui eſt ci-devant, pag. 265. de la Maiſon de Proteſilas, convient parfaitement à celle de Vaux le-Vicomte, où Mr. Fouquet fut arrêté Il y avoit fait des dépenſes immenſes, qui acheverent de confirmer le Roi dans ſes ſoupçons. On ſe ſaiſit de lui dans le tems qu'il y penſoit le moins, & il ne put emporter ſes papiers, dans leſquels on trouva un projet, qui fut une des principales cauſes de ſa perte.

de ſa patience, de ſon travail, & de ſa tranquilité; n'ayant rien, il paroît toûjours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux, qui le meritent; & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

HEGESIPPE s'avance vers cette grote. Il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la ſimplicité des mœurs de Philocles faiſoit, qu'il n'avoit en ſortant aucun beſoin de fermer ſa porte; une natte de jonc groſſiere lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il ſe nourriſſoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis; & en Hyver de dattes & de figues ſéches. Une claire fontaine, qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſalteroit; il n'avoit dans ſa grote que les inſtrumens néceſſaires à la Sculpture, & quelques Livres, qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe délaſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer ſon corps, fuir l'oiſiveté, & gagner ſa vie ſans avoir beſoin de perſonne.

HEGESIPPE en entrant dans la grote admira les ouvrages, qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter, dont le viſage ſerain étoit ſi plein de majeſté, qu'on le reconnoiſſoit aiſément pour le Pere des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroiſſoit Mars avec une fierté rude & menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve, qui animoit ces Arts; ſon viſage étoit noble & doux, ſa taille grande & libre: elle étoit dans une action ſi vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hegeſippe ayant pris plaiſir à voir les Statues, ſortit de la grote, & vit de loin ſous un grand arbre Philocles, qui liſoit ſur le gazon; il va vers lui; & Philocles, qui l'apperçoit, ne ſçait que croire. N'eſt-ce point là, dit-il en lui-même, Hegeſippe, avec qui j'ai ſi long-tems vécu en Créte? Mais quelle eſpérance qu'il vienne dans

dans une Ile ſi éloignée? Ne ſeroit-ce point ſon Ombre, qui viendroit après ſa mort des rives du Styx?

PENDANT qu'il étoit dans ce doute, Hegeſippe arriva ſi proche de lui, qu'il ne pût s'empêcher de le reconnoître & de l'embraſſer. Eſt-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté ſur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'Ile de Créte? Eſt-ce une diſgrace ſemblable à la mienne, qui vous arrache à nôtre patrie?

HEGESIPPE lui répondit: Ce n'eſt point une diſgrace; au contraire, c'eſt la faveur des Dieux, qui m'amene ici. Auſſitôt il lui raconta la longue tyrannie de Proteſilas, ſes intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idomenée, la chûte de ce Prince, ſa fuite ſur les côtes de l'Heſperie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Telemaque, les ſages maximes dont Mentor avoit rempli l'eſprit du Roi, & la diſgrace des deux traîtres: il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y ſouffrir l'exil, qu'ils avoient fait ſouffrir à Philocles; & il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi, qui connoiſſoit ſon innocence, vouloit lui confier ſes affaires, & le combler de biens.

VOYEZ-vous, lui répondit Philocles, cette grote plus propre à cacher des bêtes ſauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les Palais dorez de l'Ile de Crete. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs diſcours flateurs & empoiſonnez. Je n'ai plus beſoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture ſimple, qui m'eſt néceſſaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une legere étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de beſoin, jouïſſant d'un calme profond & d'une douce liberté, dont la ſageſſe de mes Livres m'apprend à faire un bon uſage. Qu'irai-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconſtans? Non, non, mon cher Hegeſippe,

ne m'enviez point mon bonheur. Proteſilas s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires: je lui dois ma chere ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hegeſippe! retournez vers le Roi; aidez-lui à ſupporter les miſeres de ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux ſi longtems fermez à la verité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le Port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois ſont à plaindre! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion! S'ils ſont méchans, combien font-ils ſouffrir les hommes, & quels tourmens leur ſont préparez dans le noir Tartare! S'ils ſont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre! quels pieges à éviter! que de maux à ſouffrir! Encore une fois, Hegeſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

PENDANT que Philocles parloit ainſi avec beaucoup de vehemence, Hegeſippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vû autrefois en Crete, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel ardent & auſtere le conſumoit dans le travail; il ne pouvoit voir ſans indignation le vice impuni: il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainſi ces emplois détruiſoient ſa ſanté délicate; mais à Samos Hegeſippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvellée ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tranquile & laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau temperament.

VOUS êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philocles en ſoûriant. C'eſt ma ſolitude, qui m'a donné cette fraîcheur & cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné

donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miſeres? Ne ſoyez pas plus cruel que Proteſilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

ALORS Hegeſippe lui repreſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoûpirent après vôtre retour, & que la ſeule eſperance de vous embraſſer comble de joie? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez vôtre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir vôtre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux? Eſt-il permis de s'abandonner à une Philoſophie ſauvage, de ſe préferer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes Concitoyens? Au reſte, ou croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi: s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le veritable, le bon, le juſte Philocles qu'il a voulu faire périr; c'étoit un homme bien different qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre Roi, & à tous vos plus tendres amis?

PHILOCLES, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hegeſippe, reprit ſon air auſtere en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher, contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile, & les prieres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hegeſippe commençoit à deſeſperer de le vaincre, Philocles ayant

conſulté

consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hegesippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le desert, où il avoit passé tant d'années. Helas! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grote, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! Ici les Parques (e) me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nayade, qui l'avoit si longtems desalteré par son onde claire, & les Nymphes, qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix les repeta à toutes les Divinitez champêtres.

Ensuite Philocles vint à la Ville avec Hegesippe pour s'embarquer: il crut que le malheureux Protesilas, plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toûjours prêts à toute sorte de bassesse. Philocles se cachoit modestement de peur d'être vû par ce miserable: il craignoit d'augmenter sa misere en lui montrant la prosperité d'un ennemi, qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protesilas cherchoit avec empressement Philocles; il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philocles étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller; car il savoit mieux que personne, combien son retour eut été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience

(c) *Les Poëtes feignent qu'il y a trois Parques, Clotho, Lachesis & Atropos, filles d'Erebus & de la Nuit, qui président au destin & à la mort. Clotho garnit la quenouille, Lachesis file, & Atropos coupe les fil: c'est à dire que la premiere préside à la naissance, la seconde au cours de la vie, & la troisieme à la mort.*

dans

dans ſes maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Proteſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes, qu'il executa fidelement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfans, qui étoient demeurez à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Proteſilas dans cette Ile éloignée quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſere.

CEPENDANT les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegeſippe impatient ſe hâte de faire partir Philocles. Proteſilas les voit embarquer, ſes yeux demeurent attachez & immobiles ſur le rivage ; ils ſuivent le vaiſſeau, qui fend les ondes, & que le vent éloigne toûjours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans ſon eſprit. Enfin troublé, furieux, livré à ſon deſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui ſourde à ſes prieres ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui-même.

CEPENDANT le Vaiſſeau favoriſé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le Port. Auſſitôt il courut au devant de Philocles avec Mentor ; il l'embraſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſecuté avec tant d'injuſtice. Cet aveu, bien loin de paroître une foibleſſe dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame, qui s'éleve au deſſus de ſes propres fautes, en les avoüant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien, qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté.

PHILOCLES avec un air reſpectueux & modeſte recevoit les careſſes du Roi, & avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple ; il ſuivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vûs ; c'eſt que les Dieux, qui ont refuſé

refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi ſe connoître les uns les autres. Ceux, qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être enſemble, ſans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philocles demanda au Roi à ſe retirer auprès de Salente dans une ſolitude, où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vêcu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon deſert. C'eſt-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina, fut l'éducation des enfans, & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor diſoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la Republique; ils ſont les enfans du peuple, ils en ſont l'eſperance & la force; il n'eſt pas tems de les corriger, quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les exclure des emplois, lorſqu'on voit qu'ils s'en ſont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoûtoit-il, qui eſt le pere de tout ſon peuple, eſt encore plus particulierement le pere de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la Nation. C'eſt dans la fleur, qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les Loix de Minos, qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, & la molleſſe paſſent pour des vices infames; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les loüanges des Heros, qui ont été aimez des Dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la Muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliez, équitables

équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leurs conſciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu, qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

MENTOR ajoûtoit, qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoûtumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la moleſſe & l'oiſiveté, qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande varieté de jeux & de ſpectacles, qui animaſſent tout le peuple, mais ſur tout qui exerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples & vigoureux. Il ajoûtoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens, ſans aucune vûë d'interêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auſquelles ils puſſent s'attacher.

MAIS pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſionnée pour la gloire, Philocles, qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune experience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par-là vous affoiblirez inſenſiblement la Nation; les courages s'amoliront; les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuſe ſervitude.

MENTOR lui répondit: Les maux de la guerre ſont encore plus horribles que vous ne penſez. (3) La guerre

(3) *La guerre épuiſe un Etat &c.* Tout ce qui ſuit, eſt un détail des maux que les guerres preſque continuelles du Régne de Louïs XIV ont cauſés à la France, qui étoit déja réduite à l'état qu'on décrit ici, lorſque cet Ouvrage fut mis entre les mains du Duc de Bourgogne,

épuiſe

épuiſe un Etat, & le met toûjours en danger de périr lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſûr de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemens de fortune. Avec quelque ſuperiorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire, qui étoit déja dans vos mains, & la tranſporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruiroit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis. On dépeuple ſon pais; on laiſſe les terres preſque incultes; on trouble le commerce; mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laiſſe corrompre les mœurs. La Jeuneſſe ne s'adonne plus aux Lettres. Le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes. La juſtice, la police, tout ſouffre de ce deſordre. Un Roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquerir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de ſon Royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & merite de perdre ce qu'il poſſede, pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déja vû les exercices du corps que nous établiſſons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu, dont on remplira les ames des enfans, preſque dès le berceau, par le chant des grandes actions des Heros: ajoûtez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout: auſſitôt qu'un peuple allié de vôtre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de vôtre Jeuneſſe, ſur tout ceux en qui on remarquera la génie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'experience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos Alliez. Vôtre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre: ſans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une Jeuneſſe aguerrie & intrépide.

Quoi-

Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux, qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toûjours qui s'y ſoient exercez dans les païs étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les manieres de faire la guerre des peuples voiſins; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors étant toûjours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

POUR les Alliez, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre Médiateur. Par-là vous acquerez une gloire plus ſolide & plus ſûre que celle des Conquerans; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers: ils ont tous beſoin de vous; vous regnez ſur eux par la confiance, comme vous regnez ſur vos ſujets par l'autorité. Vous demeurez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs. Vôtre réputation vole dans tous les païs les plus éloignez; vôtre nom eſt comme un parfum délicieux, qui s'exhale de païs en païs chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les regles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé & ſecouru; tous vos voiſins s'allarment pour vous, & ſont perſuadez que vôtre conſervation fait la ſûreté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la veritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois, qui ſçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derriere eux le vrai honneur, faute de le connoître.

APRES que Mentor eut parlé ainſi, Philocles étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux ſur le Roi, & étoit charmé

charmé de voir avec quelle avidité Idomenée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles, qui ſortoient, comme un fleuve de ſageſſe, de la bouche de cet Etranger.

MINERVE, ſous la figure de Mentor, établiſſoit ainſi dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée, que pour montrer a Telemaque, quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage governement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorziéme Livre.

31 MR 64

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM



Telemaque gagne l'amitié de Philoctete



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE au camp des alliez gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui à cause d'Ulysse son pere. Philoctete lui raconte ses avantures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le Centaure Nessus avoit donnée à Dejanire : il lui explique comment il obtint de ce Heros ses flêches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise ; comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux, qu'il souffrit dans l'Ile de Lemnos ; & comment Ulysse se servit de Neoptoleme pour l'engager à aller au siege de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.

CEPEN-

CEPENDANT Telemaque montroit ſon courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'experience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vû à Pylos, & qui avoit toûjours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi ç'eut été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les avantures de ſa jeuneſſe, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux Heros de l'âge paſſé. La memoire de ce ſage Vieillard, qui avoit vêcu trois âges d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens temps gravée ſur le marbre & ſur l'airain.

PHILOCTETE n'eut pas d'abord la même inclination pour Telemaque que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi longtems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Heros, qui avoit renverſé la Ville de Troye. Mais enfin la moderation de Telemaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctete; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Telemaque, & lui diſoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) vôtre Pere & moi, je l'avouë, nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre: j'avouë même qu'aprés que nous eûmes fait tomber la ſuperbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé; & quand je vous ai vû, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenuë & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctete s'engagea inſenſiblément à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par-tout le grand Hercule, qui a délivré la Terre de tant de monſtres, & devant qui les autres Heros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en preſence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une paſſion, qui cauſe tous les deſaſtres les plus affreux: c'eſt l'Amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monſtres, ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe; & le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer, (*f*) auprès d'Omphale Reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes; ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne réſiſtent à rien. Helas! le grand Hercule retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſtez: il aima (*g*) Dejanire. Trop heureux s'il eut été conſtant dans cette paſſion pour une femme, qui fut ſon épouſe. Mais bientôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les Graces étoient peintes, ravit ſon cœur. Dejanire brûla de jalouſie; elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique que le Centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelque autre.

(*f*) *Auprès d'Omphale, Reine de Lydie. Hercule après tant d'exploits glorieux, fut ſi poſſedé des charmes d'Omphale, qu'il changea pour elle ſa maſſuë en une quenouille, prit l'habit de fille, & mena la vie des filles de chambre de cette Princeſſe.*

(*g*) *Déjanire, fille d'Oenée Roi d'Etolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Neſſus d'un coup de flêche trempée dans le ſang de l'Hidre. Neſſus ſe voïant prêt de mourir, donna ſa robe enſanglantée à Déjanire; & cette femme l'envoïa à Hercule, qui, l'aiant miſe, devint furieux, & ſe brûla lui-même. Déjanire ſe tua enſuite d'un coup de la maſſuë d'Hercule ſon mari.*

tre,

tre. Cette tunique, pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des fléches, dont ce Monſtre avoit été percé. Vous ſavez que les fléches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne, *(b)* & que ce ſang empoiſonnoit ces fléches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

HERCULE s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant, qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os: il pouſſoit des cris horribles, dont le Mont Oeta réſonnoit; & faiſoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroiſſoit émuë: les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas, qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule dans le tranſport de ſa douleur le prit, & le fit pirouëtter, comme un Frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre, qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lychas lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, ou il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine, & qui étant toûjours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages Pilotes.

APRE'S ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine, d'une main, les hauts ſapins & les vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiecles avoient mépriſé les vents & les tempêtes: De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique; elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair; ſon ſang ruiſſeloit, & trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher

(b) Lerne étoit un Marais dans le Territoire d'Argos, celebre par cette Hidre ou Serpent à cent têtes, qu'Hercule y défit.

Philoctete! les maux, que les Dieux me font ſouffrir : ils ſont juſtes; c'eſt moi, qui les ai offenſez; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere : je péris, & je ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais, helas ! cher ami, où eſt-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſerable Lychas une cruauté, que je me reproche; il n'a pas ſçu quel poiſon il me preſentoit ; il n'a point merité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui, qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete, Philoctete la ſeule eſperance qui me reſte ici-bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bas, & veut m'embraſſer; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel, dont il eſt lui-même brûlé. Helas ! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres, qu'il vient d'abattre; il en fait un bucher ſur le ſommet de la montagne; il monte tranquilement ſur le bucher; il étend la peau du Lion de Nemée, (*i*) qui avoit ſi longtems couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre, abattre les monſtres, & délivrer les malheureux ; il s'appuye ſur ſa maſſuë, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur ne purent lui refuſer ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un preſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu, qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flâme

(*i*) *Némée, forêt dans l'Achaye, où Hercule tua un Lion prodigieux, de la peau duquel il ſe couvrit enſuite.*

commençoit

commençoit à prendre au bucher: C'eſt maintenant, s'ecria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta veritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces flêches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſçais que les bleſſures qu'elles font, ſont incurables; par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun Mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à nôtre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere conſolation: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun Mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis; helas! je le jurai même en arroſant ſon bucher de mes larmes: un rayon de joye parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme, qui l'envelopa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vuë. Je le voyois encore neanmoins, à travers les flâmes, avec un viſage auſſi ſerain, que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums, dans la joye d'un feſtin délicieux, au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mere Alcmene: mais il conſerva, par l'ordre de Jupiter, cette nature ſubtile & immortelle, cette flâme céleſte qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du Pere des Dieux. Ainſi il alla avec eux, ſous les voutes dorées du brillant Olympe, boire le Nectar, où les Dieux lui donnérent pour épouſe l'aimable Hebé, (*k*) qui eſt la Déeſſe de la Jeuneſſe, & qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçu cet honneur.

(*k*) *Hebé étoit fille de Junon ſans pere; elle ſe laiſſa tomber en verſant à boire à Jupiter, qui ſe fit dans la ſuite ſervir par Ganimede.*

POUR moi, je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever au-deſſus des Heros. Bientôt les Rois liguez entreprirent de venger Menelas de l'infame Paris, qui avoit enlevé Helene, & de renverſer l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſperer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fléches d'Hercule.

ULYSSE vôtre pere, qui étoit toûjours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiege de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja longtems qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Heros : les monſtres & les ſcelerats recommençoient à paroître impunément ; les Grecs ne ſçavoient que croire de lui : les uns diſoient qu'il étoit mort ; d'autres ſoûtenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée (*l*) dompter les Scythes : mais Ulyſſe ſoûtint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouër. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes ; je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces deſerts du Mont Oeta (*m*), où j'avois vû périr mon ami ; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce Heros, & qu'à pleurer à la vûë de ces triſtes lieux : mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les lévres de vôtre pere ; il parut preſque auſſi affligé que moi : il verſa des larmes ; il ſçut gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les Rois Grecs, qui alloient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réüſſir ſans moi ; il ne

(*l*) *L'Ourſe eſt une conſtellation proche du Pole Arctique ou Septentrion : elle eſt apellée glacée à cauſe de l'éloignement où elle eſt du Soleil.*

(*m*) *Le Mont Oeta eſt dans la Theſſalie entre le Parnaſſe & le Pinde, celebre par le Tombeau d'Hercule.*

put jamais neanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

HELAS! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer : les Dieux m'en ont puni : je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; enſuite j'allai joindre les Rois liguez, qui me reçurent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'Ile de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flêches pouvoient faire; me préparant à percer un daim, qui ſe lançoit dans un Bois, je laiſſai tomber par mégarde la flêche de l'Arc ſur mon pied, & elle me fit une bleſſure que je reſſens encore. Auſſitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes ; je rempliſſois nuit & jour l'Ile de mes cris ; un ſang noir & corrompu coulant de ma playe, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'étoit un ſupplice, qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

ULYSSE, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préferoit l'interêt commun de la Grece, & la victoire, à toutes les raiſons d'amitié ou de bienſeance particuliere. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, ſon infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahiſon. Helas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Ile deſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer, qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher, qui élevoit vers le Ciel deux pointes, ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher; il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſiérement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colere des Dieux, je paſſois mon tems à percer de mes flêches les colombes & les autres oiſeaux, qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nourriture, il faloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller amaſſer ma proye: ainſi mes mains me préparoient dequoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſſerent quelques proviſions; mais elles durérent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, ſi la douleur ne m'eût accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte avanture. Quoi! diſois-je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette Ile deſerte pendant ſon ſommeil! Car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les Vaiſſeaux fendre les ondes. Helas! cherchant de tous côtez dans cette Ile ſauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux, que les tempêtes y ont jettez; on n'y peut eſperer de ſocieté que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'oſoient me prendre pour me ramener: ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je ſouffrois la honte, la douleur, la faim; je nourriſſois une playe qui me devoroit; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médecinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Heros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche: ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion & l'embarras. Il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux, dont je faiſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon cœur.

(‡) O Etranger! lui diſois-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Ile inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver ſur tes lévres cette langue que j'ai appriſe dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi longtems dans cette ſolitude. Ne ſois point effrayé de voir un homme ſi malheureux; tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eut dit, Je ſuis Grec, que je m'écriai: O douce parole après tant d'années de ſilence & de douleur ſans conſolation! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plûtôt quel vent favorable t'a

(‡) Ceci, & tout le reſte, preſque juſqu'à la fin du Livre, eſt tiré de Philoctete, une très belle Tragedie de Sophocle.

conduit

conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je ſuis de l'Ile de Scyros (*n*), j'y retourne ; on dit que je ſuis fils d'Achille ; tu ſçais tout.

DES paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité. Je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé ! cher nourriſſon de Lycomede (*o*), comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du ſiege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expedition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete ni ſes malheurs. Helas ! infortuné que je ſuis, mes perſecuteurs m'inſultent dans ma miſere ! la Grece ignore que je ſouffre ; ma douleur augmente ; les Atrides (*p*) m'ont mis en cet état ; que les Dieux le leur rendent.

ENSUITE je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Auſſitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les ſiennes : Après la mort d'Achille, me dit-il .... (D'abord je l'interrompis, en lui diſant : Quoi ! Achille eſt mort ? Pardonne moi, mon fils, ſi je trouble ton recit par les larmes que je dois à ton pere.) Neoptoleme me répondit : Vous me conſolez en m'interrompant ; qu'il m'eſt doux de voir Philoctete pleurer mon pere !

NEOPTOLEME reprenant ſon diſcours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phenix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le deſir d'heriter de ſa gloire dans cette guerre, m'engageoient aſſez à

(*n*) *Scyros, aujourd'hui Sciro, eſt une des Iles de l'Archipel, à l'entrée du Golfe de Zeiton, à treize lieuës de Negrepont vers le Nord.*

(*o*) *La Mere d'Achille, pour l'empêcher d'aller au ſiége de Troie, le mit déguiſé en fille à la Cour du Roi Licomede, où il devint amoureux de Deidamie, de laquelle il eut Pirrhus ou Neoptoleme.*

(*p*) *Les Atrides ſont les fils d'Atrée, ſavoir Agamemnon & Menelaüs.*

les ſuivre. J'arrive à Sigée (q); l'armée s'aſſemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, helas! il n'étoit plus. Jeune & ſans experience, je croyois pouvoir tout eſperer de ceux, qui me donnoient tant de loüanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere; ils me répondent cruellement: Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit; mais pour ſes armes, elles ſont deſtinées à Ulyſſe.

AUSSITÔT je me trouble, je pleure, je m'emporte: mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiege; tu n'as pas merité de telles armes, & tu parles déja trop fierement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'Ile de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux! O Philoctete! j'ai tout dit.

ALORS je demandai à Neoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai-je! & Ulyſſe ne meurt pas; au contraire il fleurit dans l'armée. Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du ſage Neſtor, & de Patrocle ſi cheri par Achille; ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſitôt je m'écriai encore: Quoi morts! Helas! que me dis-tu? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchans. Ulyſſe eſt donc en vie; (r) Terſite l'eſt auſſi ſans doute. Voilà ce que font les Dieux; & nous les louërions encore!

PENDANT que j'étois dans cette fureur contre vôtre pere, Neoptoleme continuoit à me tromper. Il ajoûta

(q) *Sigée, aujourd'hui Cap des Janiſſaires, eſt dans la Natolie à l'entrée du Golfe de Gallipoli, vis à vis la pointe de la Romanie. On y voit le village de Trojaki, qui veut dire petite Troie.*

(r) *Terſite étoit un des plus mal faits & des plus lâches de l'armée des Grecs, & ſi porté à contredire les plus ſages & les plus habiles, qu'Achille indigné de ſes manieres le tua d'un coup de poing.*

ces

ces triſtes paroles: Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage Ile de Scyros. Adieu, je parts; que les Dieux vous guériſſent.

AUSSITÔT je lui dis: O mon fils! je te conjure par les Manes de ton Pere, par ta Mere, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge; mais il y auroit de la honte à m'abandonner; jette-moi à la prouë, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon: ne me laiſſe point en un deſert, où il n'y a aucun veſtige d'homme; mene-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée (*s*), qui n'eſt pas loin du Mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius: renvoye-moi à mon Pere. Helas! que je crains qu'il ne ſoit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un Vaiſſeau: ou il eſt mort; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſperité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

VOILA ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Neoptoleme: il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! ô aimable Neoptoleme, digne de la gloire de ton Pere! Chers Compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vêcu; comprenez ce que j'ai ſouffert; nul autre n'eût pû le ſouffrir: mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert, ne ſavent rien; ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes flêches.

(*s*) *Eubée, Ile de la mer Egée, aujourd'hui Negrepont.*

NEOPTOLEME me pria de ſouffrir qu'il baisât ces armes ſi célébres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'eſt toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon Pere accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même ; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être le ſeul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Auſſitôt Neoptoleme entre dans ma grote pour admirer mes armes.

CEPENDANT une douleur cruelle me ſaiſit ; elle me trouble ; je ne ſçai plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied ; je m'écrie : O mort tant deſirée ! que ne viens-tu ? ô jeune homme ! brûle-moi tout-à-l'heure, comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre ! ô terre ! reçois un mourant, qui ne peut plus ſe relever ! De ce tranſport de douleur, je tombe ſoudainement, ſelon ma coûtume, dans un aſſoupiſſement profond ; une grande ſueur commença à me ſoulager ; un ſang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon ſommeil il eut été facile à Neoptoleme d'emporter mes armes & de partir ; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

EN m'éveillant je reconnus ſon embarras : il ſoûpiroit comme un homme qui ne ſçait pas diſſimuler, & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me ſuiviez au ſiege de Troye. Je repris auſſitôt : Ah ! qu'as-tu dis, mon fils ? Rends-moi cet arc ; je ſuis trahi, ne m'arrache pas la vie. Helas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquilement ; rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette Ile ! ô bêtes farouches ! ô rochers eſcarpez ! c'eſt à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre : vous êtes accoûtumez à mes gémiſſemens. Faut-il que je ſois trahi par le Fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc ſacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eut attaqué dans ma force !

Mais

Mais encore à preſent ce n'eſt que par ſurpriſe! Que ferai-je? Rends, mon fils, rends. Sois ſemblable à ton Pere, ſemblable à toi-même. Que dis-tu? Tu ne dis rien! O rocher ſauvage, je reviens à toi, nud, miſerable, abandonné, ſans nourriture; je mourrai ſeul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant; quelque conſeil te pouſſe; rends-moi mes armes; va-t-en.

NEOPTOLEME, les larmes aux yeux, diſoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? N'eſt-ce pas Ulyſſe? Auſſitôt j'entends ſa voix, & il me répond: Ouï, c'eſt moi. Si le ſombre Royaume de Pluton ſe fut entr'ouvert, & que j'euſſe vû le noir Tartare, que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos, je te prens à témoin! O Soleil, tu le vois, & tu le ſouffres! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir: Jupiter le veut, & je l'execute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme, qui n'étoit point né pour la fraude, & qui ſouffre en executant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire que nous venons; c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troye, & vous ramener dans vôtre Patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

ALORS je dis à vôtre Pere tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer: Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix? Va chercher la gloire des combats & tous les plaiſirs; jouï de ton bonheur avec les Atrides; laiſſe-moi ma miſere & ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne ſuis plus rien; je ſuis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne ſçaurois partir; que mes cris, & l'infection de ma playe

troubleroient les ſacrifices ? O Ulyſſe, auteur de mes maux, que les Dieux puiſſent te ..... Mais les Dieux ne m'écoutent point : au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais! O Dieux ! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe : alors je me croirai gueri.

PENDANT que je parlois ainſi, vôtre Pere tranquile me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui loin d'être faché, ſupporte & excuſe le trouble d'un malheureux, que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher, qui ſur le ſommet d'une montagne ſe jouë de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainſi vôtre Pere, demeurant dans le ſilence, attendoit que ma colere fût épuiſée ; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpece de laſſi ude. Enſuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de vôtre raiſon & de vôtre courage ? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le liberateur de la Grece, & le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos : ces armes que j'emporte, me donneront une gloire, qui vous étoit deſtinée. Neoptoleme, partons : il eſt inutile de lui parler ; la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grece entiere.

ALORS je me ſentis comme une Lionne, à qui on vient d'arracher ſes petits : elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne ! diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'eſperance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proye pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fleches. O Arc précieux ! Arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reſte encore quelque

quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné? Cet Arc n'eſt plus dans les mains de ton fidele ami; il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proye! bêtes farouches! ne fuyez plus cette caverne: mes mains n'ont plus de flêches. Miſerable! je ne puis vous nuire; venez me dévorer; où plûtôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe!

Votre Pere ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes; il fit ſigne à Neoptoleme, qui me les rendît auſſitôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es: mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flêche contre vôtre Pere; mais Neoptoleme m'arrêta, en me diſant: La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquile contre mes flêches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrepidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport me ſervir de mes armes pour tuer celui, qui me les avoit fait rendre: mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme, que je haïſſois tant. Cependant Neoptoleme me diſoit: Sachez que le divin Helenus, fils de Priam, étant ſorti de la Ville de Troye par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui, qui tient les flêches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye: les enfans d'Eſculape (*t*) le guériront.

(*t*) *Eſculape, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis, étoit ſi ſavant en Médecine, que les Païens en firent un Dieu. On l'adoroit ſous la forme d'un ſerpent, particulierement en Epidaure & à Pergame.*

En

En ce moment je ſentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon Arc: mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour, s'il faloit ceder à Ulyſſe; & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe & avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine: je vois Hercule dans un nuage éclatant; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes manieres ſimples; mais il avoit une hauteur & une majeſté, qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui, quand il domptoit les monſtres. Il me dit;

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes flêches Paris, auteur de tant de maux. Après la priſe de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan ton Pere ſur le Mont Oeta: ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la Victoire dûë à mes flêches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctete, ni Philoctete ſans toi. Allez donc comme deux Lions, qui cherchent enſemble leur proye. J'envoyerai Eſculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur tout, ô Grecs! aimez & obſervez la Religion; le reſte meurt; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéïs; je parts après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher Antre. Adieu, Nymphe de ces prez humides; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, Rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, Promontoires, où

Echo

Echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces Fontaines, qui me fûtes ſi ameres. Adieu, ô terre de Lemnos! laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis.

AINSI nous partîmes ; nous arrivâmes au ſiege de Troye. Machaon & Podalyre par la divine ſcience de leur pere Eſculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Paris, comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre ; vous ſavez le reſte. J'avois neanmoins encore je ne ſai quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux ; & ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment : mais la vûë d'un fils, qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere méme.

Fin du quinziéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE entre en differend avec Phalante pour des priſonniers, qu'ils ſe diſputent: il combat & vainc Hippias, qui mépriſant ſa jeuneſſe, prend de hauteur ces priſonniers pour ſon frere Phalante: mais étant peu content de ſa victoire, il gémit en ſecret de ſa témérite & de ſa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraſte, Roi des Dauniens, étant informé que les Rois alliez ne ſongent qu'à pacifier le differend de Telemaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviſte. Après avoir ſurpris cent de leurs Vaiſſeaux pour tranſporter ſes troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque



Telemaque surmonte Hippias.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

taque par le quartier de Phalante, tuë ſon frere Hippias; & Phalante lui-même eſt tout percé de ſes coups.

PENDANT que Philoctete avoit raconté ainſi ſes Avantures, Telemaque étoit demeuré comme ſuſpendu & immobile. Ses yeux étoient attachez ſur ce grand homme qui parloit. Toutes les paſſions differentes, qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulyſſe, Neoptoleme, paroiſſoient tour à tour ſur le viſage naïf de Telemaque, à meſure qu'elles étoient repreſentées. Dans la ſuite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, ſans y penſer: quelquefois il paroiſſoit rêveur, comme un homme qui penſe profondément à la ſuite des affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Neoptoleme, qui ne ſavoit point diſſimuler, Telemaque paroiſſoit dans le même embarras; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

L'ARMÉE des Alliez marchoit en bon ordre contre Adraſte, Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour ſe ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il faloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. (4) Son naturel étoit bon & ſincere, mais peu careſſant; il ne s'aviſoit guére de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni liberal, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le merite. Il ſuivoit ſon

(4) *Son naturel, &c.* Tout ceci eſt un tableau achevé du naturel du Roi dans ſa jeuneſſe. Il n'y a pas un trait qui ne lui convienne parfaitement. Les troubles mêmes de ſa Minorité ne purent rien rabatre de ſa fierté & de ſa hauteur.

goût

goût ſans reflexion; ſa mere Penelope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur & dans une fierté, qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes deſirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter; & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vû ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire & à ſon plaiſir. Mais cette indifference pour les autres, & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel, où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flaté par ſa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux, qui naiſſent dans l'élevation. Les rigueurs de la fortune, qu'il ſentit dès ſa premiere jeuneſſe, n'avoient pû moderer cette impetuoſité & cette hauteur. Dépourvû de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toûjours, comme la palme ſouple ſe releve ſans ceſſe d'elle-même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, & ils ſe diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux, qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le dompter, Telemaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor: mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impetuoſité: il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il

rappelloit

rappelloit auſſitôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. Sa Sageſſe rendoit en un moment ſon viſage doux & ſerein. Neptune, quand il éleve ſon Trident, & qu'il menace les flots ſoûlevez, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

QUAND Telemaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions ſuſpenduës, comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours; il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacedemoniens, & de Phalante, qui étoit à leur tête. Cette Colonie, qui étoit venuë fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nez pendant le ſiege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation: leur naiſſance illegitime, le déreglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne ſçai quoi de farouche & de barbare. Ils reſſembloient plûtôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

PHALANTE en toute occaſion cherchoit à contredire Telemaque. Souvent il l'interrompoit dans les aſſemblées, mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans experience. Il en faiſoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faiſoit remarquer aux Chefs de l'armée ſes moindres fautes. Il tâchoit de ſemer par tout la jalouſie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuſe à tous les Alliez.

UN jour Telemaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui à la tête de ſes Lacedemoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Telemaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque ſoutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la Victoire ſur les Dauniens. Ils allérent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des Rois alliez. Telemaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante: ils ſe fuſſent battus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêtez.

PHA-

PHALANTE avoit un frere nommé Hippias, celebre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force, & par ſon adreſſe. Pollux (*a*), diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du Ceſte; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval: il avoit preſque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal, qu'il n'étoit fort & vaillant.

HIPPIAS ayant vu avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé ſon frere, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente, ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Telemaque, à qui on vint le dire en ſecret, ſortit, en fremiſſant de rage: tel qu'un ſanglier écumant, qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard, dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

CE n'étoit plus ce ſage Telemaque, inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor; c'étoit un phrenetique, ou un Lion furieux. Auſſitôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, deſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup; le dard ne toucha point Hippias. Auſſitôt Telemaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune; & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Telemaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage

(*a*) *Pollux, fils de Jupiter & de Leda femme de Tindare; partagea l'immortalité avec Caſtor, étant alternativement une année dans le Ciel, & une année dans les Champs Eliſiens.*

de

de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains; ils ſe ſaiſirent, & ſe ſerrérent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles, qui cherchent à ſe déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils ſe racourciſſent, ils s'alongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relevent, ils s'élancent, ils ſont alterez de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelaſſez paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Telemaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve, qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extremité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la Victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salente, mais elle envoya Iris (*b*) la prompte Meſſagere des Dieux. Celle-ci, volant d'une aîle legere, fendoit les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiere, qui peignoit un nuage de mille diverſes couleurs; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer, où étoit campée l'armée innombrable des Alliez: elle voit de loin la querelle, l'ardeur, & les efforts des deux combattans; elle fremit à la vûë du danger, où étoit le jeune Telemaque; elle s'approche, envelopée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles, dans le moment où Hippias, ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide, que la ſage Déeſſe lui avoit confié. Auſſitôt Telemaque, dont les forces étoient epuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble; il ſent je ne ſçai quoi de divin, qui l'étonne & qui l'accable. Telemaque le

(*b*) *Iris étoit fille de Thaumas & d'Electra, & Meſſagere de Junon, qui étoit Déeſſe de la pluie.*

preſſe

preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer; enfin il le jette par terre & tombe ſur lui. Un grand chêne du Mont Ida, que la hache a coupé par mille coups, dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenuë avec la force au-dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite, d'attaquer ainſi le frere d'un des Rois alliez qu'il étoit venu ſecourir: il rappella lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, & vit bien qu'il avoit merité d'être vaincu. Cependant Phalante, tranſporté de fureur, accouroit au ſecours de ſon frere; il eût percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias, que Telemaque tenoit ſous lui dans la pouſſiere. Le fils d'Ulyſſe eût pu ſans peine ôter la vie à ſon ennemi; mais ſa colere étoit appaiſée, & il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute, en montrant de la moderation. Il ſe leve, en diſant: O Hippias! il me ſuffit de vous avoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire vôtre force & vôtre courage. Les Dieux m'ont protegé, cedez à leur puiſſance, ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Dauniens. Pendant que Telemaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſiere & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui, qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frere; il étoit en ſuſpens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliez accoururent; ils menérent d'un côté Telemaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu ſa fierté n'oſoit lever ſes yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Telemaque, dans un âge ſi tendre où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias ſemblable en force & en grandeur

grandeur à ces Geans, enfans de la terre, qui tentérent autrefois de chaſſer de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouïr du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute ; & ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens : il trouvoit je ne ſçai quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la veritable grandeur n'eſt que dans la moderation, la juſtice, la modeſtie & l'humanité : il le voyoit, mais il n'oſoit eſperer de ſe corriger après tant de rechûtes ; il étoit aux priſes avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un Lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſocieté, & ſe puniſſant ſoi-même. Helas ! diſoit-il, oſerai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la diviſion & le deſordre dans l'armée des Alliez ? Eſt-ce leur ſang ou celui des Dauniens leurs ennemis, que je dois repandre ? J'ai été temeraire ; je n'ai pas même ſçu lancer mon dard ; je me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne ſerois plus : non, je ne ſerois plus, ce temeraire Telemaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil ; ma honte finiroit avec ma vie. Helas ! ſi je pouvois au moins eſperer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai, & voudrai faire encore les mêmes fautes, dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire ! ô loüanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctete le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remon-

tres

trer le tort qu'il avoit : mais ce ſage vieillard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon deſeſpoir.

Les Princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis, qu'après avoir reconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Crétois, qui avoient ſuivi Telemaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Telemaque ; & Telemaque, qui voyoit tant de maux preſens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Telemaque, & les Tarentins de Phalante ne combatiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp, où ils étoient gardez de près. Neſtor & Philoctete alloient & revenoient ſans ceſſe de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neſtor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les diſcours pleins de rage de ſon frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux : mais il étoit abatu par une douleur, que rien ne pouvoit conſoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient conſternées : tout le camp paroiſſoit comme une maiſon déſolée, qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ſes proches, & la douce eſpérance de ſes petits enfans.

Dans ce deſordre & cette conſternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou bleſſez. Un tourbillon de pouſſiere

pouſſiere forme un épais nuage, qui couvre le Ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouſſiere ſe joint une fumée épaiſſe, qui troubloit l'air, & qui ôtoit la reſpiration. On entendoit un bruit ſourd, ſemblable à celui des tourbillons de flâme que le Mont Etna vomit du fond de ſes entrailles embraſées, lorſque Vulcain avec ſes Cyclopes y forge des foudres pour le Pere des Dieux. L'épouvante ſaiſit les cœurs.

ADRASTE vigilant & infatigable avoit ſurpris les Alliez; il leur avoit caché ſa marche, & il étoit inſtruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les Alliez avoient ſaiſi preſque tous les paſſages: tenans ces défilez ils ſe croyoient en pleine ſûreté, & prétendoient même pouvoir par ces paſſages qu'ils occupoient, tomber ſur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur ſeroient venuës. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution; car Neſtor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs ſi ſages & ſi experimentez, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor, dans ce declin de l'âge, ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque loüange. Philoctete naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux & hors de lui-même il éclatoit par des menaces; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ſes moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſiderément, & le ſecret le plus intime échapoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

LES

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte ne manquoient pas de ſe jouër de la foibleſſe de ces deux Rois. Ils flatoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines loüanges; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete; ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irremediables. Auſſitôt que ce naturel prompt étoit enflamé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

TELEMAQUE, malgré les défauts que nous avons vûs, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoûtumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux Amans de Penelope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même un certain air reſervé & myſterieux, qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret, qu'il devoit garder: on le trouvoit toûjours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur les lévres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſequence, il ſavoit s'arrêter préciſement & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon & entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible; ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor, pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

TELEMAQUE avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctete; mais ces deux hommes ſi experimentez ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple; la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables

aux arbres, dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes, qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard : ils gémiſſent en vain ; & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope *(c)* nommé Eurymaque, flateur inſinuant, ſachant s'accommoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des Princes ; inventif & induſtrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on ſon avis ? il devinoit celui, qui ſeroit le plus agréable. Il étoit plaiſant, railleur contre les foibles, complaiſant pour ceux qu'il craignoit, habile pour aſſaiſonner une louänge délicate, qui fût bien reçûë des hommes les plus modeſtes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes ſortes de formes. Les hommes ſinceres & vertueux, qui ſont toûjours les mêmes, & qui s'aſſujettiſſent aux regles de la vertu, ne ſauroient jamais être auſſi agréables aux Princes, que ceux qui flatent leurs paſſions dominantes. Eurymaque ſavoit la guerre ; il étoit capable d'affaires ; c'étoit un Avanturier, qui s'étoit donné à Neſtor, & qui avoit gagné ſa confiance. Il tiroit du fond de ſon cœur un peu vain & ſenſible aux louänges, tout ce qu'il en vouloit ſavoir.

Quoique Philoctete ne ſe confiât point à lui, la colere & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurymaque n'avoit qu'à le contre-

(c) Les Dolopes étoient des Peuples de Theſſalie, que Pelée, leur Roi, envoya au ſiége de Troie ſous la conduite de Phenix.

dire, en l'irritant il découvroit tout. (5) Cet homme avoit reçu de grandes ſommes d'Adraſte pour lui mander tous les deſſeins des Alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges, qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des Alliez, & retourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire ſavoir à Adraſte, Eurymaque faiſoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurymaque ſuſpect.

CEPENDANT Adraſte prévenoit toutes les entrepriſes des Alliez. A peine une réſolution étoit-elle priſe dans le Conſeil, que les Dauniens faiſoient préciſément ce qui étoit neceſſaire pour en empêcher le ſuccès. Telemaque ne ſe laſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctete; mais ſon ſoin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

ON avoit réſolu dans le Conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſecretement pendant la nuit cent Vaiſſeaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude, où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voiſine, qui eſt une côte preſque inacceſſible de l'Apennin. L'armée étoit campée ſur les bords du fleuve Galeſe (d), aſſez près de la mer. Cette campagne

(5) *Cet homme avoit reçu de grandes ſommes &c.* Loüis XIV faiſoit de même beaucoup de dépenſe en eſpions, dont il étoit très bien ſervi. Il en avoit dans toutes les Cours & dans toutes les armées, & ſavoit par ce moyen tous les deſſeins des Allies.

(d) *Galeſe eſt une riviere du Royaume de Naples, qui a ſa ſource près d'Oria en la Terre d'Otrante, & qui, après avoir coulé vers le couchant, entre dans le Golfe de Tarente.*

déſi-

délicieuſe eſt abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraſte étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit paſſer: mais comme il ſçut que les Alliez étoient encore foibles; qu'il leur venoit un grand ſecours; que les vaiſſeaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit diviſée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit ſur le bord de la mer, & paſſa par des chemins qu'on avoit toûjours cru abſolument impraticables. Ainſi la hardieſſe & le travail ſurmontent les plus grands obſtacles; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent oſer & ſouffrir; ainſi ceux qui s'endorment, comptans que les choſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris & accablez. Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux, qui appartenoient aux Alliez. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardez, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galeſe; puis il remonta très-promptement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancez autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on pouſſa d'abord de grands cris de joie. Adraſte & ſes ſoldats deſcendirent, avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent ſur les Alliez, qui ne ſe défient de rien; il les trouve dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrérent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacedemonienne étant ſurpriſe ne pût réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſitôt la flame s'éleve des pavillons, & monte juſqu'aux nuës: le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, &

qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impetueuſement la flame de pavillon en pavillon; & bientôt tout le camp eſt comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embraſée.

PHALANTE, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remedier. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp: mais il comprend auſſi combien le deſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux; il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacedemonienne encore à demi deſarmée: mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté, une troupe d'Archers adroits perce de fléches innombrables les ſoldats de Phalante; de l'autre, des Frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu; il nage dans le ſang; il ne peut s'aſſouvir de carnage: les Lions & les Tygres n'égalent point ſa furie, quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent, & le courage les abandonne. La pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête eſt heriſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines; leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'eſperance de la fuite. Phalante, à qui la honte & le deſeſpoir donnent encore un reſte de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le Ciel; il voit tomber à ſes pieds ſon frere Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias étendu par terre ſe roule dans la pouſſiere; un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté; ſes yeux ſe ferment à la lumiere; ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang.

Phalante

Phalante lui-même, tout couvert du ſang de ſon frere, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit envelopé par une foule d'ennemis, qui s'efforcent de le renverſer; ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du ſeizième Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE s'étant revêtu de ſes armes divines court au ſecours de Phalante, renverſe d'abord Iphicles fils d'Adraſte, repouſſe l'ennemi victorieux, & remporteroit ſur lui une victoire complette, ſi une tempête ſurvenant ne faiſoit finir le combat. Enſuite Telemaque fait emporter les bleſſez, prend ſoin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obſeques de ſon frere Hippias, dont il lui va preſenter les cendres, qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER



Telemaque prend soin de Phalante bleſſé.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

JUPITER au milieu de toutes les Divinitez celeſtes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des Alliez. En même tems il conſultoit les immuables deſtinées, & voyoit tous les Chefs, dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter, quelle ſeroit ſa volonté. Mais le Pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe: Vous voyez en quelle extrémité ſon réduits les Alliez; vous voyez Adraſte, qui renverſe tous ſes ennemis: mais ce ſpectacle eſt bien trompeur; la gloire & la proſperité des méchans eſt courte: Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux Alliez que pour leur apprendre à ſe corriger, & à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Telemaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

CEPENDANT Neſtor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée; que la flame pouſſée par les vents s'avançoit toûjours; que leurs troupes étoient en deſordre, & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

TELEMAQUE, qui étoit abatu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor fit ſemblant de les avoir reçuës d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune & Pallas, qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une Ville naissante. Neptune de son Trident frappoit la terre ; & on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent : ses jambes souples & nerveuses se replioient avec vigueur & legereté. Il ne marchoit point ; il sautoit à force de reins, mais avec tant de vîteſſe, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville l'Olive, fruit de l'arbre quelle avoit planté. Le rameau, auquel pendoit son fruit, representoit la douce paix avec l'abondance, préferable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples & utiles ; & la superbe Athenes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux Arts, qui étoient des enfans tendres & aîlez. Ils se refugioient autour d'elle, étant épouvantez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se refugient autour de leur mere, à la vûë d'un Loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témerité d'Arachné (*e*), qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres extenuez se défiguroient & se changeoient en Araignée.

Aupres de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des Geans servoit de conseil à Jupiter même, & soûtenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle

(*e*) *Arachné, fille d'Idmon du païs de Lidie, fut changée en Araignée par Minerve, parce qu'elle croyoit mieux travailler en tapisseries que cette Déesse à qui on en attribuë l'invention.*

étoit

étoit auſſi repreſentée avec ſa lance & ſon Egide ſur les bords du Xanthe (*f*) & du Simoïs (*g*), menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillants Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même; enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'Empire de Priam.

D'UN autre côté le bouclier repreſentoit Cerès dans les fertiles campagnes d'Enne, qui ſont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déeſſe, qui raſſembloit les peuples épars ça & là, cherchans leur nourriture par la chaſſe, ou cueillans les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de ſon ſein fécond leur nourriture. Elle leur preſentoit une charruë, & y faiſoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charruë; puis on appercevoit les moiſſons dorées, qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moiſſonneur avec ſa faux coupoit les doux fruits de la terre, & ſe payoit de toutes ſes peines. Le fer, deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaiſirs.

LES Nymphes, couronnées de fleurs, danſoient enſemble dans une prairie, ſur le bord d'une riviere auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte: les Faunes & les Satyres folâtres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi couronné de lierre, appuyé d'une main ſur ſon Thyrſe, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres & de pluſieurs grapes de raiſins. C'étoit une beauté molle, avec je ne ſçai quoi de noble, de paſſionné, & de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe

(*f*) *Le Xanthe ou Scamandre eſt une riviere de l'ancien Royaume de Troye, qui tombe dans la Mer Egée.*

(*g*) *Le Simoïs eſt une riviere du même païs, qui ſe mêle avec le Scamandre, & qui tombe avec lui dans la Mer Egée.*

Ariadné (*b*), lorſqu'il la trouva ſeule abandonnée, & abîmée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

ENFIN on voyoit de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, laſſez du travail de la journée. Les femmes alloient au devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient. On voioit auſſi des Bergers, qui paroiſſoient chanter; & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repreſentoit la paix, l'abondance & les délices: tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les Loups ſe jouer au milieu des Moutons. Le Lion & le Tygre, ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres Agneaux. Un petit Berger les menoit enſemble ſous ſa houlette; & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

TELEMAQUE s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible Egide, que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris, prompte meſſagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé ſon bouclier, ſans qu'il s'en aperçut, & lui avoit donné en la place cette Egide, redoutable aux Dieux mêmes.

EN cet état il court hors du camp pour en éviter les flames; il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée; & cette voix ranime déja tous les Alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toûjours doux, toûjours libre & tranquile, toûjours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard, attentif à regler ſa famille, & à inſtruire

(*b*) *Ariadné, fille de Minos & de Paſiphaë, donna à Theſée un fil pour ſe conduire dans le Labirinthe ſans s'égarer, & le ſuivit juſques dans l'Ile de Naxos, où cet ingrat l'abandonna à la merci des bêtes. Ce fut là où Bacchus la vit & en fut charmé.*

ſes enfans : mais il eſt prompt & rapide dans l'execution. Semblable à un fleuve impetueux, qui non ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux, dont il eſt chargé.

Philoctete, Neſtor, & les Chefs des Manduriens & des autres Nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſçai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des Vieillards leur manque, le conſeil & la ſageſſe ſont ôtez à tous les Commandans ; la jalouſie même, ſi naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs ; tous ſe taiſent, tous admirent Telemaque, tous ſe rangent pour lui obéir ſans y faire de reflexions, & comme s'ils y euſſent été accoutumez. Il s'avance & monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le deſordre, où ils ſe ſont mis en brûlant le camp des Alliez. Il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus experimentez le ſuivent. Il attaque les Dauniens par derriere, dans un tems où ils croyoient l'armée des Alliez envelopée dans les flames de l'embraſement. Cette ſurpriſe les trouble ; ils tombent ſous la main de Telemaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon, ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre eſt couverte des hommes que Telemaque renverſe. De ſon dard il perçe le cœur d'Iphycles, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe preſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon pere, qui penſa être ſurpris par Telemaque.

Le fils d'Ulyſſe & Iphycles étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens ; mais Iphycles étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite

Telemaque

Telemaque renverſe Euphorion, le plus celebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cleomenes nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste fremit de rage, voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ſes mains. Phalante preſque abattu à ſes pieds eſt comme une victime, à demi égorgée, qui ſe dérobe au coûteau ſacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne faloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacedemonien.

Phalante, noyé dans ſon ſang & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui, entend les cris de Telemaque, qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie lui eſt renduë; un nuage qui couvroit déja ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévuë, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tygre, à qui des Bergers aſſemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à devorer. Telemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les Alliez de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte & ſi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraſte fut donc conſervé par le Pere des Dieux, afin que Telemaque eût le tems d'acquerir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais, que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles Mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole; & dans le moment où ils éblouïſſoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuſes tenebres

tenebres de la nuit. Une pluye abondante, qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparer les deux armées.

ADRASTE profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & mérita, par cette ingratitude, d'être reſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais, qui s'étendoit juſqu'à la riviere; il le fit avec tant d'induſtrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſources & de preſence d'eſprit. Les Alliez, animez par Telemaque, vouloient le pourſuivre; mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiſeau d'une aîle legere échape aux filets des chaſſeurs. Les Alliez ne ſongérent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les bleſſez, manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pû ſe garantir du feu: ils paroiſſoient à demi brûlez, pouſſant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé; il ne put retenir ſes larmes; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion: il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans & dévouez à une longue & cruelle mort: ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les Autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtez.

HELAS! s'écrioit Telemaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux Mortels! ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre, ces jours ſont ſi miſerables! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine? pourquoi ajoûter tant de déſolations affreuſes à l'amertume, dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte? Les hommes ſont tous freres, & ils s'entredéchirent: les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les Lions ne font point la guerre aux Lions, ni les Tygres aux Tygres; ils n'attaquent que les animaux d'eſpece differente. L'homme ſeul, malgré

malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres deſertes? Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc! (6) une fauſſe gloire, un vain titre de Conquerant, qu'un Prince veut acquerir, allume la guerre dans des païs immenſes! Ainſi un ſeul homme, donné au monde par la colere des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flames; que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puiſſe échaper à la faim encore plus cruelle; afin que cet homme, qui ſe jouë de la nature humaine entiere, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes, qui ont tellement oublié l'humanité? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes; ils doivent être même en execration dans tous les ſiecles, dont ils ont cru être admirez. Oh! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être juſtes; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flateurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité, qui ſe couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens inſenſibles entraînent preſque toûjours les Rois dans des guerres, qui les rendent malheureux, où ils hazardent

(6) *Une fauſſe gloire, un vain titre de Conquerant, &c.* Ce paragraphe renferme une triſte peinture des maux, dont Louïs XIV a été la cauſe, par les guerres cruelles que ſon ambition a allumées dans toute l'Europe. L'Auteur répete ſouvent le mot de *gloire*, parce qu'en éfet ce Monarque n'a preſque jamais allegué d'autre motif dans les guerres qu'il a déclarées à ſes voiſins.

tout

tout ſans néceſſité, & où ils font autant de mal à leurs Sujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Telemaque.

MAIS il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les conſoloit, & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

PARMI les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, & l'autre Noſophuge. Traumaphile avoit été au ſiege de Troye avec Idomenée, & avoit appris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes & les plus envenimées une liqueur odoriferante, qui conſumoit les chairs mortes & corrompuës, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus ſaines & plus belles que les premieres. Pour Noſophuge, il n'avoit jamais vû les enfans d'Eſculape; mais il avoit eu, par le moyen de Merione (*i*), un Livre ſacré & myſterieux, qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. D'ailleurs Noſophuge étoit ami des Dieux; il avoit compoſé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone (*k*); il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche & ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré. A peine avoit-il vû un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformité de ſon corps, & à ſa reſpiration, la cauſe de ſa maladie. Tantôt il donnoit des remedes, qui faiſoient ſuer; & il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien

(*i*) *Merione étoit le Conducteur du char d'Idomenée, & le chef de l'armée navale qu'il mena au ſiége de Troye. C'étoit un Capitaine très brave & très experimenté.*

(*k*) *Latone étoit fille de Cœus: elle eut de Jupiter, Apollon & Diane dans l'Iſle d'Aſterie.*

la

la tranſpiration facilite ou diminuë, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps: tantôt il donnoit, pour les maux de langueur, certains breuvages, qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſûroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la Medecine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes qu'ils ayent tant de maladies; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté: leur intemperance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinez à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération abregent plus les jours des hommes, que les remedes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût, & qui font manger au delà du beſoin, empoiſonnent au lieu de nourrir. Les remedes ſont eux-mêmes de veritables maux, qui ruinent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand remede, qui eſt toûjours innocent & toûjours d'un uſage utile, c'eſt la ſobrieté, c'eſt la temperance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquilité de l'eſprit, c'eſt l'exercice du corps. Par là on fait un ſang doux & temperé; on diſſipe toutes les humeurs ſuperfluës. Ainſi le ſage Noſophuge étoit moins admirable par ſes remedes, que par le regime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyez par Telemaque, pour viſiter tous les malades de l'armée; ils en guérirent beaucoup par leurs remedes, mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobrieté exacte dans leur convaleſcence. Tous les ſoldats touchez de ces ſecours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des Alliez.

Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils ; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux ; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté, que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'age d'or.

Telemaque, pendant qu'il (7) alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces loüanges, qui n'étoient point ſuſpectes de flaterie, comme celles que les flateurs donnent ſouvent en face aux Princes, ſuppoſant qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les loüer ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres loüanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, & qu'il avoit veritablement meritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles-là ; il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir eprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir ; auſſitôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point ſa hauteur naturelle & ſon indifference pour les hommes ; il avoit une honte ſecrete d'être né ſi dur, & de paroître ſi inhumain. Il renvoyoit à la ſage Minervé toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

(7) *Alloit la nuit viſiter les Quartiers, &c.* Le Duc de Savoie a fait la même choſe plus d'une fois ; il alloit auſſi *incognitò* dans les Cafés & autres lieux publics de Turin pour entendre ce qu'on y diſoit de lui, avec cette diference qu'il y entendoit ſouvent autre choſe que des loüanges. Mais on ne dit pas qu'il ait jamais fait punir perſonne pour cela.

C'est

C'EST vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe ! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous, qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'eſt vous, qui retenez mes paſſions impetueuſes; c'eſt vous, qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être; ſans vous je ferois des fautes irréparables; je ſerois comme un enfant, qui ne ſentant pas ſa foibleſſe quitte ſa mere, & tombe des le premier pas.

NESTOR & Philoctete étoient étonnez de voir Telemaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingenieux pour prévenir tous les beſoins ; ils ne ſavoient que croire; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funerailles d'Hippias; il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré de l'endroit, où il étoit caché ſous un monceau de corps morts; il verſa ſur lui des larmes pieuſes; il dit : O grande Ombre! tu le ſçais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité ; mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſçai combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne: nous euſſions dans la ſuite été ſincerement unis; j'avois tort de mon côte: ô Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pû le forcer de m'aimer ?

ENSUITE Telemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriferantes; puis on prépara par ſon ordre un bucher. Les grands pins, gémiſſans ſous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui ſembloient menacer le ciel; les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage; les hêtres, qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galeſe. Là s'éleve avec ordre un bucher, qui reſſemble à un bâtiment regulier; la flâme commence à paroître; un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas

ler-

lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſez : la douleur amere eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment ; puis on voyoit venir Pherecyde, vieillard moins abatu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le Ciel ſes mains, & ſes yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture ; le doux ſommeil n'avoit pû appeſantir ſes paupieres, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine : il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſçachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche ; car ſon cœur étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de deſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bucher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus : Hippias n'eſt plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriſer la mort : je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillirois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias ! O cher enfant, que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoin, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mere, qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux ; & j'en ſerai cauſe. O chere Ombre ! appelle-moi ſur les rives du Styx : la lumiere m'eſt odieuſe ; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent : la mort, qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pû effacer toute ſa beauté ; & les graces étoient encore à demi peintes ſur ſon viſage pâle : on voyoit floter autour de ſon cou, plus blanc que la neige, mais penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux

que

que ceux d'Atys (*l*) ou de Ganymede, qui alloient être réduits en cendre: on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde, par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le Royaume ſombre de Pluton.

TELEMAQUE triſte & abatu ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bucher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flame pénétrer les étoffes, qui envelopoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'oſe te nommer mon ami; appaiſe-toi, ô Ombre, qui as mérité tant de gloire! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur: tu es délivré des miſeres où nous ſommes encore, & tu es ſorti par le chemin le plus glorieux. Helas! que je ſerois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton Ombre: que les Champs Elyſées lui ſoient ouverts; que la Renommée conſerve ton nom dans tous les ſiecles; & que tes cendres repoſent en paix.

A PEINE eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri. On s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions; & la douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualitez faiſoit oublier les défauts, qu'une jeuneſſe impetueuſe & une mauvaiſe éducation lui avoient données; mais on étoit encore plus touché des ſentimens tendres de Telemaque. Eſt-ce donc là, diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre; ſans doute Minerve, qui a tant aimé ſon Pere, l'aime auſſi; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

(*l*) *Atis étoit un jeune homme de Phrigie, fort aimé de Cibele, & qui preſidoit aux Sacrifices de cette Déeſſe, à condition de garder ſa chaſteté. Mais aiant violé ſon vœu, il s'emporta de fureur contre lui-même, & ſe fit Eunuque. Cibele le changea enſuite en pin.*

Le corps étoit déja consumé par les flames. Telemaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées ses cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or, qu'il couronna de fleurs ; & il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures ; & dans son extréme foiblesse il entrevoyoit près de lui les portes sombres des Enfers.

Deja Traumaphile & Nosophuge, envoyez par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art ; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler ; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succeda ; il commença à sentir la perte de son frere, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Helas ! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre ? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vû périr tout auprès de moi : ô Hippias, la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus ! je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes. O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! est-il possible ? Mais n'est-ce point un songe ? Non, il n'est que trop vrai, ô Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vû mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera necessaire pour te venger : je veux immoler à tes Manes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux, & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il apperçoit Telemaque, qui se presente à lui. D'abord son cœur fut combatu par deux passions contraires ; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Telemaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias

d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Telemaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi cheres de ſon frere Hippias, il verſa un torrent de larmes, il embraſſa d'abord Telemaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots:

DIGNE fils d'Ulyſſe, vôtre vertu me force à vous aimer; je vous dois ce reſte de vie, qui va s'éteindre: mais je vous dois quelque choſe, qui m'eſt bien plus chere. Sans vous le corps de mon frere auroit été la proye des vautours; ſans vous ſon Ombre, privée de la ſépulture, ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, & toûjours repouſſée par l'impitoyable Charon (*m*). Faut-il que je doive tant à un homme, que j'ai tant haï? O Dieux! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Telemaque! rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à vôtre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abattu d'un excès de douleur. Telemaque ſe tint auprès de lui, ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprit ſes forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Telemaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit: O cheres, ô précieuſes cendres! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne? O Ombre d'Hippias! je te ſuis dans les Enfers: Telemaque nous vengera tous deux.

CEPENDANT le mal de Phalante diminua de jour en jour par les ſoins des deux hommes, qui avoient la ſcience d'Eſculape. Telemaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté

(*m*) *Charon, fils d'Erebus & de la Nuit, Batelier d'Enfer, qui paſſe les ames dans ſa barque ſur le fleuve Stix & les autres fleuves d'Enfer.*

de

de cœur, avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'armée des Alliez. En même tems Telemaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre; il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilans; il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur & de pouſſiere; ſa nourriture étoit ſimple; il vivoit comme les ſoldats, pour leur donner l'exemple de la ſobrieté & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des ſoldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la premiere jeuneſſe; ſon teint devenoit plus brun & moins délicat; ſes membres moins moux & plus nerveux (8).

(8) Toute cette peinture du ſoin que Telemaque prenoit des ſoldats, de ſon attention à les ſoulager dans leurs beſoins, de ſa vigilance à les tenir dans une exacte diſcipline, de ſa tendreſſe à partager toutes leurs incommoditez, eſt un tableau du Vicomte de Turenne, qui étoit apellé le pere des ſoldats, & qui leur diſtribuoit le pain de ſa table, plûtôt que de leur voir ſouffrir la faim.

Fin du dix-ſeptiéme Livre.

LES

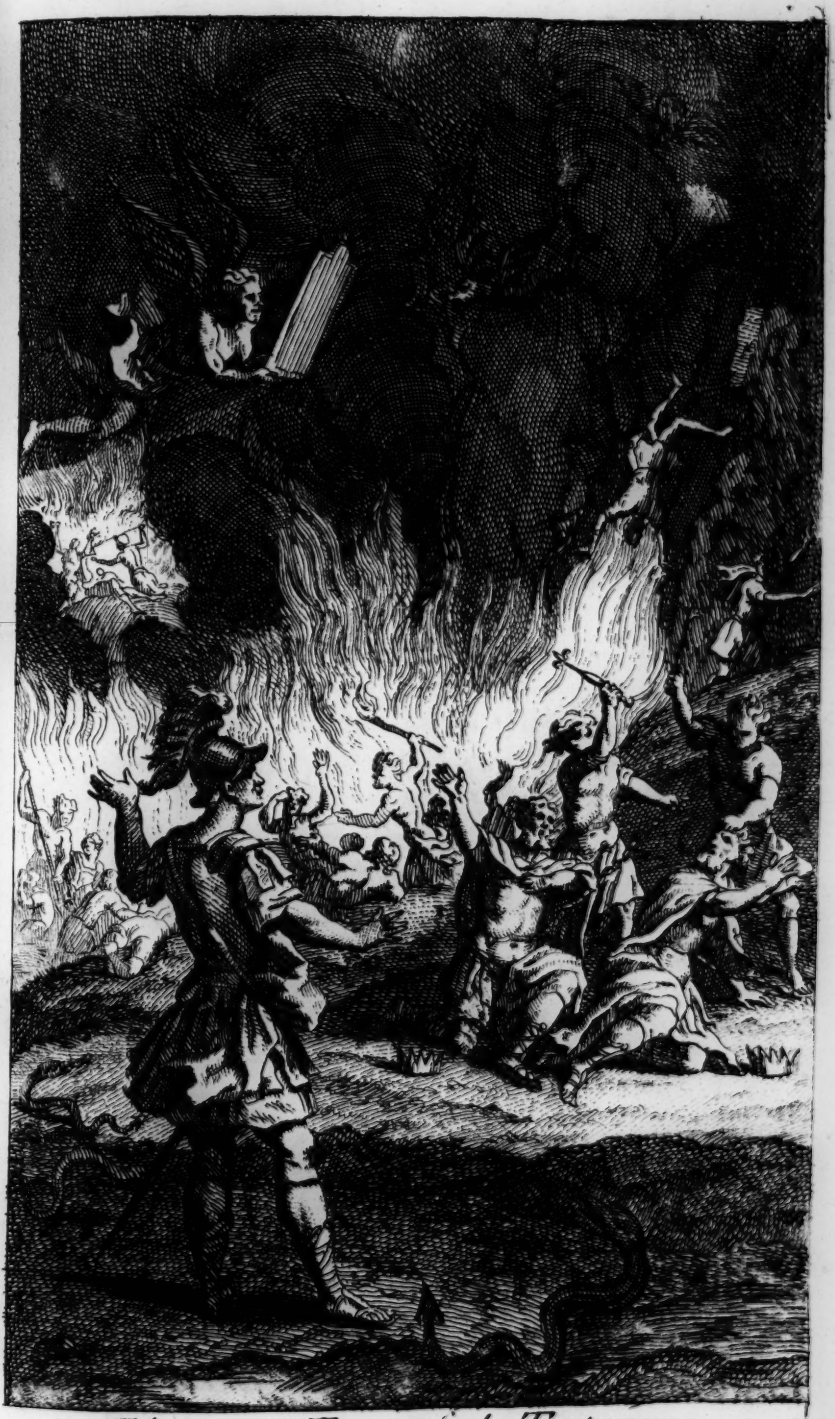
LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE, perſuadé par divers ſonges que ſon pere Ulyſſe n'eſt plus ſur la terre, execute ſon deſſein de l'aller chercher dans les Enfers : il ſe dérobe du camp, étant ſuivi de deux Crétois, juſqu'à un Temple près de la fameuſe caverne d'Acherontia : il s'y enfonce au travers des ténebres, arrive au bord du Styx; & Charon le reçoit dans ſa barque : il ſe va preſenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher ſon pere : il traverſe le Tartare, où il voit les tourmens, que ſouffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & ſur tout les mauvais Rois.

ADRASTE,



Telemaque Traverſe le Tartare.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

ADRASTE, dont les troupes avoient été conſiderablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon *(a)* pour attendre divers ſecours, & pour tâcher de ſurprendre encore une fois ſes ennemis; ſemblable à un Lion affamé, qui ayant été repouſſé d'une bergerie s'en retourne dans les ſombres forêts, & rentre dans ſa caverne, où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

TELEMAQUE, ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à executer un deſſein qu'il avoit conçû, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja longtems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges, qui lui repreſentoient ſon pere Ulyſſe. Cette chere image revenoit toûjours ſur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chaſſer du Ciel, par ſes feux naiſſans, les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une Ile fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes, qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes, couronnez de fleurs, l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins, où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une Lyre, plus douce que la Lyre d'Apollon & que les voix de toutes les Muſes.

(a) Aulon, aujourd'hui Caulo, eſt une Montagne de la Calabre Ulterieure, vers le Cap de Stilo, ſur laquelle eſt une ville de même nom autrefois Epiſcopale & ſufragante de Reggio.

TELEMAQUE en s'éveillant s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon pere! ô mon cher pere Ulyſſe! s'écrioit-il; les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je croi voir les Champs Elyſées. O qu'il eſt cruel de n'eſperer plus! Quoi donc, ô mon cher pere! je ne vous verrai jamais: jamais je n'embraſſerai celui, qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche, d'où ſortoit la Sageſſe: jamais je ne baiſerai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuſes, qui ont abattu tant d'ennemis! elles ne puniront point les inſenſez Amans de Penelope; & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine! O Dieux, ennemis de mon pere! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſperance de mon cœur; c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! helas! je ne ſuis que trop certain que mon pere n'eſt plus; je vais chercher ſon Ombre juſques dans les Enfers. Theſée *(b)* y eſt bien deſcendu; Theſée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinitez infernales: & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis pas Hercule: mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée *(c)* a bien touché par le recit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable: il obtint de lui, qu'Eurydice retourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune

(b) Theſée, fils d'Egée, Roi d'Athenes, deſcendit aux Enfers avec Piritoüs, pour enlever Proſerpine. Il y fut enchaîné par l'ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vînt delivrer.

(c) Orphée deſcendit aux Enfers pour enlever ſa femme Euridice. Il l'en auroit retirée, s'il ne l'eût regardée trop tôt, contre le commandement de Proſerpine.

fille

fille, ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bientôt, ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir, ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſeder ſur la terre, & de jouïr de la lumiere du Soleil, peutêtre ne me refuſeront-ils pas de voir au moins vôtre Ombre dans le Royaume de la nuit.

En diſant ces paroles, Telemaque arroſoit ſon lit de ſes larmes : auſſitôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumiere à ſoulager la douleur cuiſante, que ces ſonges lui avoient cauſé. Mais c'étoit une flêche, qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de deſcendre aux Enfers par un lieu célébre, qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'appelloit *Acherontia*, (*d*) à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une Caverne affreuſe, de laquelle on deſcendoit ſur les rives de l'Acheron ; par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La Ville étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'oſoient approcher. Les Bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux ; la vapeur ſouffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit ſans ceſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs ; on n'y ſentoit jamais les doux zéphirs, ni les graces naiſſantes du Printems, ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languiſſoit : on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépouillez, &

(*d*) *Acherontia étoit une ville de la Pouille, ſituée ſur une Montagne, à l'extremité de l'Italie. Au pié de cette Montagne eſt une Caverne, où le fleuve Acheron ſe précipite avec tant d'impetuoſité, que les Poëtes ont apellé ce lieu une entrée de l'Enfer. C'eſt par là qu'Hercule y deſcendit, & qu'il en tira le Cerbere.*

quelques cyprès funeſtes. Au loin, même tout à l'entour, Cerès refuſoit aux Laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits: les grapes de raiſin ſe deſſechoient, au lieu de meurir. Les Nayades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure; leurs flots étoient toûjours amers & troublés; les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre, heriſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer: ils alloient chanter leurs amours ſous un Ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux & la voix lugubre des hiboux; l'herbe même y étoit amere; & les troupeaux, qui la paiſſoient, ne ſentoient point la douce joie, qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe; & le Berger, tout abattu, oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette Caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpece de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les Divinitez infernales; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes, que ces Divinitez cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'est-là que Telemaque réſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux Enfers pour livrer à Caron un certain nombre de Morts, de dire au Roi des Ombres, qu'il laiſsât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon Empire.

Telemaque ſe dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puiſſante Divinité, qui, étant dans le Ciel l'aſtre brillant de la nuit & ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux Enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux, qu'un fils doit à ſon pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la Caverne, qu'il entendit l'Empire ſoûterrain mugir. La terre trembloit ſous ſes pas; le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur émû; & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée: mais ſon courage le ſoûtint; il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages, que je crois heureux; achevez vôtre ouvrage. Il dit; &, redoublant ſes pas, il ſe preſenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la Caverne funeſte à tous les animaux dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipe; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de tems. Telemaque entra ſeul; car quel autre mortel eut oſé le ſuivre? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la Caverne, & auſquels il avoit confié ſon deſſein, demeurérent, tremblans & à demi morts, aſſez loin de là dans un Temple, faiſant des vœux & n'eſperant plus de revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces tenebres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre: il remarque les Ombres legeres, qui voltigent autour de lui; il les écarte avec ſon épée; enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer; il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de Morts privez de la ſépulture, qui ſe preſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toûjours triſte & chagrine mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Telemaque entend les gémiſſemens d'une Ombre, qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, vôtre malheur? qui étiez-vous ſur la terre? J'étois, lui répondit cette Ombre, Nabopharzan, Roi de la ſuperbe Babylone: tous les

peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom; je me faisois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois representé par une statuë d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie: jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni: on inventoit, chaque jour, de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse; j'étois encore jeune & robuste. Helas! que de prosperitez ne me restoit-il pas encore à goûter sur le Trône! Mais une femme, que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir, que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoisonné; je ne suis plus rien: on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or: on pleura; on s'arracha les cheveux; on fit semblant de vouloir se jetter dans les flames de mon bucher, pour mourir avec moi: on va encore gémir au pied du superbe tombeau, où l'on a mis mes cendres; mais personne ne me regrette; ma mémoire est en horreur, même dans ma famille; & ici-bas je souffre déja d'horribles traitemens.

TELEMAQUE, touché de ce spectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant vôtre regne? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toûjours serré & flêtri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne sçai même ce que vous voulez dire. Les Sages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi, je ne l'ai jamais sentie; mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte & d'esperance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions; j'avois soin d'entretenir cette yvresse, pour la rendre continuelle; le moindre intervalle de raison tranquile m'eût été trop amer. Voilà la paix, dont j'ai joui: toute autre me paroît une fable & un songe. Voilà les biens, que je regrette.

EN parlant ainsi le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amoli par les prosperitez, & qui n'est point accoûtumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques Esclaves, qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funerailles.

Mercure

Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſſance abſoluë ſur ce Roi, qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces Ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'Ombre de Nabopharzan; elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignitez. L'un lui diſoit: N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu; & ne faloit-il pas te ſouvenir, que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour lui inſulter, diſoit: Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit: Hé bien! où ſont maintenant tes flateurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux! tu ne peus plus faire aucun mal; te voilà devenu eſclave de tes eſclaves mêmes. Les Dieux ſont lents à faire juſtice! mais enfin ils la font.

A ces dures paroles Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de deſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves: Tirez-le par ſa chaîne: relevez-le malgré lui; il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte: il faut que toutes les Ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux, qui ont ſouffert ſi longtems que cet impie régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien! que le commencement de tes douleurs; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, Juge des Enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la Barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton; toutes les Ombres accouroient pour conſiderer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque; mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent; ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron, montrant au jeune Grec un front moins ridé & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit: Mortel cheri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller, où les

destins t'appellent ; va par ce chemin ſombre au Palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon Trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux, dont il m'eſt defendu de te découvrir le ſecret.

Aussitôt Telemaque s'avance à grands pas ; il voit, de tous côtez, voltiger des Ombres plus nombreuſes que les grains de ſable, qui couvrent les rivages de la mer ; &, dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton ; il ſent ſes genoux chancelans ; la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité ! le fils du malheureux Ulyſſe ; je viens vous demander, ſi mon pere eſt deſcendu dans vôtre Empire, ou s'il eſt encore errant ſur la Terre.

Pluton étoit ſur un Trône d'ébéne ; ſon viſage étoit pâle & ſevere, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vûë d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiere offenſe les yeux des animaux, qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle jouïſſoit d'une beauté toûjours nouvelle ; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſçai quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du Trône étoit la Mort, pâle & dévorante, avec ſa faux tranchante, qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs ſoucis ; les cruelles défiances ; les vengeances, toutes dégoûtantes de ſang & couvertes de playes ; les haines injuſtes ; l'avarice, qui ſe ronge elle-même ; le deſeſpoir, qui ſe déchire de ſes propres mains ; l'ambition forcenée, qui renverſe tout ; la trahiſon, qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouïr des maux qu'elle a faits ; l'envie, qui verſe ſon venin mortel autour d'elle,

d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire; l'impiété, qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſperance; les ſpectres hideux; les phantômes, qui repreſentent les morts pour épouvanter les vivans; les ſonges affreux; les inſomnies, auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces Images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le Palais où il habite. Il répondit à Telemaque d'une voix baſſe, qui fit mugir le fond de l'Erebe (*e*). Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet azyle ſacré des Ombres; ſuis ta haute deſtinée; je ne te dirai point, où eſt ton pere; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher: puiſqu'il a été Roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir, d'un côté, l'endroit du noir Tartare, où les mauvais Rois ſont punis, &, de l'autre, les Champs Elyſées, où les bons Rois ſont récompenſez. Mais tu ne peus aller d'ici dans les Champs Elyſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon Empire.

A l'inſtant Telemaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon pere, & de s'éloigner de la preſence horrible du Tyran, qui tient en crainte les vivans & les morts: il apperçoit bientôt aſſez près de lui le noir Tartare (*f*); il en ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans: cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flame, dont le bruit, ſemblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

(*e*) *Erebe, Dieu des Enfers, pere de la Nuit, engendré du Cahos & de l'Obſcurité, eſt ſouvent pris pour l'Enfer même par les Poëtes; c'eſt dans ce dernier ſens qu'il faut l'entendre ici.*

(*f*) *Le Tartare eſt le lieu, où les méchans ſont tourmentés dans les Enfers.*

TELEMAQUE, ſecretement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce goufre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes, qui avoient vêcu dans les plus baſſes conditions, & qui etoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautez : il y remarqua beaucoup d'impies Hypocrites, qui faiſant ſemblant d'aimer la Réligion s'en étoient ſervis, comme d'un beau prétexte, pour contenter leur ambition & pour ſe joüer des hommes credules. Ces hommes, qui avoient abuſé de la vertu même quoi-qu'elle ſoit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcelerats de tous les hommes. Les Enfans, qui avoient égorgé leurs Peres & leurs Meres; les Epouſes, qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs Maris; les Traîtres, qui avoient livré leur Patrie après avoir violé tous les ſermens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces Hypocrites. Les trois Juges des Enfers l'avoient ainſi voulu; & voici leur raiſon. C'eſt que les Hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchans comme le reſte des impies, ils veulent encore paſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu que les hommes n'oſent plus ſe fier à la veritable. Les Dieux, dont ils ſe ſont jouez, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

AUPRES de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes, que le vulgaire ne croit guére coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement: ce ſont les ingrats; les menteurs; les flateurs, qui ont loué le vice; les critiques malins, qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin ceux, qui ont jugé temerairement des choſes ſans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputation des innocens.

MAIS parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc, diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour

pour ſon pere ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelques ſecours ; & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au pere & à la mere, de qui on eſt né ? Plus les crimes ſont impunis & excuſez ſur la terre, plus ils ſont dans les Enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois Juges, qui étoient aſſis, qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſitôt le condamné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien ; j'ai été magnifique, liberal, juſte, compatiſſant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle eſt donc cette juſtice, dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne ſont rien. Tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux, qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouïr du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta Divinité ; mais les Dieux, qui ont tout fait & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits ; tu les as oubliez, ils t'oublieront ; ils te livreront à toi-même, puiſque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peus, ta conſolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes, auſquels tu as voulu plaire : te voilà ſeul avec toi-même, qui étois ton idole ; apprens, qu'il n'y a point de veritable vertu ſans le reſpect & l'amour des Dieux, à qui tout eſt dû. Ta fauſſe vertu, qui a longtems ebloui les hommes faciles à tromper, va être confonduë : les hommes, ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumiere divine renverſe

tous

tous leurs jugemens ſuperficiels ; elle condamne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots ce Philoſophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter ſoi-même. La complaiſance, qu'il avoit euë autrefois à contempler ſa modération, ſon courage & ſes inclinations généreuſes, ſe change en deſeſpoir. La vûë de ſon propre cœur, ennemi des Dieux, devient ſon ſupplice. Il ſe voit, & ne peut ceſſer de ſe voir: il voit la vanité des jugemens des hommes, auſquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce, qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles ; il ne ſe trouve plus le même; tout appui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éleve contre lui, & lui reproche amerement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin ; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords & de deſeſpoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſez : il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres Morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même; il cherche les ténebres, & ne peut les trouver: une lumiere importune le ſuit par tout; par tout les rayons perçans de la verité vont venger la verité, qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux, qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O inſenſé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & veritable bien ; tous mes pas ont été des égaremens ; ma ſageſſe n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi même mon idole.

Enfin Telemaque apperçut les Rois, qui étoient condamnez pour avoir abuſé de leur puiſſance: d'un côté une Furie vengereſſe leur preſentoit un miroir, qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiere & avide des plus ridicules loüanges; leur dureté pour les hommes, dont ils auroient dû faire la félicité; leur inſenſibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la verité; leur inclination pour les hommes lâches & flateurs; leur inapplication, leur molleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte, & leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le ſang de leurs Citoyens; enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le deſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voyoient ſans ceſſe dans ce miroir: ils ſe trouvoient plus horribles & plus monſtrueux, que n'eſt la Chimere (*g*), vaincuë par Bellerophon (*h*); ni l'Hydre de Lerne, abatuë par Hercule; ni Cerbere même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux, qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec inſulte toutes les loüanges, que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie; & leur preſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la

(*g*) *La Chimere eſt une Montagne de Licie, dont le ſommet jette des flâmes & eſt habité par des Lions; au milieu les chevres y paiſſent; & au bas on y voit des ſerpens. D'où eſt venuë la fable, que c'eſt un monſtre, qui a la tête d'un Lion, le corps de chevre, & la queuë de Dragon; ou qui a trois têtes ſemblables à celles de ces animaux.*

(*h*) *Bellerophon, fils de Glaucus Roi de Corinthe, fut accuſé par Stenobée d'avoir voulu la forcer, quoi-que ce fût elle qui l'eût ſollicité à commettre un adultere. Prœtus, Roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop legerement à ſon accuſation, envoïa Bellerophen à Jobate, Roi de Licie, pour l'expoſer à la mort: celui-ci le fit combatre contre la Chimere, qu'il vainquit étant monté ſur le cheval Pegaze.*

fla-

flaterie les avoit dépeints: l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux, à qui on avoit donné les plus magnifiques loüanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent sans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténebres, où ils ne peuvent voir que les insultes & les dérisions, qu'ils ont à souffrir; ils n'ont rien autour d'eux, qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir; dans le Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains Esclaves, qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude. Ils servent avec douleur; & il ne leur reste aucune esperance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils sont sous les coups de ces Esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups de marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du Mont Etna.

Là Telemaque apperçut des visages pâles, hideux & contristez. C'est une tristesse noire, qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes; & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature: ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle, qui les a séparez de leurs corps. Dans le desespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort, qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux; ils demandent aux

aux abîmes de les engloutir, pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la verité, qui les perſecute; mais ils ſont réſervez à la vengeance, qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La verité, qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux: ſa vûë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle eſt comme la foudre; ſans rien détruire au dehors, elle pénetre juſqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fonduë par ce feu vengeur; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien: il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie; & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même: on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſperance, qui rend forcené.

Parmi ces objets, qui faiſoient dreſſer les cheveux de Telemaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préferé les délices d'une vie molle, au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la Royauté.

Ces Rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre, qui avoit été ſon fils: Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent, pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence? Ah! malheureux pere, diſoit le fils, c'eſt vous, qui m'avez perdu; c'eſt vôtre exemple, qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté & la dureté pour les hommes. En vous voyant regner avec tant de molleſſe, & avec tant de lâches flateurs autour de vous, je me ſuis accoutumé à aimer la flaterie & les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit, à l'égard des Rois,

Rois, (1) ce que les chevaux & les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes; c'eſt-à-dire, des animaux, dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru; c'eſt vous, qui me l'avez fait croire; & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuſes malédictions, & paroiſſoient animez de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toûjours tyrannique, & la molleſſe lâche, qui redouble tous les maux qu'on ſouffre, ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces Rois ſévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les loix, étoient imputez aux Rois, qui ne doivent regner qu'afin que les loix regnent par leur miniſtere. On leur imputoit auſſi tous les deſordres, qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excez, qui jettent les hommes dans un état violent & dans la tentation de violer les loix pour acquerir du bien. Sur tout on traitoit rigoureuſement les Rois, qui, au lieu d'être bons & vigilans Paſteurs des peuples, n'avoient ſongé qu'à ravager le troupeau, comme des loups dévorans.

Mais ce qui conſterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténebres & de maux un grand

(1) *Ce que les chevaux & les autres bêtes de charge, &c.* C'eſt préciſément de cette expreſſion que ſe ſervoit le Cardinal Mazarin, pour inſpirer au Roi de ne point menager les François. Il les comparoit à des Mulets, qui marchent mieux, plus ils ſont chargez.

nombre

nombre de Rois, qui, ayant passé sur la terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laissez gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux, qu'ils avoient laissé faire par leur autorité: la plûpart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans; tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la verité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitiéme Livre.

31 MR 64

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE entre dans les Champs Elysées, où il est reconnu par Arcesius son Bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant ; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y regnera après lui. Arcesius lui dépeint la félicité, dont jouissent les hommes justes, sur tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux & fait le bonheur des peuples, qu'ils ont gouvernez : il lui fait remarquer, que les Héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Telemaque ; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliez.

LORS-



Telemaque dans les Champs Elisées.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

LORSQUE Telemaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé, comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine: il comprit par ce ſoulagement les malheurs de ceux, qui y étoient renfermez ſans eſperance d'en ſortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureuſement tourmentez que les autres coupables. Quoi! diſoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pieges, tant de difficulté de connoître la verité pour ſe défendre contre les autres & contre ſoi-même! enfin tant de tourmens horribles dans les Enfers, après avoir été ſi envié, ſi agité, ſi traverſé dans une vie courte! O inſenſé celui, qui cherche à regner! Heureux celui, qui ſe borne à une condition privée & paiſible, où la vertu lui eſt moins difficile!

En faiſant ces reflexions il ſe troubloit au dedans de lui-même; il fremit, & tomba dans une conſternation qui lui fit ſentir quelque choſe du deſeſpoir de ces malheureux, qu'il venoit de conſiderer; mais à meſure qu'il s'eloignoit de ce triſte ſéjour des ténebres, de l'horreur, & du deſeſpoir, ſon courage commença peu à peu à renaître; il reſpiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiere du ſéjour des Heros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois, qui avoient juſqu'alors gouverné les hommes; ils étoient ſeparez du reſte des Juſtes. Comme les méchans Princes ſouffroient dans le Tartare des ſupplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables, d'une condition privée; auſſi les bons Rois jouïſſoient, dans les Champs Elyſées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reſte des hommes, qui avoient aimé la vertu ſur la terre.

Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans ces bocages odoriferans ſur des gazons toujours renaiſſans & fleuris. Mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arroſoient ces beaux lieux, & y faiſoient ſentir une délicieuſe fraîcheur. Un nombre infini d'oiſeaux faiſoient reſonner

ſonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout enſemble les fleurs du Printems, qui naiſſoient ſous les pas, avec les plus riches fruits de l'Automne, qui pendoient des arbres. Là jamais on ne reſſentit les ardeurs de la Canicule *(a)*; là jamais les noirs Aquilons n'oſérent ſouffler, ni faire ſentir les rigueurs de l'hyver. Ni la guerre, alterée de ſang, ni la cruelle envie, qui mord d'une dent venimeuſe, & qui porte des viperes entortillées dans ſon ſein & autour de ſes bras, ni les jalouſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains deſirs n'approchoient jamais de cet heureux ſéjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnuë. Une lumiere pure & douce ſe répand autour des corps de ces hommes juſtes, & les environne de ſes rayons, comme d'un vêtement. Cette lumiere n'eſt point ſemblable à la lumiere ſombre, qui éclaire les yeux des miſerables mortels, & qui n'eſt que ténebres; c'eſt plûtôt une gloire celeſte qu'une lumiere: elle pénetre plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du Soleil ne pénetrent le plus pur criſtal: elle n'eblouït jamais; au contraire elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne ſçai quelle ſerenité. C'eſt d'elle ſeule, que les hommes bienheureux ſont nourris; elle ſort d'eux, & elle y entre: elle les pénetre, & s'incorpore à eux, comme les alimens s'incorporent à nous: ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie: ils ſont plongez dans cet abîme de délices, comme les poiſſons dans la mer; ils ne veulent plus rien: ils ont tout, ſans rien avoir; car le goût de lumiere pure appaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs deſirs ſont raſſaſiez; & leur plenitude les éleve au deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent ſur la terre. Toutes les délices, qui les environnent, ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient

(a) La Canicule eſt un ſigne celeſte qui ſe leve le ſixieme jour de Juillet, & qui fait un tours de ſix ſemaines, qu'on apelle jours Caniculaires.

du

du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au dehors. Ils ſont tels que les Dieux, qui, raſſaſiez de Nectar & d'Ambroſie, ne daigneroient pas ſe nourrir de viandes groſſieres, qu'on leur preſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquiles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſperances mêmes, qui coûtent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde fendent les nuës, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émûs. Seulement ils ont pitié des miſeres, qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'eſt une pitié douce & paiſible, qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages; mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indecent; c'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté; c'eſt un goût ſublime de la verité & de la vertu, qui les tranſporte; ils ſont, ſans interruption, à chaque moment dans le même ſaiſiſſement de cœur, où eſt une mere, qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joie, qui échape bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant; elle eſt toûjours nouvelle pour eux; ils ont le tranſport de l'yvreſſe, ſans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions, qu'ils déplorent; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le ſecours des Dieux, qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu

milieu de tant de périls. Je ne ſçai quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même, qui s'unit à eux; ils voyent, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toûjours. Ils chantent les loüanges des Dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce raviſſement divin, les ſiecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille ſiecles écoulez n'ôtent rien à leur félicité toûjours nouvelle & toûjours entiere. Ils regnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſerable; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez, de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

TELEMAQUE, qui cherchoit ſon pere, & qui avoit eſperé de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſocieté des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la veritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vû tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les Champs Elyſées; il comprit qu'il y a peu de Rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens, qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons Rois ſont très-rares; & la plûpart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi, après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

TELEMAQUE, ne voyant point ſon pere Ulyſſe parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte ſon grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard venerable & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſſembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort; c'étoit un mélange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe; car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les Champs Elyſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & regardoit Telemaque avec complaiſance, comme une perſonne qui lui étoit fort chere. Telemaque, qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

JE te pardonne, ô mon cher fils! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître: je ſuis Arceſius (*b*) pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit-fils partît pour aller au ſiege de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſperances; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te ſoûtiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant! les Dieux t'aiment, & te préparent une gloire égale à celle de ton pere! O heureux moi-même de te revoir! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux; il vit encore; il eſt réſervé pour relever nôtre maiſon dans l'Ile d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouït encore de la lumiere, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs, qui s'épanouïſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide: rien ne peut

(*b*) *Arceſius étoit fils de Jupiter, c'eſt pourquoi l'on appelle ſon fils le divin Laërte.*

arrêter

arrêter le tems, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toi-même, qui jouïs maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur, qui ſera preſque auſſitôt ſechée qu'écloſe. Tu te verras changé inſenſiblement. Les graces riantes, les doux plaiſirs, qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joie, s'évanouïront comme un beau ſonge; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir. La vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joie, te dégoûter du preſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Helas! tu te trompes, mon fils; il ſe hâte; le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi; & le preſent qui s'enfuit, eſt déja bien loin, puiſqu'il s'aneantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le preſent; mais ſoûtiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vûë de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la Juſtice, une place dans cet heureux ſéjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour regner après lui: mais, helas! ô mon fils, que la Royauté eſt trompeuſe! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices; mais de près tout eſt épineux. Un particulier peut ſans deshonneur mener une vie douce & obſcure. Un Roi ne peut, ſans ſe deshonorer, préferer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes ſont d'une conſequence infinie, parce qu'elles cauſent la malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiecles. Il doit réprimer l'audace des méchans, ſoûtenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui ne ne faire aucun

mal; il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien pour ſoi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe; arme-toi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flateurs.

En diſant ces paroles, Arceſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Telemaque un viſage plein de compaſſion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtrueuſe tyrannie. Quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un Pere conduit ſes Enfans, c'eſt une ſervitude accablante, qui demande un courage & une patience heroïque. Auſſi eſt il certain que ceux qui ont regné avec une ſincere vertu, poſſedent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une felicité complete.

Pendant qu'Arceſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Telemaque; elles s'y gravoient, comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures, qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſterité. Ces ſages paroles étoient comme une flame ſubtile, qui pénétroit dans les entrailles du jeune Telemaque; il ſe ſentoit émû & embraſé: je ne ſçai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecretement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Telemaque commença à reſpirer plus librement; il reconnut dans le viſage d'Arceſius une grande reſſemblance avec Laërte: il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vû en Ulyſſe ſon Pere des

traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le ſiege de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur; des larmes douces & mêlées de joie coulérent de ſes yeux; il voulut embraſſer une perſonne ſi chere; pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cette Ombre vaine échapa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en joüir: tantôt la bouche alterée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive; tantôt ſes lévres s'agitent pour former des paroles, que ſa langue engourdie ne peut proferer; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainſi Telemaque ne peut contenter ſa tendreſſe; il voit Arceſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande, qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui repondit le ſage Vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiecle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois, qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre: ce ſont des Heros à la verité; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs expeditions militaires ne peut être comparée avec celle des Rois ſages, juſtes & bienfaiſans.

Parmi ces Heros tu vois Theſée, qui a le viſage un peu triſte: il a reſſenti le malheur d'être trop credule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte (c). Heureux s'il n'eût point

(c) *Hippolyte, fils de Theſée & d'Hippolyte, fut accuſé par ſa belle mere Phedre d'avoir voulu atenter à ſon honneur. Theſée la crut trop legerement, & non content de bannir Hippolyte, il pria encore Neptune de venger ce prétendu crime; de ſorte que ce jeune Prince, étant ſur ſon chariot pour fuir l'indignation de ſon pere, trouva au bord de la mer un monſtre marin, qui éfraia tellement ſes chevaux, qu'ils le renverſérent par terre, & le tuérent à force de le traîner parmi les rochers.*

été

été ſi prompt & ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, (*d*) à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Paris, & qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte & moderé, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont eu pitié des (*e*) Phtiotes & des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement regner après Pelée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours ; & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charruë coupe, & qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir, que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomedon (*f*) & les injuſtes amours de Paris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leurs vengeances, ils ſe ſont appaiſez, & ils ont refuſé aux larmes de Thetis de laiſſer plus longtems ſur la terre ce jeune Heros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les Villes & les Royaumes.

MAIS vois-tu cet autre avec ce viſage farouche ? c'eſt Ajax, fils de Telamon & couſin d'Achille : tu n'ignores pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Après

(*d*) **A cauſe de cette bleſſure &c.** *Achille avoit été plongé trois fois par ſa mere dans l'eau du Stix, qui l'avoit rendu invulnerable, excepté au talon, par où elle le tenoit.*

(*e*) *Les Phtiotes & les Dolopes étoient des peuples de Theſſalie, dont Pelée étoit Roi.*

(*f*) *Laomedon, fils & ſucceſſeur d'Ilus, bâtit les murailles de Troie avec l'aide d'Apollon & de Neptune, a qui il promit avec ſerment une certain récompenſe, qu'il leur refuſa enſuite. Ils s'en vengérent par divers maux, de ſorte que pour les apaiſer, il fut obligé d'expoſer ſa fille Heſione à être devorée des monſtres marins. Hercule s'offrit de la delivrer, à condition que Laomedon lui donneroit les chevaux engendrez de ſemence divine qu'il avoit : ce qui lui fut néanmoins refuſé par ce perfide, après qu'Heſione eut été ſauvée du danger.*

la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui; ton Pere ne crut pas les lui devoir ceder; les Grecs jugérent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de deſeſpoir: l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, & il eſt juſte de le plaindre: ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible ſi le fils de Thetis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui paſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils! je fremis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion des deux freres Atrée & Thyeſte (g) a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Helas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon, revenant à la tête des Grecs du ſiege de Troye, n'a pas eu le tems de joüir en paix de la gloire qu'il avoit acquiſe: telle eſt la deſtinée de preſque tous les Conquerans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Auſſi ne ſont-ils que dans la ſeconde demeure des Champs Elyſées.

POUR ceux-ci, ils ont regné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples. Ils ſont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conſervent encore ici leurs peines & leurs

(g) *Atrée & Thyeſte, fils de Pelops & d' Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Thyeſte, qui ne penſoit qu'à chagriner Atrée, deshonora ſon lit, & ſe retira en lieu de ſureté. Atrée, qui avoit les enfans de Thyeſte en ſon pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le paſſé, & l'invita à un feſtin: celui-ci s'y trouva; &, après qu'on ſe fut levé de table, Atrée lui montra les têtes & les mains coupées de ſes enfans; lui faiſant entendre, qu'il avoit mangé leur chair. Thyeſte employa ſon fils naturel Ægiſte, pour le venger de ſon frere.*

défauts

défauts naturels; pendant qu'ils regretent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des Ombres impuiſſantes & vaines; ces Rois juſtes, étant purifiez par la lumiere divine dont ils ſont nourris, n'ont plus rien à deſirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compaſſion les inquiétudes des Mortels; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroiſſent comme des jeux d'enfans. Leurs cœurs ſont raſſaſiez de la verité & de la vertu, qu'ils puiſent dans la ſource. Ils n'ont plus rien à ſouffrir d'eux-mêmes, plus de deſirs, plus de beſoins, plus de craintes. Tout eſt fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considere, mon fils, cet ancien Roi Inachus, qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe. Les fleurs naiſſent ſous ſes pas. Sa demarche legere reſſemble au vol d'un oiſeau. Il tient dans ſa main une Lyre d'yvoire; & dans un tranſport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis. L'harmonie de ſa Lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eſt ainſi récompenſé pour avoir aimé le peuple, qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auxquels il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrtes, Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athenes, ville conſacrée à la ſage Déeſſe, dont elle porte le nom. Cecrops, apportant des loix utiles de l'Egypte qui a été pour la Grece la ſource des Lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſocieté. Il fut juſte, humain, compatiſſant: il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la mediocrité, ne voulant point que ſes enfans euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi, dans cette petite vallée, Ericthon (*b*), qui inventa l'uſage de l'argent pour la

(*b*) *Ericthon, quatriéme Roi d'Athenes, né de la Terre & de la ſemence de Vulcain inventa auſſi l'uſage des chariots.*

monnoye: il le fit en vûë de faciliter le commerce entre les Iles de la Grece; mais il prévit l'inconvenient attaché à cette invention. Appliquez vous, disoit il à tous ses peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les veritables: cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine: par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvû que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paye tous liberalement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux, qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux veritables richesses, qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soûtenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises necessaires qui manquent dans vôtre païs; encore seroit il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses, qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. Le sage Erichthon disoit souvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un present funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois, qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sûreté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine & la source de tous les vrais biens: mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévû, il se retira

de

de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vêcut pauvre & éloigné des hommes juſques à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme (*i*), à qui Cerès avoit enſeigné l'art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le ſemant: mais ils ignoroient la perfection du labourage; & Triptoleme envoyé par Cerès vint, la charruë en main, offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples, qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bientôt les moiſſonneurs ardens & infatigables firent tomber ſous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics, qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes ſauvages & farouches, qui couroient épars ça & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoûmirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons & à ſe nourrir de pain. Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe: cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Erichthon: ils mépriſérent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une

(*i*) *Triptoleme étoit fils de Celée (d'autres diſent d'Eleuſius) Roi d'Eleuſis. Son pere aiant reçu honorablement Cerès, qui cherchoit ſa fille Proſerpine ravie par Pluton; cette Déeſſe en reconnoiſſance enſeigna à Triptoleme l'art de cultiver les blés.*

pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé eſt le vrai treſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement, comme ſes Peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, libres, heureux, & dignes de l'être par une ſolide vertu! Mais, helas! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils négligent peu à peu les vrayes, & ils dégenerent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils! tu regneras un jour; alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'Agriculture, d'honorer cet art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent, ni oiſifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la molleſſe: ces deux hommes, qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres Heros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems eſt au deſſus de l'hyver glacé, & que la lumiere du Soleil eſt plus éclatante que celle de la Lune.

PENDANT qu'Arceſius parloit de la ſorte, il apperçut que Telemaque avoit toûjours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, & de pluſieurs autres fleurs odoriferantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du Ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Seſoſtris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'un lumiere douce ſortoient de ſes yeux; & ceux de Telemaque en étoient ébloüis. A le voir, on eut cru qu'il étoit enyvré de Nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ces vertus.

TELEMAQUE dit à Arceſius: Je reconnois, ô mon Pere! Seſoſtris, ce ſage Roi d'Egypte, que j'ai vû il n'y a pas

pas longtems. Le voilà, répondit Arceſius; & tu vois par ſon exemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons Rois: mais il faut que tu ſçaches que toute cette félicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſperité ne lui eût fait oublier les regles de la modération & de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence des Tyriens l'engagea à prendre leur Ville. Cette conquête lui donna le deſir d'en faire d'autres; il ſe laiſſa ſéduire par la vaine gloire des Conquerans: il ſubjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie. A ſon retour en Egypte il trouva que ſon Frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit alteré par un gouvernement injuſte les meilleures loix du païs. Ainſi ſes grandes conquêtes ne ſervirent qu'à troubler ſon Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcuſable, c'eſt qu'il fut enyvré de ſa propre gloire. (2) Il fit atteler à un char les plus ſuperbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la ſuite il reconnut ſa faute, & eut honte d'avoir été ſi inhumain. Tel fut le fruit de ſes Victoires. Voilà ce que les Conquerans font contre leurs Etats & contre eux-mêmes, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi, d'ailleurs ſi juſte & ſi bienfaiſant; & c'eſt ce qui diminuë la gloire, que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils! dont la bleſſure paroît ſi éclatante? C'eſt un Roi de Carie nommé Dioclides, qui ſe dévoua pour ſon peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation, dont le Roi périroit, ſeroit victorieuſe.

(2) *Il fit ateler, &c.* L'on reprend ici la vanité ridicule de Louïs XIV, qui ſoufrit qu'on enchaînât aux piés de ſa ſtatuë, dans la Place des Victoires de Paris, quatre des principales Nations de l'Europe. Ce Monument fut érigé en 1686.

CONSIDERE cet autre ; c'eſt un ſage Legiſlateur, qui, ayant donné à ſa Nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ſes loix pendant ſon abſence: après quoi il partit, s'exila lui-même de ſa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger ſon peuple par ce ſerment à garder à jamais des loix ſi utiles.

CET autre que tu vois eſt Euneſyme Roi des Pyliens, & un des Ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles Ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiſer leur colere, en payant par ſa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucérent, & lui firent trouver ici la vraie Royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

CE Vieillard, que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Belus: il regna en Egypte, & il épouſa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les terres qu'il arroſe par ſes inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu ſçais l'hiſtoire; & Ægyptus, qui donne ſon nom à ce beau Royaume. Belus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes Sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur impoſer. Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils; & c'eſt la vie qu'on traîne miſerablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort; les noms ſeulement ſont changez. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe, que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi; il eſt tems d'aller chercher ton Pere. Avant que de le trouver, helas! que tu verras répandre de ſang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſperie! Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor: pourvû que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiecles.

Il dit; & auſſitôt il conduiſit Telemaque vers la porte d'yvoire, par où l'on peut ſortir du tenebreux Empire du Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer; & ſortant de ces ſombres lieux il retourna en diligence vers le camp des Alliez, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la Caverne, & qui n'eſperoient plus de le revoir.

Fin du dix-neuviéme Livre.

31 MR 64



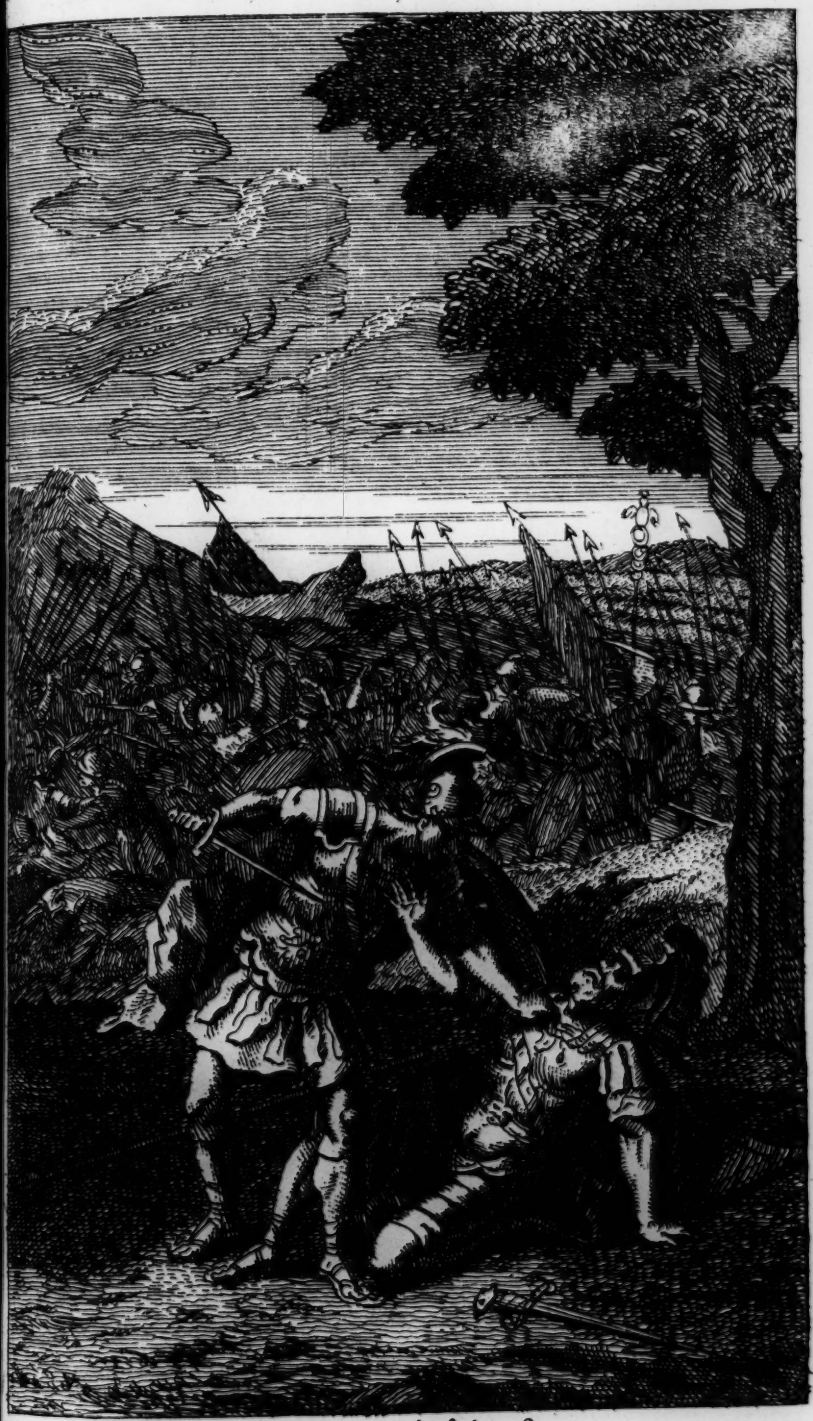
LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

DANS une assemblee des Chefs, Telemaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Venuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens : il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux Transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre, nommé Dioscore, offroit aux Alliez la tête d'Adraste. Dans le combat, qui s'engage ensuite, Telemaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste ; & ce Roi, qui le cherche aussi, rencontre & tuë Pisistrate fils de Nestor. Philoctete survient ; & dans le tems où il va percer Adraste, il est

blessé



Telemaque tuë Adraſte.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

Blessé lui-même & obligé à se retirer du combat. Telemaque court aux cris de ses Alliez, dont Adraste fait un carnage horrible: il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Telemaque: celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les Chefs de l'armée s'assemblérent, pour déliberer s'il faloit s'emparer de (*a*) Venuse. C'étoit une Ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la Ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette Ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne & celui qui la commandoit; de maniere que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse; & les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompez dans cette negociation.

UN Citoyen de Venuse, nommé Demophante, avoit offert secretement aux Alliez de leur livrer, la nuit, une des portes de la Ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un Château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit prise. Philoctete & Nestor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs, entraînez par leur autorité & ébloüis par l'utilité d'une si facile entrepriſe, applaudissoient à ce sentiment; mais Telemaque à son retour fit ses derniers efforts pour les en détourner.

(*a*) *Venuse, aujourd'hui Venose, est une petite ville Episcopale du Royaume de Naples dans la Basilicate, au Nord de Cirenza, dont elle est suffragante & éloignée de cinq lieuës.*

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Venuſe, vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une Ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre Ligue. J'avouë que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte, qui a mis cette Ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la Garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous, que ſi vous preniez Venuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du Château, où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblez; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Heſperie entiere, ſoutenuë de tant de Colonies Grecques & des Heros revenus du ſiege de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte que la perfidie & le parjure? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Venuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompuë par l'argent d'Adraſte; je le crois comme vous: mais cette Garniſon eſt toûjours à la ſolde des Lucaniens; elle n'a point refuſé de leur obéïr; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrez dans Venuſe; le traité ſubſiſte; vôtre ſerment n'eſt point oublié des Dieux. (3) Ne gardera-t-on

(3) *Ne gardera-t-on les paroles données, &c.* Ceci eſt un reproche tacite de l'infidélité de Loüis XIV dans le violement de tant de Traités, qu'il a énfreints toutes les fois qu'il l'a pu faire ſous quelques prétexes plauſibles, & qu'il y a trouvé quelque choſe à gagner.

les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidele & religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchez de vôtre réputation & de vôtre interêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux, de manquer de parole & de violer vôtre serment, pour terminer une guerre; quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie? (4) Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous détester? Qui pourra desormais, dans les necessitez les plus pressantes, se fier à vous? Quelle sûreté pourrez-vous donner, quand vous voudrez être sinceres, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincerité? Sera-ce un traité solemnel? Vous en aurez foulé un aux pieds. (5) Sera-ce un serment? Eh! ne sçaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous esperez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à vôtre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous serez les ennemis perpetuels de tous ceux, qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité, & de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

VOICI, ajoûta Telemaque, un interêt encore plus pressant, qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque

(4) *Quel voisin ne sera pas contraint, &c.* C'est par la même raison que tous les voisins de Loüis XIV furent toûjours en défiance & qu'ils firent contre lui de puissantes ligues pour se garantir de sa mauvaise foi.

(5) *Sera-ce un Serment?* Loüis XIV n'étoit pas plus délicat sur la Religion du Serment. Il n'y en eut jamais de plus solemnal que celui par lequel il promit de maintenir l'Edit de Nantes; & il n'y en a point qu'il ait violé si ouvertement.

sentiment

ſentiment de probité & quelque prévoyance ſur vos intérêts; c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute vôtre Ligue, & va la ruiner; vôtre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émûë lui demandoit, comment il oſoit dire qu'une action, qui donneroit une victoire certaine à la Ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur repondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſocieté & de la confiance, qui eſt la bonne foi? (6) Après que vous aurez poſé pour maxime, qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un grand interêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en ſerez-vous? Quel eſt celui d'entre vous, qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens? Que devient une Ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une déliberation commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin & de violer la foi donnée? Quelle ſera vôtre défiance mutuelle, vôtre diviſion, vôtre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer; vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes; vous juſtifierez ſes perfidies. O Rois ſages & magnanimes! ô vous qui commandez avec tant d'experience ſur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par vôtre vigilance & par les efforts de vôtre vertu; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abatre.

(6) *Après que vous aurez poſé pour maxime, &c.* C'a été la maxime des Jeſuites, Confeſſeurs de Louis XIV, & c'eſt encore celle de toute l'Egliſe Romaine, qu'on peut violer les regles de la probité pour un grand interêt, ou, ce qui eſt la même choſe, qu'on peut manquer de foi aux Heretiques pour l'intérêt de la Religion. De quels maux cette afreuſe maxime n'a-t-elle pas été la cauſe?

Mais

Mais ſi vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable. Vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance neceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper? Vôtre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas? Combatons, mourons, s'il le faut, plûtôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte eſt dans nos mains, pourvû que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté & ſa mauvaiſe foi.

Lorsque Telemaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de ſes lévres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'Aſſemblée. Chacun penſoit, non à lui, ni aux graces de ſes paroles, mais à la force de la verité, qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement. L'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin on entendit un murmure ſourd, qui ſe répandoit peu à peu dans l'Aſſemblée. Les uns regardoient les autres, & n'oſoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentimens. Enfin le grave Neſtor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler; & Minerve, qui a tant de fois inſpiré vôtre pere, a mis dans vôtre cœur le conſeil ſage & genereux que vous avez donné Je ne regarde point vôtre jeuneſſe; je ne conſidere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu: ſans elle les plus grands avantages ſont de vrayes pertes; ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes Alliez, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colere des Dieux. Laiſſons donc Venuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par nôtre courage.

Il dit; & toute l'Aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles: mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve, qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le Conſeil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte, toûjours cruel & perfide, envoya dans le camp un Tranſfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres Chefs de l'armée: ſur tout (7) il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Telemaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la defiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Heros. Il le nourriſſoit & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & trai é indignement par Adraſte: mais c'étoit nourrir & réchauffer dans ſon ſein une vipere venimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui apprendre l'état du camp des Alliez, & pour l'aſſurer qu'il empoiſonneroit, le lendemain, les principaux Rois avec Telemaque dans un feſtin, que celui-ci leûr devoit donner. Arion pris avoua ſa trahiſon. On ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis: mais Acante, profondément diſſimulé & intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des Rois furent d'avis qu'il falɔit dans le doute ſacrifier Acante à la ſûreté publique. Il faut,

(7) *Il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir, &c.* Il n'y a, dans le régne de Loüis XIV, que trop d'exemples de pareils deſſeins contre la vie du Roi Guillaume, qui étoit alors la terreur des François. Pluſieurs de ces conſpirations ont été découvertes; & toutes ont échoué à la honte de ceux, qui les avoient oſé former.

diſſoient.

diſoient-ils, le faire mourir; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux, qui repreſentent les Dieux au milieu des hommes?

QUELLE maxime inhumaine! quelle politique barbare! répondit Telemaque. Quoi! vous êtes ſi prodigues du ſang humain! O vous, qui êtes établis les Paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un Paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc des Loups cruels, & non pas des Paſteurs; du moins vous n'êtes Paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé; un ſoupçon mérite la mort; les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi egorger plus de victimes.

TELEMAQUE diſoit ces paroles avec une autorité & une vehemence, qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant il leur dit: Pour moi, je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là; j'aime mieux, qu'Acante ſoit méchant, que ſi je l'étois; & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois moi-même périr injuſtement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis Rois, c'eſt-à-dire, Juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence & modération; laiſſez-moi interroger Acante en votre preſence.

AUSSITÔT il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion; il le preſſe ſur une infinité de circonſtances. Il fait ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte, comme un Transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, où non. Mais le viſage & la voix d'Acante demeurérent

rent tranquiles. Enfin ne pouvant tirer la verité du fond de ſon cœur, il lui dit: Donnez moi vôtre anneau; je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit; il fut embarraſſé. Telemaque, dont les yeux étoient toûjours attachez ſur lui, l'apperçût; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecretement de vôtre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye vôtre intelligence avec Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès-à-preſent vôtre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une Ile de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout; & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des Iles (*b*) Echinades, où il vêcut en paix.

Peu de tems après, un Daunien, d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des Alliez, leur offrir d'égorger dans ſa tente le Roi Adraſte. Il le pouvoit; car on eſt maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la ſienne. Cet homme ne reſpiroit que la vengeance, (8) parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme, qu'il aimoit éperdûëment, & qui étoit égale en beauté à Venus meme. Il étoit reſolu, ou de faire périr Adraſte & de reprendre ſa femme, ou de périr lui même. Il avoit des intelligences ſecretes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe par pluſieurs Capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir beſoin que les Rois alliez attaquaſſent en même tems le camp

(*b*) *Les Iles Echinades, aujourd'hui Coſſulaires, ſont ſituées à l'embouchure du fleuve Acheloüs, vis à vis de l'Acarnanie dans l'Epire.*

(8) *Parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme.* Voilà l'enlevement de la Marquiſe de Monteſpan, que l'Auteur déguiſe ici ſous des circonſtances differentes, pour ne pas trop marquer cet endroit odieux de la vie du Roi.

d'Adraſte,

d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever, après avoir tué le Roi. Auſſitôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Telemaque, comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervé des Traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, nôtre ſeul interêt ſuffiroit pour la rejetter; dès que nous l'aurons autoriſée par nôtre exemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous; dès ce moment, qui d'entre nous ſera en ſûreté? Adraſte pourra bien éviter le coup, qui le menace, & le faire retomber ſur les Rois alliez. La guerre ne ſera plus une guerre; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage: on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinats. Nous en reſſentirions nous-mêmes les funeſtes ſuites; & nous le mériterions, puiſque nous aurions autoriſé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte. J'avouë que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Heſperie & toute la Grece, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions cette conduite, pour en être eſtimez. Nous nous devons à nous-mêmes, & plus encore aux juſtes Dieux, cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui fremit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la generoſité de ſes ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraſte admiroit, malgré lui, ce qu'il venoit de voir, & n'oſoit le loüer. (9) Cette

(9) *Cette action noble des alliés rapelloit un honteux ſouvenir, &c.* Dans toutes les guerres que Louïs XIV a euës contre les Alliés, on voit aſſez d'exemples de Gouverneurs de places corrompus, de transfuges envoïez dans le camp des ennemis, de projets d'aſſaſſinats & d'empoiſonnemens; mais on ne trouve point que les Alliés aient commis de leur part rien de ſemblable. Plus Louïs XIV s'eſt cru toutes voies permiſes; & plus les Alliés ſe ſont piqués de droiture & de generoſité.

action

action noble des Alliez rappelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies & de toutes ſes cruautez. Il cherchoit à rabaiſſer la generoſité de ſes ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie: mais les hommes corrompus s'endurciſſent bientôt contre tout ce, qui pourroit les toucher. Adraſte, qui vit que la réputation des Alliez augmentoit tous les jours, crût qu'il étoit preſſé de faire contre eux quelque action éclatante. Comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes; & il ſe hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin ſemé de roſes, que le jeune Telemaque, prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son caſque, couvert de crins flotans, brilloit déja ſur ſa tête; & ſa cuiraſſe ſur ſon dos éblouïſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre ſa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main; de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fiere, qui promettoit déja la victoire. Il marchoit; & tous les Rois, oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînés par une force ſuperieure, qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne pouvoit plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main. Son action n'avoit rien d'impétueux ni de précipité. Il étoit doux, tranquile, patient, toûjours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conſeils; mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choſes à propos, ne s'embaraſſant de rien, & n'embaraſſant point les autres; excuſant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par

par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? C'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs. Il le répétoit pour mieux inſtruire celui, qui devoit l'executer. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familierement, comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vûës, il ne le foiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réüſſir. Mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès; car il excuſoit toutes les fautes, qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'HORIZON paroiſſoit rouge & enflamé par les premiers rayons du Soleil; & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement. C'étoit un bruit confus, ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques heriſſées, ſemblables aux épics qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Deja s'élevoit un nuage de pouſſiere, qui deroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A PEINE les premiers traits étoient jettez, que Telemaque, levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles:

O JUPITER, Pere des Dieux & des hommes! vous voyez de nôtre côté la juſtice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le ſang des hommes,

hommes. Nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoi qu'il ſoit cruel, perfide & ſacrilege. Voyez, & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut delivrer l'Heſperie & abatre le Tyran, ce ſera vôtre puiſſance & la ſageſſe de Minerve vôtre fille, qui nous donneront la victoire; la gloire vous en ſera dûë. C'eſt vous, qui la balance en main réglez le ſort des combats. Nous combattons pour vous; & puiſque vous êtes Juge, Adraſte eſt plus vôtre ennemi que le nôtre. Si vôtre cauſe eſt victorieuſe avant la fin du jour, le ſang d'une Hecatombe (c) entiere ruiſſelera ſur vos autels.

Il dit; & à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux & écumans dans les rangs les plus preſſez des ennemis. Il rencontra d'abord Periandre Locrien, couvert d'une peau de Lion, qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une maſſuë énorme; ſa force & ſa taille le rendoient ſemblable aux Geants. Dès qu'il vit Telemaque, il mépriſa ſa jeuneſſe & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune effeminé, à nous diſputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les Ombres chercher ton Pere. En diſant ces paroles, il leva ſa maſſuë noueuſe, peſante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire; chacun craint le coup de ſa chûte; elle menace la tête du fils d'Ulyſſe, mais il ſe détourne de coup, & ſe lance ſur Periandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſuë en tombant briſe la rouë d'un char auprès de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Periandre à la gorge; le ſang, qui coule à gros bouillons de ſa large playe, étouffe ſa voix. Ses chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flotans ſur leur cou, l'emportent ça & là. Il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermez à la lumiere, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Telemaque

(c) *Une Hecatombe étoit un ſacrifice de cent bœufs.*

eut

eut pitié de lui ; il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire la peau du Lion avec ſa maſſuë.

Ensuite il cherche Adraſte dans la mêlée ; mais en le cherchant il précipite dans les Enfers une foule de combatans ; Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe *(d)* l'Aufide ; Demoleon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du Ceſte ; Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſperie, y ôta la vie à l'infame *(e)* Cacus ; Menecrate, qui reſſembloit, diſoit-on, a Pollux dans la Lutte ; Hippocoon, Salapien, qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un Cheval ; le fameux chaſſeur Eurymede, toûjours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Apennin, qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flêches ; Nicoſtrate, vainqueur d'un Geant qui vomiſſoit le feu dans les rochers du Mont *(f)* Gargan ; Eleante, qui devoit épouſer la jeune Pholoé, fille du fleuve *(g)* Liris.

(d) L'Auſide, aujourd'hui Offanto, eſt une riviere du Royaume de Naples, qui naît aux montagnes de l'Apennin dans la Principauté Ulterieure, ſepare la Capitanate de la Baſilicate, & va ſe décharger dans le Golge de Veniſe. Ce fut près de cette riviere que ſe donna la fameuſe bataille de Cannes.

(e) Cacus, fils de Vulcain, étoit un berger & un voleur, qui ſe retiroit près du Mont Aventin, & qui deroba les bœufs d'Hercule, en les emmenant à reculons dans ſa caverne. Les Poëtes feignent, qu'il avoit trois bouches & qu'il jetoit du feu & des flâmes quand il vouloit.

(f) Le Mont Gargan, ou le Mont St. Ange, eſt une montagne du Royaume de Naples. On la prend quelquefois pour celle, ſur laquelle eſt bâtie la Ville, nommée Monte di S. Angelo ; *& autrefois pour toute la Preſqu'Ile de la Capitanate, qui eſt entre la Golfe de Manfredonia & celui de Rodi.*

(g) Le fleuve Liris, aujourd'hui Gariglan, prend ſa ſource dans l'Abruzze Ulterieure, au Couchant du Lac Celano, paſſe au travers de la Terre de Labour, & va ſe décharger dans le Golfe de Cajete.

Elle avoit été promiſe par ſon Pere à celui, qui la délivreroit d'un ſerpent aîlé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la devorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un Oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoua pour tuer le monſtre; il réüſſit; mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux Hymenée, attendoit impatiemment Eleante, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruéllement ſes jours. Elle remplit de ſes gemiſſemens les bois & les montagnes, qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le Ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux, touchez de ſes regrets & par les prieres du Fleuve, mirent fin à ſa douleur: A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en Fontaine, qui, coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon Pere: mais l'eau de cette fontaine eſt encore amere; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprez ſur ces triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui apprit que Telemaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſperoit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens, d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Telemaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes, environnant le char de Telemaque pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer. Mais Minerve les fit égarer.

Adraste

ADRASTE crut voir & entendre Telemaque dans un endroit de la Plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combatans ; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang : mais au lieu de Telemaque, il trouve le vieil Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer ; mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

ALORS une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combatans ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux, qui tomboient dans la mêlée : la terre gemiſſoit ſous un monceau de corps morts ; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars, avec les Furies infernales vêtuës de robes toutes degoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinitez, ennemies des hommes, repouſſoient loin des deux partis la pitié genereuſe, la valeur moderée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, deſeſpoir & fureur brutale. La ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, fremit, & recula d'horreur.

CEPENDANT Philoctete, marchant à pas lents & tenant dans ſa main les flêches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte, n'ayant pû atteindre le divin Vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auſquels il avoit fait mordre la pouſſiere. Déja il avoit abatu Euſilas, ſi leger à la courſe qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qu'il devançoit dans ſon païs les plus rapides flots de l'Eurotas (*h*) & de l'Alphée (*i*). A ſes pieds étoient tombez Entiphron, plus

(*h*) *L'Eurotas, aujourd'hui Baſilipotauros & Iris, eſt une grande riviere de la Morée, qui ſe décharge dans le Golfe de Colochine.*

(*i*) *L'Alphée eſt une grande riviere de la Turquie en Europe, qui traverſe la Morée, & ſe décharge dans le Golfe de l'Arcadie.*

beau qu'Hylas (*k*), auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte; Pteleras, qui avoit ſuivi Neſtor au ſiege de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force; Ariſtogiton, qui, s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs (*l*), avoit reçu ſecretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes. En effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes: mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile; & ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

NESTOR, qui voyoit tomber ſes plus vaillans Capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épics dorez, pendant la moiſſon, tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il s'expoſoit inutilement. Sa vieilleſſe l'avoit quité. Il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon côté ſoûtenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon Pere. Mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor, combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vêcu.

PISISTRATE porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber: mais il l'évita; & pendant que Piſiſtrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencérent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang. Son teint ſe flêtrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prez. Ses yeux étoient déja preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alcée ſon Gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoûtint comme il alloit tom-

(*k*) *Hilas, jeune Garçon très beau, fils de Thyodamas, aimé d'Hercule, & ravi par les Nimphes, dit la fable, en voulant reprendre ſa cruche, qu'il avoit laiſſé tomber à l'eau. Mais la verité eſt, qu'il s'y laiſſa tomber lui même, & que ſa mort donna lieu au bruit de ſon prétendu enlevement.*

(*l*) *Acheloüs, fleuve de l'Acarnanie dans l'Epire, qu'il ſepare de la Natolie. Il prend ſa ſource du Mont Pindus.*

ber,

ber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de ſon Pere. Là il voulut parler & donner les dernieres marques de ſa tendreſſe ; mais en ouvrant la bouche il expira.

PENDANT que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils. Il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumiere. Malheureux, diſoit il, d'avoir été Pere, & d'avoir vêcu ſi longtems ! Helas ! cruelles deſtinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon (*m*), ou au voyage de Colchos (*n*), ou au premier ſiege de Troye ? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume : maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante. Je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils ! ô mon fils ! ô mon cher fils Piſiſtrate ! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me conſoler. Je ne t'ai plus ; rien ne me conſolera ; tout eſt fini pour moi. L'eſperance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate, ô chers enfans ! je croi que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux. La mort de l'un rouvre la playe, que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ? Qui fermera mes yeux ? Qui recueillira mes cendres ? O cher Piſiſtrate ! tu es mort comme ton frere en homme de courage ; il n'y a que moi, qui ne puis mourir.

EN diſant ces paroles il voulut ſe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta ſa main, & on lui arracha le corps de ſon fils. Et comme cet infortuné Vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa

(*m*) *Calidon, ancienne ville d'Etolie, aujourd'hui Aitou dans la Livadie, étoit deſolée par un ſanglier afreux, que Meleagre entreprit de domter, mais dont il ne put venir à bout ſans le ſecours de Theſée.*

(*n*) *Le voyage de Cholcos fut entrepris pour aller à la conquête de la Toiſon d'or.*

tente, où ayant un peu repris ſes forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

CEPENDANT Adraſte & Philoctete ſe cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un Lion & d'un Leopard, qui cherchent à ſe déchirer l'un l'autre dans les campagnes, qu'arroſe (*o*) le Cayſtre. Les menaces, la fureur guerriere, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combatans les regardent avec effroi. Déja ils ſe voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces flêches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans ſes mains, & dont les bleſſures ſont irremediables. Mais Mars, qui favoriſoit le cruel & intrépide Adraſte, ne put ſouffrir qu'il perît ſi-tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adraſte étoit encore dû à la juſtice des Dieux, pour punir les hommes & pour verſer leur ſang.

DANS le moment où Philoctete veut l'attaquer, il eſt bleſſé lui-même par un coup de lance, que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux (*p*) Nirée, dont la beauté ne cedoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combatirent au ſiege de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la flêche contre Amphimaque ; elle lui perça le cœur. Auſſitôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténebres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les roſes dont l'Aurore naiſſante ſeme l'horizon, ſe flêtrit ; une pâleur affreuſe ternit ſes jouës. Ce viſage, ſi tendre & ſi délicat, tout à coup ſe défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combatans gémirent, en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang, où il ſe rouloit,

(*o*) *Le Cayſtre, aujourd'hui Chiais, eſt une riviere de la Natolie en Aſie, qui coule entre Sarabat & le Madre, fort près de la Ville d'Epheſe du côté du Nord.*

(*p*) *Nirée étoit un Roi de Naxos, maintenant Nioſie, qui étoit fort beau, mais extrêmement lâche.*

&

& ſes cheveux, auſſi beaux que ceux d'Apollon, traînez dans la pouſſiere. Philoctete, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat ; il perdoit ſon ſang & ſes forces ; ſon ancienne bleſſure, même dans l'effort du combat, ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs ; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pû le guerir entierement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans, qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens (*q*), qu'il avoit menez avec lui pour fonder Petilie, l'enleve du combat, dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abatu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien, qui oſe lui réſiſter, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit. C'eſt un torrent, qui ayant ſurmonté ſes bords entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le deſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſent les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Telemaque gémit ; l'indignation paroît dans ſes yeux ; & il quitte les lieux, où il avoit combattu longtems avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoûtenir les ſiens ; il s'avance, tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis, qu'il a étendus ſur la pouſſiere. De loin il pouſſe un cri, qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſçai quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la Guerre & la Mort. Le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens ; il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je

(*q*) *Les Oebaliens étoient des peuples d'Italie, voiſins de Tarente.*

ne ſçai combien de funeſtes préſages le font frémir; & ce qui l'anime, eſt plûtôt un deſeſpoir qu'une valeur tranquile. Trois fois ſes genoux tremblans commencérent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit. Une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres. Sa voix enrouée & heſitante ne pouvoit achever aucune parole. Ses yeux, pleins d'un feu ſombre & étincelant, paroiſſoient ſortir de ſa tête. On le voyoit comme Oreſte agité par les Furies. Tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commença à croire, qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irritez, & entendre une voix ſourde, qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main celeſte & inviſible, ſuſpenduë ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper. L'eſperance étoit éteinte au fond de ſon cœur. Son audace ſe diſſipoit, comme la lumiere du jour diſparoît, quand le Soleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la Terre s'envelope des ombres de la nuit.

L'IMPIE Adraſte, trop longtems ſouffert ſur la terre; trop longtems, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment; l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniere heure. Il court forcené au devant de ſon inévitable deſtin. L'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le deſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit il Telemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flames qui ſortent du noir Phlegethon (r) prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte, ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche, & fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toûjours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée, Adraſte lance ſon dard contre Telemaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des

(r) *Le Phlegeton eſt un fleuve des Enfers, qui roule des feux ardens, & dont les flots ſont tout de flâme.*

Dieux

Dieux, ſe couvre de ſon bouclier. Il ſemble que la Victoire, le couvrant de ſes aîles, tient déja une couronne ſuſpenduë au deſſus de ſa tête. Le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux. On le prendroit pour Minerve même, tant il paroît ſage & meſuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée, pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Telemaque, voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres combatans en ſilence mirent bas les armes, pour les regarder attentivement; & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois, & portent des coups inutiles ſur les armes polies, qui en retentiſſent. Les deux combatans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relevent tout-à-coup, & enfin ſe ſaiſiſſent. Le Lierre, en naiſſant au pied d'un Ormeau, ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noüeux par ſes rameaux entrelaſſez juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combatans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Telemaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment ou il la cherche, Telemaque l'enleve de terre, & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie, qui avoit toûjours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort. Il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la deſire. Il tâche d'émouvoir la compaſſion de Telemaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il; enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux; ils me puniſſent comme je l'ai mérité; il n'y a que le malheur, qui ouvre les yeux des hommes pour voir la verité: je la vois; elle me condamne; mais qu'un Roi malheureux

vous faſſe ſouvenir de vôtre Pere, qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche vôtre cœur.

TELEMAQUE, qui, le tenant ſous ſes genoux, avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations, que je ſuis venu ſecourir. Je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte; mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous avez uſurpé; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſperie, que vous avez ſouillée par tant de maſſacres & de trahiſons. Vivez, & devenez un autre homme. Apprenez par vôtre chûte que les Dieux ſont juſtes, que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le menſonge ; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu. Donnez-nous pour ôtage vôtre fils Metrodore avec douze des principaux de vôtre Nation.

A ces paroles Telemaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main, ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi. Mais auſſitôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court, qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu, & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eut percé les armes de Telemaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même tems Adraſte ſe jette derriere un arbre, pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous. L'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui, qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire celui, qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte, prêt d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer les Crétois, qui ſe preſentent à ſon paſſage. Mais tout-à-coup Telemaque, prompt comme la foudre que la main du Pere des Dieux lance du

haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi. Il le ſaiſit d'une main victorieuſe ; il le renverſe, comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons, qui dorent la campagne ; il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive, & le précipite dans les flames du noir Tartare ; digne châtiment de ſes crimes.

Fin du vingtiéme Livre.



LES

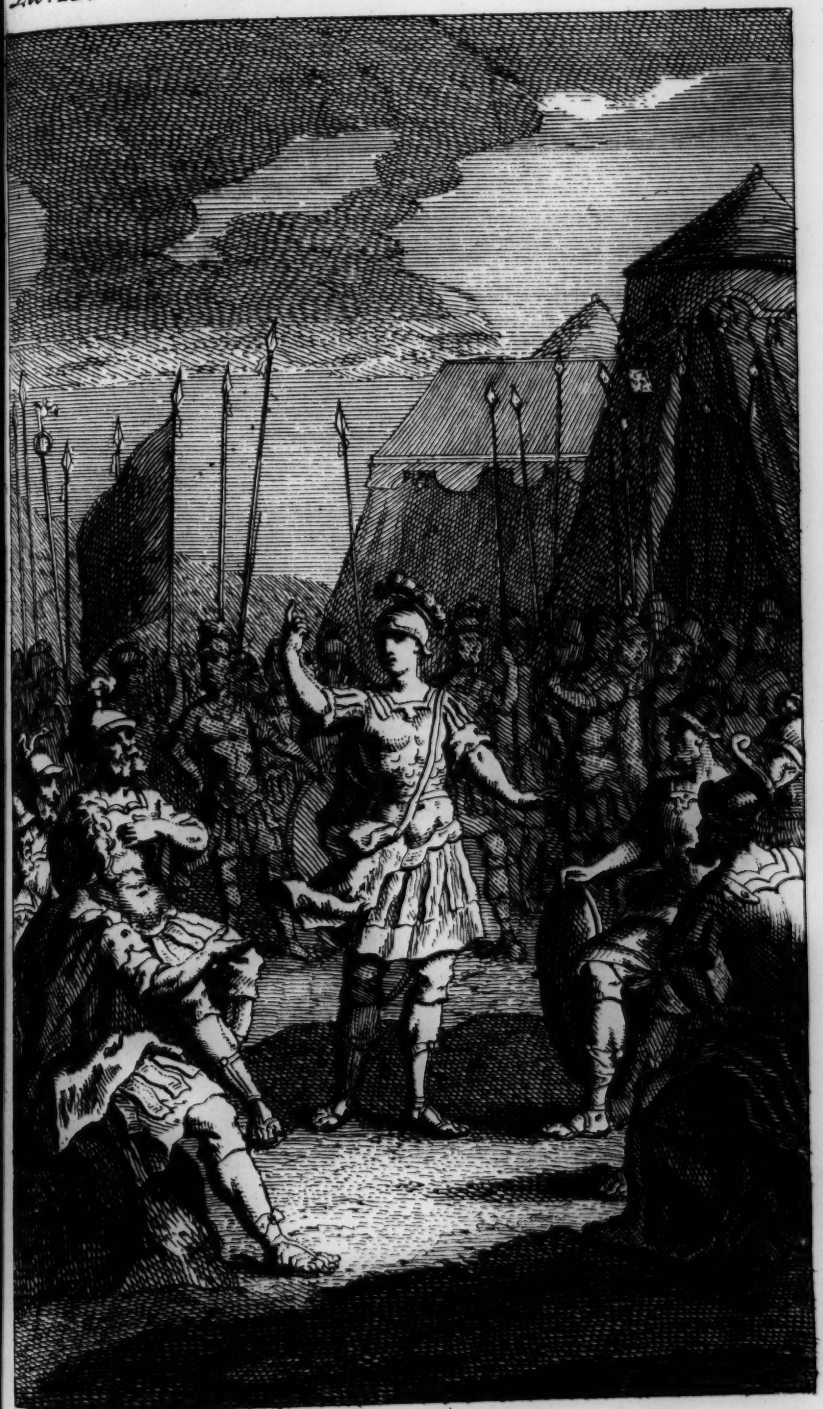


LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

ADRASTE étant mort, les Dauniens tendent les mains aux Alliez en ſigne de paix, & leur demandent un Roi de leur nation. Neſtor, inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des Chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager le païs des vaincus, & ceder à Telemaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Telemaque fait voir que l'interêt commun des Alliez eſt de choiſir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laiſſer leurs terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſéparent, pour s'en retourner chacun dans ſon païs.



l'Avis de Telemaque suivi par les Princes alliés.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

APEINE Adraſte fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, ſe réjouirent de leur delivrance. Ils tendirent les mains aux Alliez, en ſigne de paix & de réconciliation. Metrodore, fils d'Adraſte, que ſon Pere avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un eſclave, complice de ſes infamies & de ſes cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel ſeul il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le tahir, pour ſon propre interêt. Il le tua par derriere, pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des Alliez, eſperant une grande récompenſe d'un crime, qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcelerat, & on le fit mourir. Telemaque ayant vû la tête de Metrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne pût retenir ſes larmes. Helas! s'écria-t-il; voilà ce que fait le poiſon de la proſperité pour un jeune Prince; plus il a d'élevation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les ſentimens de vertu; & maintenant je ſerois peutêtre de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor ne m'avoient appris à me moderer.

LES Dauniens aſſemblez demandérent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nation, qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre, dont l'impie Adraſte avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Telemaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre; & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance, qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſperie, & qui faiſoit trembler tant de peuples: Semblable à ces terrains, qui

qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſappe peu à peu par deſſous. Longtems on ſe moque du foible travail, qui en attaque les fondemens; rien ne paroît affoibli; tout eſt uni; rien ne s'ébranle; cependant tous les ſoûtiens ſont détruits peu à peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaiſſe, & ouvre un abîme. (10) Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſperité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même une précipice ſous ſes peids. La fraude & l'inhumanité ſapent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint; on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus. Elle tombe de ſon propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoûtiens de la bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'aſſemblérent dès lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi ineſperée, & les deux armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce Conſeil, parce que la douleur, jointe à la vieilleſſe, avoit flétri ſon cœur, comme la pluye abat & fait languir le ſoir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naiſſance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes, qui ne pouvoient tarir: Loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines. L'eſperance, qui eſt la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amere à cet infortuné Vieillard. La lumiere même lui étoit odieuſe. Son ame ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient

(10) *Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, &c.* C'eſt ainſi que les proſperités de Louïs XIV, au lieu d'aſſurer un véritable bonheur à ſon Royaume, ont creuſé peu à peu le précipice, où nous le voyons tombé aujourd'hui.

en

en vain. Son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne repondoit que par des gémiſſemens & des ſanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Piſiſtrate, mon fils, tu m'apelles! Je te ſuis. Piſiſtrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne deſire plus pour tout bien, que de te revoir ſur les rives du Styx. Puis il paſſoit des heures entieres ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

CEPENDANT les Princes aſſemblez attendoient Telemaque, qui étoit auprès du corps de Piſiſtrate. Il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains; il y ajoûtoit des parfums exquis, & verſoit des larmes amères. O mon cher compagnon! lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſperie. Je te dois mille & mille ſoins; je t'aimois, tu m'aimois auſſi: j'ai connu ta valeur; elle auroit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Helas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante, qui eût égalé celle de ton Pere. Ouï, ta ſageſſe & ton éloquence dans une âge mûr auroit été ſemblable à celle de ce Vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois, ces manieres naïves de raconter, cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irritez, cette authorité, qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon. Ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs, comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Helas! tant de biens, que nous poſſedions il y a quelques heures, nous ſont enlevez pour jamais! Piſiſtrate, que j'ai embraſſé ce matin,

n'eſt

n'eſt plus! Il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, avant que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas ce qu'il voit; & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les Peres.

Apres ces paroles, Telemaque fit laver la playe ſanglante, qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où, la tête panchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le Ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à ſa racine, ni à la terre, mere féconde, qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein. Il languit; ſa verdure s'efface; il ne peut plus ſe ſoûtenir; il tombe. Ses rameaux, qui cachoient le Ciel, traînent ſur la pouſſiere, flêtris & deſſeichez. Il n'eſt plus qu'un tronc, abattu & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate, en proye à la mort, étoit déja emporté par ceux, qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déja la flame montoit vers le Ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſez & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé; les cendres ſont miſes dans une urne d'or; & Telemaque, qui prend ſoin de tout, confie cette urne, comme un grand treſor, à Callimaque, qui avoit été le Gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour ſon Pere; mais attendez à les lui donner, quand il aura aſſez de force pour les demander. Ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Telemaque entra dans l'aſſemblée des Rois liguez, où chacun garda le ſilence pour l'écouter, dès qu'on l'apperçut; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les loüanges qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmentérent ſa honte; il auroit voulu ſe pouvoir cacher. Ce fut la premiere fois qu'il parut embaraſſé & incertain

incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucunes loüanges. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur tout quand elles ſont données par de ſi bons Juges de la vertu: mais c'eſt, que je crains de les aimer trop: elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux; il faut les mériter & les fuïr: les meilleures loüanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes, qui ſont les Tyrans, ſont ceux, qui ſe ſont fait le plus loüer par des flateurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loüé comme eux? Les bonnes loüanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez veritablement bon, vous devez croire auſſi, que je veux être modeſte & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me loüez pas comme un homme amoureux de loüanges.

Apres avoir parlé ainſi, Telemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au Ciel; & par un air d'indifference il arrêta bientôt les loüanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le loüant. Ainſi les loüanges finirent; mais l'admiration augmenta. Tout le monde ſût la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur, qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres. Il eſt l'ami des Dieux, & le vrai Heros de nôtre âge. Il eſt au deſſus de l'humanité. Mais tout cela n'eſt que merveilleux; tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt humain, il eſt bon; il eſt ami fidele & tendre; il eſt compatiſſant, liberal, bienfaiſant & tout entier à ceux qu'il doit aimer. Il eſt les délices de ceux, qui vivent avec lui; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifference & de ſa fierté: Voilà ce qui eſt d'uſage: Voilà ce qui touche les cœurs: Voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus:

Voilà

Voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A PEINE ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la necessité de donner un Roi aux Dauniens. La plûpart des Princes qui étoient dans le Conseil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce païs, comme une terre conquise. On offrit à Telemaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi (*s*), qui porte, deux fois l'an, les riches dons de Cerès, les doux presens de Bacchus, & les fruits toûjours verds de l'olivier, consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, & les rochers affreux de Dulichie (*t*), & les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus vôtre Pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire Capharée par la vengeance de Nauplius (*u*) & par la colere de Neptune; ni vôtre Mere, que ses Amans possedent depuis vôtre départ; ni vôtre Patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces discours. Mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des Amans desesperez, que Telemaque l'étoit à ces offres.

POUR moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices. Qu'importe de posseder une plus grande étenduë de terres, & de commander à un plus grand nombre d'hommes?

(*s*) *Arpi étoit une region de la Pouille Daunienne, dont la Ville Capitale se nommoit Argirippa, & Argos Hippium. On en voit encore les ruïnes entre Lucera & Manfredonia dans la Capitanate.*

(*t*) *Dulichie, aujourd'hui Thiaki, est une petite Ile de la mer de Grece dans le Golfe de Pâtra, au Levant de l'Ile de Cefalonie.*

(*u*) *Nauplius, Roi d'Eubée, irrité de ce que les Chefs de l'Armée des Grecs avoient injustement condamné à mort son fils Palamede par les artifices d'Ulysse, mit des feux sur le mont Capharée (aujourd'hui Cap de Figera) sur l'Ile d'Eubée, qui regarde l'Hellespont, pour y attirer la flote des Grecs, & la faire briser contre les rochers; mais il échoüa dans son dessein, parce qu'Ulysse & Diomede prirent une autre route.*

d'hommes? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus moderez, ſans y ajoûter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire; on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fleau du genre humain. Quand, au contraire, on ne veut gouverner les hommes que, ſelon les vraies regles, pour leur propre bien; on eſt moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que la peine, qui eſt infinie, & on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le Berger qui ne mange point le Troupeau, qui le défend des Loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, & d'enlever ceux du voiſin; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoûtoit Telemaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes ſages, qui les ont faites, combien il eſt penible de conduire les Villes & les Royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque. Quoiqu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y regne avec juſtice, pieté & courage. Encore même n'y regnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux que mon Pere, échapé à la fureur des vagues, y puiſſe regner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre longtems ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions, pour ſavoir moderer celles de tout un peuple.

Ensuite Telemaque dit: Ecoutez, ô Princes aſſemblez ici! ce que je croi vous devoir dire pour vôtre interêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juſte, il les conduira avec juſtice; il leur apprendra, combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits

conduits par un Roi ſage & moderé, vous n'aurez rien à craindre d'eux. Ils vous devront ce bon Roi, que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix & la proſperité, dont ils jouïront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous beniront ſans ceſſe; & le Roi & le peuple ſeront l'ouvrage de vous mains. Si (11) au contraire vous voulez partager leur païs entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, pouſſé au deſeſpoir, recommencera la guerre; il combattra juſtement pour ſa liberté; & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſperitez ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtez à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flâterez; vous ſerez témeraires dans vos entrepriſes; vous ferez taire les gens de bien, qui voudront dire la verité; vous tomberez tout-à-coup; & l'on dira de vous: Sont-ce donc là les peuples floriſſans, qui devoient faire la loi à toute la terre? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis; ils ſont le jouët des Nations, qui les foulent aux pieds: Voilà ce que les Dieux on fait: Voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes & inhumains. De plus conſiderez, que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réüniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Vôtre Ligue, formée pour défendre la libérté commune de l'Heſperie contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe; & c'eſt vous-mêmes que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir

(11) *Si vous voulez partager leur païs, &c.* C'eſt ainſi que le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne parlérent au Roi, qui vouloit garder toutes ſes conquêtes de l'année 672, & les partager avec le Roi d'Angleterre. Mais le conſeil contraire de Louvois aïant prévalu, tout ce qui eſt prédit ici, n'a pas manqué d'ariver. Les Hollandois ont combatu pour leur liberté. Le ciel s'eſt mêlé de leurs affaires, lorsqu'il a retardé le flot, qui devoit amener les Anglois au Texel; & les proſperités de la France ſe ſont diſſipées, comme la fumée.

uſurper

uſurper la tyrannie univerſelle. Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples. Cette Victoire vous détruira. Voici comment.

CONSIDEREZ que cette entrépriſe vous deſunira tous. Comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de regle, pour borner entre vous les prétentions de chacun. Chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance. Nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. (12) Ne vaut-il pas mieux être juſte & moderé, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril, & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant, par la bonne foi, l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus deſirables, que la folle vanité d'une conquête injuſte? O Princes! ô Rois! Vous voyez que je vous parle ſans interêt. Ecoutez donc celui, qui vous aime aſſez pour vous contredire, & vous déplaire en vous repreſentant la verité.

PENDANT que Telemaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûë en nul autre, & que tous les Princes étonnez & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un Etranger, dit on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu eſt d'une haute mine; tout paroît heroïque

(12) *Ne vaut-il pas bien mieux être juſte & moderé, &c.* Si le Roi eût uſé de plus de moderation envers les Hollandois, lorſqu'ils lui envoïérent leurs Ambaſſadeurs à ſon camp près d'Utrecht, il n'auroit pas été obligé d'abandonner toutes ſes conquêtes.

en lui; on voit aiſément qu'il a longtems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du païs, qui gardent les côtes, ont voulu le repouſſer, comme un ennemi qui vient faire une irruption: mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit. Mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a preſenté un rameau d'olivier, comme un ſuppliant. On l'a écouté. Il a demandé à être conduit vers ceux, qui gouvernent dans cette côte de l'Heſperie; & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois aſſemblez.

A PEINE ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit crû facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi:

O vous, Paſteurs des peuples, qui êtes ſans doute aſſemblez ici pour défendre la Patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes loix, écoutez un homme que la fortune a perſecuté. Faſſent les Dieux, que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs. Je ſuis Diomede, Roi d'Etolie, qui bleſſai Venus au ſiege de Troye. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'Univers. Neptune, qui ne peut rien refuſer à la divine Fille de la Mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont briſé pluſieurs fois mes Vaiſſeaux contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute eſperance de revoir mon Royaume, ma Famille, & cette douce lumiere du païs, où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher ſur ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur tout Jupiter, qui a ſoin des étrangers; ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes païs quelque coin de terre infertile, quelques deſerts,

quel-

quelques ſables, ou quelques rochers eſcarpez, pour y fonder avec mes compagnons une ville, qui ſoit du moins une triſte image de nôtre Patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace, qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis ſeront les nôtres; nous entrerons dans tous vos interêts; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

PENDANT que Diomede parloit ainſi, Telemaque ayant les yeux attachez ſur lui montra ſur ſon viſage toutes les differentes paſſions. Quand Diomede commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpera que cet homme majeſtueux ſeroit ſon pere. Auſſitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le viſage de Telemaque ſe flêtrit, comme une belle fleur que les noirs Aquilons viennent de ternir de leur ſouffle cruel. Enſuite les paroles de Diomede, qui ſe plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon pere & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joie coulérent ſur ſes joues, & il ſe jetta tout-à-coup ſur Diomede pour l'embraſſer.

JE ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rheſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les Oracles de l'Erebe ne ſont pas trompeurs, il vit encore. Mais, helas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compaſſion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eſt qu'on ſçait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede! (car malgré les miſeres, qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt vôtre gloire dans les combats;) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille! vous procurer quel-

quelque ſecours. Ces Princes, que vous voyez, ſont humains. Ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoûte un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque choſe, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté; la vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs, qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler, puiſque les Dieux vous menent à nous; c'eſt un preſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout émû. Ils s'embraſſoient, comme s'ils avoient été longtems liez d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe! diſoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grace de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentimens, & la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctete embraſſa auſſi le grand fils de Tidée; ils ſe racontoient leurs triſtes avantures. Enſuite Philoctete lui dit: Sans doute vous ſerez bien aiſe de revoir le ſage Neſtor; il vient de perdre Piſiſtrate, le dernier de ſes enfans; il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes, qui le mene vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur. Ils allérent auſſitôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Diomede; tant la triſteſſe abatoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevûë fut pour le vieillard un redoublement de douleur. Mais peu à peu la preſence de cet ami appaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, & d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois aſſemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire.

Telema-

Telemaque leur conſeilloit de donner à Diomede le païs d'Arpi; & de choiſir pour Roi des Dauniens Polydamas, qui étoit de leur Nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine, qu'Adraſte par jalouſie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès, dont il eſperoit d'avoir ſeul toute la gloire. Polydamas l'avoit ſouvent averti en particulier qu'il expoſoit trop ſa vie & le ſalut de ſon Etat dans cette guerre contre tant de Nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus moderée avec ſes voiſins: mais les hommes qui haïſſent la verité haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont touchez ni de leur ſincerité, ni de leur zele, ni de leur deſintereſſement. Une proſperité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils; en ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toûjours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs, dont Polydamas l'avoit ſi longtems menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide, qui prévoit toûjours les inconveniens. Polydamas lui étoit inſupportable; il l'éloigna de toutes ſes charges; il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté.

D'ABORD Polydamas fut accablé de cette diſgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes; il devint ſage à ſes dépens; il ſe réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquilement de la verité, à cultiver en lui les vertus ſecretes, qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes; enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un deſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toit. Un ruiſſeau, qui tomboit de la montagne, appaiſoit ſa ſoif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits: il avoit deux Eſclaves, qui cultivoient un petit champ; il travailloit lui-même avec eux de ſes

propres mains; la terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien; il avoit non ſeulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriferantes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition inſenſée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſperité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chûte irremediable; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes & (13) la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſoluë ſont les avant-coureurs du renverſement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Araſte, il ne témoigna aucune joie ni de l'avoir prévûë, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

VOILA l'homme que Telemaque propoſa pour le faire regner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu; car Telemaque, ſelon les conſeils de Mentor, ne ceſſoit de s'informer par tout des qualitez bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi conſiderable, non ſeulement dans les Nations alliées qui ſervoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'examiner par tout les hommes, qui avoient quelque talent ou une vertu particuliere.

LES Princes alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, diſoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il ſçait la faire, eſt redoutable à ſes Voiſins. Polydamas eſt un grand Capi-

(13) *L'imprudence heureuſe dans ſes fautes & la puiſſance montée juſqu' au dernier excès de l'autorité abſoluë ſont les avant-coureurs du renverſement des Rois & des Royaumes.* Jamais cette maxime ne s'eſt mieux verifiée qu'en la perſonne de Louïs XIV; ce qui ſembloit devoir affermir pour jamais ſa puiſſance, l'a précipitée tout à coup par un étrange renverſement.

taine,

taine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Telemaque leur répondit: (14) Polydamas, il eſt vrai, ſçait la guerre, mais il aime la paix; & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune experience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquile; il a condamné les entrepriſes d'Adraſte; il en a prévû les ſuites funeſtes. Un Prince foible & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & ſans experience, ne verra que par les yeux d'un Favori paſſionné, ou d'un Miniſtre flateur, inquiet & ambitieux. Ainſi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire: vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui; car il ne pourra jamais être ſûr de lui-même: il vous manquera de parole; il vous réduira bientôt à cette extremité, qu'il faudra ou que vous le faſſiez périr, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus ſûr, & en même temps plus juſte & plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander?

TOUTE l'aſſemblée fut perſuadée par ce diſcours. On alla propoſer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoiſſons bien maintenant que les Princes alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme ſi vertueux & ſi capable de nous gouverner. Si on nous

(14) *Polidamas ſait la guerre, mais il aime la paix, &c.* C'eſt le Prince de Conti, élu Roi de Pologne en 1697. Loüis XIV l'éloigna de toutes les charges, & le laiſſa languir dans la ſolitude, comme il eſt dit plus haut de Polidamas, parce qu'il avoit refuſé d'épouſer une fille naturelle du Roi, & qu'il avoit fait des railleries de ce Monarque, pendant le voyage qu'il fit en Hongrie, n'étant encore que Prince de la Roche-ſur-Yon.

eût proposé un homme lâche, effeminé & mal instruit, nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abatre & qu'à corrompre la forme de nôtre gouvernement; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificieuse: mais le choix de Polydamas nous montre une veritable candeur. Les Alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble; puisqu'ils nous accordent un Roi, qui est incapable de faire rien contre la liberté & la gloire de nôtre Nation. Aussi pouvons-nous proteſter à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des Rois si bienfaisans. Puissent se ressouvenir nos derniers Neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & de renouveller de generation en generation la paix de l'Age d'or dans toute la côte de l'Hesperie!

TELEMAQUE leur proposa ensuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un païs que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligez de leur établissement. Soyez touchez du malheur d'un Roi, qui ne peut retourner dans son païs. Polydamas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins, qui penseroient s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à vôtre Terre un Roi capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre, qui vous est inutile, à un Roi qui est digne de toutes sortes de secours.

LES Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Telemaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Aussitôt ils partirent pour

l'aller

l'aller chercher dans ſon deſert, & pour le faire regner ſur eux. Avant que de partir, ils donnérent les fertiles pleines d'Arpi à Diomede, pour y fonder un nouveau Royaume. Les Alliez en furent ravis, parce que cette Colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des Alliez, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations, dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

TOUS les Princes ne ſongérent qu'à ſe ſeparer.

TELEMAQUE, les larmes aux yeux, partit avec ſa Troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomede, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne heritier des flêches d'Hercule.

Fin du vingt-uniéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE arrivant à Salente eſt ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, & de trouver ſi peu de magnificence dans la Ville. Mentor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propoſe pour modele la conduite & le gouvernement d'Idomenée. Telemaque ouvre enſuite ſon cœur à Mentor ſur ſon inclination d'épouſer Antiope fille de ce Roi. Mentor en loüe avec lui les bonnes qualitez, l'aſſure que les Dieux la lui deſtinent ; mais que preſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, & qu'à delivrer Penelope des pourſuites de ſes Prétendans.

LE



Telemaque revient a Salente.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

LE jeune fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſperoit que ſon pere ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & deſerte, cultivée comme un jardin & pleine d'ouvriers diligens. Il reconnut l'ouvrage & la ſageſſe de Mentor. Enſuite entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'artiſans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Il en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe : mais d'autres penſées occupérent auſſi-tôt ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idomenée avec Mentor. Auſſitôt ſon cœur fut émû de joie & de tendreſſe. Malgré tous les ſuccez qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui; & à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à ſe reprocher.

D'ABORD Idomenée embraſſa Telemaque comme ſon propre fils; enſuite Telemaque ſe jetta au cou de Mentor, & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit : Je ſuis content de vous. Vous avez fait de grandes fautes; mais elles vous ont ſervi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les plus grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomption dangereuſe. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perduë dans les bons ſuccez. Ce qui vous reſte à faire, c'eſt de loüer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous loüent. Vous avez fait de grandes choſes: mais avouez la verité, ce n'eſt guéres vous, par qui elles ont été faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venuës comme quelque

que choſe d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez-vous pas capable de les gâter & par vôtre promptitude, & par vôtre imprudence? Ne ſentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au deſſus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en ſuſpens, comme Neptune, quand il appaiſe les tempêtes, ſuſpend les flots irritez.

PENDANT qu'Idomenée interrogeoit avec curioſité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoutoit auſſi les ſages conſeils de Mentor. Enſuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & lui diſoit: Voici un changement, dont je ne comprens pas bien la raiſon. Eſt-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon abſence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence, qui éclatoit par tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuſes; les habits ſont ſimples; les bâtimens qu'on y fait ſont moins vaſtes & moins ornez; les arts languiſſent; la ville eſt devenuë une ſolitude.

MENTOR lui répondit en ſoûriant: Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Ouï, reprit Telemaque; j'ai vû par tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajoûta Mentor, ou une Ville ſuperbe en marbre, en or & en argent, avec une Campagne negligée & ſterile; ou une Campagne cultivée & fertile, avec une Ville mediocre & modeſte dans ſes mœurs? Une grande Ville, fort peuplée d'Artiſans occupez à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entournée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, reſſemble à un monſtre, dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, & dont tout le corps, extenué & privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête: c'eſt le nombre du peuple & l'abondance des alimens, qui forme la vraie force & la vraie richeſſe d'un Royaume. Idomenée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit

plit toute l'étenduë de ſon païs: tout ſon païs n'eſt plus qu'une Ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la Ville dans la Campagne les hommes, qui manquoient à la Campagne & qui étoient ſuperflus dans la Ville. De plus nous avons attiré dans ce païs beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon Royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette Ville que les Arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte & dans la moleſſe: mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux Arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idomenée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouïſſant cachoit une foibleſſe & une miſere, qui euſſent bientôt renverſé ſon Empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoûtumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat, que vous croyez déchû, ſera la merveille de l'Heſperie.

Souvenez-vous, ô Telemaque! qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auſquelles on n'apporte preſque jamais aucun remede; la premiere eſt une Autorité injuſte & trop violente dans les Rois; la ſeconde eſt le luxe, qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoûtument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez abſoluës, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils ſapent le fondement de leur puiſſance; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flâte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reſte que des eſclaves, dont le nom-

bre diminuë chaque jour. Qui leur dira la verité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout cede; les Sages s'enfuyent, ſe cachent & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente, qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat ſans reſſource; rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une Autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche. Mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher? Idomenée étoit gâté juſqu'au fond du cœur: par cette autorité ſi flatteuſe il avoit été renverſé de ſon trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le deſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il falu des eſpeces de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal preſque incurable eſt le Luxe: comme la trop grande Autorité empoiſonne les Rois, le Luxe empoiſonne toute une Nation. On dit que le Luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, ſans amolir les riches par les rafinemens de volupté. Toute une Nation s'accoûtume à regarder, comme des neceſſitez de la vie, les choſes les plus ſuperfluës: ce ſont tous les jours de nouvelles neceſſitez qu'on invente; & on ne peut plus ſe paſſer des choſes, qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce Luxe s'appelle bon goût, perfection des Arts, & politeſſe de la Nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, eſt loüé comme une vertu; (1) il repand ſa contagion depuis les Rois juſqu'aux derniers de

(1) *Le luxe repand ſa contagion depuis les Rois juſqu'aux derniers de la lie du peuple, &c.* Voilà l'état de la France dépeint dans ce qui précede & dans ce qui ſuit. On a vu la Campagne deſerte, pendant que Paris étoit dans la magnificence. Toute la Nation s'eſt ruïnée pour vouloir imiter les grands amolis par l'exemple du Roi: & ce luxe general, joint aux énormes dépenſes de la guerre, a plongé tout le Royaume dans la miſere, où il eſt à preſent.

la

la lie du peuple. Les proches Parens du Roi veulent imiter ſa magnificence ; les Grands, celle des Parens du Roi ; les gens mediocres veulent égaler les Grands ; car qui eſt-ce, qui ſe fait juſtice ? les Petits veulent paſſer pour mediocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faſte & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes ; les autres par mauvaiſe honte & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes, qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand deſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation ſe ruine ; toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'acquerir du bien, pour ſoûtenir une vaine dépenſe, corrompt les ames les plus pures ; il n'eſt plus queſtion que d'être riche ; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux ; inſtruiſez les hommes ; gagnez des batailles ; ſauvez la Patrie ; ſacrifiez tous vos interêts, vous êtes mépriſé, ſi vos talens ne ſont relevez par le faſte. Ceux mêmes, qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir ; ils dépenſent comme s'ils en avoient. On emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remediera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation ; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un Roi Philoſophe, qui ſçache par l'exemple de ſa propre moderation faire honte à tous ceux, qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les ſages, qui ſeront bien aiſes d'être autoriſez dans une honnête frugalité ?

TELEMAQUE écoutant ce diſcours étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil ; il ſentoit la verité de ces paroles ; & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant Sculpteur imprime les traits, qu'il veut graver ſur le marbre, en ſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien. Mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la Ville. Enſuite il diſoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idomenée le plus ſage de tous les Rois. Je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple. J'avouë même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hazard & la force ont beaucoup de part au ſuccès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos ſoldats; mais tout vôtre ouvrage vient d'une ſeule tête. Il a falu que vous ayez travaillé ſeul contre un Roi & contre tout ſon peuple pour les corriger. Les ſuccez de la guerre ſont toûjours funeſtes & odieux. Ici tout eſt l'ouvrage d'une ſageſſe celeſte; tout eſt doux, tout eſt pur, tout eſt aimable, tout marque une autorité qui eſt au deſſus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en eſperer une ſolide, en ravageant la terre & en répandant le ſang humain! Mentor montra ſur ſon viſage une joie ſenſible de voir Telemaque ſi deſabuſé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit ſi naturel qu'il fût enyvré de la gloire qu'il avoit acquiſe.

Ensuite Mentor ajoûta: Il eſt vrai que tout ce que vous voyez ici eſt bon & louable; mais ſachez qu'on pourroit faire des choſes encore meilleures. Idomenée modere ſes paſſions, & s'applique à gouverner ſon peuple; mais il ne laiſſe pas de faire encore bien des fautes, qui ſont les ſuites malheureuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre longtems; il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs inveterées, & des préventions preſque incurables. Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarez! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque! vous demanderont plus qu'à Idomenée, parce que vous avez connu la verité dès vôtre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſéductions d'une trop grande proſperité.

Idomenee, continuoit Mentor, eſt ſage & éclairé; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas aſſez le gros

gros de ſes affaires pour former des Plans. L'habileté d'un Roi, qui eſt au deſſus des hommes, ne conſiſte pas à faire tout par lui-même: (2) c'eſt une vanité groſſiere que d'eſperer d'en venir à bout, ou de vouloir perſuader au monde qu'on en eſt capable. Un Roi doit gouverner, en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui; il ne faut pas qu'il faſſe le détail; car c'eſt faire la fonction de ceux, qui ont à travailler ſous lui; il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talens les gens qui gouvernent. Le ſuprême & le parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent: il faut les obſerver, les éprouver, les moderer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de places, & les tenir toûjours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſume le tems & la liberté d'eſprit neceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre & repoſé: il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expeditions d'affaires épineuſes: un eſprit épuiſé par le détail eſt comme la lie du vin, qui n'a plus de force ni de délicateſſe. (3) Ceux qui gouvernent par le détail ſont toûjours déterminez par le preſent, ſans étendre leurs vûës

(2) *C'eſt une vanité groſſiere, &c.* Louïs XIV eut cette vanité; il voulut perſuader au monde qu'il faiſoit tout par lui-même après la mort du Cardinal Mazarin: il eſt vrai qu'il travailloit avec Louvois & Colbert; mais ces deux Miniſtres lui donnoient le plan des affaires tout dreſſé, & il avoit tout l'honneur du travail, ſans en avoir la peine. Il étoit excellent pour travailler en ſecond, appliqué, exact, infatigable, capable de bien exécuter, mais très peu de penſer.

(3) *Ceux qui gouvernent par le détail ſont toûjours déterminés par le préſent, &c.* C'eſt préciſément ce que fit Louïs XIV. Il voulut entrer dans tous les détails, & rien ne le détermina que le préſent: pourvu qu'on lui fournît de l'argent comptant pour les dépenſes d'une campagne, il ne s'embaraſſoit pas des ſuites, ni des moyens ruïneux employés pour avoir cet argent.

ſur un avenir éloigné; ils ſont toûjours entraînez par l'affaire du jour où ils ſont; & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle retrecit leur eſprit; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette regle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un Muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder, pour en compoſer une Muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un Architecte, qui croit avoir tout fait, pourvû qu'il aſſemble de grandes colonnes & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au cotps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour ni au portail. Son ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, eſt un monument, qui éterniſera ſa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſçû penſer avec aſſez d'étenduë, pour concevoir à la fois le deſſein general de tout ſon ouvrage. C'eſt un caractere d'eſprit court & ſubalterne. (4) Quand on eſt né avec ce genie borné au détail, on n'eſt propre qu'à executer ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Telemaque, le Gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la Muſique, & de juſtes proportions comme l'Architecture.

(4) *Quand on eſt né avec ce genie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui.* C'eſt la raiſon pour laquelle Louïs XIV n'a jamais rien fait par lui-même: tout ſon bonheur eſt venu d'avoir eu de bons Miniſtres; non qu'il ne fût peut-être né avec de meilleures diſpoſitions, mais parce qu'elles furent bornées par l'éducation, qui eſt une ſeconde naiſſance. Il ne fut jamais que ſubalterne,

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces Arts, je vous ferai entendre combien les hommes, qui gouvernent par le détail, ſont mediocres. Celui, qui dans un Concert ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un Chanteur. Celui, qui conduit tout le Concert & qui en régle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul Maître de Muſique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'eſt qu'un Maçon. Mais celui, qui a penſé tout l'édifice & qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul Architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expedient, & qui font le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins; ils ne ſont que les ouvriers ſubalternes. Le vrai génie, qui conduit l'Etat, eſt celui, qui ne faiſant rien fait tout faire; qui penſe, qui invente, qui pénétre dans l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſſer rien au hazard.

Croyez-vous, Telemaque, qu'un grand Peintre travaille aſſidûment depuis le matin juſqu'au ſoir pour expedier plus promptement ſes ouvrages? Non, cette gêne & ce travail ſervile éteindroient tout le feu de ſon imagination; il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout ſe faſſe irregulierement & par ſaillies, ſuivant que ſon goût le mene, & que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non, c'eſt l'occupation de ſes Elèves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie & de la paſſion à ſes figures; il a dans ſa tête les penſées & les ſentimens des Heros, qu'il veut repreſenter. Il ſe tranſporte dans leurs ſiecles & dans toutes les circonſtances où ils ont été. A cette eſpece d'enthouſiaſme il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne, que tout ſoit vrai, correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous,

Telemaque,

Telemaque, qu'il faille moins d'élevation de génie & d'efforts de penſées, pour faire un grand Roi que pour faire un bon Peintre? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penſer, de former de grands projets, & de choiſir les hommes propres à executer ſous lui.

TELEMAQUE lui répondit: Il me ſemble que je comprens tout ce que vous me dites; mais ſi les choſes alloient ainſi, un Roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor; ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance generale du gouvernement. Les gens, qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toûjours comme à tâtons; c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas: ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre: ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plûtôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flatent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement. & qui ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir: ils reconnoiſſent du moins en gros ſi les gens, dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vûës pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vûë le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'ils avancent vers la fin principale: s'ils ſont trompez, du moins ils ne le ſont guére dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au deſſus des petites jalouſies, qui marquent un eſprit borné & une ame baſſe: ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irreſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux quand on n'eſt

trompé

trompé que dans les choſes mediocres. Les grandes ne laiſſent pas de s'acheminer; & c'eſt la ſeule choſe, dont un grand homme doit être en peine. Il faut reprimer ſévérement la tromperie, quand on la découvre; mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un Artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choſes que nul autre ne peut faire ſous lui. Il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des choſes importantes.

ENFIN Mentor dit à Telemaque: Les Dieux vous aiment, & vous preparent un regne plein de ſageſſe. Tout ce que vous voyez ici eſt fait moins pour la gloire d'Idomenée, que pour vôtre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens, que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, (5) ſi vous répondez par vos vertus à vôtre haute deſtinée. Il eſt tems que nous ſongions à partir d'ici. Idomenée tient un Vaiſſeau prêt pour nôtre retour.

AUSSITÔT Telemaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peutêtre, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je paſſe; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idomenée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle, comme celle dont vous m'avez guéri dans l'Ile de Calypſo; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe, que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis;

(5) *Si vous répondez par vos vertus à vôtre haute deſtinée.* C'eſt ainſi que Mr. de Fenelon parloit à ſon Eleve, deſtiné à remplir le Trône du Roi ſon Aieul. Toutes ces inſtructions, tous ces exemples ne tendoient qu'à former en lui un bon Roi.

je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé. Le tems & l'abſence n'ont pû l'effacer. Cette experience funeſte m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable; ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion. Que je ſerois heureux, ſi je paſſois ma vie avec elle! Si jamais les Dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon Pere depuis que ſa Mere eſt morte, ſon mépris des vaines parures, l'oubli & l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté. Quand Idomenée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Cretoiſes au ſon des flûtes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle eſt accompagnée de graces. Quand il la mene avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes Nymphes. Elle ſeule ne le ſçait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité, qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vû offrir des ſacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a falu expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage? Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même, qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux Arts. Elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux; & elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux Hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis tout prêt à partir. J'aimerai Antiope tant que je vivrai; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſeder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon Pere de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt different de la paſſion, dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit: O Telemaque, je conviens de cette difference. Antiope eſt douce, ſimple, ſage; ſes mains ne mépriſent point le travail; elle prévoit de loin; elle pourvoit à tout; elle ſçait ſe taire & agir de ſuite ſans empreſſement. Elle eſt à toute heure occupée, & ne s'embaraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos. Le bon ordre de la maiſon de ſon Pere eſt ſa gloire; elle en eſt plus ornée que de ſa beauté. Quoiqu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner, (choſes qui font haïr priſque toutes les femmes) elle s'eſt renduë aimable à toute la maiſon. C'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni legereté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un ſeul regard elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis; elle n'ordonne que ce qu'on peut executer; elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon Pere ſe repoſe ſur elle, comme un voyageur, abattu par les ardeurs du Soleil, ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Telemaque; Antiope eſt un treſor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens. Son imagination, quoique vive, eſt retenuë. Elle ne parle que pour la neceſſité; & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves

naïves coulent de ſes lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement; (6) à peine l'avons-nous entenduë parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Telemaque, d'un jour que ſon Pere la fit venir? Elle parut, les yeux baiſſez, couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour moderer la colere d'Idomenée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves. D'abord elle entra dans ſa peine; puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux; & ſans faire ſentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compaſſion. Thetis, quand elle flate le vieux Nerée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainſi Antiope, ſans prendre aucune autorité & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Telemaque, vôtre amour pour elle eſt juſte; les Dieux vous la deſtinent; vous l'aimez d'un amour raiſonnable; il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous louë de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentimens; mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettez, & auroit ceſſé de vous eſtimer; elle ne ſe promettra jamais à perſonne; elle ſe laiſſera donner par ſon Pere; elle ne prendra jamais pour époux, qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toutes les bienſeances. Avez-vous obſervé comme moi, qu'elle

(6) *A peine l'avons-nous entenduë parler.* Tout ce portrait convient à Marie Thereſe d'Autriche, Infante d'Eſpagne, deſtinée à être l'Epouſe de Loüis XIV. C'eſt ainſi qu'en parla le Maréchal de Gramont au retour de ſon Ambaſſade, pour la demander au nom du Roi; & il dit, entre autres choſes, qu'à peine l'avoit il entenduë parler. La ſuite a juſtifié ce caractere. La Reine étoit une Princeſſe très bonne & très vertueuſe.

ſe

ſe montre encore moins, & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis vôtre retour ? Elle ſçait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre. Elle n'ignore ni vôtre naiſſance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous. C'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi réſervée. Allons, Telemaque, allons vers Ithaque. Il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver vôtre Pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'Age d'or. Fût-elle Bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un Roi de Salente, vous ſerez trop heureux de la poſſeder.

Fin du vingt-deuxiéme Livre.

31 MR64



LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

***IDOMENEE**, craignant le départ de ſes deux hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra regler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour remmener Telemaque. Idomenée eſſaye encore de les retenir en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier ſans Telemaque, qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quiter & à prendre congé du Roi ſon pere. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine & s'embarque pour ſa patrie.*



Télemaque délivre Antiope d'un Sanglier.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

IDOMENEE, qui craignoit le départ de Telemaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repreſenta à Mentor qu'il ne pouvoit regler ſans lui un different, qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conſervateur, & Heliodore Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, (1) vous mêleriez-vous des choſes ſacrées? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la Tradition des plus anciens Oracles, & qui ſont inſpirez pour être les Interpretes des Dieux. Employez ſeulement vôtre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité, ni prévention. Contentez-vous d'appuyer la déciſion, quand elle ſera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être ſoûmis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la regler. La Religion vient des Dieux. Elle eſt au deſſus des Rois. (2) Si les Rois ſe mêlent de la Religion, au lieu de la proteger ils la mettront en ſervitude. Les Rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que (3) tout ſera en péril d'être alteré au gré des Rois, ſi on les fait entrer dans les

(1) *Pourquoi vous mêleriez-vous des choſes ſacrées?* Voici ce qui confirme ce qu'on a dit ci-devant, qu'Idomenée eſt la figure de Charles I & de Jaques II, Rois d'Angleterre. L'affaire de la Liturgie & de l'Epiſcopat, dont le premier voulut être l'arbitre; & les changemens que le ſecond vouloit introduire dans la Religion & dans le Gouvernement, furent ce qui les renverſa du Trône.

(2) *Si les Rois ſe mêlent de la Religion, au lieu de la proteger ils la mettront en ſervitude,* C'eſt ce qui eſt arrivé en France. La Religion Reformée y a été miſe en ſervitude par une autorité uſurpée injuſtement, juſqu'à ce qu'elle ait été bannie enſuite par une proſcription encore plus injuſte.

(3) *Tout ſera en péril, &c.* C'eſt ce, qui a mis l'Angleterre en trouble, & ce qui a commencé de brouiller la France dès le tems de Mr. de Fenelon, tant à l'occaſion de ſon Livre des *Maximes des Saints*, qu'à l'occaſion des V Propoſitions.

que-

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

IDOMENEE, qui craignoit le départ de Telemaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repreſenta à Mentor qu'il ne pouvoit regler ſans lui un different, qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conſervateur, & Heliodore Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, (1) vous mêleriez-vous des choſes ſacrées? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la Tradition des plus anciens Oracles, & qui ſont inſpirez pour être les Interpretes des Dieux. Employez ſeulement vôtre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité, ni prévention. Contentez-vous d'appuyer la déciſion, quand elle ſera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être ſoûmis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la regler. La Religion vient des Dieux. Elle eſt au deſſus des Rois. (2) Si les Rois ſe mêlent de la Religion, au lieu de la proteger ils la mettront en ſervitude. Les Rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que (3) tout ſera en péril d'être alteré au gré des Rois, ſi on les fait entrer dans les

(1) *Pourquoi vous mêleriez-vous des choſes ſacrées?* Voici ce qui confirme ce qu'on a dit ci-devant, qu'Idomenée eſt la figure de Charles I & de Jaques II, Rois d'Angleterre. L'affaire de la Liturgie & de l'Epiſcopat, dont le premier voulut être l'arbitre; & les changemens que le ſecond vouloit introduire dans la Religion & dans le Gouvernement, furent ce qui les renverſa du Trône.

(2) *Si les Rois ſe mêlent de la Religion, au lieu de la proteger ils la mettront en ſervitude,* C'eſt ce qui eſt arrivé en France. La Religion Reformée y a été miſe en ſervitude par une autorité uſurpée injuſtement, juſqu'à ce qu'elle ait été bannie enſuite par une proſcription encore plus injuſte.

(3) *Tout ſera en péril, &c.* C'eſt ce, qui a mis l'Angleterre en trouble, & ce qui a commencé de brouiller la France dès le tems de Mr. de Fenelon, tant à l'occaſion de ſon Livre des *Maximes des Saints*, qu'à l'occaſion des V Propoſitions.

que-

queſtions, qui regardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux, qui n'obéïront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idomenée ſe plaignit de l'embarras, où il étoit ſur un grand nombre de procez entre divers Particuliers, qu'on le preſſoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont à établir des maximes generales de Juriſprudence & à interpreter les Loix: mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particulieres; elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique Juge de tout vôtre peuple. Tous les autres Juges, qui ſont ſous vous, deviendroient inutiles. Vous ſeriez accablé; & ces petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à regler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras. Renvoyez les affaires des Particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager. Vous ferez alors les veritables fonctions de Roi.

On me preſſe encore, diſoit Idomenée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, qui m'ont ſuivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpece de récompenſe, (4) en épouſant certaines filles riches; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établiſſemens. Il eſt vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot; mais ce mot lui-même vous couteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres & aux meres la liberté & la conſolation de choiſir leurs gendres, & par conſequent leurs heritiers? Ce ſeroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux eſclavage.

(4) *En épouſant certaines filles riches, &c.* On blâme ici quantité de Mariages forcés, que le Roi a fait faire par ſon autorité ou pour recompenſer ſes officiers, ou pour placer certaines filles, qui ne lui avoient pas déplu avant leur mariage.

Vous

Vous vous rendriez reſponſable de tous les malheurs domeſtiques de vos Citoyens. Les mariages ont aſſez d'épines, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fideles à récompenſer, donnez-leur des terres incultes; ajoûtez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs ſervices. Ajoûtez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes ſur les fonds deſtinez à vôtre dépenſe. Mais ne payez jamais vos dettes en ſacrifiant les filles riches, malgré leur parenté.

IDOMENEE paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sybarites (*a*), diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des terres (*5*), qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux Etrangers que nous avons attirez depuis peu ici. Cederai je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétenſions ſur nous. Il n'eſt pas juſte, répondit Mentor, de croire les Sybarites dans leur propre cauſe; mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc? repartit Idomenée. Il ne faut croire, pourſuivit Mentor, aucune des deux Parties: mais il faut prendre pour Arbitre un peuple voiſin, qui ne ſoit ſuſpect d'aucun côté: tels ſont les Sipontins: ils n'ont aucun interêt contraire aux vôtres. Mais ſuis-je obligé, répondit Ido-

(*a*) *Les Sibarites étoient les peuples de l'ancienne Sibari, Ville de la grande Grece en Italie, qui étoit ſi puiſſante, qu'elle avoit ſous ſa domination vingt-cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette Ville fut ruïnée par les Crotoniates, & l'on en voit encore les ruïnes ſous le nom de Sibari Rouinata dans la Calabre Citerieure.*

(*5*) *Les Sibarites ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des terres, qui leur appartiennent, &c.* Ceci regarde encore les réunions faites en vertu des Chambres de Briſach & de Metz, mais particulierement l'invaſion de pluſieurs places que le Roi prit aux Païs bas en 1681 en pleine paix. Les Eſpagnols s'en plaignirent: le Roi vouloit retenir Aloſt, ou avoir Luxembourg. Il prit le Roi d'Angleterre pour arbitre, & attaqua néanmoins Luxembourg peu après. Add.

menée, à croire quelque Arbitre ? Ne ſuis-je pas Roi ? Un Souverain eſt-il obligé à ſe ſoûmettre à des étrangers ſur l'étenduë de ſa domination ? Mentor reprit ainſi le diſcours : Puiſque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que vôtre droit eſt bon. D'un autre côté les Sybarites ne relâchent rien ; ils ſoûtiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentimens, il faut qu'un Arbitre choiſi par les Parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide. Il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une République, où il n'y eût ni Magiſtrats ni Juges, & où chaque famille ſe crût en droit de ſe faire juſtice à elle-même par violence ſur toutes ſes prétenſions contre ſes voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle Nation, & vous auriez horreur de cet affreux deſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la République univerſelle, ſi chaque peuple, qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même ſur toutes ſes prétenſions contre les autres peuples voiſins ? Un Particulier, qui poſſede un champ comme l'heritage de ſes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix & par le jugement du Magiſtrat. Il ſeroit très-ſeverement puni comme un ſeditieux, s'il vouloit conſerver par la force ce que la juſtice lui a donné. (6) Croyez-vous que les Rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoûtenir leurs prétenſions, ſans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité ? La juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des païs entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs

(6) *Croyez-vous que les Rois, &c.* Le Roi employa d'abord la violence pour ſoutenir les prétenſions de la Reine en 1667, ſur les Païs-bas. Il les envoya à la vérité déclarer à Madrid, mais ſes Armées furent auſſitôt en Campagne, & la plûpart des places furent conquiſes avant qu'on fût en état de s'y oppoſer.

labourez? Sera-t-on injuſte & raviſſeur, quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on juſte, ſera-t-on Heros, quand on prend des Provinces? Si on ſe prévient, ſi on ſe flâte, ſi on s'aveugle dans les petits interêts des Particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flâter & de s'aveugler ſur les grands interêts d'Etat? Se croira-t-on ſoi-même dans une matiere, où l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des cas, où l'erreur d'un ſeul homme a des conſequences affreuſes? L'erreur d'un Roi, qui ſe flate ſur ſes prétenſions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des peſtes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiecles les plus reculez. Un Roi, qui aſſemble toûjours tant de flateurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occaſions? S'il convient de quelque Arbitre pour terminer le differend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa moderation. (7) Il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée. L'Arbitre choiſi eſt un Mediateur amiable, & non un Juge de rigueur. On ne ſe ſoûmet pas aveuglément à ſes déciſions; mais on a pour lui une grande déference. Il ne prononce pas une Sentence en Juge Souverain; mais il fait des propoſitions; & on ſacrifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient malgré tous les ſoins qu'un Roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux. Idomenée, touché de ces diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sybarites.

(7) Le Roi publia les raiſons, ſur leſquelles ſes prétenſions étoient fondées, mais loin de s'en raporter à un arbitre, il les apuya du droit du Canon; & ſi des Avocats païez par Louvois travaillerent pour la forme à les établir, ce ne fut que pour lui donner gain de cauſe, ſans ſeulement ouïr les parties.

Alors le Roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux Etrangers lui échappoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Telemaque aimoit Antiope, & il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vûë il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins. Elle le fit pour ne deſobéïr pas à ſon Pere, mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéïſſant. Idomenée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte. Mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les loüanges de Telemaque; elle s'en défendit avec reſpect, & ſon Pere n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe; il étoit tout émû. Idomenée, qui avoit les yeux attachez ſur lui, jouïſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble. Mais Telemaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché. Mais la raiſon étoit en lui au deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Telemaque, qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'Ile de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence. Dès qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matiere.

Le Roi ne pouvant par cette voye réüſſir dans ſon deſſein prit enfin la réſolution de faire une grande chaſſe, dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller: mais il falut executer l'ordre de ſon Pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domptoit pour les combats. Elle le conduit ſans peine. Une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut ſe laſſer de la voir. En la voyant il oublie tous ſes malheurs paſſez. Telemaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon adreſſe & de toutes ſes graces. Les chiens pourſuivoient

ſuivoient un Sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon ; ſes longues ſoïes étoient dures & heriſſées comme des dards ; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu ; ſon ſoufle ſe faiſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon Antre pour appaiſer les tempêtes ; ſes défenſes longues & crochuës comme la faulx tranchante des moiſſonneurs coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui oſoient approcher étoient déchirez. Les plus hardis chaſſeurs en le pourſuivant craignoient de l'atteindre. Antiope, legere à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près ; elle lui lance un trait, qui le perce au deſſus de l'épaule. Le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux. Il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſitôt le cheval d'Antiope, malgré ſa fierté, fremit & recule. Le Sanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines, qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancelle, & eſt abattu. (8) Antiope ſe voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contre elle. Mais Telemaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déja deſcendu de cheval plus prompt que les éclairs ; il ſe jette entre le cheval abattu, & le Sanglier, qui revient pour venger ſon ſang. Il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Telemaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs. Il la preſente à Antiope. Elle en rougit ; elle conſulte des yeux ſon Pere, qui, après avoir été ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joie de la voir hors du péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En

(8) *Antiope ſe voit par terre, &c.* Ceci regarde une partie de chaſſe, où Louïs XIV mena Madame de la Valiere en Amazone, & où elle fit une chute, dont le Roi fut fort affligé.

le prenant elle dit à Telemaque : Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand ; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baiſſa les yeux ; & Telemaque, qui vit ſon embarras, n'oſa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulyſſe d'avoir conſervé une vie ſi précieuſe ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit paſſer la ſienne auprès de vous ! Antiope, ſans lui repondre, rentra bruſquement dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idomenee auroit dès ce moment promis ſa fille à Telemaque ; mais il eſpera d'enflamer davantage ſa paſſion en le laiſſant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le deſir d'aſſurer ſon mariage. Idomenée raiſonnoit ainſi en lui-même ; mais les Dieux ſe jouent de la ſageſſe des hommes. Ce qui devoit retenir Telemaque, fut préciſément ce qui le preſſa de partir. Ce qu'il commençoit à ſentir, le mit dans une juſte défiance de lui-même. Mentor redoubla ſes ſoins pour lui inſpirer un deſir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il preſſa Idomenée de le laiſſer partir ; le Vaiſſeau étoit déja prêt. Ainſi Mentor, qui regloit tous les momens de la vie de Telemaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer ſa vertu, & pour lui faire acquerir de l'experience. Mentor avoit eu ſoin de faire préparer le Vaiſſeau dès l'arrivée de Telemaque ; mais Idomenée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une triſteſſe mortelle & dans une déſolation à faire pitié, lorſqu'il vit que ces deux hôtes, dont il avoit tiré tant de ſecours, alloient l'abandonner. Il ſe renfermoit dans les lieux les plus ſecrets de ſa maiſon ; là il ſoulageoit ſon cœur, en pouſſant des gémiſſemens, & en verſant des larmes ; il oubloit le ſoin de ſe nourrir ; le ſommeil n'adouciſſoit plus ces cuiſantes peines ; il ſe deſſechoit, il ſe conſumoit par ſes inquietudes. Semblable à un grand arbre,

qui

qui couvre la terre de ſes rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez, où la ſéve coule pour ſa nourriture. Cet arbre, que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde ſe plaît à nourrir dans ſon ſein, & que la hache du Laboureur a toûjours reſpecté, ne laiſſe pas de languir, ſans qu'on puiſſe découvrir la cauſe de ſon mal; il ſe flêtrit, il ſe dépouille de ſes feuilles, qui ſont ſa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte & des branches ſéches. Tel parut Idomenée dans ſa douleur.

TELEMAQUE attendri n'oſoit lui parler. Il craignoit le jour du départ. Il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il ſeroit demeuré longtems dans cette incertitude, ſi Mentor ne lui eût dit: Je ſuis bien aiſe de vous voir ſi changé. Vous étiez né dur & hautain, vôtre cœur ne ſe laiſſoit toucher que de vos commoditez & de vos interêts: mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'experience de vos maux à compatir à ceux des autres: ſans cette compaſſion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire conſentir à vôtre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une converſation ſi fâcheuſe; mais je ne veux point que la mauvaiſe honte & la timidité dominent vôtre cœur. Il faut que vous vous accoûtumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & ſenſible. Il faut craindre d'affliger les hommes ſans neceſſité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir, le plus qu'on peut, le coup qu'il eſt impoſſible de leur épargner entiérement. C'eſt pour chercher cet adouciſſement, répondit Telemaque, que j'aimerois mieux qu'Idomenée apprit nôtre départ par vous que par moi.

MENTOR lui dit auſſitôt: Vous vous trompez, mon cher Telemaque; vous êtes né comme les enfans des Rois nourris dans la pourpre, qui veulent que tout ſe

faſſe à leur mode, & que toute la nature obéïſſe à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de réſiſter à perſonne en face. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'eſt pour leur propre commodité; ils ne veulent point voir autour d'eux des viſages triſtes & mécontens. Les peines & les miſeres des hommes ne les touchent point, pourvû qu'elles ne ſoient pas ſous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce diſcours les importune & les attriſte. Pour leur plaire, il faut toûjours leur dire que tout va bien. Pendant qu'ils ſont dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre, qui puiſſe interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétenſions & aux paſſions injuſtes d'un homme importun? Ils en donneront toûjours la commiſſion à une autre perſonne, plûtôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient plûtôt arracher les graces les plus injuſtes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux, avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir; on les preſſe, on les importune, on les accable, & on réüſſit en les accablant. D'abord on les flate, & on les encenſe pour s'inſinuer; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin; on leur impoſe le joug. Ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecoüer, mais ils le portent toute leur vie; (9) ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le ſont toûjours; ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de Vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoûtien

(9) *Ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le ſont toûjours.* Telle fut encore la conduite de Louïs XIV. Il ne vouloit pas qu'il fût dit que ſes Miniſtres le gouvernoient; & perſonne ne fut jamais plus gouverné que lui.

rampent

rampent toûjours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Telemaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbecile pour le gouvernement. Vous, qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idomenée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur, qui vous attendrit; c'eſt ſa preſence, qui vous embaraſſe. Allez parler vous-même à Idomenée; apprenez dans cette occaſion à être tendre & ferme tout enſemble; montrez-lui vôtre douleur de le quitter; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la neceſſité de vôtre départ.

Telemaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idomenée; il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit plus le courage de la ſurmonter; il heſitoit, il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de differer: mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor en ſoûriant, ce Vainqueur des Dauniens, ce Liberateur de la grande Heſperie, & ce Fils du ſage Ulyſſe, qui doit être après lui l'Oracle de la Grece? Il n'oſe dire à Idomenée, qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon pere. O peuple d'Ithaque! combien ſeriez-vous malheureux un jour, ſi vous aviez un Roi que la mauvaiſe honte domine, & qui ſacrifie les plus grands interêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites choſes. Voyez, Telemaque, quelle difference il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires: vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, & vous craignez la triſteſſe d'Idomenée. Voilà ce qui deshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions. Après avoir paru des Heros dans la guerre, ils ſe montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres ſe ſoûtiennent avec vigueur.

TELEMAQUE ſentant la verité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans s'écouter ſoi-même. Mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit aſſis, les yeux baiſſez, languiſſans & abatus de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre. Ils n'oſoient ſe regarder ; ils s'entendoient ſans ſe rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le ſilence ; ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée, preſſé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi ſert de rechercher la vertu, ſi elle récompenſe ſi mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foibleſſe, on m'abandonne. Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire ; je ſuis las des hommes. Où voulez-vous aller, Telemaque ? Vôtre Pere n'eſt plus ; vous le cherchez inutilement ; Ithaque eſt en proye à vos ennemis ; ils vous feront périr, ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épouſé vôtre Mere : demeurez ici : vous ſerez mon gendre & mon heritier ; vous regnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir abſolu : ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez ; répondez-moi ; n'endurciſſez point vôtre cœur ; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprens combien les Dieux me ſont cruels. Je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crete, lorſque je perçai mon propre fils.

ENFIN Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne ſuis point à moi ; les deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant né pour être Roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquile ni à ſuivre mes inclinations.

Vôtre

Vôtre Royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon Pere : mais je dois préferer ce que les Dieux me deſtinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, ſi j'avois Antiope pour épouſe, ſans eſpérance de vôtre Royaume. Mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce ſoit mon Pere, qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'eſt-ce pas ſur cette promeſſe, que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les Alliez ? Il eſt tems que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe, pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout le reſte ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni Pere, ni Mere, ni Patrie aſſurée ; il ne me reſte qu'un homme ſage & vertueux, qui eſt le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même ſi je puis y renoncer, & conſentir qu'il m'abandonne ? Non, je mourrois plûtôt ; arrachez-moi la vie ; la vie n'eſt rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Telemaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, & ſa timidité diſparoiſſoit. Idomenée ne ſavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ſes regards & par ſes geſtes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la Sageſſe, qui préſide aux Conſeils des Dieux, demeurera ſur vous ; croyez ſeulement, que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici, pour ſauver vôtre Royaume & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidelement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſerables, ſeront toûjours dans ſon cœur. Ecoutez-le ; ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en

tirer,

tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis, qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvû que vous ayez ce courage, nôtre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux. Mais ſi la flaterie, qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à vôtre cœur, pour vous mettre en défiance contre les conſeils deſintereſſez, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abatre à la douleur; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philocles tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager & pour n'abuſer jamais de vôtre confiance; je puis vous répondre de lui; les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Telemaque. Chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée; il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Telemaque à ſon Pere & à ſon païs, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire, qui me donnât un plaiſir plus ſenſible? Je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre. Je ne veux qu'aider ceux, qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié, que vous m'avez témoignée?

A ces mots Idomenée fut tout-à-coup changé; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes. Il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible; c'étoit plûtôt une triſteſſe & un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencérent à renaître au dedans de lui.

He bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager! Du moins ſouvenez-vous d'Idomenée, quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où vôtre ſageſſe vous comblera de proſperité. N'oubliez pas que Salente fut vôtre ouvrage, & que vous y avez laiſſé un Roi malheureux, qui n'eſpere qu'en vous. Allez, digne

fils

fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux, qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'Humanité peut faire ce que j'ai vû en vous, & ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée, pour inſtruire les hommes foibles & ignorans;) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux; je n'oſe plus parler; pardonnez mes ſoûpirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble; il ne me reſte plus rien au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſedez ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours, dont je n'ai pas connu aſſez le prix! Jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais! Jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent!

MENTOR prit ce moment pour le départ. Il embraſſa Philocles, qui l'arroſa de ſes larmes, ſans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idomenée; mais Idomenée, prenant le chemin du Port, ſe mit entre Mentor & Telemaque; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

CEPENDANT on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelots; on tend les cordages; on leve les voiles; le vent favorable ſe leve. Telemaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient longtems ſerrez entre ſes bras, & qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troiſiéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

PENDANT *leur navigation, Telemaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultez sur la maniere de bien gouverner les peuples; entre autres celle de connoitre les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une Ile, où Ulysse venoit d'aborder. Telemaque l'y voit & lui parle sans le reconnoitre. Mais après l'avoir vû embarquer, il sent un trouble secret, dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son Pere, & éprouve sa piété*



Telemaque retrouve Ulisse.

BRITISH
31 MR 64
MUSEUM

& ſa patience, en retardant ſon départ pour faire un ſacrifice à Minerve. Enfin la Déeſſe Minerve, cachée ſous la figure de Mentor, reprend ſa forme & ſe fait connoître. Elle donne à Telemaque ſes dernieres inſtructions, & diſparoit. Après quoi, Telemaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulyſſe ſon pere chez le fidele Eumée.

DEJA les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre ſemble s'enfuir, & le Pilote experimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate (*a*), dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les Monts Acrocerauniens (*b*), qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été ſi ſouvent écraſez par la foudre.

PENDANT cette navigation, Telemaque diſoit à Mentor: Je crois maintenant concevoir les maximes du Gouvernment, que vous m'avez expliquées; d'abord elles me paroiſſoient comme un ſonge, mais peu à peu elles ſe démêlent dans mon eſprit & s'y preſentent clairement, comme tous les objets paroiſſent ſombres le matin aux premieres lueurs de l'Aurore, mais enſuite ils ſemblent ſortir comme d'un cahos, quand la lumiere, qui croît inſenſiblement, les diſtingue, & leur rend, pour ainſi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je ſuis très-perſuadé que le point eſſentiel du Gouvernement eſt de diſcerner les differens caracteres d'eſprit, pour les choiſir & les appliquer ſelon leurs talens. Mais il me reſte à ſavoir comment on peut ſe connoître en hommes.

ALORS Mentor lui répondit: Il faut étudier les hommes pour les connoître; & pour les connoître, il

(*a*) *Leucate eſt un Promontoire de l'Epire.*

(*b*) *Les Monts Acroceraunien ſont ceux de la Chimere, dont on a déja parlé, auſſi dans l'Epire.*

en

en faut voir & traiter avec eux. Les Rois doivent converſer avec leurs Sujets, les faire parler, les conſulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur faſſent rendre compte, pour voir s'ils ſont capables des plus hautes fonctions. Comment eſt-ce, mon cher Telemaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'eſt à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentez. Tout de même, parlez ſouvent des bonnes & des mauvaiſes qualitez des hommes avec d'autres hommes ſages & vertueux, qui ayent longtems étudié leurs caracteres. Vous apprendrez inſenſiblement comment ils ſont faits, & ce qu'il eſt permis d'en attendre. Qui eſt-ce, qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes? C'eſt la frequente lecture, & la reflexion avec des gens, qui avoient le goût de la Poëſie. Qui eſt-ce, qui vous a acquis le diſcernement ſur la Muſique? C'eſt la même application à obſerver les bons Muſiciens. Comment peut-on eſperer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les connoît pas? Et comment les connoîtra-t-on, ſi on ne vit jamais avec eux? Ce n'eſt pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choſes indifferentes & préparées avec art. Il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſources ſecretes, qui y ſont, de les tâter de tous côtez, de les ſonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils devoient être; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide merite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de merite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le merite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plûpart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux,

vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage Gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité. En un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe. Pour juger, il faut avoir, tout de même, des principes conſtans, auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément, quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes. Ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du Gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux. Autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie. On va comme un Navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne conſulte point les Aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnuës: il ne peut que faire naufrage.

Souvent les Princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraye vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraye vertu a pour eux quelque choſe d'âpre; elle leur paroît trop auſtere & indépendante; elle les effraye & les aigrit; ils ſe tournent vers la flâterie: dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincerité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la veritable. Ils s'accoûtument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraye vertu ſur la terre; car les bons connoiſſent bien les méchans; mais les méchans ne connoiſſent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne ſavent que ſe défier de tout le monde également; ils ſe cachent, ils ſe renferment, ils ſont jaloux ſur les moindres choſes, ils craignent les hommes, & ſe font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiere, ils n'oſent paroître dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laiſſent pas de l'être; car la curioſité maligne de leurs Sujets péné-

tre

tre & devine tout; mais ils ne connoiſſent perſonne. Les gens intereſſez, qui les obſedent, ſont ravis de les voir inacceſſibles. (1) Un Roi inacceſſible aux hommes, l'eſt auſſi à la verité. On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de Rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage & farouche, où craignans ſans ceſſe d'être trompez ils le ſont toûjours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions, & tous leurs préjugez. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus on eſt à la merci des rapporteurs, nation baſſe & maligne, qui ſe nourrit de venin, qui empoiſonne les choſes innocentes, qui groſſit les petites, qui invente le mal plûtôt que de ceſſer de nuire, qui ſe joüe pour ſon interêt de la défiance & de l'indigne curioſité d'un Prince foible & ombrageux (2).

Connoissez donc, ô mon cher Telemaque, connoiſſez les hommes. Examinez-les; faites-les parler les uns ſur les autres; éprouvez-les peu à peu; ne vous livrez à aucun; profitez de vos experiences, lorſque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous ſerez trompé quelquefois: apprenez par-là à ne juger promptement de perſonne, ni en bien, ni en mal. Les méchans ſont trop profonds pour ne ſurprendre pas les bons par leurs déguiſemens; mais vos erreurs paſſées

(1) *Un Roi inacceſſible aux hommes, l'eſt auſſi à la vérité.* Louïs XIV ſe communiquoit très peu. Toutes les fois qu'il donnoit des audiences, tout y étoit concerté. Le tems, où on le voïoit le plus, c'étoit à ſon lever; mais on ne l'entretenoit que de ce qui pouvoit lui plaire. Il étoit ſerieux même dans le particulier, ce qui empêchoit les Courtiſans de prendre en ſa préſence aucune liberté.

(2) Le Roi étoit fort ombrageux, ce qui faiſoit qu'il ne ſe laiſſoit approcher que de très peu de perſonnes. Il n'eut jamais de favoris: mais il ſe laiſſoit aiſément prévenir. Il étoit ſuperſtitieux; & cette foibleſſe fit qu'on abuſa ſouvent de ſa credulité.

vous

vous inſtruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, ſervez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on ſente leur droiture; ils aiment mieux de l'eſtime & de la confiance que des treſors; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir ſans bornes. Tel eût été toûjours vertueux, qui ne l'eſt plus, parce que ſon Maître lui a donné trop d'autorité & de richeſſes. Quiconque eſt aſſez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume (3) deux ou trois vrais amis d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent, pour remplir les places inferieures. Par les bons, auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres Sujets.

Mais faut-il, diſoit Telemaque, ſe ſervir des méchans, quand ils ſont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On eſt ſouvent, répondit Menaor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée & en deſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux, qui ſont déja en autorité: ils ont des emplois importans, qu'on ne peut leur ôter: ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes, qu'on a beſoin de ménager: il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcelerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un tems; mais il faut auſſi avoir en vûë de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite malgré vous par vôtre ſecret; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des negociations paſſage-

(3) Le Roi n'eut point d'amis, il avoit trop de hauteur & de reſerve: il n'eut que de lâches flateurs, qui l'empoiſonnérent dès l'enfance par leur encens. Autant qu'il étoit ſenſible à l'amour, autant l'étoit il peu à l'amitié, qui naît de la communication & de la confiance,

res,

res. Traitez-les bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fideles; car vous ne les tiendrez que par-là: mais ne les mettez point dans vos déliberations les plus secretes. Ayez toûjours un ressort prêt pour les remuer à vôtre gré; mais (4) ne leur donnez jamais la clef de vôtre cœur ni de vos affaires. Quand vôtre Etat devient paisible, reglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est necessaire de tolerer en eux certains défauts, qu'on pardonne à l'humanité: il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans; & quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs; il en trouvera assez de bons, qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une Nation; il est necessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Telemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux, pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes, qui languissent dans une oisiveté obscure,

(4) *Ne leur donnez jamais la clef de vôtre cœur.* C'est ce que Louis XIV sût très bien pratiquer, moins à la vérité par prudence, que par habitude à la dissimulation. Il étoit impenetrable; & comme il parloit toûjours laconiquement, on ne pouvoit guére savoir ce qu'il pensoit. Il ne s'ouvroit pas même à ses Maîtresses; il eut la gloire de n'en être pas possedé.

obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes, que la miſere & l'impuiſſance de s'élever par la vertu tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes? Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois juſqu'aux premiers? Vous exercerez leurs talens; vous éprouverez l'étenduë de leur eſprit & la ſincerité de leur vertu. Les hommes, qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris ſous vos yeux dans les inferieures. Vous les aurez ſuivis toute vôtre vie de degré en degré: vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

PENDANT que Mentor raiſonnoit ainſi avec Telemaque, ils apperçûrent un Vaiſſeau Pheacien (*c*), qui avoit relâché dans une petite Ile deſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents ſe tûrent; les doux Zephyrs mêmes ſemblérent retenir leur haleine; toute la mer devint unie comme une glace; les voiles abatuës ne pouvoient plus animer le Vaiſſeau; l'effort des rameurs déja fatiguez étoit inutile; il falut aborder en cette Ile, qui étoit plûtôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme, on n'auroit pû y aborder ſans un grand péril. Les Pheaciens, qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpez. Auſſitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vû Ulyſſe Roi d'Ithaque dans la maiſon du Roi (*d*) Alcinoüs.

(*c*) *Pheacien, c'eſt à dire de Corcire, aujourd'hui Corfu, Ile de la Mer Ionienne ſur les Côtes de l'Epire, dont elle n'eſt ſeparée que par un Canal d'une à deux lieuës de largeur.*

(*d*) *Alcinoüs étoit Roi des Pheaciens, qui reçut Ulyſſe après ſon naufrage.*

CELUI

CELUI, auquel il s'étoit adreſſé par hazard, n'étoit pas Pheacien; c'étoit un Etranger inconnu, qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abatu: il paroiſſoit réveur, & à peine écouta-t il d'abord la queſtion de Telemaque; mais enfin il lui repondit: Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hoſpitalité: mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercheriez inutilement: il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſez ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluër ſes Dieux Penates. A peine cet Etranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit Bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement. Plus il le regardoit, plus il étoit émû & étonné. Cet Inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein d'amertume. (5) Je plains les malheureux, depuis que je le ſuis, & je ſens que mon cœur s'intereſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçû. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis ceſſer neanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux. Mentor ſoûriant, répondit: Voilà à quoi ſervent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes moderez, & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſperitez, ils ſe croyent des Dieux; (6) ils veulent que les montagnes s'applaniſſent pour

(5) *Je plains les malheureux, depuis que je le ſuis.* Autant que Louïs XIV plaignoit peu les malheureux, parce qu'il étoit trop acoûtumé aux proſperités, autant le Duc de Bourgogne ſon petit-fils étoit compatiſſant & plein de ſenſibilité pour les miſerables.

(6) *Ils veulent que les Montagnes s'applaniſſent pour les contenter, &c.* C'eſt ce que fit Louïs XIV; il fit couper une montagne pour conduire des eaux à Verſailles. Il ne trouva rien d'impoſſible pour contenter ſa ſomptuoſité; & ſe joüa de la nature entiere, pour faire de Verſailles un ſejour delicieux.

les contenter; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent ſe jouër de la nature entiere. Quand ils entendent parler des ſouffrances, ils ne ſavent ce que c'eſt; c'eſt un ſonge pour eux; ils n'ont jamais vû la diſtance du bien & du mal: l'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain; alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes, qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il eſt comme vous errant ſur ce rivage; combien devrez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque, lorſque vous le verrez un jour ſouffrir? Ce peuple, que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un Berger, ſera peut-être malheureux par vôtre ambition, ou par vôtre faſte, ou par vôtre imprudence; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de ſouffrir.

PENDANT que Mentor parloit ainſi, Telemaque étoit plongé dans la triſteſſe & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: Si toutes ces choſes ſont vrayes, l'état d'un Roi eſt bien malheureux. Il eſt l'eſclave de tous ceux, auxquels il paroît commander. Il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux; il ſe doit tout entier à eux; il eſt chargé de tous leurs beſoins; il eſt l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende ſages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'eſt pas la ſienne; il ne peut rien faire ni pour ſa gloire, ni pour ſon plaiſir; ſon autorité eſt celle des loix; il faut qu'il leur obéïſſe, pour en donner l'exemple à ſes Sujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des loix, pour les faire regner; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir. Il eſt l'homme le moins libre & le moins tranquile de ſon Royaume.

C'eſt

C'eſt un Eſclave, qui ſacrifie ſon repos & ſa liberté pour la liberté & la felicité publique.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le Roi n'eſt que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un Berger de ſon troupeau, comme un Pere de ſa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchans par des punitions; il encourage les bons par des récompenſes; il repreſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les loix? Celle de ſe mettre au deſſus des loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris. S'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux; car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité: s'il eſt bon, il doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Telemaque, agité au dedans par une peine ſecrete, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ſes veritables ſentimens un eſprit de contradiction & de ſubtilité, pour rejetter les veritez que Mentor expliquoit. Telemaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais; & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire?

Mentor lui répondit patiemment: Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien. Il faut les ſervir, moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux, qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toûjours des hommes vertueux, qui ſont touchez de vôtre vertu. La

multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpece de juſtice à la veritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſequent plus ingrats. C'eſt leur faire un preſent funeſte: c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez-vous à redreſſer les mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincerité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidelité, la moderation, le deſintereſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le veritable bien, qui eſt la vertu; & la vertu, ſi elle eſt ſolide, les attachera toûjours à celui, qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les veritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que ſi au contraire il travailloit par ſon exemple, & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leur vertu; ou du moins il trouveroit dans la ſienne & dans l'amitié des Dieux dequoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A PEINE ce diſcours fut-il achevé, que Telemaque s'avança avec empreſſement vers les Pheaciens, dont le Vaiſſeau étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un Vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vû Ulyſſe. Le Vieillard répondit: Nous venons de nôtre Ile, qui eſt celle des Pheaciens; nous allons chercher des merchandiſes vers l'Epire. Ulyſſe, comme on vous l'a déja dit, a paſſé dans notre Patrie, mais il en eſt parti. Quel

eſt, ajoûta auſſitôt Telemaque, cet homme ſi triſte, qui cherche les lieux les plus deſerts, en attendant que vôtre Vaiſſeau parte? C'eſt, répondit le Vieillard, un Etranger qui nous eſt inconnu: mais on dit qu'il ſe nomme Cleomenes; qu'il eſt né en Phrygie; qu'un Oracle avoit prédit à ſa Mere avant ſa naiſſance qu'il ſeroit Roi, pourvû qu'il ne demeurât point dans ſa Patrie; & que s'il y demeuroit, la colere des Dieux ſe feroit ſentir aux Phrygiens par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parens le donnérent à des Matelots, qui le portérent dans l'Ile de Lesbos (*e*). Il y fut nourri en ſecret aux dépens de ſa Patrie, qui avoit un ſi grand interêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, & adroit à tous ces exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux Sciences & aux beaux Arts: mais on ne peut le ſouffrir dans aucun païs. La prédiction faite ſur lui devint celebre: on le reconnut bientôt par tout où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes: ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui ſoit libre de s'arrêter; il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignez du ſien. Mais à peine eſt-il arrivé dans une Ville, qu'on y découvre ſa naiſſance & l'Oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure. Ses talens éclattent, dit-on, toûjours malgré lui, & pour la guerre, & pour les Lettres, & pour les affaires les plus importantes: il ſe preſente toûjours en chaque païs quelque occaſion imprévûë qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur; il le fait craindre, & l'exclud de tous les païs où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connuës: il n'eſt plus jeune; & cependant il n'a pû encore trouver aucune côte ni de l'Aſie, ni

(*e*) *Lesbos, aujourd'hui Metelin, eſt une Ile de l'Archipel, à deux lieuës de la Côte de la Natolie, entre Smirne & le Détroit de Gallipoli.*

de

de la Grece, où l'on aît voulu le laiſſer vivre en quelque repos; il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté: il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa Patrie; car il ſçait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La Royauté même, pour laquelle il ſouffre, ne lui paroît point deſirable; il court malgré lui après elle par une triſte fatalité de Royaume en Royaume, & elle ſemble fuïr devant lui pour ſe jouër de ce malheureux juſqu'à ſa vieilleſſe: funeſte Preſent des Dieux, qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple ſauvage & ſans loix, qu'il puiſſe aſſembler, policer, & gouverner pendant quelques années; après quoi, l'Oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus floriſſans: il compte alors de ſe retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'Agriculture, qu'il aime paſſionnément. C'eſt une homme ſage & moderé, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui ſçait vivre en paix avec eux ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet Etranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation Telemaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoûlevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le Vieillard dit à Telemaque: Il faut que je parte; mes Compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage; on s'embarque: on n'entend que des cris confus ſur le rivage par l'ardeur des Mariniers impatiens de partir.

Cet Inconnu avoit erré quelque tems au milieu de l'Ile, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſiderant de là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûë,

& il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouët à une rigoureuſe fortune loin de ſa Patrie. Au moins, diſoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque: mais ce Cleomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Telemaque. Enfin cet homme, voyant ſon Vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpez avec autant de vîteſſe & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noüé ſes cheveux blonds, paſſe au travers des précipices pour aller percer de ſes flêches les cerfs & les ſangliers. Déja cet Inconnu eſt dans le Vaiſſeau, qui fend l'onde amere, & qui s'eloigne de la terre.

ALORS une impreſſion ſecrete de douleur ſaiſit le cœur de Telemaque; il s'afflige ſans ſavoir pourquoi; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux que de pleurer. En même tems il apperçoit ſur le rivage tous les Mariniers de Salente couchez ſur l'herbe, & profondément endormis; ils étoient las & abatus. Le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus ſur eux en plein jour par la puiſſance de Minerve. Telemaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Pheaciens avoient été ſi attentifs & ſi diligens à profiter du vent favorable: mais il eſt encore plus occupé à regarder le Vaiſſeau Pheacien prêt à diſparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble ſecret tient ſes yeux attachez vers ce Vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée; il n'écoute pas même Mentor, qui lui parle; il eſt tout hors de lui-même dans un tranſport ſemblable à celui des Menades (*f*),

(*f*) *Les Menades, ou Bacchantes, étoient les Pretreſſes de Bacchus.*

lorſ-

lorſqu'elles tiennent le Thyrſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſez les rives de l'Hebre (*g*) & les montagnes de Rhodope & Iſmare (*h*).

Enfin il revient un peu de cette eſpece d'enchantement; ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux; & alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Telemaque, de vous voir pleurer; la cauſe de vôtre douleur, qui vous eſt inconnuë, ne l'eſt pas à Mentor; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir: c'eſt elle qui attendrit vôtre cœur. L'Inconnu, qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe. Ce qu'un Vieillard Pheacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cleomenes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſûrement le retour de vôtre Pere dans ſon Royaume. Il s'en va droit à Ithaque. Déja il eſt bien prêt du Port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-tems deſirez. Vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre vôtre réconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre: il eſt trop ſage pour ſe découvrir à un Mortel dans un lieu, où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels Amans de Penelope. Ulyſſe vôtre Pere eſt le plus ſage de tous les hommes: ſon cœur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret: il aime la verité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe; mais il ne la dit que pour le beſoin; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toûjours ſes lévres fermées à toute parole inutile. Combien a-t-il été émû en vous parlant? Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point découvrir? Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant? Voilà ce qui le rendoit triſte & abatu.

(*g*) *L'Hebre eſt un fleuve de Thrace, appellé aujourd'hui Mariza.*

(*h*) *Rhodope & Iſmare ſont auſſi dans la Thrace.*

PENDANT ce discours, Telemaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes: les sanglots l'empêchérent même long-tems de répondre; enfin il s'ecria: Helas! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet Inconnu, je ne sai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître? Quel est donc ce mystere? Serai-je toûjours malheureux? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir alteré comme Tantale, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses lévres? Ulysse! Ulysse! m'avez vous échapé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus? Peut être que les Amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient? Au moins si je le suivois, je mourrois avec lui? O Ulysse! ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie,) je tremble que vous n'arrivez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon (*i*) à Mycene. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embrasserois; je serois déja avec lui dans le Port d'Ithaque; nous combatrions pour vaincre tous nos ennemis.

MENTOR lui répondit en soûriant: Voyez, mon cher Telemaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vû vôtre Pere sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier, pour être assuré qu'il n'étoit pas mort? Aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux; & cette assurance, qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des Mortels compte

(*i*) *Agamemnon, Roi de Micenes, étant revenu de la guerre de Troie chargé de lauriers, fut tué dans sa maison par Egiste, aidé de Clitemneſtre sa propre femme, qui l'avoit deshonoré pendant son absence.*

toûjours

toûjours pour rien ce qu'il a le plus desiré, dès qu'il le possede; & il est ingenieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possede pas encore. C'est pour exercer vôtre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu: sachez que c'est le plus utile de vôtre vie; car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres hommes: L'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret: l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux; ils n'obéïssent plus au frein, ils se précipitent; & l'homme foible, auquel ils échapent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches dans un abîme de malheurs: plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches, pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr; il brise les portes, plûtôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moissonner, quand le sage Laboureur seme. Tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, est mal fait, & ne peut avoir de durée, non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses desirs impatiens, pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Telemaque, que les Dieux exercent tant vôtre patience, & semblent se jouër de vous dans la vie errante, où ils vous tiennent toûjours incertain. Les biens que vous esperez, se montrent à vous, & s'enfuyent comme un songe leger, que le réveil fait disparoître,

roître, pour vous apprendre que les choſes mêmes, qu'on croit tenir dans ſes mains, échapent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

ENSUITE Mentor voulut mettre la patience de Telemaque à une derniere épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les Matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Telemaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon; l'encens fume, le ſang des victimes coule. Telemaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le Ciel; il reconnoît la puiſſante protection de la Déeſſe. A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme. Les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent, quand l'Aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'Orient & enflâme tout l'Horizon; ſes yeux creux & auſteres ſe changent en des yeux bleux d'une couleur celeſte, & pleins d'une flame divine; ſa barbe griſe & négligée diſparoît; des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, ſe montrent aux yeux de Telemaque ébloui. Il reconnoît un viſage de Femme avec un tient plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement écloſe au Soleil. On y voit la blancheur des lys mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe avec une majeſté ſimple & negligée; une odeur d'ambroiſie ſe répand de ſes cheveux flotans. Ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le Soleil en ſe levant peint les ſombres voutes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre; elle coule legerement dans l'air comme un oiſeau le fend de ſes aîles; elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations

Nations les plus guerrieres; Mars même en ſeroit effrayé. Sa voix eſt douce & moderée, mais forte & inſinuante; toutes ſes paroles ſont des traits de feu, qui percent le cœur de Telemaque, & qui lui font reſſentir je ne ſai quelle douleur délicieuſe. Sur ſon caſque paroît l'Oiſeau triſté d'Athenes (*k*), & ſur ſa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnoît Minerve.

O Déeſſe! dit-il, c'eſt donc vous-même, qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe, pour l'amour de ſon Pere! Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua: ſes lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées, qui ſortoient avec impetuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accabloit; & il étoit comme un homme, qui dans un ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui par l'agitation pénible de ſes lévres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles: Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai inſtruit aucun Mortel avec autant de ſoin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des experiences ſenſibles les vraies & les fauſſes maximes par leſquelles on peut regner: vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme vôtre Pere, les terres & les mers de vos triſtes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas; il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui, & obéiſſez-lui comme le moindre de ſes Sujets;

(*k*) *L'oiſeau triſte d'Athenes eſt le Hibou, dont les Atheniens regardoient le vol comme un préſage de la victoire, parce que cet oiſeau étoit conſacré à Minerve leur Déeſſe.*

donnez en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous regnerez, mettez toute vôtre gloire à renouveller l'Age d'or, écoutez tout le monde, croyez peu de gens: gardez-vous bien de vous croire trop vous même: craignez de vous tromper; mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé: aimez les peuples; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire, quand l'amour manque: mais il la faut toûjours employer à regret, comme les remedes violens & les plus dangereux. Conſiderez toûjours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconveniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à envi[illegible]ger tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires: celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquilement la vûë: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la moleſſe, le faſte, la profuſion: mettez vôtre gloire dans la ſimplicité. Que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de vôtre perſonne & de vôtre Palais: qu'elles ſoient la Garde, qui vous environne; & que tout le monde apprenne de vous, en quoi conſiſte le vrai honneur. N'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples: les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiecles les plus éloignez: les maux qu'ils font, ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſterité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiecles. Sur tout ſoiez en garde contre vôtre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par tout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, & vous trahira, ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes: elle donne des inclinations & des averſions d'enfant, au préjudice des

plus

plus grands interêts; elle fait decider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons; elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſupportable. Défiez vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Telemaque! Cette crainte eſt le plus grand treſor du cœur de l'homme: avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les plaiſirs purs, la vraye liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô Fils d'Ulyſſe. Mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvû que vous ſentiez toûjours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt tems que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſévre les enfans, lorſqu'il eſt tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'envelopa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Telemaque ſoûpirant, étonné & hors de lui-même, ſe proſterna à terre, levant les mains au Ciel; puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſe Pere chez le fidele Eumée (*l*).

(*l*) *C'étoit l'Intendant des Troupeaux d'Ulyſſe, qui avoit ſoin de ſes autres Paſteurs, & chez qui Ulyſſe alla d'abord à ſon arrivée en Ithaque.*

Fin du vingt-quatriéme & dernier Livre.

ODE

ODE.

I.

MONTAGNES,* de qui l'audace
Va porter juſques aux Cieux
Un front d'éternelle glace;
Soûtien du ſéjour des Dieux:
Deſſus vos têtes chenuës
Je cueille, au-deſſus des nuës,
Toutes les fleurs du Printems.
A mes pieds, contre la terre,
J'entens gronder le tonnerre,
Et tomber mille torrens.

II.

Semblables aux Monts de Thrace,
Qu'un Geant audacieux
Sur les autres Monts entaſſe
Pour eſcalader les Cieux,
Vos ſommets ſont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes,
Et s'élevant par degrez,
De leurs orgueilleuſes têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurez.

III.

Dès que la vermeille Aurore
De ſes feux étincelans

Toutes

* Montagnes d'Auvergne, où il étoit alors,

Toutes ces montagnes dore,
Des tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les ſombres bocages,
Plantez le long des ruiſſeaux,
Et que les Zephyrs agitent,
Bergers & troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

IV.

Mais dans ce rude païſage,
Où tout eſt capricieux,
Et d'une beauté ſauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon Fleuve arroſe,
Fleuve où jamais le vent n'oſe
Les moindres flots ſoulever,
Où le Ciel ſerein nous donne
Le Printems après l'Automne,
Sans laiſſer place à l'Hyver.

V.

Solitude *, où la Riviere
Ne laiſſe entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire,
Qui tombe, écume, & s'enfuit;
Où deux Iles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur deſire.
Que ne puis-je ſur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux!

VI. De

* Carenac, petite Abbaye ſur la Dordogne, qu'il avoit alors.

VI.

De Zephyr la douce haleine,
Qui reverdit nos buiſſons,
Fait ſur le dos de la Plaine
Flotter les jaunes moiſſons,
Dont Cerès remplit nos granges.
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raiſin ;
Et, du penchant des collines,
Sur les campagnes voiſines
Verſe des fleuves de vin.

VII.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de ſillons dorez,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurez,
Dont la bizarre figure
Eſt un jeu de la nature.
Sur les rives du Canal,
Comme en un miroir fidele,
L'Horizon ſe renouvelle,
Et ſe peint dans ce criſtal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printems ;
Et la vigne ſe couronne
De mille feſtons pendans.
Ce Fleuve, aimant les prairies
Qui dans des Iles fleuries
Ornent ſes canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Danſant ſur les violettes,
Le Berger mêle ſa voix
Avec le ſon des muſettes,
Des flûtes & des hautbois.
Oiſeaux ! par vôtre ramage
Tous ſoucis dans ce bocage
De tous cœurs ſont effacez.
Colombes & tourterelles,
Tendres, plaintives, fideles!
Vous ſeules y gémiſſez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon :
Une douce reverie
Tient mes ſens & ma raiſon :
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flateurs menſonges,
Vous reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

XI.

A l'abri des noirs orages,
Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ces feuillages
Un azyle en tous les tems.
Là, pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans Livre
La profonde verité ;
Puis la Fable avec l'Hiſtoire
Viennent peindre à ma memoire
L'ingenuë Antiquité.

XII.

Des Grecs je vois le plus ſage, *
Jouët d'un indigne ſort,
Tranquile dans ſon naufrage,
Et circonſpect dans le port ;
Vainqueur des vents en furie ;
Pour ſa ſauvage Patrie
Bravant les flots nuit & jour.
O ! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Meritent mieux mon amour.

XIII.

Je goûte, loin des allarmes,
Des Muſes l'heureux loiſir ;
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir.
Mon cœur content de ma lyre
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.
Loin, loin, trompeuſe fortune,
Et toi, faveur importune,
Le monde entier ne m'eſt rien.

XIV.

31 MR 64

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux :
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours ;
Là repoſera ma cendre ;
Là Tyrcis † viendra, répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

* Ulyſſe. † Mr. l'Abbé de Langeron.

TABLE DES MATIERES.

ACANTE. Son mauvais deſſein découvert. Pag. 374
Procés, qui lui eſt fait là-deſſus. 375, &c.
Aceſte. Roi de Sicile eſt attaqué par des Barbares. 15
Il a ſur eux toutes ſortes d'avantages par le ſecours de Telemaque & de Mentor. 16
Sa reconnoiſſance envers ceux ci. 17
Achérontia. Quel lieu c'eſt. 335
Achitoas. Fameux joüeur de lyre. 145
Sa jalouſie contre Mentor, qui en joüoit mieux que lui. 146
Adoam. Qui il eſt. 135
Son amitié pour Telemaque. 135, &c.
Adonis. Déchiré par un ſanglier. 147
Adraſte. Roi des Dauniens eſt d'un très mauvais caractére. 206
Sa guerre contre les Rois de l'Heſperie. 299, &c.
Il y périt, & comment. 391
Agriculture. Moïens d'y engager les peuples. 235
Triptoléme enſeigne aux Grecs à la perfectionner. 363
Ambition. Source du malheur des hommes; moïens d'y remedier. 79
Ami. Caractére d'un véritable ami. 43
Quel cas on en doit faire. 73
Amours. On s'y plaît. 115
Deſcription d'une perſonne que l'Amour tranſporte de jalouſie. 118
Un amoureux ne croît pas l'être. 127
En quoi conſiſte le vrai courage contre l'Amour. 128
Amphitrite. Deſcription de cette Déeſſe. 75
Antiope. Aimée de Telemaque. 421
Son caractére. 423
Apollon. Pourquoi chaſſé du Ciel. 29
Son occupation ſur la terre. *ibid.*
Pourquoi il eſt rappelé dans le Ciel. 30
Apuliens. Leur ſeule vûë épouvante. 181
Architecture. On devroit la régler dans un Etat. 229
Ariſtodéme. Son caractére. 101
Il n'accepte la Royauté de Crete

Crete que ſous trois conditions remarquables. 103
Simplicité des preſens qu'il fait à Hazaël. 103
Sa reconnoiſſance envers Mentor & Telemaque. 104
Aſtarbé. Son artifice à cacher la haine qu'elle a pour Pygmalion, qui l'aime 54
Elle aime Malachon, mais inutilement; Vengeance qu'elle en tire. 55
Sa paſſion pour Joazar fait qu'elle ſacrifice à ſon Amour & à ſon Ambition les deux fils de Pygmalion. 136
Elle empoiſonne Pygmalion. 138
Comment elle échape à la fureur de la Populace. 141
Elle s'empoiſonne elle même. 142
Athamas. Enchanté par Neptune. 163
Sa mepriſe. 164
Avarice. Ses fâcheux effets. 42, &c.
Les Cretois la puniſſent. 79

B.

BALEAZAR. Envoyé à Samos, où on le jette dans la Mer. 136
Il ſe ſauve. 139
Après la mort de ſon Pere il retourne à Tyr & eſt proclamé Roi. 140
Sa belle conduite. 143
Banqueroutes. Moiens de les prevenir. 224
Beauté. Une Beauté modeſte eſt plus à craindre, qu'une Beauté moins retenuë. 114
Bétique. D'où ce Païs a pris ſon nom. 148
Deſcription de ce beau Païs, & des mœurs admirables de ſes habitans. 148 &c.
Bocchoris. Succede à Seſoſtris; ſon caractére. 33, &c.
Ses violences cauſent une revolte. 35
Dans laquelle il périt. 36
Brutiens. Leur legereté à la courſe. 181

C.

CALYPSO. Eſt inconſolable du départ d'Ulyſſe. 2
L'arrivée de Telemaque dans ſon Ile l'en conſole. 3
Deſcription de cette Déeſſe & de ſa grotte. 4, 5
Repas qu'elle donne à Telemaque, dont elle devient amoureuſe. 7
Ses ſoins pour lui. 59
Elle ne peut ſouffrir Mentor. 62
Ses empreſſemens pour rendre Telemaque amoureux. 111
Sa jalouſie parce qu'il aime Eucharis. 117
Son ardeur à faire ſortir Mentor & Telemaque de ſon Ile. 120
Sa fureur contre eux. 123
Ses Nymphes mettent le feu à leur Vaiſſeau. 130
Carthage. Voyez Didon.
Ceſte. Celui, qui vouloit être Roi de Créte, devoit ſurpaſſer en ce genre de combat tous ſes rivaux. 86
Champs Eliſées. Deſcription de ce ſejour des bienheureux. 351

Conditions. Néceſſité de les régler dans un Etat. 226
Avantages des conditions privées ſur les plus elevées. 220
Commerce. Son éloge. 48
Moïens de l'établir. 49
Pourquoi il tombe, ſi un Roi s'en mêle. *ibid*
Conſeillers des Princes. 25
Caractéres des bons & des mauvais. 244, &c.
Conquerans. Leur véritable definition. 153
On doit les avoir en horreur. 322
Courage. Il eſt préjudiciable, ſans la ſageſſe & la prudence. 35, 177
En quoi il conſiſte. 102
Sans la ſageſſe & la prudence, il n'eſt pas vrai courage. 217
Moïens de l'exercer même en tems de paix. 276
Courſe des chariots. En laquelle, pour régner ſur les Crétois, on devoit l'emporter ſur tous ceux, avec qui l'on couroit. 87
Crantor. Ses empreſſemens & ſes ruſes, mais inutiles, pour l'emporter ſur Telemaque en la courſe des chariots. *ibid.*
Critique. Envers qui, elle doit être ſobre. 22
Crotoniates. Leur adreſſe à tirer des fleches. 181
Cupidon. Ne careſſe que pour trahir. 113
Curioſité. à quel égard on la doit borner principalement. 172
Cypre. Deſcription de cette Ile, & des mœurs voluptueuſes de ſes habitans. 66, &c.

D.

DEFIANCE. Cette paſſion eſt bien repreſentée. 42
Déjanire. Voyez Hercules.
Didon. Sujet de ſon deſeſpoir, qui la porte à s'enfuir. 42
Diomede. Où il ſe refugie. Comment il eſt reçu. 401, &c.
Dioſcore. Propoſition que fait ce Traître aux Rois de l'Heſpérie. 376
Generoſité de ceux-ci. 377
Diſſimulation. Les Cretois la puniſſent. 79
Ce vice porté à ſon comble. 245
Diſtinction. Seule qu'on devroit reconnoître. 152

E.

EDUCATION. Beaux fruits de la bonne éducation des enfans. 79
Moïens d'y veiller. 274
Efféminé. Son caractére. 55
Egypte. Son abondance. 20
Sa bonne Police. 21
Eléante. Danger où il s'expoſe. 382
Il ne joüit pas du fruit de ſa victoire *ibid.*
Enchanté. voyez Athamas.
Enfers Quel lieu c'eſt. 337, &c.
En combien de parties il eſt diviſé. 341
Erichthon. Il invente l'uſage de la monnoye, & tâche de prevénir les abus attachez à cette invention. 361
Etat. Moïens de le faire fleurir. 224
Eucharis. 116

Ses ſoins pour retenir Telemaque dans ſes liens. 119
Elle fait tout ce qu'elle peut pour le dégoûter de Mentor. 122

F.

FEMMES. Il faut être en garde contre leurs charmes. 7
Leur art à tirer le ſecret des hommes ſans révéler le leur. 61
Leurs empreſſemens pour plaire en cauſent le dégoût. 66
Qualitez qui les font eſtimer véritablement. *ibid.*
Flatteurs. Leur caractére. 61
Fléches d'Hercule. Leurs effets. 282, &c.
Foi. Dangers qu'il y a à la violer. 370

G.

GENERAUX D'ARMEES. Quelle conduite ils doivent tenir envers les bleſſez. 323
dans les ordres qu'ils donnent. 379
Dangers qu'il y a pour eux à ne pas garder la foi. 371
Diſpoſitions où ils doivent être avant que de commencer le combat. 379
Gouvernement. Admirables maximes là deſſus. 413 &c.
En quoi en conſiſte le point eſſentiel. 443
Grands. Deſavanage de leur condition au prix de celle des particuliers. 220
Guerre. Ses fâcheuſes ſuites, même de la plus heureuſe. 92, 276
Moïens de n'y être pas engagé. 154, 276
On ne doit pas la deſirer pour acquerir de la gloire. 206
Belles reflexions ſur ce fleau du genre humain. 321

H.

HAUTAINS. Leur caractére dans la diſgrace. 256, 266
Hazaël. Son ardeur pour la Science des Grecs & leurs Mœurs. 71
Il refuſe la Royauté de Créte. 100
Hebé. Qui elle eſt. 284
Hegeſippe. Qui il eſt. 264
Pourquoi envoyé à Samos. *ibid.*
Ses raiſons pour en retirer Philocles. 271
Hercule. Son Amour pour Omphale. Après laquelle, il aime Déjanire, qu'il abandonne pour Iole. 281
Déjanire ſe vange de ſon infidelité. 282
Preſent d'Hercule à Philoctete. 284
Hippias. Qui il eſt. Pourquoi il eſt ſi fort redouté. 302
Hippomaque. Son deſir de l'emporter ſur Telemaque en la courſe des chariots. 87
Hipocriſie. Elle eſt le plus horrible de tous les vices. 260
Hoſpitalité. Les Cretois l'exercent le mieux. 85

J.

JALOUSIE. Caractere de celle que cauſe l'Amour. 118
Idomenée, Roi de Créte, fait un

un vœu bien téméraire. 82
Suites fâcheuſes de ſon vœu. *ibid.*
Où la fuite le fait arriver, & quel Royaume il fonde. 84
Quel accueil il fait à Telemaque & à Mentor, qui y arrivent quelque tems aprés lui. 166
Engagé dans une guerre il implore leur ſecours. 174
Engagé dans une autre, où Mentor l'en dégage en partie. 214, &c.
Telemaque y allant, Mentor lui donne d'excellens avis. 216, &c.
Et juſtifie noblement Idomenée contre Telemaque. 219.
L'Armée partie, Idomenée & Mentor travaillent à reformer la Ville de Salente. 224, &c.
Idomenée raconte à Mentor comment on lui a gâté le cœur ſur le Chapitre du Gouvernement. 244, &c.
Voyez la fin de l'art. de Telemaque.
Jeuneſſe. Ses défauts. 6, 98
Maximes pour la bien élever. 274
Ile de Calypſo. Pourquoi inacceſſible. 133
Ingratitude. Les Cretois la puniſſent. 79
Quelle eſt la plus noire de toutes. 342
Joazar. Qui il eſt 136
Iole. voyez Hercule.
Joye. Celle qui produit la vertu differe bien de celle qui vient du vice. Caractere de l'une & de l'autre. 70

L.

LABYRINTHE de Créte. 81
Lecture. Son Eloge. 27
Libre. Differens ſentimens ſur celui de tous les hommes, qui eſt le plus libre. 89
Lire Architoas, Mentor & Orphée en joüent bien. 145, &c.
Locriens. Peuples invincibles. 181
Loix. Voyez Minos.
Loüanges. Leur mauvais effets. 397
Lutte. Un des trois combats, par leſquels devoient paſſer ceux, qui pretendoient à la Royauté de Crete. 86
Voyez Ceſte. Courſe des chariots.
Luxe. Reflexions propres à en détourner. 150
Moïens de le prevenir. 225
Fauſſe raiſon qu'on allegue pour l'excuſer. 414
Lycas. Jetté dans la mer, & changé en rocher. 282

M.

MALACHON. *Voyez* Aſtarbé.
Maladies. Reflexions ſur leur cauſes. Sur ce qui peut les prevenir & les guerir. 324
Malheureux. Differens ſentimens ſur celui de tous les hommes, qui eſt le plus malheureux. 90

Marriage. Pour y vivre heureux, il faut imiter les Betiques. 153
Méchans. Leur caracteres. 260
Menſonge. Laideur de ce vice. 40
Juſqu' à quel point il faut le haïr. 53
Mentor. Voyez Telemaque.
Metophis. Son caractére. 24
Sa diſgrace. 32
Il rentre en faveur. 34
Metrodore. Qui il eſt, & par qui tué. 393
Mine. S'il faut juger par elle du mérite des gens. 99
Minerve. Deſcription de cette Déeſſe. 63
Pourquoi elle apparoît toujours à Telemaque ſous la figure de Mentor. 111
Minos. Ses belles Loix. 79
Ses Maxime pour bien gouverner. 80
Quelle qualité lui attire ſa juſtice dans les Enfers. 81
Reſpect qu'on a pour ſon livre de Loix. 89
Monde. Combien il paroît petit aux Dieux. 159
Monnoye. Voyez Erichthon.
Mort. Quelle conduite il faut tenir à ſon égard. 106
Moû. Caractére d'un tel homme. 65
Muſique. Ses effets. 147
Qu'elle c'eſt qu'on doit bannir d'un Etat, & quelle c'eſt qu'on y doit garder. 228

N.

NARBAL. Qui il eſt. 39
Sa ruſe pour empêcher Pygmalion de reconnoître Telemaque. 45
Ruſe, qui penſa être découverte. 52
Comment il ſe ſauve de ce mauvais pas. 55
Son élevation ſous Baléazar. 144
Narciſſe. En quoi il eſt Metamorphoſé. 147
Navigation. Moïens de la porter à ſa perfection. 51
Nemeſis. Office de cette Déeſſe. 82
Neoptoléme. Sa ruſe pour engager Philoctete à aller au Siege de Troye. 292
Pourquoi on lui refuſe les armes de ſon Pére. 290
Neptune. Comment il venge Venus contre Telemaque. 105, 163
Neſſus. Son ſort. Et quel preſent il fait à Déjanire. 281
Neſtor. Sa memoire. 280
Ses regrets ſur la mort de ſon Fils. 385
Noſophuge. Son habileté à connoître les maladies. 323

O.

OMPHALE. *Voyez* Hercule.

P.

PASSIONS. On eſt ingenieux à trouver les raiſons qui les favoriſent, & à éloigner celles qui les condamnent. 115
Peintres & *Sculpteurs.* Juſqu'à quel point un doit les tolerer dans un Etat. 229
Perils. Ce qu'il faut faire à leur égard. 11
Petilie. Par qui elle eſt fondée. 186
Phadaël. Voyez Pygmalion.
Phalante. Son caractere. Quelle ville

ville il a fondé. 186
Il cherche à ſe broüiller avec Telemaque 301
Phéniciens. Leur puiſſance. 41
D'où vient qu'ils ſont les maitres du Commerce. 48
Et ſi forts ſur la Mer. 51
Phérécide. Ses regrets ſur la mort d'Hippias. 327
Philocles. Ses belles qualitez. 244
Son commencement de diſgrace. 245
Sa moderation envers Timocrate, qui l'avoit voulu poignarder. 252
Philocles s'exile lui même dans l'Ile de Samos. *ibid.*
D'où il eſt rapellé. 264
Pour quelles raiſons il refuſe d'abord d'aller à Salente. 269
Pour quelles il y va. 271
Offres de ſervices qu'il fait à Proteſilas quoique ſon ennemi. 273
Demande pleine de moderation qu'il fait à Idoménée. 274
Philoctete. D'ou lui viennent les flêches d'Hercule. 284
Qui c'eſt, qui le fait aller au Siége de Troye. 285
Malheur qui lui arrive dans l'Ile de Lemnos. 286
Nouveau malheur, qui lui ſurvient. 292
A la perſuaſion de qui il part un ſeconde fois pour le ſiége de Troye. 296
Pholoé. Qui elle eſt. Sous quelle condition ſon Pere la promet à Eleante. En quoi ſon deſeſpoir la fait changer. 381, &c.
Piſiſtrate. Qui il eſt; de quelle mort il meurt. 384
Plaiſirs. Auxquels l'on doit être ſenſible. 146
Police. Peuples qui par la bonté de leur mœurs n'ont que faire de Police. 150
Polimene. Qui il eſt. 252
Polydamas. Qui il eſt. Son élevation, & à qui il la doit. 405, &c.
Proteſilas. Ses qualitez déteſtables. Son artifice pour mettre Philocles mal dans l'eſprit d'Idomenée. 244, &c.
Quelles baſſeſſes on a pour lui. 265
Pygmalion. Sa cruauté envers Sichée. Son avarice. 42
Sa défiance. *ibid.*
Il abandonne Topha ſa femme pour Aſtarbé, dont il eſt le joüet. 54
Pourquoi il fait mourir Phadaël, ſon fils ainé, & envoye Baleazar, ſon cadet, à Samos. 136
Pygmalion meurt empoiſonné par Aſtarbé. 138

R.

RAGOUTS. L'Art d'en faire, eſt le veritable art d'empoiſonner les hommes. 228
Raiſon éternelle. Etat déplorable d'un homme, qui ne la connoit pas. Bonheur de celui, qui la conſulte, & qui la ſuit. 74
Revoltes. Ce qui les cauſe. Moïens de les prévenir. 258
Richeſſes. Sont un ſource d'inquietude & de maux. 42, &c.
Rocher. Qui a la figure humaine. *Voyez* Lycas.
Rois. Difference de ceux qui ſe font

font aimer, à ceux qui se font craindre. 20
Maximes qu'ils doivent suivre. 23
Les plus sages sont trompez. 25, 219
Comment ils eviteront de l'être 211, 443
Leur malheur à ne pouvoir pas tout voir par eux-mêmes. 32
Les bons sont regrettez aprés leur mort. 33
On est ravi de celle des Mechans. 139, 393
Caractére des mauvais Rois. 33
Caractére de ceux, dont la sagesse ne modére pas la valeur. 35
Des Rois avares. 44
En quoi doit consister leur autorité. 80
Ceux qui croyent être heureux en rendant leurs sujets miserables sont les plus malheureux de tous les hommes. 90
Ceux qui ne savent pas gouverner leurs peuples dans la Guerre & dans la Paix ne sont Rois qu'à demi. 91, &c.
Lequel est préferable d'un Roi qui n'est que conquerant; Ou d'un Roi qui n'est que Pacifique, mais qui s'entend à policer les Peuples dans la paix. 91
Les Rois ne sont que des esclaves déguisez. 99
Leur conduite assez ordinaire envers ceux, qui ont du mérite, & qui leur ont rendu des services. 102
En quoi ils doivent surpasser leurs sujets. 104
En quoi consiste leur veritable richesse. 144
Pourquoi les Rois s'usent plus que les autres. 168
Ils croyent à tort que leur élévation les met audessus de toute crainte. 173
Par où leur Puissance doit se mesurer. 212
Quel doit être leur courage dans la guerre. 217
De quelle maniere ils doivent rechercher la Gloire, 218
Leur devoir envers les Chefs d'Armée, qui ont manqué. *ibid.*
Les fautes des Rois sont plus excusables que celles des particuliers. 219
Pourquoi ils sont d'ordinaire defiants & inappliquez. 247
Combien il leur est pernicieux de se livrer à un seul. *ibid.*
Caractére des Rois foibles & inappliquez. 253
Mauvaises maximes des Rois pour empêcher les revoltes. 258
Leur trop grande sensibilité à la flatterie. 263
Quels sont les avantcoureurs du renversement des Rois. 406
Malheurs, dans lesquels se jettent ceux, qui ne veulent point d'arbitre dans leur cause. 430
Par quel motif ils ne peuvent soûtenir la vuë des malheureux. 435, &c.
Comment les Rois peuvent parvenir à se connoître en hommes. 444 &c.

Royauté. Reflexions propres à en dégouter. 99
Trois, qui refuſent généreuſement celle de Crete, &c. 97
Qu' Ariſtodéme n'accepte que ſous trois conditions remarquables. 103

S.

SAGESSE. Caractére de la veritable ſageſſe. 146
Salente. Voyez Idomenée.
Sculpteurs. Voyez Peintres.
Secret. Son éloge. 40
Moïens d'acquerir ce talent. 40, 308
Ce qui le fait perdre. 60
Ce qu'il faut faire quand on en a trop dit. 61
Caractére de ceux, qui ne ſauroient garder un ſecret. 307
Seſoſtris. On ne reproche à ce Roi que deux choſes en toute ſa vie. 23
L'Egypte eſt inconſolable de ſa mort 33
Sobrieté. Neceſſité de l'obſerver. 227
Sophronime. Qui il eſt. Quel moyen il propoſe à Idomenée d'accomplir ſon vœu ſans ſacrifier ſon Fils. 83
Souffrances. Leur éloge. 450
Sychée. Voyez Pygmalion.

T.

TARENTE. Par qui fondée. 186
Tartare. Deſcription affreuſe de ce ſejour des malheureux. 337
Telemaque. Son Caractére au naturel. 299
Pourquoi il part pour la Sicile avec Mentor, qui le ſuit par tout. 10
Ils penſent être pris par des Troyens. 12
Ils le ſont par d'autres Troyens. 13, &c.
Une Prediction de Mentor les aïant fait relacher, ils ſont pris par des Egyptiens. 19
Telemaque eſt envoyé dans un deſert. 25
D'où il eſt rapelé. 32
Il eſt renfermé dans une Tour. 34
D'où étant relaché, il eſt conduit en Phénicie. 38
L'Artifice de Narbal l'empêche d'être reconnu de Pygmalion. 45
Telemaque part pour l'Ile de Cypre. 63
Etant près de ſe laiſſer corrompre, Mentor lui apparoit, & lui aprend le ſujet, qui l'y fait trouver ſi à propos. 69
Telemaque en part pour aller avec lui en Créte. 73
Où ils ſont admis aux combats, par leſquels doivent paſſer tous ceux, qui pretendoient à la Royauté de cette Ile. 85
Telemaque l'aiant emporté ſur ſes rivaux, les Crétois veulent l'avoir pour Roi. 97
Il refuſe cet honneur. *ibid.*
De même que Mentor. 99
De Créte ils partent pour Ithaque. Une tempête s'éléve ſi grande, qu'il n'y a qu'eux deux, qui ſe ſauvent du naufrage,

qui les porte devant l'Ile de Calypso. 108
Le feu mis a leur vaisseau, est un obstacle à leur départ de cette Ile. 130
Un vaisseau Phenicien, qui alloit en Epire voisine d'Ithaque, les reçoit le plus obligeamment du monde. 133
Pendant qu'Adoam, qui en est le commandant, leur fait l'Histoire de Tyr, 135
Et celle de la Bétique, 148
Neptune les éloigne d'Ithaque, 163
Et les fait arriver sur les côtes de l'Hesperie, devant la ville de Salente. 165
Sujet de sa dispute avec Phalante. 301
Sa generosité envers Hippias vivant. 304
Envers Hippias mort. 326
Envers Phalante dangereusement blessé. 329
Telemaque sort du camp, & va voir dans les Enfers, si son Pere n'y seroit pas. 335
Il y apprend d'agréables choses d'Arcesius son Bisayeul 355
Après quoi, il retourne au Camp des Alliez, qu'il empêche de se prevaloir contre Adraste d'un avantage bien grand, qu'un traitre leur offroit. 370
Belle gloire qu'il s'acquiert encore à l'occasion d'un Transfuge, chargé de la part d'Adraste d'un ordre execrable. 377
Priere que Telemaque adresse aux Dieux, avant que de commencer le combat. 379
Sa generosité envers Adraste vaincu. 390
Mais poussé à bout par sa mauvaise foi, il le tue. 391
Telemaque refuse généreusement la portion du Pais des Dauniens, que lui destinent les Rois Alliez. 398
Qu'il détourne de partager entre eux le Pais de ceux-là. 400
Auxquels il donne Polydamas pour Roi. 407
Demande de Telemaque aux Dauniens en faveur de Diomede, Roi d'Etolie, qui s'étoit refugié chez eux. 408
Telemaque va à Salente retrouver Mentor. 411
Qui lui donne d'excellens avis sur le Gouvernement. 412, &c.
Telemaque lui déclare son Amour pour Antiope, fille d'Idomenée. 421
Mentor l'aprouve, mais sous condition. 423, &c.
Ils veulent partir tous deux de Salente, pour aller en Ithaque. Idomenée s'y oppose par toutes sortes de voyes obligeantes. Mentor donne à celui-ci des avis sur bien des choses, dont un Roi ne doit pas se mêler. 427, &c.
Telemaque, voïant Idomenée si triste de leur depart, n'ose pas le lui aller annoncer. Mentor le blâme de son peu de fermeté. 435, &c.
Telemaque, encouragé par cette reprimende, y va. Idomenée réitére ses efforts

forts pour les retenir. 438
Telemaque lui donne de bons avis, pour le consoler de leur absence. 439, &c.
Il part avec Mentor. 441.
Termosiris. Caractére de ce Vieillard, qui apparoît à Telemaque. 28
Termutis. Qui il est. 38
Thebes. Magnificence de cette Ville. 22
Timocrate. Son caractére. 248
Topha. Voyez Pygmalion.
Traumaphile. Il a l'art de guerir parfaitement les playes. 323
Travail. Source de l'Abondance. 78
Triptoleme. Voyez Agriculture.
Tunique du Centaure Nessus. Quels effets elle produit. 281
Tyr. Description de cette superbe ville. 47

V.

VENUS. Son caractére. 63
Description de son Temple de Cythére, & du culte qu'on lui rend là. 67
Vengeances qu'elle tire du mépris que Telemaque avoit fait d'elle. 105, 112, 130, 162
Vertu. Piéges que lui tendent les vitieux. 68
Vice. Sentiment où l'on est d'abord à son égard, mais qui change bien dans la suite. *ibid.*
Vie Champêtre. Ses charmes. 30
Vieillards. Belles qualitez de céux, que Minos avoit établi Juges du Peuple & Gardes des loix. 88
Les Vieillards sont incorrigibles. 308
Vin. Ses mauvais effets. 153
Vain. Téméraire d'Idomenée. 82

FAUTES

FAUTES à CORRIGER.

Dans L'Epitre.

	faute.	*correction.*
p. 2. lig. 6.	fait	faite.

Dans le Discours sur le Poëme Epique.

p. 2. l. 23.	*la* Poëme	*le* Poëme.
6. l. 1.	tire	tiré.
16. l. 26.	equi	qui.
l. 33.	proportionné	proportionnée.
27. la dern. l.	Critigues	Critiques.

Dans les Avantures de Telemaque.

p. 27. l. 8.	*le* tête	*la* tête.
31. l. 24.	*la* sacrifice	*le* sacrifice.
34. l. 30.	*a* tour	*la* tour.
53. l. 6.	Roi. sans	Roi, sans.
74. l. 24.	comme n	comme un.
81. l. 13.	ces	ses.
88. l. 17.	font	sont.
111. l. 28.	de *le* Déesse	de *la* Déesse.
136. l. 1.	horribile	horrible.
145. l. 6.	Idomenée	d'Idomenée.
196. l. 28.	n'entrepennent	n'entreprennent.
Ib.	d'usurpes	d'usurper.
223. l. 11.	ce	se
Ib. la dern. l.	apèrs	après.
236. l. 30.	desorder	desordre.
254. l. 18.	m'amollir	à m'amollir.
259. l. 17.	éclaire	éclairé.
261. l. 4.	flaters	flater.
271. l. 18.	ou	on.
278. l. 3.	du	de.
279. l. 9.	foisoit	faisoit.
418. l. 17.	cotps	corps.
434. l. 35.	oubloit	oublioit.
447. l. 18.	Menaor	Mentor.

31 MR 64

FIN.